

Jean PIEL

ESQUISSE d'une
HISTOIRE COMPARÉE
des **DÉVELOPPEMENTS**
dans le **MONDE**
JUSQUE VERS 1850



ERASME

**ESQUISSE d'une
HISTOIRE COMPARÉE
des DÉVELOPPEMENTS
dans le MONDE
JUSQUE VERS 1850**

par

Jean PIEL

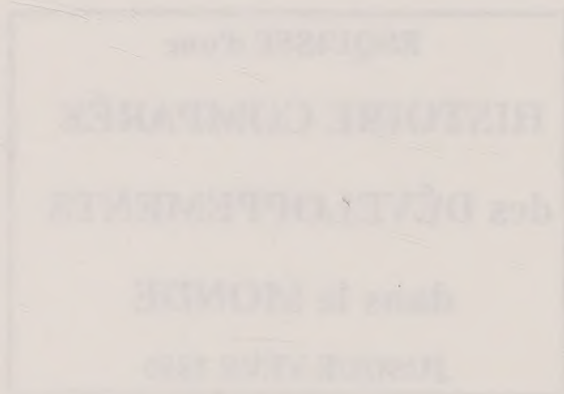
Enseignant à l'Université Paris VII-Jussieu



ÉDITIONS ERASME

33-39 boulevard des Provinces Françaises
92000 Nanterre

Tél. : (1) 47 25 26 82



(C) Éditions ERASME, Nanterre, France
Tous droits réservés pour tous pays. Toute reproduction,
même partielle, par quelque procédé que ce soit,
est interdite (article 425 et suivants du Code Pénal).

Numéro d'éditeur : 2-7388

Dépôt légal Novembre 1989

ISBN : 2-7388-0045-9

AVERTISSEMENT

Cet ouvrage reprend les notes d'un cours semestriel enseigné par l'auteur au département d'histoire de l'université de Paris VII depuis octobre 1985.

Ce cours est né des nécessités d'un nouveau *cursus* interdisciplinaire lancé peu auparavant par des économistes, géographes, juristes et historiens qui voulaient joindre leurs efforts pour former des étudiants de licence et de maîtrise à la thématique d'une "*Approche des Pays en Voie de Développement (A.P.V.D.)*".

Très vite, il est apparu à cette équipe pédagogique que si l'on voulait éviter de trop disperser l'attention des étudiants entre la multiplicité des analyses de cas de terrain et les éventuelles contradictions problématiques et méthodologiques des diverses disciplines mobilisées, s'imposait un minimum de références aux ANTECEDENTS HISTORIQUES de la nappe de développement économique et mercantile qui achève de s'étendre à la planète depuis le milieu du 19^{ème} siècle.

Une sorte de bilan de l'état des développements différents ou inégaux mis en contact dans le monde qui s'unifie sous l'empire de la marchandise après 1850 devenait donc un préalable à cette approche interdisciplinaire du développement contemporain.

A condition d'en restituer la genèse historique de longue durée, ce bilan pouvait avoir de surcroît l'avantage de relativiser l'idée - toujours rampante - qu'il n'y aurait de développement que dans la seule sphère de l'économie quantifié et quantifiable - c'est-à-dire, pour l'essentiel, seulement à partir de la révolution industrielle et seulement dans les pays déjà industrialisés.




Pour toutes ces raisons, et à la demande de l'équipe, l'auteur s'était alors mis au travail pour préparer ce cours, malgré les difficultés trop prévisibles d'une telle entreprise : immensité universelle du champ à couvrir, risque de répéter des choses mieux dites par d'autres (par F.BRAUDEL, P.CHAUNU, I.WALLERSTEIN ou P.LEON, en particulier).

Bien entendu, il n'est que très partiellement parvenu à son but - entre autres : à cause de la difficulté à saisir une bibliographie sur une telle thématique à propos des sociétés non occidentales qui, pendant longtemps, ne s'étaient jamais posé le problème de l'évolution de leur civilisation en terme occidental de "développement".

C'est pourquoi ce qui est livré ici au public n'est qu'une ES-
 QUISSE, à compléter par d'autres. Telle quelle, toutefois, elle pourra
 aider le lecteur à affermir son ambition de systématiser sa vision du
 monde tel qu'il était encore avant l'interconnection généralisée des
 marchés et des sociétés de la planète qui forme sans doute le fonde-
 ment original de l'histoire contemporaine universelle.



L'ÉCONOMIE-MONDE EUROPÉOCENTRÉE VERS 1815

-  Zones intégrées dans les échanges commerciaux européens
-  Zones de frontières commerciales entrouvertes
-  Zones inaccessibles aux européens

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/isbn_2738800459

LEXIQUE

Dans cet ouvrage, plusieurs locutions seront utilisées avec une certaine fréquence dans le sens suivant.

DÉVELOPPEMENT

Il ne peut s'agir dans cet ouvrage d'HISTOIRE du seul développement économique, mais du *développement HISTORIQUE* des sociétés telles qu'elles existent à la surface de la planète vers 1850. Pour plus de détails, se reporter à l'introduction, page 13.

ÉCONOMIE-MONDE

1°- fraction importante de la surface planétaire où des échanges économiques durables se sont organisés autour d'un centre économique à l'exclusion d'autres fractions de l'espace planétaire régi par des formes d'organisation homologue.

2°- depuis 1480, avec l'expansion européenne transcontinentale, apparaît pour la première fois, une économie monde mondiale, qui achève de s'étendre à l'ensemble de la planète vers 1890-1900.

3°- le vocable a été proposé par F.BRAUDEL et I.WALLERSTEIN.

PROTOINDUSTRIALISATION

1°- Vocabulaire proposé dans les années 1970 par les historiens F.MENDELLS (1972-1978); H.MEDICK (1976) et J.SCHLUMBOHM (1977), Cf. bibliographie.

2°- Il désigne le processus d'accélération et d'intensification de la production des industries traditionnelles (artisanales et manufacturières) qui intervient entre 1680 et 1830, en Europe et hors Europe, et qui précède et annonce la révolution industrielle.

RETARD INDUSTRIEL

1°- Constat du décalage qui existe entre les pays qui ont déjà accompli leur révolution industrielle et les pays qui sont sur le point de l'accomplir.

2°- La locution a été théorisée par l'économiste GERSHENKRON, spécialiste de l'industrialisation russe au 19^{ème} siècle.

REVOLUTION INDUSTRIELLE

1°- Mutation économique, sociale et culturelle qui se produit dans des sociétés rurales (d'origine néolithique) en rapport avec l'usage généralisé du machinisme associé à de nouvelles variétés artificielles de convertisseurs énergétiques (machine à vapeur, moteur à explosion ou électrique, énergie atomique, etc...) et qui transforme massivement la structure sociale de ces sociétés, particulièrement en généralisant le salariat.

2°- La locution est employée sans doute pour la première fois par Friedrich ENGELS ; et elle s'impose dans le vocabulaire historique classique grâce aux conférences prononcées sur le sujet à Oxford, en 1880, par l'historien Arnold TOYNBEE senior.

REVOLUTION NEOLITHIQUE

1°- Rupture introduite dans l'histoire de l'humanité par la domestication des plantes cultivées (agriculture) et des espèces animales (élevage) et qui lui permet d'échapper à la dépendance immédiate des données du milieu naturel dans laquelle elle vivait jusqu'alors à l'âge paléolithique.

2°- La locution (discutée par certains auteurs) est popularisée vers 1930 par Gordon CHILDE.

SOCIAL vs "SOCIETAL"

1°- *SOCIAL* : qui se rapporte à une société, à son *contenu* structurel interne.

2°- *"SOCIETAL"* : néologisme proposé par l'auteur, faute de trouver un autre mot déjà constitué pour désigner au-delà du "social", les caractéristiques d'ensemble d'un (ou de plusieurs) modèle(s) de société.

ex. Le passage de l'Ancien Régime à la République dans la France de 1789 à 1793 est une révolution politique et *sociétale*.

Le passage du paléolithique au néolithique, ou de la société rurale anglaise de 1750 à la société industrielle britannique de 1850, sont des révolutions "*sociétales*".

EN GUISE D'INTRODUCTION : TENTATIVES DE DEFINITIONS PREALABLES, AU MOINS PROVISOIRES

"Esquisse d'une histoire comparée de développements dans le monde jusque vers 1850" : comment justifier un tel sujet du point de vue qui est le nôtre, celui de l'HISTOIRE ? Tentons, pour une fois, dans la confusion conceptuelle ambiante, de définir les termes utilisés et leurs pré-supposés historiques -fût-ce à titre provisoire. Et partons d'abord du plus simple : celui de la période envisagée.

1850

Pour l'historien il est certain qu'une rupture s'impose dans l'histoire de la mondialisation du monde entre 1840 et 1853. En 1840, se produit la première "guerre de l'opium" qui ouvre, par la force militaire, le marché chinois jusqu'alors fermé aux Occidentaux. En 1853, la marine nord-américaine, avec des intentions à peine plus pacifiques, force de la même façon l'entrée du marché japonais. Autour de 1850, donc, les puissances occidentales décident, sur la base de leur avance technologique et militaire, de forcer les barrages politiques qui s'opposaient jusqu'alors à la diffusion de leurs marchandises et de leurs idées dans des espaces et des sociétés qui représentaient encore près de la moitié de la population terrestre. Malgré des résistances ou des piétinements ce mouvement ne s'arrêtera plus, jusqu'à envahir la totalité de la planète au début du 20^{ème} siècle et provoquer ce que d'aucun appellent alors le *"partage (occidental) du monde"*.

A y regarder de plus près, pourtant, l'historien sait bien que cette expansion occidentale contemporaine a eu des ANTECEDENTS et en particulier la vague maritime, mercantile et coloniale qui porte les Européens hors d'Europe entre 1480 et 1580, et leur fait alors prendre contact avec plus du tiers, sinon près de la moitié de la population terrestre. Or, à cette époque, l'Europe sort à peine du Moyen Age et la révolution industrielle y est encore inconcevable. On devine donc que cette première vague d'expansion européenne est bien le symptôme d'un réel niveau de développement européen, bien qu'il ne soit guère formulable dans les termes de "l'économie du développement" telle qu'elle a été propagée depuis les lendemains de la deuxième guerre mondiale par les grandes institutions internationales.

De plus, au cours du 16^{ème} siècle, les Européens n'ont touché que très inégalement les diverses régions de la planète -souvent moins parce qu'elles leur étaient inaccessibles que parce qu'elles ne présentaient pas toutes les mêmes avantages commerciaux. Les unes parce que, au terme d'un long développement historique, elles résistaient mieux à la pénétration européenne. Les autres faiblement structurées

politiquement au contraire mais de surcroît, médiocrement orientées vers la production d'un excédent commercialisable.

C'est dire que pour comprendre l'état comparé des développements dans le monde vers 1850, voire vers 1500, il nous faudra quelquefois remonter assez loin dans le passé des civilisations pour comprendre comment les divers modèles de sociétés mises alors en présence par les échanges européens s'étaient élaborés dans l'histoire.

UNE HISTOIRE MONDIALE ?

Parvenus à ce point, une question se pose, dont la réponse n'est pas toujours claire, même pour les historiens : face à la diversité, voire à l'incommunication longtemps maintenue des sociétés et des civilisations mises en contact après 1500 ou 1850, est-il légitime de postuler l'existence d'une histoire mondiale avant le 20^{ème} siècle ? Pis : d'une histoire mondiale des "développements" -ce terme que nous n'avons pas encore défini mais dont nous pressentons déjà qu'il implique pour une société humaine la manière dont elle veut non seulement "vivre et croître ensemble avec elle-même", mais, dans certains cas (la résurgence récente de certains fondamentalismes exclusifs nous le rappelle) la manière dont elle veut "ne pas vivre ensemble avec et comme les autres".

Sur ce point contentons nous de constater quelques évidences. Depuis fort longtemps déjà les échanges d'hommes, de biens et d'idées -par voie maritime ou terrestre- ont appris à l'humanité de l'Ancien Monde (Asie-Afrique-Europe) la vastitude d'un univers terrestre qui dépassait de loin les dimensions de leur propre aire de civilisation. Dès la lointaine Antiquité des navires ou des caravanes apportent à la Méditerranée les épices, la soie, les étoffes, les pierres précieuses des lointaines Indes Orientales ou l'ivoire, l'or, les esclaves de l'Afrique subsaharienne. En retour, on le sait, l'aire méditerranéenne soldait ces échanges, déjà, par une véritable hémorragie monétaire vers l'Orient.

Les connaissances géographiques ainsi collectées de première ou de seconde main avaient déjà été systématisées par les cosmographes alexandrins dès le 2^{ème} siècle avant J.C. (en particulier par Ptolémée), reprises au Moyen Age par les géographes arabes, redécouvertes définitivement par l'Europe au 13^{ème} siècle. Toutefois, pendant près de 2000 ans, c'était toujours le même monde -l'Ancien- qu'on redécouvrait ainsi périodiquement, et quand on pensait l'histoire universelle (en général, à partir des textes sacrés), elle ne concernait qu'une partie de l'univers. Au-delà, selon les croyances, n'était supposé exister qu'un vaste océan primordial -bordé d'abîmes pour les majorités orthodoxes qui soutenaient avec leurs clergés que la terre était plate ; refermé sur

lui-même à l'autre extrémité du monde pour les minorités hétérodoxes qui, reprenant les intuitions ptolémaïques, osaient concevoir que la terre puisse être sphérique. Raison pour laquelle, parmi ces dernières, Cristophe Colomb mourut convaincu au début du 16^{ème} siècle qu'il n'avait découvert en définitive que quelques îles aux avant-postes orientaux des Indes orientales.

L'idée que d'autres humanités pouvaient exister au-delà de leur propre monde connu ou deviné par proximité était donc, jusque vers 1500, aussi étrangère aux habitants de l'Ancien Monde (pourtant déjà "universalistes", en particulier à travers leurs religions unitaires ou monothéistes) qu'aux Indiens de l'Amérique ou aux Maoris du pacifique Sud. Et si l'idée d'une "histoire du monde" existait chez la plupart, il s'agissait toujours d'une histoire divine de la création et du destin d'un univers limité dont la direction réelle échappait à la volonté des simples mortels.

Et pourtant, isolées les unes des autres depuis les dernières grandes glaciations mais dotées d'un commun stock anthropologique de base (celui de l'HOMO SAPIENS), avec des décalages dans le temps et dans les conditions naturelles affrontées, on s'aperçoit *a posteriori* que les sociétés mises en contact après 1500 avaient toutes su INVENTER des réponses finalement étonnamment proches dans leur principe lors des grandes crises qui avaient menacé leur adaptation au milieu naturel et cosmique. Ce faisant, beaucoup avaient non seulement assuré leur survie, mais leur DEVELOPPEMENT -démographique, social, culturel, philosophique et, bien entendu, aussi matériel. Sans ce dernier, d'ailleurs, elles auraient présenté peu d'intérêt pour la tardive et prédatrice expansion occidentale.

Donc si pendant longtemps en effet les diverses humanités ont ignoré les dimensions véritables du monde et l'extension et la variété de leur propre espèce, elles ont néanmoins continué de faire leur propre histoire -quelquefois seules, quelquefois en contact de proximité et d'intérêt avec leurs voisines. Elles ont contribué à remplir inégalement la planète et à en arracher non seulement leur survie, mais des richesses non immédiatement consommées, donc accumulables et échangeables. Sans le savoir elles rendaient ainsi, sinon nécessaire, du moins possible, la dynamique mercantiliste tardive de l'Europe qui allait alors prononcer l'universalité du monde et une nouvelle période de l'histoire : *mondiale*, et unifiée sous sa direction. Paraphrasant un auteur du 19^{ème} siècle à propos de la possibilité de penser une histoire mondiale ou une histoire universelle nous dirons donc sur ce point que depuis que les hommes ont cessé d'affronter les derniers mammouths les diverses civilisations qui se sont partagé le temps et l'espace ter-

restre en faisant *leur propre* histoire n'ont jamais cessé de faire l'histoire *universelle*, même si elles ne savaient pas qu'elles la faisaient.

LE "DEVELOPPEMENT"

C'est évidemment le mot le plus central et le plus problématique de l'intitulé de cet ouvrage : tout le monde en parle, l'invoque, prétend le promouvoir... mais personne, au juste, ne prend le soin de le définir -sauf certains économistes technocrates qui prétendent qu'il ne peut s'agir que de la réplique du processus de croissance des richesses telle qu'elle s'est produite en Europe et en Amérique du Nord depuis la révolution industrielle. D'où dérivent des démarches surprenantes qui, se croyant contestataires et antitechnocratiques, reprennent pourtant cette définition très restrictive du mot et, voulant échapper à l'eurocentrisme, finissent par conclure que les peuples encore handicapés au plan technique devraient, pour échapper à l'emprise économique et culturelle de "l'OCCIDENT" (autre mot rarement défini en toute rigueur par les mêmes) rejeter "LE" développement -comme s'il n'y en avait qu'un seul !

Dépassons donc ces confuses polémiques et revenons sagement au dictionnaire (*Petit Robert*, Paris, 1988) qui nous suggère les définitions suivantes du DEVELOPPEMENT :

1°/ *Action de donner toute son étendue*. Cf. déployer, dérouler (1694). Extension sur un plan de la surface d'un corps solide : développement d'un cube - Développement d'une fonction mathématique en figuration graphique (1907). Distance développée sur une route par un tour de pédale de bicyclette. Développement d'une photographie.

2°/ *Croissance et épanouissement d'une fonction ou d'un organisme vivant* : d'un embryon, d'une plante, d'un microbe, d'un enfant, d'une intelligence.

3°/ *Progrès et extension en qualité d'une activité humaine* : d'un commerce, d'une affaire, d'un parti politique, d'une religion, de la philosophie, des sciences.

4°/ *Exposition détaillée d'un sujet* (avant 1842) : Ex. : "Il se lança dans un long développement".

ANTONYMES : enveloppement, enroulement, repliement, déclin, régression, réduction, résumé.

SYNONYMES : extension, projection, croissance, épanouissement, essor, hypertrophie, progrès, rayonnement,

expansion, exposé, explication, éclaircissement, série détaillée".

Ces définitions appellent quelques commentaires. Observons tout d'abord que, contrairement à une opinion très répandue, la notion de "développement" n'est pas apparue historiquement dans les sciences de la nature mais en *géométrie* (développement sur un plan d'un corps solide : 1694 ; développement sur une ligne d'une force exercée sur un tour de pédalier : 1907 et, par extension, développement sur une peltule d'un effet lumineux exercé dans une chambre noire) et en *rhétorique* (méthode consistant à détailler l'ensemble de l'argumentation d'une thèse ou d'une affirmation -exercice offert aux étudiants comme aux professeurs bien avant 1842).

Par analogie avec ces exercices de **DEPLOIEMENT EXTENSIF** d'une figure (de géométrie ou de rhétorique), les sciences de la biologie ont étendu le concept à de semblables phénomènes de déploiement extensif repérables dans la nature vivante : par exemple la transformation de l'oeuf en têtard, du têtard en grenouille ; ou bien de la graine en arbre, ou de l'esprit du petit enfant en intelligence adulte.

Dans tous les cas : des phénomènes non arbitraires et non hasardeux, mais commandés au contraire par des lois internes universellement répliquables et vérifiables, se caractérisant par deux traits fondamentaux qui permettent à chaque fois d'utiliser le même mot de "développement" :

1°/ *Une croissance en quantité*

- en géométrie, par extension sur une ligne ou sur un plan, des caractéristiques ramassées et contenues dans un solide ou dans une force appliquée ;
- en mathématique, par la production formalisée en graphique de tous les cas impliqués dans la formule générale abstraite d'une fonction ;
- en biologie, par la croissance en quantité de la matière vivante métabolisée à partir du milieu extérieur pour permettre à la vie embryonnaire de passer à son état d'adulte.

2° / un *achèvement en structure identifiable* permettant d'inscrire le produit obtenu dans une espèce reconnaissable, (les cybernéticiens diraient dans un "modèle") : en mathématique comme en biologie, par réalisation de FORMES reconnaissables et prévisibles, potentiellement contenues dans la formule mathématique ou le code génétique initial, mais rendues visibles seulement au prix de cette croissance structurée - structurante appelée "développement".

Le point commun à tous ces cas évoqués est donc qu'on peut parler de "développement" chaque fois que l'on passe des *potentialités contenues dans un code ou PROGRAMME initial* (dont la propriété est de lier entre eux les différents éléments qui composent une formule ou une structure ramassée et en donne la STRUCTURE INTERNE qui en fait son *identité*, mathématique ou biologique) à la *réalisation étendue dans l'espace et dans le temps des formes* rendues visibles de ce code ou de ce programme, formes qui peuvent traverser en cours de croissance des états transitoires mais qui ne prennent leur sens qu'une fois toutes produites selon une LOGIQUE de production ou de reproduction non arbitraire, non hasardeuse, mais nécessaire.

Cette idée de développement comme "réalisation d'un programme", il n'est donc pas scandaleux de l'appliquer, PAR ANALOGIE, dans le champ des sciences humaines et de l'histoire -chaque fois, en tout cas, qu'on pourra repérer dans ce champ particulier d'observation des phénomènes ou des activités qui seront régies par des *programmes, des codes, des logiques* de production ou de reproduction capables d'engendrer des formes stables, structurées, identifiables et durables (bien que, comme en biologie, non éternelles).

On peut donc de ce point de vue évoquer légitimement le concept de "développement" dans le champ humain du bio-psychologique à propos de la croissance physique (biologique) et psychique (cébrale) qui structure par étapes le nouveau-né en enfant, l'enfant en adolescent, l'adolescent en adulte. On parle alors du "développement de sa personnalité" qui, comme celui de la grenouille, est au plan physique assez largement indépendant de sa volonté individuelle mais qui, à la différence de celui de la grenouille, au plan psychique, est le résultat *non naturel* du code culturel dans lequel il est amené à vivre... et, à partir d'un moment, de sa propre volonté individuelle.

De même dans le champ de l'humain collectif, du socio-culturel, il n'est pas abusif d'emprunter aux mathématiques et aux sciences naturelles le terme de "développement" pour caractériser certains phénomènes biologiques (comme le "développement démographique"), techno-économiques (comme le "développement industriel" rendu possible par l'invention et la généralisation de la machine à vapeur) ou so-

cio-culturel (comme, par exemple, le "développement de l'Islam" autour de la Méditerranée à partir du 7^{ème} siècle après J.C.). Dans ces derniers cas, progressivement ou par étapes, sur plusieurs générations, on assiste en effet à des phénomènes de croissance quantitative, d'extension dans l'espace, de sophistication des formes à travers le temps de "modèles" durables de comportements collectifs, d'organisation sociale ou de procédures intellectuelles qui s'imposent comme inévitables, voire souhaitables, à leurs membres - et comme difficilement amovibles à leurs adversaires, extérieurs ou intérieurs. On pourra donc sans abus de langage parler, à ce niveau d'analyse, du **DEVELOPPEMENT** :

- de l'Empire romain du 1^{er} siècle av. J.C. au 2^{ème} siècle ap. J.C.
- de la féodalité en Occident du 6^{ème} au 11^{ème} siècle
- de la scolastique occidentale du 13^{ème} au 15^{ème} siècle
- du capitalisme marchand du 15^{ème} au 20^{ème} siècle
- du capitalisme industriel du 18^{ème} au 21^{ème} siècle, etc...

REMARQUE IMPORTANTE

A la différence des développements mathématiques ou biologiques, ces développements humains (individuels ou collectifs) ont la particularité de ne pas être totalement indépendants de la volonté subjective de leurs acteurs, bien que le "code", le "programme" à partir duquel ces développements humains se réalisent s'imposent souvent aux agents comme une force objective. Ils sont donc **A LA FOIS** objectifs et subjectifs :

Objectifs : parce que les développements humains, *comme* leurs homologues mathématiques ou biologiques, sont induits par une **LOGIQUE STRUCTURELLE - STRUCTURANTE INTERNE** qui échappe largement à la volonté individuelle consciente de chacun des hommes AGIS par elle (Oedipe ne choisit ni le parricide, ni l'inceste, ni la langue grecque dans laquelle il prend finalement conscience de son destin).

Subjectifs : parce que les développements humains, à la différence de leurs homologues en sciences exactes ou naturelles opèrent sur des agents humains (individuels ou collectifs) qui ne sont pas seulement AGIS mais sont aussi **ACTEURS**, partiellement conscients et volontaires, susceptibles de modifier la réalisation du programme codé, voire (dans les cas révolutionnaires) de modifier le programme lui-même.

Si le graphique ne choisit pas sa fonction, la projection de Mercator la forme sphérique de la Terre à cartographier, la grenouille le code génétique contenu dans l'oeuf et le têtard ; le capitaliste,

l'ouvrier, le chrétien, le musulman choisit EN PARTIE, sinon sa place initiale dans la société à sa naissance, du moins de s'y maintenir -lui, et quelquefois sa descendance. Même dans les cas extrêmes de groupes humains dépouillés du pouvoir d'initiative historique en matière de choix d'un modèle de développement, les agents-acteurs de l'histoire ont recouru quelquefois à la solution extrême du refus radical du modèle : par exemple, les patriciens du Bas Empire romain préférant le suicide à l'arrogance vulgaire de leurs anciens affranchis qui leur avaient pris le pouvoir, les indiens Caraïbes acculés au suicide collectif plutôt que de se rendre au modèle colonial de développement des *Conquistadores*, les kamikazes du ghetto de Varsovie face au développement de l'ordre S.S. en Europe Orientale.

Paraphrasant là encore une expression naguère très à la mode dans les polémiques qui agitaient les sciences humaines, on pourra résumer cette remarque en disant que si, en effet, "les masses font l'histoire (du développement)", elles ne savent pas toujours qu'elles la font, oublient quelquefois qu'elles l'ont faite et que le modèle qui finalement s'impose à elles est leur propre oeuvre qu'elles finissent par prendre pour une force indépendante de leur action. Quelquefois pourtant, soudain confrontées aux possibilités d'un modèle de développement alternatif, elles s'en souviennent et aspirent au changement -plus ou moins consciemment, plus ou moins rapidement. Dans ces moments de crise la "longue durée" braudelienne peut être soudain "reprogrammée" par le temps historique court, et même très court quelquefois.

ULTIME REMARQUE INTRODUCTIVE

De tout ce qui précède, et qui procède certes plus par suggestions que par démonstration, il ressort au moins provisoirement :

1. que la notion de "développement", malgré ses ambiguïtés, peut légitimement s'appliquer pour décrire certains phénomènes de l'histoire universelle AVANT la révolution industrielle et commerciale - DANS le champ de l'économie matérielle des sociétés et HORS du champ de cette économie matérielle.
2. que la réalité d'une histoire mondiale ou universelle des développements n'est pas inconcevable -même pour des périodes où la révolution industrielle n'a pas encore recouvert la planète d'un réseau unique d'échanges de marchandises et d'informations diverses.
3. que si la problématique d'une histoire comparée des développements devient d'une particulière actualité dans la

deuxième moitié du 19^{ème} siècle quand les diverses sociétés du monde sont TOUTES confrontées au "modèle occidental", le fait que ces sociétés existent à ce moment-là avec leurs caractères originaux exige d'expliquer comment ceux-ci se sont constitués et se sont développés, quelquefois au terme d'une très longue histoire où le développement matériel a été un des éléments fondamentaux.

Cette démarche peut heurter un certain discours dominant ("Il n'y a d'économie que du monétaire" nous déclarait récemment un économiste !). Elle peut donc heurter, en particulier, une certaine vision économiciste de l'histoire qui oublie souvent que SOUS la reproduction économique des sociétés, ou PAR DESSUS elle, ont longtemps oeuvré des stratégies de reproduction sociale ou idéologique pour lesquelles l'économie était certes une condition incontournable, mais *subalterne* et volontairement maintenue comme telle -y compris en "Occident", au moins jusqu'au 16^{ème}, sinon jusqu'au 19^{ème} siècle.

Au nom de quel préjugé, face à ces durables processus historiques qui ont abouti dans bien des cas à consolider les sociétés pré-industrielles (occidentales ou non) en MODELES CLASSIQUES DE CIVILISATIONS, refuserions-nous de leur appliquer le terme de "développement" ? Parce que ces civilisations ignoraient le mot et le concept ? La belle affaire ! Cela les empêchaient-elles de pratiquer la chose ? De réaliser, à partir d'une intuition collective initiale (empiriquement et lentement élaborée ou soudain révélée par une transcendance) un véritable "programme d'humanité" qui leur permettaient -tribus indiennes d'Amazonie ou mandarins de l'Empire céleste- de séparer clairement la "culture" de la "nature" et les "civilisés" des "barbares" ou des "sauvages" ?

Bien entendu, ces DEVELOPPEMENTS -anthropo-culturels, socio-politiques, philosophico-religieux- n'auraient en aucun cas été possibles si ces sociétés ne s'étaient donné un minimum de moyens économiques pour assurer, à travers le temps, leurs reproduction MATERIELLE et, très souvent, leur reproduction matérielle ELARGIE. C'est pourquoi, tout en poursuivant D'ABORD leur développement *historique*, ces sociétés n'ont pas pu éviter -surtout en cas d'extension de leur "modèle"- de s'intéresser à leur développement *économique* - même si ce dernier n'était qu'un moyen et non, comme pour l'entrepreneur capitaliste ou bureaucratique contemporain, une fin en soi. Cela explique que si dans ces sociétés l'économie est restée assujet-

tie à des buts de reproduction non-économique, elle n'a pourtant jamais été totalement absente de leurs préoccupations. A leur façon les percepteurs des Pharaons, les premières communautés de moines bénédictins ou les Papous qui organisent périodiquement des *potlachs* ou l'on détruit les excédents de biens consommables qui pourraient détruire l'égalité entre les membres de la tribu pratiquent bien tous des "modèles de développement", non seulement socio-culturels, mais AUSSI économiques -n'en déplaise à certains économistes pour qui l'économique se réduit à ce qu'en disent les manuels "orthodoxes".

Rappelons donc à ces derniers -qui, heureusement, ne sont pas les véritables économistes !- certains faits historiques récents tels que la "révolution culturelle" en Chine ou la "révolution islamique" en Iran et posons leur la question : votre abstraite rigueur épistémo-théoriciste vous a-t-elle permis de prévoir (et rendre compte de) ces avatars du développement, non seulement de l'histoire de la Chine et de l'Iran, mais de l'évolution récente de l'économie mondiale affectée par ces événements ?

"Les faits sont têtus", et les faits d'histoire concrète *du* (et *des*) développement(s), plus résistants aux exclusivistes théories économiques abstraites que celles-ci ne l'avaient prévu. Serait-ce que les données anthropologiques, culturelles et sociales, héritées *des* développements historiques concrets des sociétés seraient d'incontournables variables à introduire inévitablement dans les programmes *du* développement économique ? Serait-ce qu'à l'aube du 21^{ème} siècle, nous redécouvrons que l'économique et ses lois générales et universelles s'imposent certes à tous, mais comme un déterminant *PARMI D'AUTRES*, comme un moyen et non comme une fin ? Cela ne manquerait pas de saveur à l'heure où certains, se croyant encore en 1850 sans doute, assignent comme unique projet historique possible à l'humanité le renforcement accéléré des lois de l'économie de marché.

PREMIERE PARTIE
LES DEVELOPPEMENTS (HISTORIQUES)
AVANT
LE DEVELOPPEMENT (INDUSTRIEL)
JUSQUE VERS 1750

Dans cette première partie nous tenterons de rappeler schématiquement par quelles étapes l'humanité s'est détachée de ses lointaines origines *prédatrices* du milieu pour devenir, au sens strict, *productrice* de son milieu et d'elle-même à travers des cheminements à la fois très différents et pourtant, quelque part, semblables.

Sur la base de l'invention du pastoralisme et de l'agriculture qui se produit selon les régions de la planète entre -7000 et -2000 av. J.C., des modèles de sociétés et de civilisations vont surgir et se séparer les uns des autres, aboutissant à des performances matérielles, politiques et philosophiques extrêmement différenciées et, quelquefois, sans rapport les unes avec les autres.

Dans "l'Ancien" comme dans les futurs "nouveaux" mondes des périodes d'extension et de reflux de ces modèles se succèdent mais, semble-t-il, coïncident entre 11^{ème} et 15^{ème} siècle ap. J.C. pour produire une maximisation des rendements agricoles et une multiplication du nombre des hommes -non sans crises, mais de plus courte durée.

Quand donc se produit la première expansion européenne au 16^{ème} siècle, elle met en contact des sociétés pré-industrielles dont beaucoup sont alors au maximum de leurs capacités endogènes de production d'hommes et de produits -ce qui est une chance pour le mercantilisme européen qui s'impose à près de la moitié de l'humanité et au tiers des terres émergées pour près de trois siècles.

Sous cette enveloppe mercantile europeo-centrée les diverses sociétés de la planète réagissent différemment -les unes poursuivant leur développement, les autres perturbées par les nouveautés. Mais, vers 1750, malgré son évidente supériorité militaire, navale et mercantile l'Europe n'a pas encore fait la preuve que son modèle de développement est capable de s'imposer au monde entier.

CHAPITRE I

LES DEVELOPPEMENTS DANS L'HISTOIRE AVANT 1500

I. AU FONDEMENT ANTROPOLOGIQUE DU PROBLEME DU DEVELOPPEMENT : de l'antropoïde prédateur à l'homo-sapiens travailleur, de la horde pré-hominienne aux premières sociétés agro-pastorales

D'abord une évidence à rappeler : l'agent du développement, c'est l'HOMME. Du point de vue du développement, comment définir l'homme ?

1. C'est un mammifère en procès continu d'auto-dénaturation par le travail ;
2. C'est l'unique agent économique susceptible de produire plus de valeur qu'il n'en consomme pour sa propre existence ;
3. Donc c'est le membre d'une espèce qui est fondée sur la production et la reproduction artificielle (le travail) de réserves.

Ce qui a fait dire au philosophe : "*Le travail est la raison d'être de l'homme*" (Karl Marx).

Problème initial à résoudre ici : comment s'est développé cet agent central du développement ?

1/ DE L'ANTHROPOÏDE A L'HOMO-SAPIENS : - ... 700.000 (?) à - 200.000 av J.C.

Sur ces questions, on pourra se référer à quelques ouvrages de réflexion fondamentaux, dont :

ROSNY (ainé) - *La guerre du feu*
VERCORS - *Les animaux dénaturés*
LEROY-GOURHAN - *Le cerveau et l'outil.*

Quand les paléontologues-préhistoriens rencontrent le squelette de "LUCIE" en Afrique orientale, cette très lointaine ancêtre a déjà 700.000 ans d'âge av. J.C. C'est une anthropoïde, très distincte des grands singes supérieurs. Ce n'est pas tout à fait un homme (ou plutôt une femme) au sens actuel du mot. Pourtant il semble qu'elle connaisse déjà l'usage de l'outil et que la dialectique entre le développement de la MAIN et celui du cerveau soit déjà largement engagée - ce qui implique une déambulation en position redressée et verticale déjà ancienne dans l'espèce. Pas de trace d'usage du feu, par contre.

Car après la synergie du cerveau, de la main et de l'outil c'est le FEU, bien sûr, qui achève sans doute d'hominiser les hommes en les séparant radicalement du monde animal ordinaire (comme on le sait,

les singes supérieurs utilisent à l'occasion des outils, mais jamais le feu) et en redéfinissant la structure sociale de la horde autour d'un centre artificiel, le FOYER. Relations interindividuelles, sexualité, communication gestuelle ou orale, transmission du savoir acquis interindividuel s'en trouvent modifiés ; accélérant et codifiant le "contrat social" de la horde anthropoïde hors des simples normes des hardes des autres grands primates supérieurs. De plus, aux ressources alimentaires, ce foyer apporte l'ajout de ses calories thermiques dans la lutte d'adaptation au milieu naturel.

Toutefois, cette protohumanité, attestée pour le moment seulement dans l'Ancien Monde (les "hommes" de Java, de Pékin, de Néanderthal) n'atteint un niveau de métabolisation du milieu extérieur qu'à peine supérieur à celui des grands singes (3000 calories par jour). A la surface de la planète elle reste rare, précaire, discrète. Son évolution n'est pas encore irréversible. De plus c'est une protohumanité aujourd'hui disparue (entre -200.000 et - 40.000 av. J.C. semble-t-il).

Un saut semble s'accomplir avec une espèce concurrente, celle de *l'homo sapiens*, la nôtre. Aux acquis précédents elle ajoute l'évidence de ses capacités d'ABSTRACTION puisque, dès qu'on en trouve les restes archéologiques, ils sont associés à des signes gravés, des peintures -ce qui implique la maîtrise cérébrale d'un DOUBLE REPRESENTÉ du monde réel, donc un LANGAGE (iconographique et, selon toute vraisemblance, vocal) et, mieux, du monde au-delà du visible (puisque les morts sont enterrés et honorés dans des tombes). De plus les squelettes démontrent une station debout définitivement acquise, un développement du crâne, un raccourcissement du maxillaire inférieur rendant physiquement possible la vocalisation.

A ce niveau, notre humanité est née, mais elle vit encore à très court terme sur les ressources du milieu, sans pouvoir stocker des réserves régulières. HOMO SAPIENS, le futur agent du développement, est déjà constitué. Mais ses limites technologiques l'empêchent d'entrer en développement. Nous sommes vers -200.000 av. J.C. et *homo sapiens* est représenté par quelques dizaines de milliers d'individus attestés, pour le moment, seulement sur l'Ancien Continent (Afrique, Europe, Asie).

2/ L'EXPANSION DE LA NOUVELLE ESPECE : LA NAPPE PALEOLITHIQUE DE -200.000 av. J.C. à - 40.000 av. J.C.

Pendant cette longue période seul *homo sapiens* survit à la disparition des autres hominiens et anthropoïdes et il réussit à retransmettre le secret du feu d'une génération à l'autre sans solution de continuité. Son équipement reste précaire, mais son outillage s'améliore. Il devient plus nombreux : sans doute quelques centaines de milliers d'individus répartis en petites hordes ou tribus vers - 40.000 av. J.C. et, toujours, seulement sur l'Ancien continent. Faute de pouvoir négocier une stratégie de réserves artificielles, il dépend encore des réserves limitées du milieu écologique accessible depuis le foyer. Il est donc empêché de se regrouper en groupes trop nombreux et doit maintenir son niveau de consommation (alimentaire et thermique) entre 3000 et 6000 calories par jour, selon les endroits et selon les saisons.

Toutefois, si son développement "économique" stagne, son développement intellectuel fait un bon prodigieux. L'amélioration du savoir-faire dans la chasse, la pêche, la cueillette et la fabrication des outils est évidente. Ce qui implique une meilleure technique de l'apprentissage et de la transmission du savoir. Les règles de sexualité et de sociabilité sont conceptualisées et exaltées (évidences de cultes à la fécondité, à la mort, à la résurrection de la vie). Apparaissent les premières représentations cosmogoniques, et les premières systématisations conceptuelles du rapport des hommes aux forces naturelles sous la forme de *la magie et du shamanisme*, qui forment le premier fond intellectuel commun et universel de toutes les humanités recensées au moment de la découverte du monde et de la redécouverte des légendes anciennes. Vers la fin de la période envisagée la croissance numérique de l'espèce s'explique sans doute par ces indéniables progrès ... et la capacité de choisir des milieux écologiques d'abondance (Cf. le livre célèbre de Marshall SAHLINS, *"Age de pierre, âge d'abondance"*) où, au prix d'un travail limité -quelques heures par jour, quelques jours par mois- *homo sapiens* couvre ses besoins de base et jouit de temps libre pour ses premiers travaux artistiques qui atteignent, d'entrée, le niveau des chefs-d'oeuvre (grottes des Eyzies, de Lascaux, d'Altamira ; peintures rupestres de Tassili ; etc...).

3/ LES REPONSES D'HOMO SAPIENS AUX RUPTURES CLIMATIQUES FINI-GLACIAIRES : - 40.000 à - 7.000 av. J.C.

Pendant cette période la planète et ses différentes régions subit les effets des dernières grandes glaciations et déglaciations de l'ère quaternaire. C'est-à-dire que sur un temps géologiquement très court se succèdent des périodes d'intenses pluviosité, d'aridification intense, de grands froids et de grands réchauffements qui bouleversent les équilibres écologiques régionaux, donc les adaptations des groupes d'humanité paléolithique à leurs milieux.

Certains groupes y répondent par l'émigration loin de leur lieu d'origine, à la poursuite de conditions écologiques qui se dérobaient mais subsistent ou se reproduisent ailleurs. Ainsi commenceraient les grandes migrations de petits groupes de l'Ancien Monde vers des mondes jusqu'alors inhabités par l'homme : des Sibériens vers l'Amérique périglaciaire par le détroit de Behring lors de ses phases de recul glaciaire et d'isostasie au-dessus du niveau des mers (et qui donneraient les Esquimaux et les Indiens d'Amérique) ; des habitants paléolithiques ou proto-néolithiques du Sud-Est asiatique qui se propageraient, au-delà des îles de la Sonde, vers les archipels du Pacifique Sud et donneraient micronésiens et polynésiens ; etc ...

D'autres groupes, finalement piégés dans des zones en cours d'aridification, seraient contraints ou de mourir ou d'intensifier artificiellement leur exploitation des réserves végétales ou cynégétiques, inventant (non sans longs tâtonnements) une première agriculture à partir d'anciennes activités de cueillette sélective ou l'élevage à partir d'une chasse qui savait déjà gérer rationnellement la reproduction des réserves et avait aiguisé la connaissance humaine de l'animal, comme le prouvent les chefs-d'œuvre animaliers de la période. Dans tous les cas, ces évolutions impliquent un raffinement et une sophistication des techniques, des outils et de l'usage du feu qui annoncent des "miracles".

4/ LES "GRANDS BONDS EN AVANT" ACCOMPLIS ENTRE DESERT ET EAU ENTRE -7.000 ET -3.000 av. J.C. : LES "REVOLUTIONS" NEOLITHIQUES

Peut-on parler de "miracles", de "bons en avant", de "révolutions" néolithiques concernant des périodes de transition somme toute fort longues entre la cueillette et l'agriculture, la chasse et l'élevage ? *NON* si on considère la longueur de ces processus (étalés quelquefois, et non sans retours en arrière, sur près d'un ou deux millénaires). *OUI* si on considère que cela est peu comparé à l'ancienneté de l'homme paléolithique qui précède. *OUI*, surtout, si on prend la mesure du boulever-

vement finalement introduit dans l'histoire de l'espèce humaine et qui n'a d'équivalent depuis que la "révolution industrielle" qui se poursuit dans sa troisième ou quatrième phase, robotique et cybernétique, sous nos yeux.

a) Des bords en avant qualitatifs

Ce qu'il est donc convenu d'appeler, à tort ou à raison, les "révolutions néolithiques", dérivent d'abord de deux inventions technologiques majeures rendues possibles par l'invention de deux techniques majeures dans les "arts du feu". Les deux inventions technologiques concernent la maîtrise du milieu naturel par l'homme qui "artificialise" en domestiquant les plantes cultivées (l'agriculture) et les animaux (l'élevage). En contrôlant leur reproduction, leur croissance et en prélevant l'excédent dans les limites compatibles avec leur reproduction, l'homme s'affranchit de la dépendance à court terme des fluctuations du milieu naturel et, contrôlant leurs DEVELOPPEMENTS biologiques, assure la possibilité de son DEVELOPPEMENT économique.

Mais cela ne lui est possible que parce qu'il raffine ses outils (on passe de l'âge de la pierre taillée à celui de la pierre polie, symptôme des progrès accomplis dans le broyage des grains et la construction de résidences en pierre où se loger... et conserver ces grains) et qu'il apprend à cuire au feu l'argile qui lui donne les poteries où stocker l'eau et les récoltes, où convertir par la cuisson les nouvelles ressources alimentaires autrement non directement consommables.

"Révolution" donc, dans les techniques et les technologies. Mais "révolution" aussi au niveau des conséquences sociales de ces inventions. Désormais les prédateurs devenus producteurs deviennent plus dépendants du territoire où croît la récolte. Ils se sédentarisent donc partiellement sur un territoire de pâturages s'ils sont éleveurs, totalement sur un terroir végétal artificiel qui exige le TRAVAIL PERMANENT tout au long d'un cycle végétal réglé sur le cycle solaire, sur l'année. Agriculture et élevage deviennent les fixateurs spatiaux des communautés de producteurs ; elles les sédentarisent et les territorialisent.

En contrepartie les producteurs qui ont décidé de franchir le pas bénéficient, grâce à la sélection des espèces et aux soins apportés à leur croissance, d'un excédent important de leurs "fruits" au-delà du stock minimal nécessaire à leur reproduction biologique. Mieux : cet excédent est relativement régulier et prévisible, ce qui ouvre la voie à la comptabilité et au calcul.

Comme cet excédent biologique (la *révolte*, agricole ou pastorale) dépasse en quantité ce que les paléolithiques pouvaient extraire de manière prédatrice du milieu naturel, et que de surcroît il est stockable grâce aux travaux de céramique et de construction en pierre ou en argile, les producteurs néolithiques disposent d'un surplus mis en réserve au-delà de leur consommation quotidienne. L'existence de ce surplus non autoconsommé par les producteurs primaires eux-mêmes permet donc à certains membres du groupe d'être nourris bien qu'ils ne soient pas investis eux-mêmes dans la production alimentaire. Ils peuvent donc se **SPECIALISER** dans des activités productives non alimentaires mais utiles au groupe - les **ARTISANS** - ou dans des activités non productives mais considérées comme socialement utiles - les prêtres, les princes, leurs serviteurs, leurs soldats, leurs artistes. La société néolithique permet donc la **DIVISION SOCIALE DU TRAVAIL** et, au-delà du secteur primaire (agriculture, élevage), l'émergence d'un secteur secondaire (l'artisanat) et d'un secteur tertiaire (les dirigeants et leurs exécutants). L'*homo sapiens* devient *homo-hierarchicus*, ce qui ne va pas sans provoquer des tensions entre dirigeants et dirigés, producteurs et non-producteurs, artisans et agriculteurs. Pour maintenir malgré tout la cohésion organique et nécessaire du groupe il faut donc entretenir la complémentarité des fonctions sociales divisées : par en bas, grâce aux échanges (de services, de biens, par le troc ou le commerce) ; par en haut grâce à un principe de légitimité justifiant l'ordre désormais établi, politique ou religieux.

Si "**DEVELOPPEMENT**" signifie complexification structurée et structurante des sociétés humaines nous entrons donc bien, avec le néolithique, dans "*l'histoire du développement*". Et il s'agit bien d'une "*révolution*" non tant à cause de sa rapidité qu'à cause de l'**INNOVATION STRUCTURELLE** fondamentale qu'elle introduit dans les formes sociales de l'évolution de l'espèce humaine.

Au reste il ne s'agit pas d'**UNE** révolution néolithique, mais de **PLUSIEURS**, inventées séparément les unes des autres dans l'espace et le temps mais toujours pour faire face à la rarefaction des ressources naturelles dérivée de l'aridification régionale du climat, donc le plus souvent autour d'oasis encore humides au milieu de déserts ou de steppes en cours de désertification :

- entre - 7.000 et - 6.000 av. J.C., en Mésopotamie septentrionale où sont domestiqués le blé, la vigne et les ovins ;

- entre - 5.000 et - 3.000 av. J.C., entre Nil et Golfe arabo-persique (le fameux "*Croissant fertile*"), où sont domestiqués ou redomestiqués le blé, les ovins et les caprins ;

- entre - 3.000 et - 2.000 av. J.C., de façon totalement séparée ,
- en Chine du Nord, qui domestique le blé et le riz de culture sèche,
- en Indochine, qui met au point et systématise la riziculture inondée,
- en Indo-Amérique, qui invente le manioc, le maïs, la tomate, la pomme de terre, le cacao, le café, le dindon, le lama,
- etc.

b) Des bonds en avant quantitatifs : du néolithique comme premier phénomène de "croissance" et de "développement"

1. *Elévation du rendement/travail* : là où le paléolithique ouvrait ses bœufs en travaillant quelques heures par jour et quelques jours par mois, le néolithique travaille de 6 à 12 heures par jour et de 80 à 300 jours par an.

2. *Elévation du rendement/productivité* : le paléolithique extrayait de la nature, sous forme alimentaire ou de la chaleur du foyer, de 3.000 à 5.000 calories par jour. Selon les climats et les techniques le néolithique en extrait de 2 à 50 fois plus.

3. *Elévation du rendement démographique* :

de - 40.000 av. J.C. à - 7.000 av. J.C. le paléolithique a sans doute multiplié le nombre des hommes par 10 en 30.000 ans.

de - 7.000 av. J.C. à l'an 0 le néolithique a multiplié le nombre des hommes par 250 en 7.000 ans.

de - 1.000 av. J.C. à + 1750 ap. J.C. le néolithique a multiplié l'humanité par 240 en 3.000 ans.

... comme il ressort du tableau suivant :

**TABLEAU I : Evolution démographique estimée de l'humanité
de - 40.000 à + 1750**

Dates	-40.000	-7.000	-1.000	0	+ 1.000	+ 1.750
Paléolithiques	quelques dizaines de milliers	quelques centaines de milliers	ibid	ibid	ibid	ibid
Néolithiques	0	quelques centaines de milliers	30 millions	250 millions	340 millions	730 millions
TOTAL	quelques 10.000	1 million	30 *	250 *	340 *	730 *

4. Elévation de la capacité d'initiative historique

8.000 ans après ses premiers essais au nord de la Mésopotamie, l'humanité néolithique a déjà produit les phénomènes historiques suivants vers l'an 1.000 ap. J.C. :

- l'agriculture, l'élevage et l'artisanat rural et urbain
- les communautés rurales structurées, sédentaires ou semi-sédentaires,
- la métallurgie, la médecine, la grande navigation maritime
- des villes dépassant 100.000 ou 1.000.000 habitants
- des réseaux routiers, des barrages, des canaux, des grands monuments classiques servant de référence encore en 1989 dans l'histoire de l'art et des techniques
- des comptabilités, des écritures (cunéiformes, hiéroglyphiques, idéogrammatique, alphabétiques)
- la guerre et la politique, des clergés, des princes, des grands empires à prétention universelle
- des religions, complexes ou monothéistes ou des systèmes philosophiques laïcisés (grecs, chinois) à projection universelle
- le grand commerce interrégional et international.

II - DE L'ANTHROPOLOGIE A L'HISTOIRE DES DEVELOPPEMENTS: LES DEVELOPPEMENTS DE SOCIETES AGRICOLES JUSQUE VERS 1500 ap. J.C.

1/ L'EXPANSION ET L'EXTENSION PLANETAIRES DES GRANDS SYSTEMES AGRICOLES

a) Pour comprendre l'origine du milieu agricole mondial...

...qui sert de base à l'alimentation de l'humanité en cette fin de 20^{ème} siècle, on lira avec profit l'ouvrage de BERTIN, HEMARDINQUER, KEUL et RANDLES. *Atlas historique des plantes cultivées*, d'où il ressort que les systèmes de culture fondés sur certaines plantes de base se sont étendus en nappes sur la planète de la manière suivante :

LE BLE

- mis au point entre - 7.000 et -6.000 av. J.C. au nord de l'Euphrate entre Turquie et Syrie ; entre -3.000 et -2.000 en Chine du Nord
- il s'étend entre -5.000 et -3.000 à tout le "Croissant Fertile"
- entre -3.000 et -2.000, à la Chine, à la Méditerranée, à l'Inde du Nord indo-gangétique, à l'Asie centrale
- entre - 2.000 et l'an 0 à l'Europe continentale
- entre 0 et +1.500 à la Scandinavie méridionale et aux îles de l'Atlantique
- entre +1.500 et +1.900 à l'Amérique, à l'Afrique du Sud, à l'Australie et la Nouvelle Zélande.

LE RIZ

- mis au point, en culture *sèche*, en Chine du Nord entre - 3.000 et -2.000
- mis au point, en culture *irriguée*, à l'extrême sud de l'Asie du Sud-Est (Indochine, Chine du Sud) vers -2.000
- il s'étend à l'Inde indo-gangétique vers -1.500
- à l'Insulinde, à l'ensemble de la Chine méridionale et aux Philippines vers -1.000

- à l'Asie centrale et à la Mésopotamie vers -300
- à l'Afrique orientale côtière et à Madagascar entre 0 et +1.500
- entre +1.500 et + 1989 il poursuit son expansion sur les côtes de la Méditerranée, en Mandchourie, au Congo, au Texas, en Californie, au Brésil, sur les côtes du Venezuela au Pérou, dans les îles du Pacifique.

LE MAIS (et le MANIOC)

- mis au point dans les oasis chaudes des déserts américains entre -3.000 et -2.000
- étendus à toutes les vallées tempérées chaudes de l'Amérique entre -2.000 et +1.500
- diffusés (par les Européens) auprès des populations de l'Afrique côtière et continentale et des Océans indien et pacifique de +1.500 et +1989.

b) Première conséquence : le développement démographique de l'espèce humaine

On peut estimer qu'encore vers 1950-1960, au moment du grand mouvement des décolonisations, 80 à 90% de l'humanité tire l'essentiel de son alimentation de techniques agro-pastorales améliorées depuis 8.000 ans mais, pour l'essentiel, NEOLITHIQUES. Une minorité, celle des pays déjà industriels et quelques reliquats paléolithiques, tire son alimentation des ressources d'une agriculture industrielle ou de la chasse, de la pêche et de la cueillette. Ce fait permet de mesurer l'une des principales caractéristiques du "modèle de développement néolithique" : *celle de produire de l'homme*.

Si l'on reprend en effet les estimations de l'évolution de la population planétaire depuis les dernières grandes glaciations, on obtiendrait les taux de croissance moyen suivants :

- de -40.000 à -7.000, sous le régime exclusif du paléolithique, la population humaine augmenterait environ 10 fois en 33.000 ans, soit un taux de $0,3^{\circ}/\infty$ par an
- de -7.000 à -1.000, avec l'apparition et la généralisation concurrente du néolithique, augmentation de 30 fois en 6.000 ans, soit un taux de $5^{\circ}/\infty$ par an

- de -1.000 à l'an 0, augmentation de 8,3 fois en 1.000 ans, soit un taux de $8,3^{\circ}/\infty$ par an
- de 0 à l'an +1.000, augmentation de 1,4 fois en 1.000 ans, soit un taux de $1,4^{\circ}/\infty$ par an
- de +1.000 à +.1650, augmentation de 1,6 fois en 650 ans, soit un taux de $2,4^{\circ}/\infty$ par an
- de +1650 à +1850, augmentation de 2,2 fois en 200 ans (on passerait de 730 à 1.175 millions de terriens), soit un taux de $10,9^{\circ}/\infty$ par an
- de +1850 à +1950, augmentation de 2,1 fois en 100 ans, (on passerait de 1.175 à 2.510 millions de terriens), soit un taux de $21^{\circ}/\infty$ par an

Bien entendu, ces chiffres ne sont que de TRES APPROXIMATIVES ET PROBLEMATIQUES estimations. Ils indiquent pourtant une tendance plausible et démontrent les possibilités alimentaires, donc démographiques, libérées par le "modèle néolithique" qui règne en maître sur l'humanité pendant près de neuf millénaires (de -7000 à +1950). Ils semblent indiquer aussi DEUX PERIODES dans l'histoire de l'humanité néolithique :

- un premier néolithique, à courbe uniformément accélérée, mais à croissance encore modérée, de -7.000 jusque vers l'an 0.
- un second néolithique, à taux de croissance plus considérable, de +1.000 à +1950
- et, entre les deux, une sorte de "crise" du modèle, à taux de croissance décéléré, entre 0 et +1.000.

Au terme du "premier néolithique", vers l'an 0, la population mondiale se répartirait ainsi dans l'espace d'après P.CHAUNU :

TABLEAU II : Répartition estimée de la population mondiale vers l'an 0

Régions	Millions d'habitants	% de la pop. mondiale	Densité probable
Méditerranée	60	25 %	15
Chine	60	25 %	15
Inde	40	16,6 %	?
Afrique	40	16,6 %	?
Reste du monde	50	16,8 %	?
TOTAL	250	100,0 %	?

Vers l'an 0, environ 99% de l'humanité tire ses ressources alimentaires d'activités néolithiques, seulement 1% d'activités paléolithiques. Cette proportion ne variera plus jusqu'à la révolution industrielle. Et les équilibres régionaux entre les grandes masses humaines de la planète sont DÉJÀ celles qui existeront au moment de la découverte du monde par les Européens au 16^{ème} siècle. Dernière remarque, selon les périodes et les régions le rendement démographique comparé du néolithique et du paléolithique s'établit dans une proportion minimum de 300 pour 1, maximum de 750 pour 1.

c) Deuxième conséquence : l'apparition de paysages anthropiques

L'humanité paléolithique, peu nombreuse et faiblement outillée, restait discrète à la surface de la terre. Seul un filet de fumée montant d'une cabane ou d'une clairière aurait pu la signaler à un observateur extraterrestre attentif. Avec le néolithique l'*homo sapiens*, mieux outillé, plus nombreux, et appropriateur d'espace, devient un transformateur et un aménageur de territoires artificialisés, visibles même d'une grande altitude :

- en aménageant les *terroirs* de ses communautés agricoles qui finissent par se juxtaposer (champs, prairies, clairières)
- en bâtissant des *monuments* liés à son organisation en grands ensembles politico-religieux gérés par des temples ou des Etats (routes, canaux, barrages et lacs artificiels, temples, pyramides, fortifications, palais, villes, etc...).

Donc des forêts sont altérées, dégradées, ou défrichées ; des steppes ou des oasis sont mises en culture, des fleuves sont canalisés dès avant l'an 0 et, à la longue, cela peut complètement modifier les données spontanées de l'écologie "naturelle". Si l'on tente d'évaluer

rétrospectivement le phénomène entre -7.000 et +1.300, on obtiendrait le tableau significatif suivant :

TABLEAU III : Indices d'aménagement néolithique des territoires entre -7.000 et +1.300				
PERIODES	REGIONS	Surface affectée	Nombre d'habitants	Densité
-7.000 à -6.000	Mésopotamie	0,1 M km ²	1M h	10
An 0	Méditerranée	4 M km ²	60M h	15
	Chine (du Nord)	4 M km ²	60M h	15
+1.300	Europe du N.W.	2,5 M km ²	80M h	35 à 40
	Méditerranée	4 M km ²	60 à 80M h	15 à 20
	Chine	4 M km ²	80 à 100 M h	22 à 25
	dont Chine du Sud	(0,15 M km ²)	(20M h)	(130)

Les paysages terrestres modifiés par l'action de l'humanité néolithique auraient donc augmenté 80 fois de -7.000 à l'an 0. Ensuite, (mais surtout entre 10^{ème} et 13^{ème} siècles) ils auraient augmenté seulement de 34% par défrichement de la forêt hercynienne de l'Europe du Nord-Ouest ou par mise en riziculture irriguée des basses terrasses alluviales de la Chine du Sud. Mais la nouveauté désormais (et surtout après l'an 1000) c'est que le modèle d'extensif (conquête de nouveaux territoires) deviendrait intensif (densification des populations agricoles, particulièrement sur les nouvelles frontières du néolithique : Europe du Nord et Chine du Sud). Ici encore, nous retrouvons cette rupture du néolithique en deux périodes, l'une qui court jusqu'à la fin de l'Antiquité, l'autre qui s'affirme après l'an 1.000.

Testons cette hypothèse sur les deux régions situées aux extrémités de l'Ancien Monde et dont les populations semblent s'équilibrer de l'Antiquité à nos jours.

2/ DEVELOPPEMENTS AGRO-DEMOGRAPHIQUES COMPARES DE L'EUROPE ET DE LA CHINE JUSQUE VERS 1300

a) La Méditerranée et l'Europe

Vers l'an 0, la Méditerranée rassemble autour d'elle 25% de l'humanité, ou 60 millions d'habitants, qui ont aménagé par diffusion de la révolution néolithique née dans le Proche Orient (blé, ovins, bovins, commerce maritime) quelques 4 millions de kilomètres carrés de terrains agricoles. En arrière de ses rivages méditerranéens le reste

de l'Europe continentale où la conversion au néolithique est récente (depuis un peu plus d'un millénaire seulement) et peut-être incomplète (sauf, peut-être, dans les Gaules) est faiblement anthropisée.

Du 3^{ème} au 8^{ème} siècle, la Méditerranée et l'Europe se séparent. Le continent se barbarise, la romanité se réfugie à Byzance où elle se ré-hellénise et, pour finir, la brutale expansion de l'Islam arrache les rivages du sud au destin commun. Dans la partie européenne et occidentale de la Méditerranée, c'est le déclin. En Ibérie, en Italie, dans le sud de la Gaule, la population diminue de 12 à 15% et les terroirs cultivés reculent. La densité tombe de 15 à 12 h/km².

Le redressement vient de l'Europe du Nord-Ouest, restructurée du 9^{ème} au 13^{ème} siècle sous la direction d'élites féodales romano-germaniques ou romano-celtiques et sous l'autorité religieuse du pape. On introduit le fer dans l'outillage ordinaire. On défriche 2,5 millions de km² de forêt hercynienne et on fixe 130.000 paroisses chrétiennes reliées par un réseau continu de chemins terrestres, maritimes et fluviaux. La population monte à 80 millions d'habitants vers 1270. Les élites intellectuelles intercommuniquent toutes en latin. C'est alors une des parties les plus peuplées du monde : 35 à 40 h/km².

b) La Chine

Vers l'an 0, la situation est ici assez semblable à celle de la Méditerranée au même moment. 4 millions de km² mis en culture par généralisation d'une révolution néolithique élaborée *in situ* (en Chine du Nord) depuis deux ou trois millénaires et qui associe le blé, l'élevage, le riz de culture sèche. 60 millions d'habitants répartis dans des zones d'intense agriculture séparées par des espaces terrestres peu aménagés mais traversés par d'importants échanges terrestres. Une unification impériale en cours (celle des HAN), et aussi une unification intellectuelle des élites (celle du confucianisme) qui commence à être contestée par l'introduction dans les masses du bouddhisme depuis l'Inde (comme l'empire romain va bientôt être travaillé par le christianisme venu du Proche Orient).

Du 3^{ème} au 10^{ème} siècle se produit ici, un déplacement du centre de gravité de la Chine du Nord vers le Sud par conquête des frontières agricoles aménagées pour la riziculture inondée -comme, au même moment, l'assolement triennal assure le déplacement de l'Europe utile de la Méditerranée vers le nord et l'ouest. Le centre politique restant la Chine du Nord face aux nomades des steppes, la Chine du Sud économiquement prévalante, reste dans la dépendance culturelle et militaire de celle du Nord qui, proportionnellement, perd de son

importance -comme l'Europe du Nord-Ouest reste dans l'obédience de Rome, aux avant-postes de la catholicité latine face aux musulmans et aux Grecs orthodoxes.

Au 13^{ème} siècle, la Chine ancienne est peuplée de 60 à 70 millions d'habitants (comme la Méditerranée : elle retrouve et dépasse à peine sa population de l'an 0) ; mais la Chine du Sud compte déjà 20 millions d'habitants répartis sur 150.000 km² de rizières irriguées : c'est la plus forte densité humaine du monde, avant celle de l'Europe du Nord-Ouest.

Si l'on compare les performances productivistes de ces deux régions alors les plus développées du modèle néolithique, on obtient le tableau suivant :

TABLEAU IV : Rendement agricoles comparés de l'Europe et de la Chine au 13 ^{ème} siècle		
Caractéristique du "modèle"	<i>produit du travail</i> (nombre de jours de travail par an et par récolte)	<i>rendement alimentaire</i> (nombre de calories produites par jour de travail)
I. Europe de l'Ouest (charrue, assolement triennal, jachère dont élevage)	240 à 260/jours/an/récolte	2.800 à 3.000
II Chine du Sud (riziculture irriguée pas de jachère donc peu d'élevage)	80 à 130 jours/an/récolte	12.000 à 18.000
III rapport II/I	33 à 36%	400 à 600%

Si la Chine du 13^{ème} siècle émerveille Marco Polo ce n'est donc pas seulement à cause de ses réalisations techniques et artistiques de pointe, c'est d'abord parce que sa fantastique productivité agricole, rendue possible par cet extraordinaire convertisseur d'énergie chimico-solaire qu'est la rizière inondée, permet un niveau de prélèvement fiscal ou mercantile sur le paysan chinois près de *six fois* supérieur à ce qui est autorisé sur le paysan de l'Europe du Nord-Ouest.

c) Quelques autres belles performances néolithiques vers le 13^{ème} siècle

En Asie le cas chinois n'est pas isolé. En *Inde* également, dans la plaine indo-gangétique, une masse paysanne asservie à de grands Etats féodaux libère un excédent agricole et fiscal considérable entre 10^{ème} et 13^{ème} siècle, avant d'être assaillie militairement par l'Islam en 1206. En *Amérique*, sur les hauts plateaux ou dans les vallées aménagées en terrasses irriguées de versant du Mexique ou des Andes où se cultive le maïs ; ou bien dans les montagnes aménagées des Caraïbes où l'on

pratique la culture du manioc bûlé, l'agriculture américaine fixe des archipels de populations dont la densité atteint ou dépasse 500/km² dès le 14^{ème} siècle.

En Afrique subsaharienne enfin, dans les régions de savanes primaires ou obtenues par défrichement, la culture à la houe et en ligne du mil et de l'igname permet des densités locales presque équivalentes (par exemple chez les Bamilekés du Cameroun) à peu près vers la même époque. Agriculture soutenue, souvent, par une importante métallurgie du cuivre ou du fer qui sert, aussi, aux échanges à longue distance par voie terrestre.

Il semblerait donc qu'on assiste, à partir du 13^{ème} siècle, à un mouvement général et planétaire de maximisation des rendements agro-démographiques des modèles néolithiques qui s'étaient auparavant mis en place, souvent sans contact les uns avec les autres, lors de la première phase du néolithique.

3/. MAXIMISATION DES MODELES NEOLITHIQUES ANCIENS ENTRE 13^{ème} ET 16^{ème} SIECLES

Ce qui vient d'être dit repose plus sur des intuitions (fondées sur les données encore éparpillées de l'histoire, de l'ethno-histoire et de l'archéologie) que sur des certitudes absolues. Si elles se trouvaient vérifiées, elles exigeraient une explication : variations climatiques ? maturation socio-démographique des modèles ? innovations techniques ? Quoi qu'il en soit, partout où l'histoire ou l'ethno-histoire saisissent dans la période des progressions évidentes - manifestées par des croissances démographiques et des raffinements politico-culturels - on retrouve dans les différentes sociétés concernées quelques unes des caractéristiques communes suivantes :

a) Progrès agronomiques dans l'association des espèces domestiquées

Partout où des modèles néolithiques "décollent" en fabriquant de la densité démographique notable, ils le font sur une meilleure maîtrise agronomique. En Amérique, dans les Andes en particulier, de complexes systèmes de culture associent les ressources des différents étages écologiques de ces hautes montagnes : coca et plantes médicinales des basses terres chaudes et humides ; maïs de l'étage tempéré, pommes de terre et lamas des hautes steppes. En Afrique s'ajoute au mil, déjà ancien, les ressources en lipides et protéines du palmier à huile et de l'igname. En Asie, la riziculture irriguée parvient à deux et même trois récoltes annuelles en utilisant le système des cultures dérobées. En Europe, les labours profonds obtenus à la charrue (soc de fer et traction animale systématique) exige et permet l'élevage, lequel, à son tour, permet le maraîchage autour des villes.

Pour les transports, pour les travaux et, quelquefois, même pour la nourriture, l'usage des animaux de bât ou de trait devient un fait de presque toutes les civilisations néolithiques (sauf les mésoaméricaines, dont c'est peut être une "infériorité") : le buffle et le chameau en Asie ; l'âne et le dromadaire en Islam, le lama dans les Andes, la mule, le boeuf et le cheval en Europe.

b) Le développement néolithique inégal

Toutefois, de grandes différences de rendement alimentaire et de productivité du travail subsistent entre les différents modèles. A l'hectare les rendements peuvent varier de 1 (en Europe froide) à 150 (en Chine du Sud). En investissement-travail pour obtenir la même ration calorique le rapport peut varier de 1 (en Chine du Sud) à 40 (en Europe du Nord-Ouest). En énergie alimentaire produite par travailleur le rapport oscille entre 1 (en Europe) et 6 (en Inde et en Chine pratiquant la riziculture inondée). En énergie investie dans la productivité du travailleur agricole au-delà de sa propre force musculaire le rapport est de 1 (en Chine et dans la plupart des néolithiques tropicaux) à 3 ou 5 (en Europe, où, au paysan, s'ajoute l'énergie des animaux de trait, du charbon de bois, des moulins hydrauliques ou éoliens).

Le développement néolithique, en se maximisant dans la période, n'échappe donc pas à une loi qui semble universelle quelque soit le modèle : le *développement inégal*. Dès le 13^{ème} siècle, cette inégalité est notable dans la capacité différentielle des diverses sociétés néolithiques à "produire de l'homme" : les densités démographiques varient dans un rapport de 1 (chez les Lapons, en Afrique sahélienne) à 150 (en Chine du Sud), comme il apparaît dans le tableau suivant :

TABLEAU V : Densités comparées de quelques sociétés agricoles au début du 13^{ème} siècle

Afrique sahélienne, Laponie,	1h/km2
Afrique soudanaise, oasis et vallées américaines	20 à 50
Europe du Nord-Ouest.....	35 à 40
Vallées irriguées de l'Islam	plus de 50
Asie de riziculture inondée	130 à 150

III - LES SINGULARITES DU DEVELOPPEMENT NEOLITHIQUE MAXIMISE DE L'EUROPE DU 6^{ème} AU 16^{ème} SIECLES

1/ UN MODELE DE DEVELOPPEMENT AGRO-ENERGETIQUE UNIQUE AU MONDE

Dès le 13^{ème} siècle, et bien avant la révolution industrielle, le modèle agricole européen se singularise fortement par rapport aux autres développements néolithiques mondiaux. Comparé à la Chine du Sud par exemple, le modèle européen est très inférieur en productivité : rendement à l'hectare (1 à 150) ou à l'effort humain investi (40 à 1). Traduisons : pour obtenir la même production alimentaire que leurs homologues chinois les paysans européens doivent investir 40 fois plus de travail et cultiver 150 fois plus de surface agricole -à la fois pour des raisons climatiques (l'hiver est une saison morte en Europe, et limite la campagne agricole annuelle à une seule récolte quand les Chinois du Sud, dans le même temps, en obtiennent déjà trois) et des raisons "modéliques" (la riziculture inondée produit dans le minimum d'espace le maximum d'utilisation de la force humaine alors que l'assolement biennal ou triennal européen occupe beaucoup plus extensivement l'espace à cause de la moindre productivité des sols et des plantes et de l'obligation, pour renouveler les sols, de perdre 1 année sur 3 ou 1 année sur 2 en jachère). Le modèle européen est donc un grand consommateur d'espace pour une productivité spontanée beaucoup plus faible. C'est son INFERIORITE.

Sa supériorité c'est qu'il compense cela par le plus grand investissement en énergie extra-humaine dans l'économie rurale qui soit au monde : la traction animale, les machines hydrauliques ou éoliennes (moulins), l'utilisation systématique des forêts en charbon de bois pour la fabrication des outils donnent, de ce point de vue, 3 fois plus d'énergie extra-humaine à l'Europe qu'à la Chine au 13^{ème} siècle, 5 fois plus au 15^{ème} siècle. Ceci est à la fois une supériorité du modèle européen, suscitée par les circonstances (sous des climats où pour obtenir une récolte le paysan doit travailler 8 à 10 heures par jour et 250 à 365 jours par an, la force humaine est aux limites de ses possibilités et *doit* donc, pour se développer, utiliser des ressources énergétiques supplémentaires, animales, végétales ou mécaniques). Et c'est son infériorité : pour pratiquer une telle stratégie de production, les communautés paysannes européennes sont obligées d'être prédatrices extensives du milieu naturel : des sols, des réserves forestières.

On comprend donc mieux l'importance de l'introduction du fer dans le train de culture européen à partir du 11^{ème} siècle (socs de

charrue, haches, bûches) car pour la première fois, en labourant profondément les sols, on remonte en surface ses éléments nitrogènes et on lui permet de se reconstituer -à la condition d'un an de jachère tous les deux (assolement biennal) ou trois ans (triennal). Pour les régions tempérées froides de l'Europe l'invention de la charrue rompt donc la fatalité de la déprédation des sols ou des très longues jachères forestières. Elle permet l'occupation continue de l'espace rural, à la condition d'y associer l'élevage qui fournit les animaux de trait.

Comme la riziculture inondée en Asie du Sud-Est, le modèle crée donc sa propre logique agro-énergétique, relativement fermée sur elle-même et partiellement autonomisée du milieu -et qui explique qu'en 1750 l'Europe possède le plus grand parc d'animaux de trait du monde (14 millions de chevaux, 24 millions de boeufs) auquel s'ajoute le stock énergétique artificiel constitué par l'éolien, l'hydraulique et l'exploitation des forêts. Les moulins, à vent ou à eau, fournissent sans doute quelques 600.000 CV à la chrétienté au 15^{ème} siècle et, en 1750, chaque européen dispose en moyenne, outre sa propre force musculaire, d'une consommation énergétique d'environ 5 à 7 CV par habitant.

Cette "énergie à mobiliser l'énergie" est sans doute, longtemps avant la révolution industrielle, le trait le plus caractéristique du modèle européen. Non qu'il n'ait, entre 11^{ème} et 18^{ème} siècles, des équivalents dans d'autres sociétés (asiatiques, islamiques, africaines), mais en Europe, et de plus en plus du 11^{ème} au 18^{ème} siècle, c'est de plus en plus hors de l'agriculture elle-même que l'agriculture trouve ses ressources techniques et leur logistique énergétique (forges, mines, ateliers, moulins, élevages, transports).

Du coup, le modèle de développement européen entre 13^{ème} et 18^{ème} siècle, là où il est le plus poussé, amène ses agents et ses auteurs -progressivement ou par crises- aux limites au-delà desquelles il ne s'agit plus d'une simple maximisation de l'héritage néolithique, mais de l'apparition de nouveaux rapports socio-économiques de production et de reproduction de plus en plus affranchis des contraintes immédiates de l'agro-pastoralisme traditionnel (échanges, transports, artisanat, "industries" pré-industrielles, gestion). Cette intensification des performances "surproductives" du modèle par effets cumulatifs d'allers et retours entre le secteur encore néolithique (mais maximisé) et ses marges post-néolithiques en développement ne se produit pas qu'en Europe entre 13^{ème} et 17^{ème}, *mais c'est en Europe occidentale seule que, démarrant pourtant de plus bas au départ, elle ne s'interrompt pas et finit par toucher tous les secteurs de la société entraînés peu ou prou dans le processus -de manière presque totalement endogène du 11^{ème} au 16^{ème} siècles, de façon endogène ET exogène du 16^{ème} au 18^{ème} siècles.*

2/ AUX ORIGINES ENDOGENES DU MODELE DE DEVELOPPEMENT NEOLITHIQUE MAXIMISE DE L'EUROPE : 6^{ème} - 13^{ème} SIECLES

a) L'héritage romain paradoxalement fécondé par la "barbarie" germanique (4e-8e s.)

L'effondrement de la Méditerranée romaine occidentale (la "Romanie") devant les "Barbares" venus du Nord ou engendrés de l'intérieur par les crises de l'esclavage fini-antique (révoltes des Bagaudes, des Circoncensions, etc...) désertifie des régions agricoles, liquide l'héritage esclavagistes, vulgarise les techniques agricoles et métallurgiques venues de la forêt hercynienne, oblige la restructuration d'une ancienne société municipale et patricienne effondrée en petites unités rurales largement autosuffisantes (*villae* et communautés rurales inféodées) qu'elle soumet à une caste militaire et chevaleresque hiérarchisée par des solidarités verticales d'homme à homme (suzerain, seigneur, vassaux) et déplace le centre de gravité géo-politique des rives de la Méditerranée occidentale vers l'Europe maritime ou continentale du Nord-Ouest.

b) L'apport barbare remodelé par l'Eglise romaine (6e-10^{ème} siècles)

Des réformes de Saint Benoît et Grégoire le Grand à la création de l'ordre de Cluny et à l'action des conseillers ecclésiastiques des princes l'Eglise catholique et romaine convertit au christianisme ethnies, peuples et princes ; organise les communautés rurales, libres ou serviles, en paroisses ; quadrille administrativement les territoires sur la base de l'ancien diocèse impérial ; justifie la nouvelle hiérarchie sociale dans les termes cosmiques et métaphysiques de la théorie féodale des trois ordres ; oblige de renoncer à la restauration d'un empire catholique universel d'Occident, favorise des regroupements politiques et territoriaux durables (les nouvelles dynasties) ; moralise la société, militaire et civile, christianisée (paix de Dieu, famille monogamique ; règles de sociabilité) ; et, pour finir, lance aux 11^{ème} et 12^{ème} siècles les forces reconstituées de la chrétienté occidentale à la reconquête de l'héritage islamico-judeo-romain de l'Orient méditerranéen alors dominé par les Arabes musulmans et les Grecs orthodoxes (les Croisades).

Lors donc que du 7^{ème} au 10^{ème} siècles, l'expansion arabo-musulmane à son apogée en Méditerranée (califats omeyyade de Damas, abbasside de Bagdad) fixe son image des "roumis" sur la façade méditerranéenne de la chrétienté (Byzance et Rome), l'avenir du modèle de développement occidental est en train de se jouer en arrière de cette façade brillante (Byzance) ou appauvrie (Rome). Sous

le magistère de l'évêque de Rome deux civilisations héritières de révolutions néolithiques, l'une précoce (la Méditerranéenne : - 3.000), l'autre tardive (la celtico-germanique : -2.000 à -1.500) sont en train de se féconder mutuellement, non sans drames, et d'engendrer une société nouvelle (féodalo-chrétienne) qui a peu d'homologues au monde (sauf, peut-être, au Japon ?) et qui, bien qu'encore très fruste vers l'an 1.000, se consolide et se complexifie du 11^{ème} au 13^{ème} siècles.

c) Extension et intensification du modèle de développement européen (11-16^{ème} siècles)

Passé l'an 1.000 et ses hésitations, le modèle mis en place progresse extensivement, intensivement et se modifie structurellement par sa propre logique interne.

Progresion extensive : par défrichements, multiplication des établissements agricoles (domaines, abbayes, paroisses, hameaux) - mais aussi par conquêtes des frontières agricoles de l'Est (germaniques, slaves), du Nord-Ouest atlantique (expansion viking jusqu'au Labrador), de l'Orient méditerranéen (les Croisades).

Progresion intensive : l'outillage s'améliore par le fer (charrues, bèches, haches), les assolements biennal et triennal "équilibrent" le rapport au sol, chaque maison rurale mobilise au moins 500 tonnes de matériaux ; églises, cathédrales, châteaux, remparts, villes, digues, barrages, jetées portuaires démontrent la maîtrise des techniques de construction ; écluses, pompes éoliennes, forges, chemins carrossables, moulins, granges, mines, charrois, ateliers ruraux, prouvent l'avancée des techniques.

L'énergie animale, thermique (charbon de bois), hydraulique, éolienne est mobilisée. Les plus gigantesques machines médiévales, les navires à voile, transportent jusqu'à 1.000 personnes sur la Méditerranée (les nefs). Progrès techniques et agricoles améliorent le bilan alimentaire des populations, surtout grâce aux protéines d'origine animale (viande, laitages). Vers 1270, l'Europe compte 130.000 paroisses et 80 millions d'habitants. Les transports intercontinentaux s'intensifient, par voie de terre jusqu'au 13^{ème} siècle (rôle des cols alpins et des foires de Champagne entre Flandre et Italie du Nord), par voie maritime autour des finisterres ibériques et bretons (la "Volta" génoise) ou à travers Baltique et Mer du Nord (la ligue hanséatique) ensuite.

On assiste donc jusqu'au 14^{ème} siècle à une maximisation économique générale de l'Europe, caractérisée par :

- des travailleurs plus nombreux, mieux nourris, mieux équipés
- des gains de productivité qui libèrent un excédent majoré, donc une augmentation de la rente foncière, fiscale, ecclésiastique, commerciale...
- ... mais aussi une marge librement commercialisée par les producteurs eux-mêmes, qui l'utilisent pour racheter des franchises rurales ou urbaines (assouplissement du servage) et pour entrer directement en économie mercantile-monnaire (marchés, foires).

La féodalité évolue donc de sa première phase d'asservissement généralisé (6^{ème} - 13^{ème} siècle) à sa seconde phase de seigneurie mercantile surimposée à des communes "franches". Malgré les "hoquets" de croissance des 14^{ème} et 15^{ème} siècles et les disparités régionales du modèle, celui-ci s'étend donc et s'impose à l'ensemble de l'Europe jusqu'au 16^{ème} siècle, *essentiellement sur la base de sa seule logique endogène de reproduction, élargie, mais en finissant par épuiser ses réserves de frontières agricoles intérieures.*

TABLEAU VI, un aspect de la "révolution technique" féodale vers les 13^{ème}-14^{ème} siècles

Soit un moulin hydraulique d'une abbaye cistercienne construit sur une rivière encaissée des Causses de Rocamadour. En pleine saison (hautes eaux et récolte du blé), ses 4 turbines développent une puissance de 10 CV chacune, en travail continu, avec 4 à 6 servants, selon le système des "3x8", utilisée à moudre la farine.

Pour obtenir le même travail une meunerie esclavagiste romaine devait utiliser 3 équipes de 160 esclaves en "3x8", ce qui donne l'équation suivante

$$\frac{\text{travail féodal}}{\text{travail esclavagiste}} = \frac{40 \text{ CV} \times 24 \text{ heures}}{40 \text{ CV} \times 24 \text{ heures}} = \frac{4 \text{ à } 6 \text{ servants}}{480 \text{ esclaves}} = \frac{1}{80 \text{ à } 120}$$

On mesure donc bien le fantastique gain de productivité ainsi réalisé. Et si l'on accepte l'évaluation selon laquelle la chrétienté serait équipée (grâce à l'hydraulique et à l'éolien) d'une puissance énergétique artificielle de quelques 600.000 CV au 15^{ème} siècle, on comprend que serait ainsi "économisée par rapport à l'ancien mode de production esclavagiste la force "industrielle" de quelques 2 millions d'hommes. Ce n'est pas encore la "révolution industrielle", mais c'est déjà beaucoup plus que la simple "révolution néolithique" !

3/ ORIGINALITE DES CARACTERES SOCIETAUX DE CE MODELE DE DEVELOPPEMENT EUROPEEN : 13^{ème} - 16^{ème} SIECLES

a) Les quatre sphères de l'économico-social européen fini-médiéval

Comme l'a montré Pierre Chaunu, l'Occident chrétien connaît une sorte d'emboîtement de quatre sphères de production, de consommation et d'échanges définitivement fixées entre 13^{ème} et 16^{ème} siècles.

1ère SPHERE : le groupe restreint de paroisses proches

Dans un rayon de 5 à 6 km (80 km²), un ensemble de paroisses dont les limites de terroir jouxtent, souvent héritières d'une petite seigneurie ou chatellenie fondée entre 6^{ème} et 10^{ème} siècles (et qui devient en France, sous Napoléon, le CANTON), produit -surtout sur la base de l'effort humain (à 90%) et de l'appoint énergétique de la traction animale, d'un ou deux moulins hydrauliques (banal) et du bois de chauffe et de construction prélevé sur les lambeaux de forêts

résiduelles après défrichements- des biens agricoles et artisanaux dont 90% sont retenus dans la consommation interne des foyers, des villages, des échanges interfamiliaux ou intervillageois.

10% de la production reste donc en excédent local, qui sert aux échanges commerciaux ou aux prélèvements fonciers *hors* du canton (marchés, rentes foncières, impôts). Ce niveau de base de production, généralement, existe au même moment dans TOUTES les civilisations héritées de la révolution néolithiques.

2^{ème} SPHERE : le petit "pays"

Dans un rayon de 20 à 25 km (1.000 km²), à une journée de marche de la petite capitale urbaine régionale, regroupe un ensemble de groupes restreints de paroisses proches (de seigneuries, de cantons). C'est, vers l'an 1000, le "fief" ; sous Napoléon, en France, la "sous-préfecture".

La petite capitale régionale vit des prélèvements (10% de leur production) effectués sur les paroisses rurales, achète une partie de leurs excédents familiaux les jours de marché. Elle y ajoute sa propre production de services et de biens artisanaux urbains, échangés de ville à ville, MAIS AUSSI destinés aux besoins de la campagne (outils, habits, etc...) à partir des 11^{ème}-13^{ème} siècles. Ce n'est donc plus une ville exclusivement parasitaire de la campagne. Sur les biens ainsi collectés (sur les campagnes) ou produits (dans la ville), elle consomme 90%, et livre aux échanges les 10% qui restent. On peut donc dire que dans ce système 99% des biens produits par paroisses et petites villes du petit "pays" sont consommés à l'intérieur du petit pays, et seulement 1% livré aux échanges à grande distance.

Cela explique : la forte autonomie régionale de ces espaces économique-sociaux clos sur eux-mêmes et associant en complémentarité villes et campagnes locales, l'effet d'entraînement économique et culturel de la petite ville sur sa région -ce qui, généralement, est l'échelon de sociabilité qui MANQUE dans les autres civilisations agricoles complexes au même moment (Islam, Asie du Sud Est, Afrique, Amérique) : sans doute parce que l'Etat central non européen -tributaire, coercitif et impérial- en prélevant directement sur les communautés rurales de base, a empêché que se constitue cet espace économique-social, mais aussi politico-culturel, intermédiaire.

3^{ème} SPHERE: "L'économie monde" fermée

Ce terme "d'économie monde" vulgarisé par Immanuel WALLERSTEIN et Fernand BRAUDEL, s'applique à un vaste ensemble de petits pays interconnectés par des échanges à longue distance effectués à l'intérieur de ce vaste ensemble à l'exclusion des autres vastes ensembles semblables. L'empire chinois (et ses annexes japonaise, coréenne, vietnamienne), l'empire ottoman, l'empire incaïque, l'empire des Grands Mogols, les califats omeyyades et abbassides, l'empire russe d'Ivan le Terrible auraient fonctionné dans l'histoire comme autant "d'économies-mondes" vastes, mais relativement auto-centrées et fermées sur elles-mêmes. A l'intérieur de ces "économies-mondes", les échanges à longue distance peuvent être intenses en jouant sur la quantité des prélèvements commerciaux ou fiscaux effectués sur les communautés rurales et les corporations artisanales urbaines, mais dans tous les cas ne sont que la somme ajoutée des 1% prélevés sur la production des unités de base. A ce "jeu du grain sur l'échiquier", il s'échange pourtant des masses finalement considérables de biens : de quelque centaines de milliers à quelques millions de tonnes (graines, textiles, produits artisanaux, monnaies, etc...).

En Europe occidentale jusqu'au 13^{ème} siècle et malgré le magistère unique de la papauté romaine, subsistent en fait deux économies-monde mal articulées entre elles : celle du pourtour méditerranéen et celle de l'ancienne expansion germano-viking (Mer du Nord et Baltique). Entre les deux des commerçants flamands et italiens qui convergent par voie de terre (rôle des cols alpins de la Suisse) vers les foires de Champagne où se négocient, au maximum, 2000 tonnes de marchandises coûteuses chaque année. A partir du 13^{ème} siècle, quand les marins génois commencent à pratiquer la "volta" (doublement de Gibraltar et du Finistère permettant de relier directement par mer Gênes à Bruges) donc de se raccorder à la navigation hanséatique qui relie la Mer d'Irlande aux foires de Nijni-Novgorod) la tendance est à la réunification commerciale - maritime de la chrétienté en une seule économie - monde. Au 15^{ème} siècle, 2000 tonnes de marchandises continuent de transiter par les cols alpins (suisse et autrichiens), mais 2000 tonnes de marchandises transitent sur les navires génois.

Ces trafics qui ne portent, rappelons-le, que sur environ 1% des excédents régionaux impliqués, sont suffisants toutefois pour articuler des débuts de spécialisations régionales en Europe : laines de Ségovie ou de Londres, blés et poissons fumés de la Baltique, draps des Flandres ou de l'Italie du Nord, etc... Ils sont la condition des démarrages de la production urbaine artisanale de masse qui se

produisent dans ces deux régions, non seulement parce qu'ils leur permettent exportations des produits finis et importations des matières premières (laines, teintures, bois de construction), mais aussi des pondéreux alimentaires (grains, poissons) que les campagnes régionales ne suffisent plus à fournir aux masses laborieuses urbaines en pleine croissance.

Pour fixer un ordre de grandeur : Fernand Braudel estime ainsi qu'au 16^{ème} siècle, dans la "sub-économie-monde" de la Méditerranée occidentale chrétienne il se PRODUIT environ 145 millions de quintaux de blé, dont seulement 1 à 2 millions sont échangés de ville à ville ou de port à port par le commerce à grande distance (soit de 0,7 à 1,4% de la production totale de la région).

4^{ème} SPHERE : "l'économie monde" ouverte

Au-delà de la sphère déjà immense des économies-mondes fermées, existent des échanges réduits mais à très longue distance qui maintiennent l'idée d'un *au-delà universel* de chacune des grandes aires de civilisations. Plus que de transports, le mot de "messengeries" internationales conviendrait mieux puisqu'il s'agit généralement, pour compenser les coûts très élevés de ces interminables transports, de produits de faible volume et de faible poids (de quelques tonnes à quelques centaines de tonnes) mais à très haute valeur ajoutée (mercantile et/ou symbolique). Au plus : ce genre d'échanges à très longue distance ne concernent que le 1/10.000^{ème} des valeurs produites dans chacune des économies-mondes ainsi interconnectées.

Par voie terrestre (caravanes) ou maritimes (jonques chinoises, boutres arabes, nef méditerranéennes) sont ainsi très lentement acheminés du thé, de la soie, des oeuvres d'art et des textes écrits de la Chine ; des parfums, des perles, des gemmes, des épices de l'Inde et du Proche Orient ; de la poudre d'or, de l'ivoire et des esclaves en provenance de l'économie-monde subsaharienne irriguée par une monnaie de coquillages (les CAURIS) ; des monnaies d'or et d'argent frappées dans les deux chrétientés, latine et byzantine. Ces trafics lointains et précieux entre les extrémités de l'Ancien Monde donnent une position centrale et privilégiée à l'Islam arabe, au carrefour de tous ces trafics dans ses Echelles du Levant et, pendant un moment au 13^{ème} siècle, aux Mongols lorsqu'ils dominent toutes les routes caravanières du thé et de la soie entre Mer Noire et Mer de Chine.

Ces très lointains échanges de l'Ancien Monde, déjà pratiqués à plus faible échelle dans l'Antiquité, ne sont pas tout à fait sans équivalents dans les mondes encore inconnus. On sait, par exemple, que de très grands radeaux de balsa ou de roseaux tressés, capables de

porter 100 personnes, faisaient le cabotage entre l'empire incaïque et l'isthme de Panama aux 15^{ème} et 16^{ème} siècles.

b) Les diversifications sociales du modèle européen après le 13^{ème} siècle

Du 10^{ème} au 13^{ème} siècle, le modèle féodal européen est en pleine expansion agricole, démographique et commerciale. Toutefois, vers 1270, il atteint ses limites. Ses techniques agronomiques tardent à passer à une phase d'invention supérieure. Il a épuisé ses frontières agricoles internes -il lui en reste, mais de très médiocre qualité (landes, friches, terres froides, marais) ou indispensables à maintenir le minimum de réserves forestières sans lesquelles l'élevage et la production de charbon de bois s'effondrent. Enfin le développement démographique antérieur, qui non seulement provoque l'effet du "monde plein", provoque également des tensions sociales et économiques, entre l'élite féodale et les masses paysannes. Pour se prolonger le modèle féodal est donc contraint de se transformer et de se diversifier, schématiquement, au moins en trois sous-modèles repérables.

1. Le régime seigneurial fort

Les hommes s'y sont affranchis, entre 11^{ème} et 13^{ème} siècle, du servage initial par rachat. Ils restent soumis toutefois, pour avoir accès à la terre qui continue d'appartenir à l'élite d'origine féodale, à de très fortes redevances seigneuriales, aux corvées obligatoires sur la réserve, à la justice et à la police privée du seigneur. Ce régime sévit, encore au 16^{ème} siècle, en France du Nord et de l'Ouest, en Allemagne de l'Ouest et du Sud, en Suède, en Europe Centrale, en Italie du Sud, en Albanie.

2. Le régime seigneurial atténué

Les hommes y sont juridiquement libres et vivent sous des contrats de fermiers, de métayers, de tenanciers ou d'alleutiers. Affranchis des corvées (dénoncées depuis le 11^{ème} siècle comme les "mauvais usages") ils restent néanmoins soumis à la juridiction seigneuriale et ecclésiastique, à laquelle ils doivent cens et dîmes -mais en quantité plus limitée que dans le cas précédent. Ce régime règne en France du Sud (Languedoc, Provence), en Angleterre, aux Pays Bas, en Italie du Nord, en Espagne chrétienne (du Nord).

3. Le régime néo-féodal

Sur les marches féodales conquérantes de l'Europe en expansion parce qu'elle a besoin d'espaces militaristes pour ses excédents d'élite chevaleresque et de nouvelles frontières agricoles pour couvrir les

besoins alimentaires croissants de ses populations et de ses villes industrielles en expansion, les espaces sont grands et les hommes rares. Pour des raisons en partie semblables à celles qui prévalaient en Europe occidentale entre 6^{ème} et 9^{ème} siècles (régime militariste, hommes rares, ruralisation généralisée de la société) se recrée donc ici, tardivement, une nouvelle féodalité rigoureuse sur la base d'un latifundisme servile avec une quasi absence de classes sociales intermédiaires. C'est le cas de toutes les marches de l'Est (Prusse, Russie, Finlande et Pays baltes, pays slaves, Hongrie, Balkans), mais aussi des marches du Sud en cours de reconquête contre l'Islam (Mezzogiorno italien, Portugal et Espagne du Sud du Tage).

4. Remarque

Il est évidemment impossible d'établir une corrélation automatique entre le développement des échanges monétaires et celui des libertés individuelles (rachat du servage, droit de commercer librement ses excédents, franchises collectives des communautés, des villes et des corporations). Il est toutefois remarquable que les vieilles servitudes de la première féodalité sont d'autant plus affaiblies (cas 1 et 2) que se sont développées des catégories sociales d'intermédiaires en rapport avec l'économie mercantile et monétaire -dans les villes (échopiers, commerçants, négociants, maîtres-artisans) et dans les campagnes (métayers, fermiers, alleutiers).

Ces "progrès" ne doivent pas faire oublier cependant qu'ils ont pour contrepartie une certaine stagnation de la rente du sol (foncière, seigneuriale, fiscale, ecclésiastique) et la "prolétarianisation" ou la marginalisation d'une masse grandissante de journaliers, de vagabonds, de délinquants qui deviennent une des préoccupations majeures de la chrétienté entre 13^{ème} et 16^{ème} siècles (et que les ordres mendiants - dominicains, franciscains- essaient de rejoindre en pauvreté pour les maintenir dans le giron du peuple chrétien sous l'autorité morale de l'Eglise).

Gardons nous donc de la vision d'un développement majestueux et tranquille comme un grand fleuve qui aurait produit le bonheur pour tous dans la chrétienté latine du 11^{ème} au 16^{ème} siècle. Nous en reparlerons, mais les crises du 14^{ème} siècle (guerres, pestes, famines, angoisses collectives) furent terribles et contribuèrent en Occident à accuser les différences du développement seigneurial inégal.

c) Les caractères les plus originaux du développement européen finimédiéval

Comparé aux autres grands développements qui continuent de s'affirmer dans le monde entre 13^{ème} et 16^{ème} siècles en maximisant,

eux aussi, leurs héritages néolithiques (Islam, Asie, etc...) le développement fini-médiéval européen offre les caractères originaux suivants.

Dans la sphère de la *production*, c'est le premier mobilisateur d'énergie extra-humaine du monde et c'est déjà, peut-être, le plus grand installateur d'équipements de base du monde (dès le 14^{ème} siècle, chaque port de la Manche et de la Mer du Nord est équipé d'une jetée artificielle ; chaque ancien fief féodal d'une ou plusieurs granges, de deux ou trois moulins banals, etc...). L'artisanat européen, urbain ou rural, est en train de passer à la *production de masse* en matière de constructions en pierre ou en bois, de textile, de métallurgie pour la production d'armes, mais aussi d'outils ; l'agriculture produit un excédent déjà considérable permettant l'alimentation des villes, mais la crise démographique rurale et urbaine rappelle durement, au 14^{ème} siècle que l'excédent mobilisable ne représente que 1% de la production des petites unités régionales et qu'il n'est considérable que tant que la population rurale augmente, mais en deça du seuil de l'épuisement de ses réserves de frontières agricoles. Parmi les grandes civilisations des paysans sédentaires, l'Europe a sans doute déjà le plus grand élevage du monde, destiné autant à l'alimentation (laitages, viande) qu'aux travaux agricoles et au transport.

Dans la sphère des *échanges*, l'Europe est déjà sans doute la société la plus mercantilisée et la plus monétarisée du monde, non seulement dans les villes (comme en Islam ou en Asie rizicole), MAIS DANS LES CAMPAGNES. Certes, l'autoconsommation est encore essentielle mais les échanges et les prélèvements forcés (fonciers ou fiscaux) se font déjà largement en monnaie. Du mendiant au prince, du journalier à l'évêque, toute la société chrétienne entretient un rapport quotidien au référent monétaire (ceci différencie fortement l'Occident de l'Asie où les énormes prélèvements fiscaux se font en nature : grains ou produits artisanaux). Rapport à la monnaie, rapport au marché : ce sont là les origines précapitalistes de la réceptivité des peuples européens au capitalisme, marchand puis industriel, lorsqu'il se développera du 16^{ème} au 20^{ème} siècle.

Dans la sphère des *rapports sociaux*, le servage affaibli ou disparu laisse un espace de liberté économique mercantile négociée contractuellement même par les producteurs primaires (paysans, artisans, manoeuvriers). Il se crée donc là un espace juridique du CONTRAT LIBRE où l'homme apprend à "apprécier" sa valeur économique et sociale, et qui est facilité par une mutation de l'idéologie chrétienne à propos du TRAVAIL qui, de son ancienne valeur de "tourment-expiation" du péché originel se transforme en

valeur de salut céleste et d'exaltation de l'*opus dei* sur terre (l'ordre cistercien ayant joué un rôle notable en ce sens -Cf. Georges DUBY).

Dans la sphère de l'*accumulation* enfin (des richesses et du pouvoir) le modèle européen se singularise, comparé à d'autres, non tant par l'exploitation des masses paysannes par une élite nobiliaire et cléricale (sur ce plan l'Islam, la Chine, les Incas, les Aztèques ne sont pas non plus des modèles d'égalité sociale précapitaliste !), mais par le renforcement notable de catégories sociales intermédiaires, généralement liées à l'économie de marché (métayers, fermiers, marchands, artisans), dont les descendants formeront plus tard la bourgeoisie. Dans leurs rangs commencent à émerger déjà des "grands échangeurs", professionnels de l'économie de marché : grands négociants, armateurs, banquiers, créanciers d'entreprises artisanales et agricoles. Au sens strict : de véritables "capitalistes", tels les Boinebroke de Douai. Enfin l'Europe, historiquement constituée sur l'effondrement impérial de l'Antiquité tardive qui a favorisé le fractionnement socio-politique, voit se reconstituer des unités dynastiques-territoriales qui commencent à nationaliser les populations et les espaces par la guerre et son corollaire, le perfectionnement des procédures de l'accumulation fiscale qui devient un des enjeux fondamentaux des nationalismes naissants.

BILAN : ETAT COMPARE DES DEVELOPPEMENTS DANS LE MONDE VERS 1500

1/ L'HERITAGE, VERS 1500, DES 9 DERNIERS MILLENAIRES DE DEVELOPPEMENT HISTORIQUE DE L'HUMANITE

Dans le tableau suivant, nous reprenons les travaux du Nord-Américain H.G.HEWES commentés par F.BRAUDEL et P.CHAUNU. Cet auteur distingue en effet, au moment de la découverte du monde par les Européens, quelques 76 "unités culturelles" (Braudel dirait "civilisations") dont la typologie s'établirait ainsi :

TABLEAU VII : TYPOLOGIE DES DEVELOPPEMENTS
SUR LA PLANETE VERS 1500 (d'après H.G. HEWES)

[illegible]

Ce tableau extrêmement schématique, mais utile par son schématisme même, démontre que le *développement inégal* à l'échelle planétaire, est *antérieur* à l'expansion du capitalisme, mercantile puis industriel. En rendement énergétique, en rendement géographique, en rendement démographique : les contrastes sont flagrants dès la fin du 15^{ème} siècle ! Toutefois, il est également certain que si les proportions comparées des grandes masses de population et des terres qu'elles valorisent changent peu du 15^{ème} au 19^{ème} siècles à l'intérieur de l'*Ancien Monde historique classique*, l'expansion du capitalisme mercantile puis industriel a gravement altéré les genres de vie et les équilibre vitaux de la plupart des autres humanités "non-classiques".

- des civilisations néolithiques consolidées "non classiques" du 10^{ème} au 19^{ème} siècles : par la "destruction des Indes occidentales" amérindiennes au 16^{ème} siècle (perte probable de 80% de la population indigène) ; par la traite négrière sur l'Afrique du 17^{ème} au 19^{ème} siècles (difficile à chiffrer, mais énorme).

- des civilisations de l'humanité éparse (paleolithique ou proto-néolithique) du 19^{ème} au 20^{ème} siècles : quasi génocide des tribus indiennes de l'Amérique du Nord et de l'Amazonie, clochardisation assistée de tribus esquimaudes ou du Pacifique sud, etc., etc.

Dans l'Ancien Monde classique, il est notable que l'Asie agricole dense représente à elle seule, comme aujourd'hui, la moitié de l'humanité (en 1500, la Chine a 110 ou 120 millions d'habitants, l'Inde environ 80 à 100 millions), et ceci probablement depuis l'an 1000, quand se généralise la riziculture inondée. C'est là, d'ailleurs, la clé essentielle de sa capacité de résistance aux agressions extérieures (mongoles, islamiques ou occidentales) qui, selon les cas, consiste à les repousser ... ou à les assimiler.

Enfin, n'oublions pas que c'est sur la base des démarrages agro-démographiques néolithiques, "classiques" ou non, que ce sont développées des inventions socio-politiques et socio-culturelles qui pèsent de tout leur poids dans le monde matériel et conceptuel que les Européens vont annexer et réinterpréter à partir du 16^{ème} siècle :

- vers -3 000 av. J.C., avec SUMER : l'invention de la ville, de l'Etat, du commerce, de la comptabilité, de l'écriture, du droit, des grands cosmogonies qui ne cessent de hanter par la suite toutes les religions de la Méditerranée.

- vers -2.000, l'affirmation de l'Égypte pharaonique classique dont une partie des inventions passera aux Grecs, au Proche Orient, à l'Afrique orientale.

- vers -600, avec les Perses, la création du premier empire à prétention universelle, la mise au point du confucianisme et du taoïsme en Chine.

- autour de l'an 0, la diffusion directe ou médiatisée des grandes religions unitaires ou monothéistes à vocation universaliste (bouddhisme, judéo-christianisme).

- entre +1300 et +1500 ap. J.C. enfin, de grands reclassements politico-territoriaux qui "préparent" (sans le savoir) les conditions de la prochaine expansion européenne (expansions aztèques et incas, sultanat de Delhi, grands états islamiques nés en réponse à la transitoire expansion mongole, etc...).

2/ GEO-POLITIQUE DES DEVELOPPEMENTS OFFERTS A L'EXPANSION EUROPEENNE VERS 1500

a) Les mondes isolés ou marginaux

Des mondes sont ignorés, qui ignorent les autres. Dans le Pacifique Sud seules des légendes gardent le souvenir des très anciennes origines archéo-asiatiques de migrations maritimes sans retour dont le mouvement se poursuit jusqu'aux limites extrêmes du monde accessible. Micronésiens, polynésiens, enfants perdus d'une Asie archaïque perdue (paléolithique ou proto-néolithique) reproduisent donc d'îles en îles des intuitions originelles réinventées en fonction des milieux nouveaux sans contact (ou si peu) avec d'autres civilisations jusqu'au 19^{ème} siècle. Ils parviennent néanmoins à des solutions sociétales quelquefois admirables (découvertes tardivement, entre autres, par MALINOVSKY) mais qui visent plus à l'équilibre avec le milieu et avec soi-même qu'à la productivité.

De même en Amérique se poursuit, depuis le dernier épisode glaciaire une surprenante ethnogenèse parmi des enfants perdus de la Sibérie paléolithique qui se sont laissés prendre dans la gigantesque nasse de cet immense double continent isolé par les deux plus grands océans du monde. Sur fond original de shamanisme mongolo-sibérien archaïque, la partie la plus créatrice de cette humanité a inventé des révolutions néolithiques totalement endogènes (maïs, pommes de terre, etc...), sans roue et sans animaux de trait, qui lui permet néanmoins d'inventer l'Etat, l'exploitation fiscale non monétaire de l'homme par l'homme, l'expansion militariste d'empires sans cavalerie et sans armes de fer, l'aménagement du territoire (barrages et canaux

d'irrigation, terrasses artificielles de versants, routes piétonnières dallées et ponts suspendus) et la construction de monuments et de villes impressionnantes (Chan Chan, capitale de l'empire Chimu, 150.000 habitants au 14^{ème} siècle ; Mexico, sans doute l'équivalent au 15^{ème} siècle). Donc des sociétés denses ($d=50h/km^2$), rompues déjà à la hiérarchie et à l'exploitation tributaire, laborieuses, productrices d'excédents capitalisables... mais isolées les unes des autres et du reste du monde et qui viennent à peine de dépasser les techniques chalcolithiques. En somme des sociétés "à prendre" pour les *Conquistadores* espagnols (ces "extraterrestres" héroïques, fanatiques, cupides, et équipés- bien plus que d'armes à feu et de chevaux- de l'outillage conceptuel accumulé depuis neuf millénaires par les échanges jamais interrompus entre les diverses parties de TOUT l'Ancien Monde).

Faiblement intégrées à ces échanges, parce que géographiquement marginales et rarement densément productives et peuplées, les sociétés des confins de l'Ancien Monde : Afrique agricole sub-saharienne, confins pastoraux et nomades (sahels et déserts d'Afrique et d'Asie Centrale, régions périglaciaires, steppes et forêts de l'Asie froide). Elles sont connues et quelquefois, de leurs profondeurs, surgissent des barbares destructeurs ou régénérateurs (Germaines, Slaves, Vikings, Tartares, Mongols, Bédouins) qui reclassent les équilibres politiques acquis, et, selon les cas, s'intègrent ou disparaissent comme ils sont venus. Souvent ils jouent un rôle non négligeable dans les intercommunications transcontinentales de l'Ancien Monde (caravanes du Sahara, de l'Arabie, de la Mongolie, des Turkestans ; liaisons maritimes de l'Atlantique Nord des Vikings, etc...).

b) L'axe densément peuplé de l'ancien monde classique

Par expansion, adaptation et demultiplication des inventions néolithiques intervenues entre 7^{ème} et 3^{ème} millénaire av. J.C. en Mesopotamie, sur l'Indus, le Nil et le Fleuve Jaune ; se fixent dès le 1^{er} millénaire av. J.C. quatre grandes masses humaines, matrices de toutes les grandes créations civilisationnelles ultérieures :

- la Méditerranée (les "peuples de la mer" et les Pharaons)
- le Croissant fertile du Proche Orient
- la plaine indo-gangétique
- la Chine du Nord autour du fleuve Jaune et des terres à loess.

Ces quatre grandes masses géo-sociales ne cessent jamais, par la suite, d'être intercommunicantes -même si les communications, quelquefois, faiblissent. De plus, chacune d'entre elles se convertit en foyer de rayonnement sur ses marges et en lieu de convergence et d'échanges :

- la Méditerranée avec l'Europe continentale et l'Afrique sub-saharienne
- le Proche Orient avec les nomades des déserts chauds ou froids qui l'enserrent
- l'Inde avec l'Himalaya, l'Indochine, le Deccan, les îles de la Sonde et de l'Océan indien
- la Chine du Nord avec les steppes (Mongolie, Mandchourie, Sin Kiang, Tibet), ou avec le Sud (Chine du Sud, Indochine, Mer de Chine et, par extension, Japon).

On comprend donc l'importance de cet axe Méditerranée-Proche Orient-Inde-Chine dans l'histoire géo-politique de l'Ancien Monde au cours des trois derniers millénaires qui met en relation, de l'Antiquité au 20^{ème} siècle, plus des trois quarts de l'humanité. C'est un axe de transmission, et c'est l'axe de tous les conflits pour le contrôle de ces transmissions. Et son importance s'accroît puisqu'après l'an 1000, il s'allonge à ses extrémités de la croissance de l'Europe du Nord-Ouest, de la Chine rizicole du Sud, des îles de l'Insulinde et du Japon.

A bien y réfléchir donc, ce qu'on appelle depuis le Moyen Age la "Route des Indes" (par où n'ont cessé de transiter depuis 3.000 ans monnaies, soie, épices, perles, gemmes, caravaniers, marins mais aussi voyageurs, pèlerins, prédicateurs, savants, religions et philosophies) est en quelque sorte le LIEU GEOMETRIQUE de l'histoire de l'Ancien Monde, autour duquel se transmettent depuis neuf millénaires les héritages brassés de presque toutes les grandes cultures de l'humanité néolithique. D'où l'importance *mondiale* des invasions de nouveaux venus sortis des déserts lorsqu'ils s'interposent le long de cet axe (les Arabes au 7^{ème} siècle, les Mongols au 13^{ème} siècle, les Turcs au 15^{ème} siècle). D'où, aussi, une hiérarchie en qualité de l'accumulation des héritages ainsi disposés le long de cet axe orient-occident et qui, encore au 15^{ème} siècle, donne sans aucun doute l'avantage culturel à l'Islam, carrefour de tous les trafics et condensateur de tous les héritages, ou presque.

3/ HIÉRARCHIE DES HÉRITAGES CULTURELS CUMULÉS DE L'ANCIEN MONDE VERS 1500

L'Islam

Grâce à son rôle déjà ancien d'intermédiaire entre l'Orient et l'Occident (depuis 900 ans), grâce à son extension (de l'Atlantique au Pacifique, du Sin Kiang au Soudan), l'Islam (qu'il soit arabe, turc, perse, indo-islamique) est sans doute l'unité culturelle qui cumule le plus grand nombre d'héritages vers 1500 :

- suméro-chaldéen, égypto-africain, zoroastro-perse, indo-islamique

- judéo-chrétien, greco-romain (byzantin), arabo-turc.

De plus, il est l'intercommunicateur-type, qui retransmet à la Méditerranée son propre héritage antique (grec et hellénistique) et la médecine et l'algèbre de l'Inde ; qui maintient des contacts géographiques directs avec la Chine à Malacca, avec les Chrétiens de Venise ou de Gênes, avec l'Afrique sub-saharienne. Quoi d'étonnant si, jusque vers 1500, les plus grands géographes et sociologues sont arabes (Ibn Batûta ; Ibn Khaldoun ; etc...).

L'Orient lointain

Viendraient ensuite, par l'ancienneté de leur modèle et la sophistication de leur culture, l'Inde, la Chine et leurs "satellites" culturels, malheureusement "handicapés", peut-être, par leur éloignement de la Méditerranée et certaines structures socio-politiques.

La Chine : fortement géo-centrée sur elle-même, a plus diffusé qu'elle n'a reçu. Elle a donc "sinisé" ses pourtours à partir de sa propre ethnogenèse, acquise définitivement pour l'essentiel dès le 6^{ème} siècle av. J.C. (confucianisme, taoïsme). Elle a pourtant reçu aussi, en particulier le bouddhisme venu de l'Inde et qu'elle a "réexporté" sur ses marges après l'avoir fortement transformé. Enfin, dans son propre fond autochtone (importance de la famille, culte des ancêtres, stratégies guerrières, conception du pouvoir et de la médecine), elle doit sans doute beaucoup à ses propres antécédents nomades qu'on retrouve chez les sibéro-mongols, les Japonais anciens et certaines minorités ethniques internes à l'Empire).

L'Inde : très vieille terre mytho-génétique de conflits entre les hommes pâles (aryens) et les hommes foncés (et leurs dieux) l'Inde a autogénéré tour à tour :

- le brahmanisme
- le bouddhisme,

et en contact avec Perses, Afghans, Arabes, Chinois, Indonésiens, Indochinois, Indoeuropéens (les Aryens mais aussi, plus tard, les Grecs d'Alexandre) elle a toujours fini par assimiler *in situ* les rapports allogènes et a réexporter sa propre civilisation vers l'Himalaya, le Tibet, le Deccan, Ceylan, la Birmanie, l'Indochine, la Chine, l'Insulinde, les Arabes -entre autres ; sur la base d'un intense commerce maritime qui la met en position d'intermédiaire entre l'extrême Orient de la jonque et l'Occident arabe maritime du boutre.

L'Europe occidentale

Finalement c'est la plus tard venue (ou, à mieux parler : "revenue", car elle a été tout de même un moment helléno-romanisée) à ce partage des héritages culturels de pointe. Du naufrage de l'Antiquité tardive l'Eglise romaine, qui s'arroge le monopole de la formation des intellectuels, sauve l'héritage politique de la romanité et l'héritage césaro-chrétien du Constantinisme qu'elle réussit à inoculer comme modèle de référence aux élites féodales dirigeantes. Mais le processus se fait au prix de l'oubli de l'héritage hellénique (repris par Byzance et par les élites urbaines arabo-musulmanes) et de l'exclusion de la composante judaïque de l'héritage judéo-chrétien. Enfin, la féodalisation de la société accélérée entre 8^{ème} et 11^{ème} siècle implique un relatif abandon du droit romain qui soutenait l'édifice de l'*imperium*. Par contre les ateliers d'idéologie cléricale réussissent à intégrer dans les "coutumes" une partie de l'héritage indo-européen celtique et germanique (Cf. Marc BLOCH, Jacques LE GOFF, Georges DUBY).

Lorsque ce métissage culturel réussi se stabilise (11^{ème} siècle), l'Europe en pleine expansion agro-démographique peut donc recommencer à découvrir ce que ses siècles barbares lui avaient fait oublier :

- le droit romain laïc pour justifier l'autonomie du trône face aux tentations théocratiques de l'autel
- les chrétientés orientales lors des croisades
- les héritages helléno-romains à travers Byzance

- les héritages judéo-arabes lors de la reconquête tardive (13^{ème}-15^{ème} siècle) du Sud des péninsules italiennes et ibériques

- et à travers eux, l'héritage grec antique retransmis par savants et philosophes arabes.

En somme, en trois siècles (13^{ème}-15^{ème}), l'Europe occidentale récupère les héritages méditerranéens dont elle s'était un moment séparée mais, hors quelques épisodes exceptionnels (le voyage de Marco Polo en Chine), elle tarde à réidentifier le reste de l'Ancien Monde et vit, de ce point de vue, à la remorque des informations que Byzantins et Arabes veulent bien lui laisser parvenir.

C'est pourquoi les "grandes découvertes" qu'elle va promouvoir aux 15^{ème} et 16^{ème} siècles ont pour elle une telle importance car elles vont la sortir enfin de sa situation enclavée à l'extrémité occidentale de l'Ancien Monde.

**TABEAU VIII : QUELQUES INDICES DES DEVELOPPEMENTS COMPARÉS
DE L'EUROPE ET DE LA CHINE JUSQUE VERS 1500**

	CHINE	CIVILISATIONS INTERCALAIRES	EUROPE
RENDEMENTS AGRICOLÉS	1 récolte en 1300 : en 80 ou 130 jours de travail paysan 12.000 à 18.000 calories/jour produits par travailleur 7.350.000 calories produits par hectare		vers 1300 1 récolte en 240 ou 360 jours par an 3.500 à 6.000 calories/jour produits par travailleur 1.500.000 calories produits par hectare
DEMOGRAPHIE	Vers l'an 0 : 60 millions d'habitants $d = 15^{\circ}/\text{Km}^2$ (Chine du Nord) Vers 1300 80 à 90 millions d'h., $d = 20$ à 25 ($d = 130$ en Chine du Sud) Vers 1500 : 110 à 120 millions		Vers l'an 0 : 60 millions d'habitants $d = 15^{\circ}/\text{Km}^2$ (en Méditerranée) Vers 1270 : 80 millions d'habitants $d = 35$ à 40 Vers 1500 : 100 millions
TECHNIQUES	JONQUE Vers + 50 à + 130 : gouvernail axial ajouré Aiguille aimantée vers 1101-1103	BOUTRE ARABE Aiguille aimantée en Islam vers 1243	NAVE, NEF...> CARAVELLE gouvernail d'étambot vers 1180-1250 Aiguille aimantée vers 1086
SCIENCES	Xylographie d'idéogrammes vers + 200 Apogée scientifique de la Chine vers 1450	Trigonométrie arabo-indienne vers l'an 1000	"Table de martelagio" (trigonométrie) Imprimerie vers 1450 Démarrage scientifique de l'Europe vers 1450
ACCUMU- LATION ET MONETARI- SATION	1200 : forte circulation de billet de papier et lettre de change 1200-1300 : le tribut impérial prélève 2,7 millions de pièces de soie, et 40 millions d'hectolitres de riz circulent du sud vers le nord sur le Grand Canal Impérial 1480-1500 : la Chine thésaurise plus de 500.000 ducats vénitiens	1200-1500 : très fortes émissions monétaires à Delhi et dans le Deccan	1300 : généralisation des lettre de change (mais pas de papier monnaie) 1400-1500 : "boom" minier et monétaire en Europe 1520-1620 : arrivée des "trésors américains" en Europe
CRISES ET REPRISES D'EXPANSION	14 ^{ème} siècle : trouble sociaux, invasion mongole 15 et 16 ^{ème} siècles : conquête du Viet-Nam, de la Corée, de la Mongolie, de la Mandchourie 1405-1432 : 7 expéditions navales (amiral Tcheng HO) : Insulinde, Ceylan, Afrique orientale		14 ^{ème} siècle : famines, pestes 14 et 15 ^{ème} siècles : expansion sur les marchés de l'Est 15 ^{ème} siècle : Gène et Venise en Méditerranée Portugais et îles de l'Atlantique et Afrique

CHAPITRE II

LE DEVELOPPEMENT

ETATIQUE - COMMERCIAL - MARITIME

DE L'EUROPE OCCIDENTALE

DE 1500 A 1750

**(CONSOLIDATEUR OU DESTRUCTEUR DES DEVELOPPE-
MENTS HISTORIQUES ANTERIEURS ?)**

Du point de vue qui nous préoccupe ici - celui de l'histoire comparée des développements dans le monde - le problème de la période 1500-1750 est formulé dans le sous-titre : l'expansion européenne qui se produit entre 1480 et 1580 et prend possession des trafics maritimes - commerciaux de près de la moitié du monde terrestre détruit-elle ou, au contraire, contribue-t-elle paradoxalement à consolider les sociétés non-européennes qu'elle touche, directement ou indirectement. D'autre part, en Europe même, cette première expansion outre-mer a-t-elle pour effet de consolider ou de détruire les caractéristiques du développement européen antérieur ?

Mais pour bien comprendre ce qui se passe entre 16^{ème} et 18^{ème} siècles en Europe et dans le monde, il est nécessaire tout d'abord d'effectuer un retour en arrière sur certains aspects des nouveautés qui s'accélérent aux 14^{ème} et 15^{ème} siècles.

I - RAPPEL : L'ACCÉLÉRATION DES PERFORMANCES DU MODELE EUROPÉEN DE DÉVELOPPEMENT DANS LES SECTEURS SECONDAIRES ET TERTIAIRES AUX 14^{ème} ET 15^{ème} SIECLES

1/ CRISES, TRANSFERTS ET RÉCUPÉRATIONS AGRO-DÉMOGRAPHIQUES AUX 14^{ème} ET 15^{ème} SIECLES EN EUROPE OCCIDENTALE

Pour l'Europe occidentale le 13^{ème} siècle bâtisseur de cathédrales gothiques est en quelque sorte l'apogée de son fantastique développement agro-démographique, donc féodal-fiscal, poursuivi depuis le 10^{ème} siècle. Mais de ce succès même surgissent les problèmes après 1270, essentiellement à cause de l'épuisement des réserves de nouvelles frontières agricoles intérieures à défricher. S'ensuit une crise agro-démographique durable qui va placer l'Europe occidentale devant le dilemme : inventer ou régresser, au-delà ou en-deça du niveau de développement atteint vers la fin du 13^{ème} siècle.

a) Les terribles crises agro-démographiques des 14^e et 15^{ème} siècles

Dans les années 1950 le professeur Perroy avait magnifiquement démontré, dans ses cours à la Sorbonne, l'inexorable cycle du "monde plein" qui affecte alors l'Europe (comme, à d'autres moments ou dans des moments presque semblables, la Chine du 14^{ème} siècle). L'élan même de la mise en valeur agricole du territoire épuise ses réserves encore défrichables, l'équilibre alimentaire entre l'homme et la terre est rompu. La disette et les famines frappent, la morbidité augmente

ainsi que la mortalité des vieillards et des enfants. Que se présente, venue d'Orient, une peste : elle emporte un tiers de la population.

Pour les survivants, l'équilibre se rétablit lentement. Et le cycle recommence. Périodiquement, l'Europe oscille donc au-dessus puis au-dessous du maximum démographique atteint vers 1270 dans ses campagnes. Et cette crise dure sur deux siècles avec de redoutables périodes de pointe dans le malheur. Empiriquement, l'Europe occidentale va pourtant trouver des éléments pour sortir de cette crise.

b) L'invention empirique d'éléments de sortie de crise

INTERNES

- exode des déracinés ruraux vers les villes, dont la population, laborieuse ou marginale, augmente
- création d'emplois urbains (artisanat, petit commerce, domesticité, etc...) sous la pression de ces masses prêtes à travailler à bas prix
- d'où renforcement des entrepreneurs et des bourgeois urbains
- qui commanditent non seulement l'essor urbain mais la paysannerie mercantilisée proche des villes (élevage, maraîchage, fermages, "compagnies" agricoles)
- ce qui renforce le mouvement de monétarisation et de mercantilisation des campagnes urbanisées.

EXTERNES

Lié au problème des APPROVISIONNEMENTS (alimentaires, matières premières) de ces villes en pleine croissance : nécessité d'aller chercher de plus en plus loin ce que les campagnes proches ne suffisent plus à fournir :

- blé, poissons de la Baltique
- bois, laines de la Baltique et de la Mer du Nord
- épices dans les Echelles du Levant.

On assiste donc finalement, au-delà de la crise épouvantable des campagnes traditionnelles au 14^{ème} siècle, à une série de démarrages et redémarrages au 15^{ème} siècle :

- *agricoles* : dans les banlieues rurales des villes, sur les marches néo-féodales de l'Europe de l'Est

- *artisanaux* : dans les régions hautement urbanisées des Flandres, de l'Italie du Nord, etc...

- *commerciaux* : le grand commerce maritime de la Ligue hanséatique entre Baltique et Mer du Nord, des Vénitiens et des Gênois en Méditerranée orientale, des Gênois entre l'Italie et Bruges (la "Volta"), désenclave les régions européennes et provoque des spécialisations économiques : laines de Londres ou des foires de Segovie ; blé et poissons fumés des rives sud de la Baltique (Prusse, Pologne) ; bois des rives nord de la Baltique (Russie, Scandinavie) ; épices de l'Orient par Gênes et Venise ; draps des Flandres et d'Italie ; mines de l'Europe centrale (Bohême, Harz), etc...

Un véritable marché international européen est en train de naître, porté par les progrès de la navigation maritime et de la production minière et monétaire, mais aussi par la consolidation du secteur secondaire (artisanat urbain, de luxe ET de masse ; forges et moulins ruraux, ...). Dès 1450, l'Europe occidentale a rattrapé et dépassé son plus haut niveau démographique du 13^{ème} siècle.

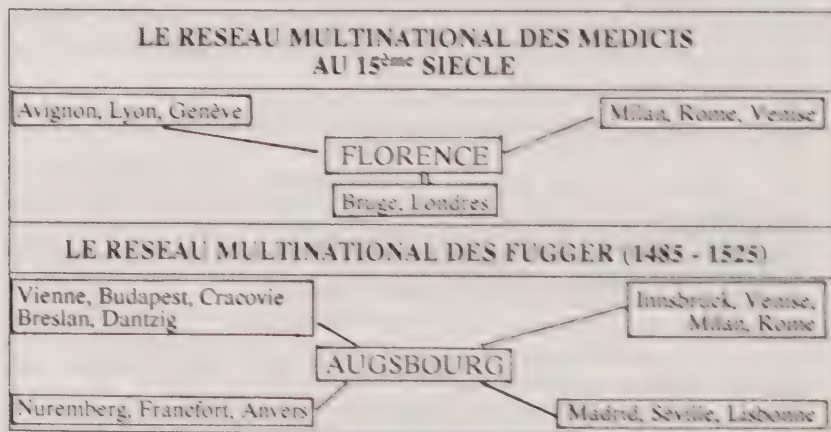
2/ L'ESSOR ETATIQUE-FISCAL AUX 14^{ème} ET 15^{ème} SIECLES

Au sommet du premier développement agro-démographique médiéval, on avait assisté en Europe à de grands regroupements dynastiques-territoriaux qui culminaient dès le 12^{ème} siècle : Saint Empire Romain-germanique ; royaumes de France, d'Angleterre, d'Aragon, de Castille, du Portugal ; duchés italiens ... Aux 13^{ème} et 14^{ème} siècles, ce mouvement avait provoqué une hausse importante des fiscalités princières et ecclésiastiques, devenant d'autant plus nécessaire que les guerres étaient prolongées, et d'autant plus insupportable que l'assiette démographique de l'impôt (au 14^{ème} siècle) baissait. Après 1400 cette tendance à la hausse fiscale se stabilise (elle reprendra vers 1620) mais, grâce à la reprise commerciale et démographique, permet des accumulations fiscales considérables au bénéfice des grands états et des grands féodaux. Pourtant l'état de guerre permanente entre ces états les laissent souvent financièrement à découvert. Ils doivent donc recourir à des financiers privés qui deviennent sous-traitants de ces états pour leurs opérations monétaires -souvent contre la concession d'énormes privilèges commerciaux et financiers.

3/ L'ESSOR FINANCIER - ENTREPRENEURIAL

Ces personnages puissants ne sont pas sans équivalents dans les autres grandes civilisations étatiques de l'époque. Le marchand-banquier existe aussi auprès des cours asiatiques ou musulmanes qui vivent également d'énormes ressources tributaires. Mais l'origine des banquiers fini-médiévaux européens aux 14^{ème} et 15^{ème} siècles c'est que, bourgeois de villes ou de petits états indépendants des grands états, ils bénéficient souvent d'un véritable statut d'exterritorialité transeuropéenne qui les affranchit de la dépendance stricte des grandes monarchies -ce qui n'est le cas ni en Inde, ni en Chine, ni en Islam où le grand-marchand banquier dépend des commandes d'UN SEUL monarque, souvent omniprésent et despotique.

Triomphent ainsi dans la richesse, dès le 13^{ème} siècle, les grandes républiques urbaines et marchandes dont les armateurs financiers tissent de véritables réseaux de correspondants à travers l'Europe et la Méditerranée : Venise, Gênes, Pise, les ports de la Ligue hanséatique. Triomphent un peu plus tard de grandes familles financières transnationales, comme les Médicis de Florence entre 1429 et 1492, les Fugger d'Augsbourg entre 1485 et 1529. Les premiers feront (ou déferont) la fortune politique des papes, des maisons princières d'Italie et de France. Les seconds lieront leur sort à la gloire planétaire de l'Empire de Charles Quint.



Or l'intéressant de ces "banquiers des princes", véritables capitalistes commerciaux et financiers, c'est qu'ils ne dédaignent pas d'investir quelquefois dans des entreprises de PRODUCTION, en particulier dans les MINES d'Europe centrale ou dans la commercialisation entrepreneuriale des grandes villes de l'artisanat

textile flamand ou italien. N'en faisons pas des promoteurs d'une sorte de révolution industrielle avant la lettre : ce n'est là que la partie minimale de leurs investissements. Mais elle confirme l'essor, général aux 14^{ème} et 15^{ème} siècles, des activités que nous appellerions aujourd'hui "secondaires" et "tertiaires".

4/ L'ESSOR MARITIME ET LA CONQUETE DES AVANT-POSTES ATLANTIQUES

Jusqu'au 13^{ème} siècle l'Europe est bordée non pas d'une, mais de DEUX aires maritimes :

- celle de la *NAVE atlantico-baltique*, équipée d'un gouvernail d'étambot depuis la fin du 12^{ème} siècle, longue et adaptée aux grandes houles atlantiques,

- celle de la *NEF méditerranéenne*, ronde, large, naviguant à la boussole depuis le 11^{ème} siècle et qui a rendu possible les Croisades en transportant massivement hommes et chevaux vers les Etats chrétiens d'Orient.

La pratique de la *VOLTA* par les Gênois à partir du 13^{ème} siècle, qui implique d'affronter les conditions nautiques contrastées de ces deux aires maritimes distinctes, permet de mettre au point au 14^{ème} siècle une synthèse réussie de ces deux types de vaisseaux : la *CARAVELLE* de haut bord, promise à un destin glorieux.

Grâce à elle, les Européens de l'Atlantique vont retrouver l'audace des Vikings et se lancer en missions de reconnaissance de plus en plus lointaines vers l'Ouest, qui vont leur permettre de découvrir et d'exploiter les îles qui serviront de point d'appui dans la découverte de la route du Cap de Bonne Espérance et de la route des Alizés qui les poussera jusqu'en Amérique.

- Madère, les Canaries (et, sans doute, les Açores) sont entrevues dès 1291 par des pêcheurs basques et des marins génois (les frères Vivaldi)

- Ces îles sont officiellement reconnues et enregistrées entre 1336 et 1341

- Elles sont occupées et mises en exploitation grâce à la canne à sucre et à l'esclavage africain (tous deux empruntés alors aux Arabes) entre 1402 et 1445 (Madère et les Açores par les Portugais, les Canaries par les Espagnols)

- En 1415, l'Espagne prend pied au Maroc à CEUTA

- En 1434, le navigateur Gil EANES franchit pour la première fois la terrifiante "Mer Ténébreuse" (la zone intertropicale des calmes plats, du "pot au noir" -qui dans les mythologies maritimes médiévales formait le "bord du monde avant l'abîme") et double le Cap Bojador.

On le voit donc : la conquête de l'Atlantique par l'Europe a commencé bien avant la prise de Constantinople par les Turcs en 1453 et la perte de leur empire colonial en Méditerranée orientale par les Vénitiens et les Génois (Phocée tombe aux mains des Turcs en 1455). Ce qui confirme que la future découverte des routes des Indes (orientales et occidentales) par voie maritime ne résulte pas seulement de la fermeture de la route des Echelles du Levant (au reste, jamais totalement interrompue), mais du besoin de l'Europe occidentale de conquérir de nouvelles frontières (à l'est de l'Europe comme dans l'Atlantique) pour couvrir ses nouveaux besoins -par ailleurs, en effet, menacés par les Turcs en Méditerranée orientale. Vers 1450-1500 l'Europe Occidentale, qui a retrouvé tout son dynamisme développementaliste, est à la pointe des développements mondiaux en quantité de capitaux, de marchandises, d'équipements militaires (armes blanches, armes à feu) et navals (caravelles) et, mettant à profit cette avance technologique dans ces domaines, se lance à la conquête maritime du monde.

II - LE DÉSENCLAVEMENT EUROPÉEN DU MONDE ET SES CONSÉQUENCES AU 16^{ème} SIECLE

Deux obsessions vers 1450 en Europe, guidées par une logique de fond :

- trouver de nouvelles frontières (agricole ou minières) à exploiter au service du mouvement de marchandisation en expansion de l'économie

- trouver une route maritime, directe et sans intermédiaires, vers les Indes d'où parviennent des produits à très haute valeur ajoutée (épices, pierres précieuses, textiles de luxe)

- le tout pour servir à l'accumulation monétaire qui, captée par l'Eglise, les princes, les marchands-banquiers, décide des rapports de puissance en Europe même.

1/ L'INVENTION MARITIME DU MONDE PAR L'EUROPE DE 1450 A 1550

a) L'invention des trois océans par les Hispano-Portugais

L'ATLANTIQUE (1400-1500) Oeuvre des Portugais

1472-73 : Sao Tomé et Gabon

1488 : Bartolomé Diaz arrive au "Cap des Tempêtes" (de Bonne Espérance)

1500 : Cabral touche, sans le savoir, la future Bahia

Rappel : Entre 1405 et 1432, lors de ses 7 expéditions maritimes (17.800 soldats, 62 grosses jonques), l'amiral chinois Tcheng Ho est arrivé jusqu'en Afrique orientale. Une expédition de plus, et c'était les Chinois qui arrivaient en Europe et désenclavaient le monde ! Mais la Chine y était-elle prête ?

L'OCEAN INDIEN (1502-1511)

1502 : Vasco de Gama double le Cap de Bonne Espérance, reconnaît l'Afrique orientale et Ormuz, arrive directement sur les côtes orientales de l'Inde

1508-1511 : les Portugais prennent pied à Aden, Mascatte, Ormuz et Malacca

L'OCEAN PACIFIQUE (1511-1557)

1521-22 : Magellan entame le premier périple circum-planétaire par le détroit qui porte son nom, découvre le Pacifique, meurt aux Philippines dont il prend possession pour le roi d'Espagne, et son équipage regagne l'Europe par le Cap de Bonne Espérance.

1533 : Les Portugais s'installent en Chine à Liampo ...

1557 : ... puis à Macao.

1564 : les Espagnols commencent l'exploitation des Philippines.

b) L'invention de l'Atlantique transversal et de l'Amérique (1492-1540)

1492 : premier voyage de Christophe Colomb, génois au service des Espagnols et découverte des Bahamas et des Antilles.

1498 : J. Cabot, britannique, à la recherche du "passage du Nord-Ouest" vers la Chine, découvre Terre Neuve et la Nouvelle Angleterre.

1500 : Cabral, le Portugais, touche sans le savoir le Brésil (Bahia).

1498-1500 : les Pinzon et Bastidas reconnaissent les Guyannes et le Darien

1502 : les Espagnols reconnaissent la Floride et la Patagonie septentrionale - les Portugais : les régions de Recife et Rio

1514-1517 : Cabot reconnaît le Labrador (500 ans après les Vikings) ; Les Espagnols : Vera Cruz, La Plata, Panama, les "Mers du Sud"

1519-1520 : Cortès reconnaît et envahit le Mexique

1521 : Magellan reconnaît la Patagonie méridionale

1524 : Alvarado reconnaît et envahit le Chiapas et le Guatemala

1525-1529 : reconnaissance de la Virginie (anglais), du Paraguay et de la Pampa (Espagnols)

1533-1534 : Pizarre envahit et reconnaît le Pérou

1540 : Almagro et Valdivia reconnaissent et conquièrent le Chili.

2/ PREMIERE CONSEQUENCE : LE DESENCLAVEMENT DES AIRES MARITIMES ET LA MISE EN PLACE DE LA PREMIERE ECONOMIE-MONDE MONDIALE

a) Le désenclavement d'aires maritimes jusqu'alors isolées ou faiblement intercommunicantes

- *l'aire de la JONQUE* : qui couvre, avant 1500, une zone énorme entre la Chine, la Corée, le Japon, les Philippines, l'Inde du Sud, le Viet Nam et prend contact avec la navigation arabo-indienne à MALACCA.

- *l'aire du BOUTRE arabo-indien* : qui couvre l'Indonésie, l'Inde du Sud, le Golfe arabo-persique, la Mer Rouge, l'Afrique orientale, Madagascar.

- *l'aire de la NEF et de la GALERE arabo-chrétienne en Méditerranée* : qui prend contact avec la précédente dans les Echelles du Levant.

- *l'aire de la NAVE atlantico-baltique* : héritière de l'ancien drakar viking dans tout l'Atlantique Nord, du Groenland aux fleuves russes

- *l'aire du RADEAU A VOILE indo-américain* entre Panama et l'Empire incaïque.

Jusqu'à l'extrême fin du 18^{ème} siècle *l'aire maritime de la PIROGUE A BALANCIER maori*, dans le Pacifique Sud, restera isolée et ignorée. A partir de 1502, la CARAVELLE concurrencera directement dans l'Océan Indien le règne jusqu'alors sans partage du boutre et de la felouque arabes.

Donc la caravelle met soudain en contact direct, de port à port ou de côte à côte, les ressources intérieures de continents jusqu'alors faiblement intercommuniqués. La caravelle est donc l'instrument d'un réseau mondial unifié d'échanges maritimes, mais dont il ne faut pas exagérer l'efficacité : à la fois par la difficulté fréquente à pénétrer les *hinterlands* à partir des côtes (en Asie, en Afrique, en Amazonie, en Amérique du Nord) ; par les volumes restreints transportés ; par le coût et la longueur des transports. A la fin du 16^{ème} siècle encore il faut, pour accomplir un voyage aller-retour à partir de l'Europe :

- un peu moins d'un an pour les plantations de sucre des îles de l'Atlantique ou les factoreries d'Afrique occidentale ou du Brésil

- plus d'un an pour rapporter l'or et l'argent d'Amérique, les épices et les perles de l'Inde

- trois ans pour rapporter les soies et les laques de Manille ou du Japon.

b) La création des deux grandes routes maritimes des Indes

La route des Indes orientales est dominée par les Portugais au 16^{ème} siècle : *Lisbonne*-factoreries des côtes africaines - le Cap -Ormuz- l'Inde du Sud -Ceylan- *Malacca* (Chine - Japon). Elle permet d'importer directement en Europe les soieries et laques de l'Extrême Orient ; les épices, les perles, les pierres précieuses, les étoffes de luxe de l'Inde ; l'ivoire et les esclaves de l'Afrique. Ces échanges sont soldés dans l'autre sens par des monnaies d'or et d'argent frappées sur les arrivées de ces métaux depuis l'Amérique. Cette route court-circuite de près de 50% le trafic transitaire ancien des Arabes de l'Egypte et du Proche-Orient qui étaient jusqu'alors les intermédiaires obligés entre l'Inde et la Méditerranée chrétienne. Elle court-circuite aussi les trafics de Venise, Pise, et Gênes avec les Echelles du Levant.

La route des Indes occidentales , dominée surtout par les Espagnols dont les navires empruntent le mouvement circulaire des alizés et des contre-alizés qui arrive aux Antilles : *Séville* - Cuba ou Saint Domingue - Vera Cruz - Mexico - Acapulco - Manille et la variante Cuba ou Saint Domingue - Panama ou Carthagène - Guayaquil - Callao/Lima. A l'aller cette ligne maritime transporte des biens d'équipement nécessaires à la colonisation (semences, cheptel, chevaux, armes, outillages, produits artisanaux, huile, vin). Au retour, elle rapporte des produits à très haute valeur ajoutée : or, argent, indigo, cochenille, sucre de canne, cacao.

Entre Lisbonne et le Brésil, jusque vers 1570-1600, le trafic est celui d'une économie de traite assez semblable à celle des comptoirs africains : produits manufacturés contre produits de collecte forestière et bois de Brésil.

Valeur comparée de ces trafics entre 1500 et 1600

LISBONNE

De ses comptoirs portugais d'Orient (Inde, Insulinde, Chine, Japon) sous formes d'épices et des produits de luxe, elle reçoit l'équivalent en un siècle de 7.500 tonnes d'argent : 31%

De son empire portugais atlantique (îles à sucre, factoreries brésiliennes et africaines) elle reçoit l'équivalent de 1.800 à 2.000 tonnes d'argent : 6 à 7%.

SEVILLE

Des Caraïbes, du Mexique, du Pérou, de Manille, elle reçoit en un siècle l'équivalent de 18.000 tonnes d'argent : 62 à 63%

TOTAL

Les apports exotiques qui arrivent en Europe par la péninsule ibérique représentent en un siècle l'équivalent de 26.000 tonnes d'argent : 100%.

c) Les conséquences pour les mondes ainsi inter-communiqués

La "destruction des Indes occidentales" : L'expression est du dominicain Bartolomé de Las Casas qui dénonce, dès le début du 16^{ème} siècle, le caractère destructeur de la première vague de colonisation espagnole en Amérique -vague qui culmine à la fin du 16^{ème} siècle, en liaison avec les exigences en main d'oeuvre indigène du "boom" de la production des métaux précieux exportés vers l'Espagne.

Economie redoutablement prédatrice (on estime que de 1500 à 1600 plus de 75% des produits exportables de l'Indo-amérique sont embarqués vers l'Espagne) et terriblement consommatrice de vies humaines jusqu'à frôler le génocide (à 100% sur les Indiens caraïbes, sans doute à 80% pour le reste de la population amérindienne du continent si l'on suit les travaux de démographie historique de l'école de Berkeley : FRIEDE, BORAH, COOK). Les deux tableaux suivants illustrent ce point :

TABLEAU IX : Production minière (*ad valorem*)
du Pérou de 1530 à 1600¹

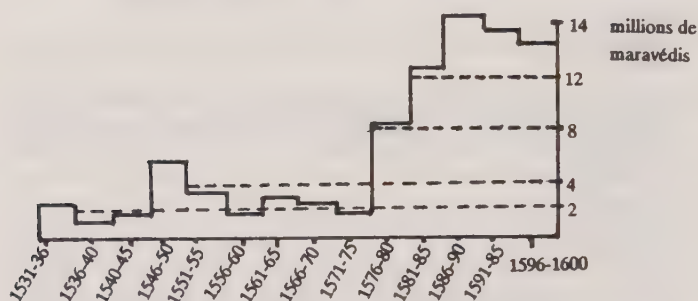


TABLEAU X : évolution des populations
amérindiennes de 1530 à 1600

ANNEES	CARAIBES (cycle de l'or de 1492 à 1540)	MEXIQUE AM. CENTRALE (conquis en 1519)	COLOMBIE (conquise en 1536-38)	EMPIRE INCAIQUE (conquis en 1533-36)
1492	1 à 1,5 millions			
1519	(?)	25,3 millions		
1523	(?)	16,5		
1536	0	(?)	100 %	8 à 10 millions
1548		6,3	(?)	(?)
1568-70		2,6	75 %	1,26 millions
1580		1,9	(?)	1,1
1590-95		1,3	(?)	0,9
1600		(?)	(?)	0,8
1605-10		1,0	(?)	0,7
1620		(?)	20 %	0,6

¹ D'après 1966 - JARA, Alvarado - Res ensayos sobre economia hispano-americana.

En Extrême Orient

Ici l'expansion européenne, réelle mais restreinte, loin d'altérer les héritages historiques antérieurs, semble au contraire contribuer à les dynamiser commercialement et monétairement à partir des ports d'exportation vers le monde arabe et l'Europe. Il est vrai que le phénomène, à travers les transitaires arabo-hindous, est ANTERIEUR à l'arrivée directe des Portugais : la Chine thésaurise ainsi 500.000 ducats vénitiens entre 1480 et 1500 (sans compter des larins perses, et des dinars arabes), signe que sa balance commerciale est excédentaire depuis longtemps. Ses exportations vers l'ouest arabo-européen après 1550 (directes par Liampo et Macao, indirectes par Malacca et Manille) ne modifient guère cet avantage initial, au contraire. Les seules inquiétudes pour les modèles traditionnels chinois et japonais viennent alors du prosélytisme religieux et idéologique des missionnaires catholiques dont le message risque de remettre en cause le confucianisme hégémonique des élites dirigeantes (au début du 17^{ème} siècle, 600.000 Japonais se sont convertis au christianisme).

En Inde du Sud, le grand commerce international et maritime, hindou, arabe et portugais, loin d'affecter les sociétés locales, les aide au contraire à se spécialiser encore plus dans des économies d'exportation : plantations d'épices, ateliers de textiles de luxe, pêcheries de perles, extraction de pierres précieuses.

Transitaires arabes et portugais, loin de contribuer à une quelconque "destruction des Indes orientales" accélèrent au contraire l'intégration des provinces proches des ports d'exportation internationale à entrer dans une précoce division internationale du travail -sans que la masse profonde des populations en soit particulièrement affectée. En retour, ils apportent ce qui manque le plus à cet Extrême Orient du 16^{ème} siècle : la monnaie prélevée sur les stocks monétaires fabriqués en Amérique espagnole, en Europe et dans le monde musulman proche-oriental. Au total 14% des productions exportables de cette Asie lointaine et littorale, transportées par Arabes ou Portugais, terminent en Europe au 16^{ème} siècle. Mais l'Europe n'a encore que 100 millions d'habitants quand cette Asie lointaine, elle, en a de 400 à 500 millions.

En Méditerranée musulmane

Les effets de l'expansion européenne sont ici différenciés et complexes. Non pas stoppée, mais ralentie par l'expansion turque en Méditerranée orientale, elle n'a guère les moyens d'affecter directement les forces productives et reproductives du Proche Orient

islamique -cela est peut être moins vrai pour le Maghreb, fortement soumis à la pression italo-espagnole.

Par contre, les trafics portugais dans les Océans pacifique et indien par le Cap de Bonne Espérance court-circuitent l'ancien monopole arabe du transit entre l'Orient et l'Occident. Sur les 14% des produits exportables prélevés sur l'Asie lointaine par l'Europe, désormais 7% doublent le Cap dans les cales portugaises et seulement 5a7% transitent par les Echelles du Levant. C'est dire que si le potentiel endogène de l'Islam méditerranéen n'est pas atteint par l'expansion européenne, son rôle de transitaire est réduit de plus de moitié -avec des conséquences probables, qui restent à analyser, dans la position des traditionnelles élites marchandes arabo-musulmanes des grands ports de transit (Alep, Le Caire, Alexandrie, etc...).

En Méditerranée chrétienne

Grâce aux travaux de Fernand BRAUDEL nous savons qu'au 16^{ème} siècle il se produit environ 145 millions de quintaux de blé dans cette région, dont 1 à 2 millions sont échangés commercialement une fois prélevée l'autoconsommation des régions productrices. Rapportées en équivalent valeur-argent ces quantités céréalières (stratégiques dans l'alimentation comme dans le commerce des populations méditerranéennes) représentent environ 875.000 tonnes équivalent-argent produites ; 5.000 à 7.000 tonnes équivalent-argent échangées (soit environ 1% de la production).

Or dans le même temps, les épices et les métaux précieux qui arrivent dans cette partie du monde par Lisbonne et par Séville représentent l'équivalent de 25.000 à 26.000 tonnes valeur-argent. Un calcul rapide permet donc d'évaluer que la découverte et l'exploitation des routes des Indes par les puissances maritimes de la Méditerranée occidentale (Portugal, Espagne, Gênes) permet de QUADRUPLER les valeurs marchandes échangées dans cette région, mais ne rapporte en définitive qu'une augmentation de 3% du produit régional intérieur brut (et encore, en le réduisant à la seule production céréalière commercialisable!).

En Europe

Rapportés à la production et à la population de TOUTE l'Europe - qui bénéficie indirectement, grâce à ses échanges avec l'Espagne et le Portugal, de l'arrivée des trésors d'Outre-mer - ce dernier chiffre tombe sans doute autour de 1% de la valeur marchande produite par l'agriculture et l'artisanat européens au 16^{ème} siècle.

Si donc on peut estimer que cette arrivée inédite des trésors d'outre-mer a favorisé l'essor des fiscalités (donc des Etats) et du commerce (donc des bourgeoisies marchandes) au 16^{ème} siècle en Europe en triplant ou quadruplant les valeurs échangeables et monnétarisables, on ne peut en déduire pour autant une totale et profonde transformation des conditions de la *production* en Europe, donc des rapports sociaux de la majorité rurale de la population européenne. L'or, l'argent, les diamants, les épices, les soieries ont contribué alors, en effet, à provoquer une "révolution des prix" (Hamilton), une inflation inouïe -mais seulement dans les secteurs où la monnaie et les échanges formaient la base des genres de vie : dans les minorités bureaucratiques, aristocratiques et marchandes de l'Europe.

Ne perdons jamais de vue que de 1500 à 1750, l'exploitation des mondes d'outremer rapporte en 250 ans à l'Europe, PAR TETE D'HABITANT : quelques pincés de sucre et d'épices, quelques grammes de thé, de café ou de cacao ; quelques centimètres d'étoffes d'Orient ; une à deux pièces de monnaie d'argent.

3/ DEUXIEME CONSEQUENCE : UNE ACCELERATION INEDITE, MAIS FINALEMENT LIMITEE, DU DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE EUROPEEN

a) Les développements économiques de l'Europe au 16^{ème} siècle

Gonflement monétaire : les apports métalliques de l'Amérique provoquent une monétarisation accélérée, favorisent la généralisation du marché, aident à la formation du capital. Toutefois, de 1500 jusque vers 1730, le capital déjà existant en Europe vers 1500, n'aurait augmenté que de 6 ou 7%.

Mercantilisme et productivité dans le secteur secondaire

L'Espagne et le Portugal, pour extraire la valeur ajoutée d'Outre Mer, doivent investir énormément dans leurs flottes et leurs forces armées. Toutefois, l'accès direct et prédateur à la valeur ajoutée sous les formes les plus primitives (commerce de traite, travail forcé des Indiens et des esclaves, tributazione indigène) ne les incite guère à développer leur production non traditionnelle.

Au contraire, l'Italie du Nord et l'Europe du Nord-Ouest, distancées dans la course à l'Outre Mer, cherchent à détourner une partie de l'afflux monétaire et des richesses qui se produit dans ces deux pays en devenant leurs fournisseurs de produits manufacturés.

Des villes comme Florence, Milan, Toulouse, Amsterdam, Anvers organisent donc des réseaux mercantiles et financiers vers la péninsule ibérique, et détournent ainsi à leur profit les "bonnes monnaies". Les nécessités de l'accumulation mercantiliste (des Etats, des entrepreneurs privés, des marchands-banquiers) stimulent donc, hors de la péninsule ibérique, un véritable PRODUCTIVISME, en particulier dans le secteur secondaire (artisanat, manufactures).

b) Les développements fiscaux-étatiques

Si la pression de la fiscalité directe des Etats européens sur leurs sujets semblent se stabiliser de 1400 à 1620 c'est, d'une part, à cause de l'augmentation du nombre des imposables (liée à l'essor démographique) ; c'est d'autre part parce que les Etats trouvent des ressources additionnelles en taxant l'augmentation des échanges mercantiles (*Le quinto real* de la couronne d'Espagne ; les taxes royales sur les exportations de laines des navires anglais vers les Flandres, etc...).

Bien entendu les pays qui profitent le plus de cette conjoncture au 16^{ème} siècle sont d'abord le Portugal et surtout l'Espagne (*Le "Siècle d'Or"* espagnol ce n'est pas seulement la littérature, la peinture, le renouveau d'un catholicisme militant ; c'est aussi les sommes considérables investies dans la première flotte de guerre et la première armée du monde). Ce sont aussi certains duchés italiens, les Etats pontificaux, les Pays Bas, la France, l'Angleterre, et certaines régions de l'Allemagne.

Au plan social le 16^{ème} siècle voit donc le renforcement de la place des militaires et des bureaucrates dans la société européenne ; l'accélération des différenciations sociales par la richesse monétaire y compris dans les classes dirigeantes (d'un côté : "Don Quichotte" ; de l'autre : "don Dinero") ; une crise induite des modèles de comportement et des valeurs éthiques qui les sous-tendent (vieux rapports hiérarchiques contre individualisme) donc une crise philosophico-religieuse (réforme protestante, contre-réforme du concile de Trente, agnosticisme, rationalisme critique) médiatisée et répercutée par la diffusion imprimée des écrits (10% des Européens savent lire vers 1600 et les divers ateliers d'imprimeurs ont lancé 120 millions de livres de 1500 à 1600).

c) Les limites perceptibles de ce développement européen vers 1580-1630

Deux symptômes d'un ralentissement, sinon d'un arrêt du mouvement d'expansion européenne après 1580 :

- le fléchissement des productions et des importations de l'Outremer, au moins jusqu'en 1630
- l'arrêt du mouvement de nouvelles découvertes après 1580.

Pourquoi ?

Des limitations internes à l'Europe occidentale

- L'expansion agro-démographique européenne ne suit pas le rythme de l'expansion commerciale extérieure
- Sauf aux Pays Bas et en Angleterre, les forces techniques (armes, navires, instruments, machine, convertisseurs énergétiques) n'évoluent plus beaucoup après 1580
- Le premier capitalisme financier reste fragile, comme le prouvent les faillites (des Függer en 1529) ou les déclinés (des Médicis après 1492) des grandes familles bancaires.
- Enfin le développement européen entre 1480 et 1580 exacerbe les contradictions internes à l'Europe, qui deviennent tragiques après 1580 : guerres de religion en France, en Allemagne, entre l'Angleterre et l'Espagne ; guerres sociales ("guerre des paysans" en Allemagne) ; guerres interétatiques (guerre de trente ans en Allemagne).

Des limites internes à l'économie-monde européocentrée (la crise des frontières périphériques).

- Dans les Indes occidentales, près de 80% du potentiel humain amérindien a été détruit depuis la Conquête, ce qui engendre en Amérique espagnole une véritable crise de production et de reconversion des structures sociales (consolidation d'une nouvelle féodalité latifundiste, recours à l'importation d'esclaves depuis l'Afrique).
- En Afrique, toujours impénétrée (sauf au Congo portugais, mais finalement de façon éphémère), où la

traite négrière accentuée sur les côtes, bouleverse les équilibres ethniques dans l'*hinterland*.

- Un peu partout, par l'incapacité des Européens à pénétrer depuis les côtes l'intérieur profond des continents ou à découvrir de nouvelles routes ou de nouvelles aires maritimes (l'Arctique, l'Antarctique, le Pacifique sud restent inconnus). En conséquence les Européens, transitaires maritimes mondiaux, ne parviennent pas à suivre le destin de leurs marchandises et de leurs monnaies dans l'intérieur encore inconnu des continents (Afrique, Asie, Islam, Prairie américaine, Amazonie).

Les limites externes imposées à l'économie-monde européenne (le ressaisissement des sociétés non-européennes)

Première expérience faite du contact avec les Européens en expansion de 1480 à 1580, beaucoup de sociétés non-européennes se ressaisissent et, selon le cas, se ferment à eux ou détournent à leur profit leurs marchandises. En Amérique du Nord, par exemple, des tribus indiennes s'adaptent au cheval d'origine espagnole ou échangent des fusils de traite, de groupe à groupe, par troc, jusqu'aux Montagnes Rocheuses (dont les Européens ignorent encore l'existence). Des royaumes africains se créent et se consolident en adoptant la culture du maïs et du manioc introduits par les Portugais sur les côtes. En Asie, sans doute 25% de la production métalliques des mines européennes de l'Amérique termine dans les caisses mandarinales ou princières de la Chine et de l'Inde, signe du déséquilibre de la balance commerciale entre l'Europe et l'Extrême Orient (dans un rapport de 1 à 8). En 1542, par exemple, en Inde SAR SHAH refrappe des monnaies espagnoles et portugaises en roupies. En 1590, la Chine dont la production monétaire est chroniquement déficiente, a déjà thésaurisé grâce à son commerce extérieur, l'équivalent de un million et demi de ducats. Ce trésor est constitué de réaux espagnols, piastres et pataques émises dans la colonie portugaise du Cap, larins perses et lingots d'or japonais (on le voit le mercantilisme colbertiste n'est pas seulement une invention et une pratique française!).

Cette véritable hémorragie monétaire qui s'effectue aux dépens de l'économie-monde européenne au profit des puissances de l'Extrême Orient n'est pas, à proprement parler, le "pillage du Tiers Monde asiatique", ni "l'échange inégal" -ou plutôt, s'il y a "échange inégal", il se fait alors aux dépens du système européen. Par où se fait-il ? Essentiellement par MANILLE, où l'argent mexicain arrive directement dans les vaisseaux espagnols armés à Acapulco pour solder les achats aux commerçants chinois. Par MALACCA, où

opèrent en convivialité concurrentielle, des marchands-armateurs arabes, malais, chinois, portugais.

Les Européens, vers 1580, viennent donc de constituer une économie-monde incomplète à l'intérieur de laquelle certes, ils ont le monopole des transits transplanétaires au long cours. Mais s'ils en tirent incontestablement des bénéfices pour l'Europe en extrayant des excédents substantiels de l'Amérique et de l'Afrique, on peut se demander si, dans le cas de l'Orient, islamique ou asiatique, ils ne travaillent pas finalement pour les autres. Le ressaisissement politique de certains Etats non-européens qui commencent à pratiquer un protectionnisme commercial vigilant (Empire ottoman, Perse, Inde du Nord, Chine, Japon) le laisse à penser.

Vers 1580-1630, les Européens dont on ne peut nier leur maîtrise du grand négoce maritime planétaire, buttent à la fois sur l'insuffisance du développement de leurs forces productives et de leurs stocks de capital, sur la fragilité des frontières périphériques de leur économie-monde (Europe orientale, Amérique, Afrique) et sur la solidité encore très vivace d'autres économies-mondes encore très autocentrées (turque, perse, islamico-indienne, chinoise, japonaise).

III - 1630-1730 : DES ECONOMIES MONDES QUI S'OBSERVENT A PARTIR DE LEURS POSITIONS RECIPROQUES ACQUISES VERS 1580

Le problème ici est de caractériser les positions réciproques des divers types de développement historique de la planète au cours de ce long 17^{ème} siècle (1580-1730), généralement présenté comme un très long siècle de dépression économique.

Depuis une cinquantaine d'années en effet, vers 1630 de nombreuses régions de la planète semblent en crise :

- *En Europe*, déclin des puissances ibériques, réapparition des famines et d'épidémies (la "peste noire"), ambiance de guerres permanentes (entre la France et l'Espagne, l'Angleterre et l'Espagne, protestants et catholiques, Guerre de Trente Ans, etc..;).

- *En Chine*, crise agro-démographique, troubles sociaux, invasion mandchoue et changement dynastique.

- *En Afrique*, ravages de la traite négrière.

- *En Amérique*, stabilisation difficile, et au plus bas, de la démographie amérindienne.

Vers 1730, au contraire, on assiste à une reprise générale de l'expansion mercantile et des inventions techniques en Europe et si les guerres continuent de s'y livrer, elles sont moins meurtrières (du moins jusqu'en 1792) que lors du siècle précédent.

1/ DES ECONOMIES-MONDES A CROISSANCE IRRÉGULIÈRE, LENTE, MAIS PROBABLEMENT GÉNÉRALE, PASSÉES LES CRISES DU DÉBUT DU 17^{ème} SIÈCLE

a) Stagnation ou reculs des indicateurs de développement hérités du 16^{ème} siècle

Le déclin ibérique en Europe entre 1620 et 1650

- *Chute des trafics d'Outremer* : ils ont été affirmés en leur temps par les travaux de HAMILTON et de P. CHAUNU. Malgré la révision récente de MORINEAU, celui-ci ne nie pas le déclin de ces trafics jusque vers 1650.

- *déclin militaro-naval de l'Espagne* : première puissance militaire et navale du monde vers 1580, celle-ci essuie une série de défaites graves contre l'Angleterre (désastre de "l'Invincible Armada") et contre la France (bataille de Rocroi).

- *déclin colonial-mercantile du Portugal* dans les Indes Orientales, supplanté par les Hollandais qui s'installent dans la plupart de leurs anciens comptoirs des Océans indien et pacifique, et en profitent pour créer leurs colonies du Cap et des Indes néerlandaises (Indonésie) ; pour débarquer au Brésil où ils accaparent jusque vers 1645 plus de 60% de la production sucrière du littoral du Nordeste.

Amsterdam se substitue à Lisbonne comme centre financier européen et devient la bourse du sucre mondial.

- au-delà du déclin ibérique : *stagnation de l'essor maritime européen* (à l'exception des Hollandais). Peu d'améliorations nautiques des navires (sinon les tonnages), peu de nouvelles découvertes maritimes. De plus les Européens continuent de se heurter aux concurrences efficaces de marines non-européennes :

- indo-arabe dans l'Océan Indien

- chinoise dans le Pacifique Nord, de Malacca à Manille et au Japon.

Déplacement des centres d'initiatives expansionnistes en Europe

- *Au profit de l'Europe maritime du Nord-Ouest*

Amsterdam (1600-1650), tête de lignes maritimes vers la Baltique et la Mer du Nord, vers le Cap et les Indes orientales ; vers les Antilles, le Brésil, la Nouvelle Amsterdam (future New-York).

La France (après 1630) : politique d'expansion maritime volontariste de Richelieu à Colbert, vers les Antilles, la Guyanne, le Canada, la Louisiane ; vers le Sénégal et Madagascar.

L'Angleterre (après 1650), lorsqu'elle triomphe de la marine hollandaise : vers la Mer du Nord et la Baltique ; vers l'Afrique ; vers les Antilles (les "West Indies") et l'Amérique du Nord (le "Western Design").

- *Au profit des puissances européennes continentales de l'Est*

Les Turcs qui s'emparent de Chypre (1571), de la Géorgie (1578), de la Crète (1669), de l'Irak et de la Perse (1683) et, la même année, assiègent Vienne.

Les Russes, bloqués au sud par les Turcs, au nord-ouest par les Suédois, se lancent à la conquête de leur "Far East" : le Caucase, l'Oural, la Sibérie, signent le traité de Nertchinsk avec la Chine en 1689, atteignent le Kamchatka en 1700.

b) Des dynamismes économiques variables, mais réels, surtout après 1650

Internes aux économies-mondes régionales

- *Les performances tributaires des paysanneries face aux besoins des Etats hégémoniques*

En Europe, lié aux besoins financiers insatiables des puissances engagées dans la Guerre de Trente ans : reprise de l'augmentation des impôts de capitation de 1620 à 1650

En France, la tendance se prolonge jusqu'au 18^{ème} siècle pour financer le volontarisme hégémonique de Richelieu et Louis XIV, d'où d'incessantes rebellions anti-fiscales.

Dans l'Empire Ottoman, probable alourdissement des impôts vers 1670-1690

En Chine, la nouvelle dynastie mandchoue alourdit la pression fiscale après 1650.

- Les essors manufacturiers

En Europe, manufacture d'Etat dans la logique du mercantilisme, essor de l'artisanat urbain et, ce qui est une nouveauté, de l'artisanat rural à domicile commandité par des marchands-entrepreneurs (Cf. GOUBERT, *Beauvais et le Beauvaisis*).

En Islam : montée des corporations artisanales exportatrices à Istambul, Tunis, Le Caire.

En Inde : Ibidem, pour l'exportation ou pour la consommation de luxe des cours princières.

En Chine : essor des mines de cuivre du Yunnan, des arsenaux, des chantiers navals, des ateliers de porcelaine et de soieries.

Au Japon : essor de l'artisan fabriquant d'armes (blanches ou à feu) et de soieries (techniques importées récemment de Chine);

Dynamismes mobilisés par et pour l'économie mondiale

- *Industries artisanales d'exportation* : non seulement en Europe, mais en Islam, en Chine (qui exporte vers le Japon, Malacca et Manille, soieries, laques, porcelaines, cotonnades de Nankin, bibelots d'art, ...), en Inde (qui exporte, par l'intermédiaire de la Compagnie hollandaise des Indes, plus de 600.000 cotonnades de luxe (indiennes, cachemires, calicots) vers l'Europe entre 1680 et 1690.

- *agricultures spéculatives d'exportation* : la Chine exporte du thé et de la soie grège vers le Japon et l'Europe ; l'Inde 5000 à 6000 tonnes de poivre (le quart de toute la production asiatique), le Yemen 10.000 tonnes de café vers 1690 ; le Brésil qui détient le quasi monopole mondial de

la production de sucre jusque vers 1680 ; l'Afrique l'ivoire et les bois tropicaux (... et les ESCLAVES !) ; l'Amérique espagnole : l'indigo, la cochenille, les cuirs, le cacao.

c) Un 17^{ème} siècle mondial à revisiter

De ce qui précède il apparaît donc que, passée la crise de 1620 à 1650, loin d'être un siècle d'effondrement économique généralisé, le 17^{ème} siècle pourrait bien être au contraire, surtout dans sa deuxième moitié, un siècle de réaménagements et de consolidations économiques lentes, irrégulières, mais réelles qui préparent la reprise d'expansion du 18^{ème} siècle. En fait, sous l'enveloppe d'une économie marchande planétaire encore incomplètement mondialisée et de croissance faible, on assisterait à des *relocalisations* des initiatives développementalistes dans les sociétés qui ont échappé aux destructions du 16^{ème} siècle.

Cela expliquerait à la fois le succès des mercantilismes, européens ou extra-européens, au 17^{ème} siècle. Cela expliquerait aussi ses reclassements géo-politiques, idéologiques et sociaux.

2/ LES DEVELOPPEMENTS SOCIETAUX DU 17^{ème} SIECLE

Car finalement ce siècle réputé "dépressif" se révèle à l'analyse prodigieusement novateur puisqu'il voit la montée en puissance de l'esprit scientifique en Europe ; la redistribution des hégémonies régionales en Orient ("fermetures" de la Chine et du Japon, "ouvertures" du Grand Turc ou du Grand Mogol, "consolidation" russe en Orient) comme en Occident (affirmation des puissances hollandaise, suédoise, anglaise, française). Mais là où son apport est peut être le plus original, c'est dans le domaine de l'invention ou de la consolidation des rapports sociaux de production ou d'échange.

a) Consolidations ou inventions agraires

Crises et redémarrages des paysanneries tributaires

Partout triomphent des Etats tributaires et mercantilistes qui, lors de leurs épisodes d'expansion militaire, pressurent leurs paysanneries traditionnelles mais ont intérêt à terme, sous peine de "tuer la poule aux oeufs d'or", à ménager leur reproduction physique et économique. C'est pourquoi on assiste à des tentatives de stabilisation des paysanneries lorsque les paroxysmes des conflits sont apaisés : en Chine, après 1650, dans l'Empire ottoman après 1690, en Europe entre 1630 et 1680. En Amérique l'Espagne, grâce à sa tenace politique de

"réductions indigènes" poursuivie depuis 1570 réussit à stabiliser enfin le déclin démographique de ses populations amérindiennes après 1650 (en attendant leur redémarrage démographique après 1720-1750). Sur ce plan il est par contre très difficile (Cf. Catherine COQUERY-VIDROVITCH) de mesurer les effets destructeurs de la traite négrière sur les paysanneries africaines dans la période : probablement très différenciés selon les régions dont, les unes, se désertifient, d'autres au contraire -régions refuges- se densifient.

Extension des agricultures spéculatives domaniales latifundistes

Sur les frontières agricoles en expansion de l'économie-monde européocentrée, l'agriculture domaniale-latifundiste accomplit un véritable "boom" au 17^{ème} siècle, soit sous sa forme néo-féodale, soit sous sa forme esclavagiste.

- *Les frontières agricoles du second servage en expansion* : en Europe orientale chrétienne ou turco-musulmane (Prusse, Pologne, Hongrie, Pays Slaves, Balkans chrétiens ou turcs, Russie, Sibérie) l'enveloppe mercantiliste européo-centrée exige de contraindre des populations mobiles et de faible densité à une véritable seconde féodalité induite par l'économie de marché, car c'est l'unique moyen d'obtenir au moindre coût d'investissement et de salarisation le maximum d'excédents (avant tout céréaliers) exportables.

Un processus tout à fait semblable est en train de se produire, pour les mêmes raisons, aux dépens des populations amérindiennes raréfiées par les hécatombes démographiques du 16^{ème} siècle espagnol. L'*hacienda* hispano-américaine, de ce point de vue, ressemble donc comme une soeur au *latifundium* de l'Europe de l'Est.

- *Le boom de l'esclavage des plantations tropicales* : les Portugais au Brésil ; les Français, les Anglais, les Hollandais et les Espagnols dans la zone des Caraïbes, afin de produire le sucre de canne, l'indigo, la cochenille, le coton, le tabac, mettent en production de grandes plantations esclavagistes qui fixent d'énormes quantités de population noire prélevée par la traite négrière sur les côtes de l'Afrique.

Une variante : les plantations utilisant des travailleurs forcés sous la contrainte fiscale dans d'autres zones tropicales, productrices d'épices (Indes néerlandaises, plantations de poivre et de vanille en Inde du Sud,

plantations de café en Arabie, de cacao sur la côte pacifique du Guatemala).

Au total, dès le 17^{ème} siècle, ce sont des millions de personnes qui sont victimes de ces formes très coercitives de mise au travail. Elles assurent la base du mercantilisme extractif pratiqué à l'échelle planétaire. Elles vont peser lourd sur le destin social et politique des régions affectées en fixant des formes de sociabilité discutables, mais difficiles à faire évoluer jusqu'à la fin du 20^{ème} siècle.

b) Consolidation des couches intermédiaires liées aux marchés monétaires

A cause de l'extension du mercantilisme dans les sociétés constituées de communautés paysannes non totalement asservies, émergent des couches d'intermédiaires *ruraux* qui entretiennent un rapport direct au marché monétaire et en profitent pour se constituer à terme un statut social différencié du reste de la masse paysanne communautaire. En Europe ce sont les métayers, fermiers, "laboureurs" (paysans aisés possédant un train de culture complet à titre privé : chevaux, charrue, etc...) mais aussi les commerçants et artisans de village, voire de véritables paysans enrichis au point de devenir des bourgeois de campagne (type : Georges Dandin de Molière). C'est sans doute en Europe que ces couches rurales aisées sont les plus développées ; mais on en trouve des équivalents dans certaines régions de l'Asie ou de l'Islam.

Dans les *villes*, également liés à la généralisation de l'économie de marché, se renforcent les agents du développement monétarisée : échoppiers, artisans, commerçants... mais aussi tout un prolétariat à gages (domestiques, compagnons-artisans)... et tout un lumpen prolétariat gonflé des exodes des campagnes en crise, foyer de vagabondage et de délinquance, dont le 17^{ème} siècle en Occident est justement le moment de son "grand enfermement" dans les hospices et prisons (Cf. Michel FOUCAULT). Aux costumes et coutumes près ces catégories sociales urbaines sont celles de toutes les villes branchées sur les échanges marchands : Londres, Amsterdam, Paris, Marseille, Naples... mais aussi Istamboul, Le Caire, Delhi, Canton, Pékin, Mexico.

3/ L'ACCUMULATION UNIVERSELLE DU CAPITAL MARCHAND

Même mal connectées, les diverses grandes économies-mondes pratiquent toutes, pour leur compte ou en rapport avec l'économie-monde européocentrée, des stratégies d'accumulation des richesses quelquefois impressionnantes au 17^{ème} siècle.

a) L'autonomie mercantile-tributaire des économies-mondes orientales

Nous évoquons ici toutes les grandes formations économico-culturelles relativement autonomes qui s'étendent de l'Empire Ottoman au Pacifique. Au 17^{ème} siècle, les Ottomans, les Perses, le Grand Mogol, la Chine, le Japon.

LA CHINE ET LE JAPON

Selon le père jésuite Gonzalez MENDOZA, le tribut payé annuellement à l'Empereur de Chine par ses sujets au début du 17^{ème} siècle se caractérisait ainsi :

2.000 tonnes de soie brute (4 fois la consommation de l'Europe à la même époque)

200.000 pièces de soierie (on en tributait 27.000 à la fin du 13^{ème} siècle, soit une augmentation de 740% en trois siècles)

1.500.00 cotonnades de luxe (type "nankins").

Sur cet exemple, on comprend donc que la plus grande économie tributaire du monde démontre alors des capacités productives secondaires (textiles de luxe) et primaires (soie brute, grain) et des taux d'accumulation au moins égales, sinon supérieures, à ce que réalise le capitalisme mercantile européen au même moment.

Cela n'empêche d'ailleurs pas, ni en Chine, ni au Japon, l'existence déjà ancienne de bourgeoisies mercantiles dont les capacités et les techniques d'échange sont au moins aussi performantes que celles de la plupart de leurs homologues européennes : grands négociants de Tokyo, du Hunan, du Xin'han ; banquiers du Shan Xi qui pratiquent la lettre de change (sur papier) depuis le 2^{ème} siècle av. J.C. ; commerçants-armateurs du Quanzhou, du Zhang-zhou, de Kyoto. Tous s'appuient sur les énormes trafics du Japon et de la Chine : intérieurs (par le Grand Canal impérial ou par la route Tokyo-Kyoto) et extérieures à très longue distance :

- par jonques entre la Chine et le Japon, ou vers Manille, Malacca, Ormuz, Sumatra

- par caravanes, vers la Mongolie, la Sibérie, la Mandchourie, le Tibet, le Sin Kiang, l'Inde.

Toutefois, ces activités mercantiles ne sont rendues possibles que grâce à l'extraordinaire productivité fiscale d'un prélèvement "capillaire" opéré sur l'immense majorité paysanne artisanale pauvre mais nombreuse de la population (en zone de riziculture inondée les densités humaines atteignent déjà 200 à 300 h/km² au 17^{ème} siècle). Les "bourgeoisies" marchandes financières de l'Extrême Orient restent donc en définitive des sous-traitantes dépendantes d'Etats centralistes forts, capables de contrôler rigoureusement l'espace économique des "économies-mondes" chinoise et japonaise. Ces "bourgeoisies" extrême orientales disposent donc de possibilités d'accumulation très réelles, mais *sans autonomie sociale et politique face au pouvoir politique* -ce qui fait toute leur différence avec leurs homologues européennes qui, à la même époque, mettent à profit toutes les possibilités transnationales offertes par un univers chrétien fragmenté en petites unités politico-territoriales et une "économie-monde" déjà mondialisée mais non unifiée politiquement.

Enfin depuis la fin du 16^{ème} siècle, et expérience faite du premier contact avec les Européens arrivés là depuis 1550 (en particulier les Portugais) la tendance des élites dirigeantes chinoises et japonaises est au protectionnisme et au renfermement. Certes les conseillers jésuites continuent d'accéder par exemple au Conseil d'Astrologie des Empereurs de Chine, mais l'accès DIRECT des commerçants européens aux ressources du territoire et des évangélisateurs chrétiens aux populations est désormais interdit -réaction inévitable devant leurs succès commerciaux et religieux (au début du 17^{ème} siècle : 600.000 Japonais sont convertis au christianisme). Désormais les Européens sont cantonnés en des points précis et facilement contrôlables par les autorités indigènes : les commerçants portugais à Macao, les commerçants hollandais (interdits de fouler le sol sacré de l'Empire du Soleil Levant) sur le radeau au large de Kiou Siou ; les savants jésuites près de la personne de l'Empereur. Cette "fermeture" de l'Extrême Orient durera jusqu'en 1840-1853.

L'INDE

L'Inde du Sud, traditionnellement ouverte au commerce maritime et politiquement fragmentée, reste largement intégrée à l'économie-monde européenne. Cela explique l'existence de compagnies de marchands-armateurs-capitalistes (forts semblables à leurs homologues de Venise) où se côtoient Hindous, Arabes, Européens et Chinois. Ces bourgeois sont aussi des marchands-entrepreneurs qui, pour alimenter leurs exportations, commanditent et

financent la production intérieure (plantations de poivre et d'épices, ateliers ruraux et urbains de cotonnades), en particulier sur la Côte de Coromandel. Toutefois, ces "cycles de reproduction productiviste du capital" restent des cycles très courts (sur un an, le temps d'une campagne agricole), comme en Europe au même moment -ce qui les rattache au capitalisme mercantiliste, non au capitalisme entrepreneurial agro-industriel. Enfin ce capitalisme de l'Inde du Sud, capable d'exporter 600.000 cotonnades de luxe vers l'Europe entre 1680 et 1690, dépend totalement pour ses exportations des transitaires européens qui ont constitué leurs "Compagnies des Indes orientales" - anglaise, française, hollandaise- parmi lesquelles la Compagnie hollandaise accapare 50% des exportations de l'Inde mercantile.

En Inde du Nord, par contre, unifiée vigoureusement par la dynastie mogole, la situation est alors assez semblable à la Chine et au Japon : intenses trafics caravaniers intérieurs le long de routes bordées d'arbres ; innombrables boutiquiers, colporteurs, artisans -mais rigoureusement contrôlés par le système des castes et commandités avant tout par la consommation des cours princières et leurs besoins fiscaux-tributaires. Globalement les échanges entre l'Europe et l'Inde ne sont pas encore inégaux, mais tendent à le devenir insensiblement à cause du monopole européen du transit maritime. Quant à la capacité productiviste : loin d'être détériorée, elle est au contraire stimulée par la demande mercantiliste européenne ET indigène.

LA MEDITERRANEE ISLAMIQUE ET LE PROCHE ORIENT

On a dit que le Coran détournerait les musulmans de l'activité productiviste et de l'accumulation capitaliste en favorisant la thésaurisation des richesses créées au profit de la consommation de luxe des élites dirigeantes ou de l'immobilisation des biens aux mains des fondations pieuses et des confréries religieuses. Cela expliquerait qu'entre 15^{ème} et 18^{ème} siècles ne surgiraient pas des Médicis ou des Függer au Proche Orient. Cette thèse très discutable et très discutée (Cf. Maxime RODINSON - *Islam et capitalisme*) ne tient guère compte de l'existence attestée au 17^{ème} siècle de bourgeoisies marchandes musulmanes dont les activités n'ont rien à envier à la plupart de leurs homologues européennes contemporaines. En 1700-1710 par exemple, les "commis" (grands négociants) d'Ispahan possèdent chacun un capital de 60.000 à 80.000 écus. Entre 1700 et 1720 au Caire, les "Saraïbis" (*ibidem*) capitalisent plus d'un million de piastres. Un peu plus tard, entre 1748 et 1752, le capital comparé des "sociétés de personnes" (compagnies marchandes) constituées au Caire et à Marseille (évaluées d'après les documents de successions testamentaires) s'établit EN MOYENNE autour de 45.000 livres à Marseille ; de 38.000 à 50.000 livres au Caire. "L'infériorité"

capitalistique du mercantilisme musulman face au mercantilisme chrétien est donc loin, alors, d'être évidente -non plus qu'à Istanbul, capitale turque, comparée à Paris en 1637 :

TABLEAU XI - Caractéristiques des marchés métropolitains de Paris et Istambul en 1637		
RUBRIQUES	PARIS	ISTAMBUL
Population urbaine	450.000 h	700.000 h
Rayon des approvisionnements pour le marché urbain	150 à 200 km	500 km
Nombre de transporteurs professionnels	1.800 ¹	15.800 ²
Consommation de grains	116.000 t	208.000 t
Consommation de boeufs	40.000	199.000
Consommation de moutons	358.000	6.853.000
Consommation de poissons	240 millions	250 millions
Consommation de vin	14.400 hl	0
Consommation de café	0	2.500 t
¹ à Paris : - 1.200 valets charretiers + 600 voituriers + barges sur la Seine ² à Istambul : - 1.000 marchands de blé ; 2.000 de bétail ; 400 de riz - 8.000 "paramas" + 7.000 "caïques" + 800 "mahones"		

Non plus qu'entre Marseille et Surat (en Inde) en 1680, si l'on en juge par la manière dont se négocie à quai les cargaisons à peu près équivalentes de deux navires marchands.

**TABLEAU XII - Négociation à quai
des cargaisons maritimes à Marseille et Surat en 1680**

RUBRIQUES	MARSEILLE	SURAT
Nom du navire En provenance de :	"Sainte Claire" Alexandrette	"Royal James" Bristol
Nombre de colis	500	800
Nombre de négociants associés en "compagnie" pour l'opération	65	70
Nationalité de ces marchands	Français	Indiens, Arabes, Chinois

Donc, au niveau du mercantilisme "ordinaire", on observe sur ces exemples concrets que les performances financières et marchandes ottomanes, arabes ou indiennes égalent encore largement celles de l'Occident chrétien au 17^{ème} siècle et que le développement du mercantilisme semble un fait général dans les diverses économies-mondes interconnectées par les transitaires maritimes européens. Si, donc, il y a une éventuelle "supériorité" capitaliste de l'Occident au 17^{ème} siècle, c'est à un autre niveau d'analyse qu'il faut la chercher.

b) Le capitalisme européen mobilisé dans l'exploitation maritime-mercantile de l'économie-monde européenne héritée du 16^{ème} siècle

L'originalité du développement mercantile de l'Europe au 17^{ème} siècle, c'est sa capacité à mobiliser les stocks monétaires accumulés en Europe depuis la fin du Moyen Age pour constituer un "super-capital" marchand-financier destiné à exploiter les ressources disputées (entre Européens) de l'économie-monde qui s'est constituée entre 1480 et 1580 -et dont les dimensions changent peu jusqu'à la fin du 18^{ème} siècle.

BANQUES ET BANQUIERS

Prolongeant, en les amplifiant, certaines traditions capitalistes fini-médiévales (celles des Függer, des Médicis, des Jacques Coeur, des marchands-armateurs vénitiens), le 17^{ème} siècle voit la montée en puissance d'un Samuel Bernard (financier de Louis XIV) ou de la Banque de Rialto (fondée à Venise en 1586). A la jonction des besoins de l'Etat et du grand capitalisme financier, municipal ou privé, se créent également des banques "nationales" : Banque d'Amsterdam en 1609, Banque d'Angleterre en 1694. Mais les plus brillantes réussites capitalistes du 17^{ème} restent, malgré tout, les créations de grandes

compagnies commerciales-maritimes "à charte" (licence de l'Etat) et de grandes compagnies d'assurance maritime.

COMPAGNIES COMMERCIALES ET ASSURANCES MARITIMES

La Compagnie hollandaise des Indes Orientales, fondée en 1602 par réunion de 200 actions de 3.000 florins chacune souscrites par 6 villes hollandaise, prospère au point d'augmenter son capital à 6 millions de florins en 1650 (capital x 10 en un demi-siècle) et le prix de ses actions à 16.950 florins chacune (x5,65).

Incités par cet exemple et stimulés par la politique volontariste de Richelieu et Colbert, les Français créent à leur tour leur "Compagnie des Indes orientales" à partir de Lorient en 1664, leur "Compagnie du Levant" (Marseille) en 1670, leur "Compagnie du Nord" pour l'exploitation commerciale de la Mer du Nord et de la Baltique.

Les Britanniques, en pleine ascension maritime après 1650, créent également leurs compagnies "du Levant", des "Indes orientales", "de la New River" (vers l'Amérique du Nord) "d'Afrique", "de la Baie d'Hudson". Vers 1690, l'avance capitaliste britannique se confirme par l'existence de 140 compagnies d'assurance maritime qui totalisent un capital par actions de 4.250.000 £ ; dont 6 (Baie d'Hudson, New River, Million Bank, Banque d'Angleterre, Compagnies d'Afrique et des Indes orientales) totalisent à elles seules 3.220.000 £.

c) Aux frontières de l'économie-monde européocentrée

Tel est donc le "super-capitalisme" marchand-financier qui s'organise en Europe au 17^{ème} siècle et lui donne, en effet, une "avance" sur les mercantilismes non européens en lui permettant de gérer les échanges maritimes à très longue distance et à très hauts profits effectués avec ce qui est, déjà, la "périphérie" de la nouvelle économie-monde.

LES FRONTIERES COLONIALES ET LE SYSTEME DE L'EXCLUSIF

Espagnoles : la "Casa de la Contratacion", centrée à Séville, détient le monopole des échanges d'import-export avec l'Empire, relayée par les "Tribunaux des Consuls" de Lima et de Mexico. Ceux-ci sont chargés de collecter les richesses exportables régionales (argent, or, épices, cuirs, plantes tinctoriales, etc...) pour les expédier exclusivement à la métropole et, en retour, de distribuer les

"marchandises de Castille", importées exclusivement de la métropole (même si celle-ci les a, auparavant, importées du reste de l'Europe).

Les Tribunaux du Consulat doivent également organiser des trafics transrégionaux extramétropolitains (Lima avec Panama, le Chili, le Rio de la Plata ; Mexico avec l'Amérique Centrale et Manille), ce qui implique une rétention en Amérique d'une partie des ressources capitalistiques pour armer les navires, frapper les monnaies, organiser la production, consolider la propriété des moyens de production. Cela expliquerait la baisse des trésors américains arrivés en métropole au 17^{ème} siècle... et la "créolisation" des économies coloniales (*haciendas*, essors urbains).

Portugaises : l'empire atlantique du sucre portugais (Açores, Madère... mais surtout Brésil : au total, 90 % de la production mondiale) fait la prospérité de la "Casa de Contratação" de Lisbonne, bien plus que les factoreries et comptoirs de l'Afrique et de l'Océan indien progressivement perdus au profit des Hollandais.

Hollandaises : Après la tentative finalement manquée d'un empire hollandais au Brésil (vers 1644, au moment de son effondrement, la bourse commerciale du sucre d'Amsterdam négocie 60% du sucre brésilien passé sous contrôle hollandais) l'effort se reporte vers le commerce Baltique et surtout vers la route maritime des Indes orientales reprise aux Portugais. Bien implantés au Cap, en Inde, en Indonésie -et seuls intermédiaires avec le Japon- les Hollandais développent donc l'importation des porcelaines et des épices et pratiquent, dans les îles de la Sonde, un système d'exploitation coloniale mixte : traite commerciale et exploitation fiscale de la main-d'oeuvre réduite au travail forcé sur les plantations d'épices.

Britanniques : après 1650, les Britanniques, implantés dans les Antilles (Jamaïque, Guyanne) et en Amérique du Nord, chassent les Hollandais de la Nouvelle Amsterdam (New York). Ils développent l'économie esclavagiste de plantation (sucre à la Jamaïque ; coton, tabac en Virginie) ou exportent une économie de peuplement fondée sur le travail agricole et artisanal libre (Nouvelle Angleterre). Mais dans les deux cas, ils imposent eux aussi le système de l'exclusif colonial.

Françaises : même variété de "modèle" colonial pour les Français qui imposent en Amérique :

- l'économie de traite avec les tribus semi-nomades (Guyanne, Louisiane)

- la plantation esclavagiste sucrière (Saint Domingue, Guadeloupe, Martinique)
- la colonisation de peuplement par des hommes "libres" (Québec).

LES POINTS DE CONTACT AVEC LES AUTRES ECONOMIES-MONDES

Aux limites extrêmes de l'économie-monde européocentrée se trouvent des lieux de passage par où transitent ses échanges avec les autres économies-mondes qu'elle ne parvient pas encore à pénétrer. Le mercantilisme européen y entretient un réseau d'agents commerciaux, de facteurs-traitants, de consuls, eux-mêmes en contact avec des courtiers et des *compradores* indigènes -comme nous venons de le voir dans le cas de la "Compagnie des Indes orientales" britanniques en 1680 à Surat. Cette présence est en général ratifiée par des traités diplomatiques ou commerciaux avec les autorités indigènes (rois nègres ou sultan ottoman) qui, dans la plupart des cas, gardent un contrôle strict sur les échanges (douanes, rites de troc, etc...). S'égrenent ainsi au long des côtes de l'Islam arabo-musulman, de l'Afrique, de la Baie d'Hudson, de l'Océan indien, un feston de légations, factoreries, comptoirs qui sont en quelque sorte les terminus de l'économie mondiale gérée par les grandes compagnies à charte européenne. Le cas extrême étant sans doute ce radeau de Kiou Siou où sont condamnés à vivre à l'étroit, quelquefois dans des conditions humiliantes, les marchands hollandais au large du Japon.

AU-DELA DE CES FRONTIERES EXTREMES DU COMMERCE EUROPEEN

commencent les autres économies-mondes, inaccessibles ou politiquement protégées. Elles échappent, non pas aux marchandises ou aux monnaies européennes, mais au contrôle que les Européens peuvent exercer sur le destin de ces marchandises et de ces monnaies. C'est ainsi que des perles de verre fabriquées à Venise ou en Bohême courent de tribu en tribu jusqu'au cœur de l'Afrique noire ; ou des fusils de traite jusqu'aux Montagnes Rocheuses dont l'Europe ignore l'existence jusqu'au voyage d'exploration de Cavalier de la Salle.

Dans ces espaces inconnus ou méconnus quelques Européens s'aventurent pourtant quelquefois : voyageurs-ambassadeurs qui pénètrent pour un an la Perse ou l'Empire du Grand Mogol, missionnaires, évangélistes en Amazonie ou en forêt équatoriale africaine, marchands-aventuriers, flibustiers et pirates. Généralement, ils agissent seuls, ou presque. Quelquefois, ils agissent en concurrence aventureuse avec des homologues d'autres économies-mondes (les

marchands-cosaques de Sibérie avec les Chinois ; les flibustiers de l'Océan indien avec les pirates malais ou arabes, etc...). Mais, ponctuelle et hasardeuse, cette activité s'exerce dans les confins (continentaux ou maritimes) des économies-mondes et son bilan économique est finalement fort limité.

d) Le développement mercantile européen dans l'espace a-t-il, au 17^{ème} siècle, des équivalents non européens ?

A l'échelle planétaire et mondialisée : *non*. A l'échelle macro-régionale (transnationale) : *oui*. C'est-à-dire que certaines économies-mondes non européennes, elles aussi, sont en expansion au-delà de leurs propres limites historiques acquises. Quelques exemples :

- *l'expansionnisme maritime musulman* en Méditerranée et dans l'Océan Indien. Les Barbaresques de Tanger, Alger et Tunis menacent non seulement les marines chrétiennes au plan naval, mais organisent des trafics commerciaux du Caire au Sénégal (exportations de chéchias de Tunis), de Naples à Istanbul. Quant à la puissance turque, elle est aussi navale (au point d'obséder le Gêronte des "Fourberies de Scapin" de Molière).

Dans l'Océan Indien les marchands-corsaires arabes de la Mer Rouge, de Mascate, d'Ormuz, sillonnent la mer de Malacca à Zanzibar, de Madagascar à Ismaïlia. Depuis longtemps ils ont établi (comme les Portugais et les Hollandais) des comptoirs hors de leur zone culturelle (en Afrique orientale, en Inde) et participent ainsi à la consolidation mondiale de la nappe de développement mercantiliste sur la planète.

- *L'expansionnisme commercial terrestre musulman*, souvent caravanier, à travers les déserts "chauds" de l'Afrique ou les déserts "froids" de l'Asie centrale, se poursuit également au 17^{ème} siècle et continue d'islamiser de nouvelles populations non arabo-musulmanes à l'origine (africaines sub-sahariennes, asiatiques).

- *L'expansionnisme commercial chinois*, maritime -de la Mandchourie aux îles de la Sonde, des Philippines et du Japon à Malacca et Ormuz- et terrestre -jusqu'aux confins de la Russie, de la Perse, de l'Inde du Nord. Par ses dimensions et par la population touchées : il y a là une économie-monde en expansion au-delà de ses propres limites culturelles qui concerne la moitié de l'humanité - c'est-à-dire *plus* que ce qu'est, au même moment,

l'économie-monde planétaire incomplète gérée par les Européens.

e) Bilan du développement mercantile mondial au 17^{ème} siècle

Au terme de ce tour du monde rapide nous voyons donc, dès qu'on abandonne un point de vue exclusivement européocentriste, que le 17^{ème} siècle, loin d'être un siècle économiquement dépressif, est au contraire un siècle d'extension des échanges dans *toutes* les grandes économies-mondes : en somme un siècle d'*expansion* et de consolidation de la forme "marchandise" dans des sociétés qui, jusqu'alors, l'ignoraient, ou presque (sibériennes, esquimaudes, indo-américaines, africaines côtières, insulindiennes, etc...). C'est dire qu'aux formes traditionnelles d'échanges et de prélèvement des excédents (rente foncière, rente tributaire, troc, traite, commerce administré) se superposent les formes de l'échange marchand et monétaire dans des proportions qui deviennent importantes -bien qu'encore difficiles à mesurer avec précision. Cela a pour conséquence de consolider des couches sociales INTERMÉDIAIRES liées au marché et aux monnaies, donc (par définition) spéculatives : marchands, armateurs, transitaires mais aussi marchands-entrepreneurs, agriculteurs spéculatifs, artisans et manufacturiers -en Europe, bien sûr, mais également hors d'Europe (en Islam, en Asie, en Amérique du Nord, en Amérique ibérique). De ce point de vue, et passées les grandes crises socio-démographiques et socio-politiques du début du siècle, *le 17^{ème} siècle apparaît en définitive comme une grande avancée de l'accumulation primitive du capital* -sous ses formes traditionnellement foncières et tributaires, mais aussi sous sa nouvelle forme marchande et financière.

Attention toutefois : il ne s'agit encore que des progrès du *mercantilisme*, pas des progrès du mode de *production* capitaliste. Car cette expansion mondiale différenciée de la nappe de développement mercantiliste n'opère que sur les seuls excédents mobilisables de sociétés encore très majoritairement rurales et tournées d'abord vers leur propre auto-reproduction. Plus de 95% de la population mondiale indirectement concernée par ces progrès de l'échange marchand ne libère pour le marché que moins de 1% de sa production -dont moins de 0,001% est réellement entraînée dans le circuit des échanges mondialisés gérés par les marchands européens ou leurs homologues indigènes. Il est difficile, dans ces conditions, de parler déjà d'un capitalisme mondial triomphant hors de ce 1% de la production mondiale réellement mercantilisée à moyenne ou longue distance. Ce 1% suffit à généraliser dès le 17^{ème} siècle l'IDEE d'une économie mondiale marchande et monétaire (reprise, en particulier, chez les

théoriciens du mercantilisme). Il ne suffit pas à créer des rapports sociaux capitalistes de production.

Cela est tellement vrai que, au plan social, les innovations du 17^{ème} siècle CRÉÉES par le capital mercantile sont, justement, spéculatives MAIS précapitalistes : travail forcé colonial, second servage, esclavage de plantation, artisanat à domicile -toutes formes sociales caractéristiques de l'accumulation primitive du capital, non de la transformation des rapports sociaux par investissement massif du capital dans la production.

Il reste que vers 1700-1720 fonctionnent dans le monde -dans l'économie-monde européocentrée comme dans les économies-mondes indépendantes mais qui lui sont plus ou moins connectées- des rapports économiques marchands qui, *grosso modo*, subsisteront (maximisés mais peu modifiés) jusque vers 1850. Pas d'anachronisme donc : si l'Europe mercantile du 17^{ème} siècle "pille" déjà les frontières périphériques de son économie-monde (ses empires coloniaux), elle ne le fait qu'au prix de rapports sociaux volontairement précapitalistes et, somme toute, prédateurs et de basse productivité. Quant au reste du monde, elle est encore bien incapable d'y exporter son "modèle" même si des forces indigènes y travaillent à promouvoir, pour leur propre compte et en rapport médiatisé avec les Européens, certaines ambitions mercantilistes. Le 18^{ème} siècle ne fera que prolonger, en les amplifiant mais sans les transformer substantiellement, ces tendances du 17^{ème} siècle.

IV - EXPANSION ET INTENSIFICATION DE CE MODELE MONDIAL DE DEVELOPPEMENT MERCANTILE AU 18^{ème} SIECLE

Considéré dans la longue durée du développement de la nappe maritime-mercantile qui recouvre progressivement la planète à l'initiative de l'Europe de 1450 à 1950, le 18^{ème} siècle ne fait qu'étendre et intensifier des rapports mondiaux de production et d'échanges déjà mis en place à la fin du 17^{ème} siècle, sans rupture soudaine et notable.

Sous cette apparence de relative stabilité de l'ordre économique mondial, l'Europe accélère pourtant sa progression mercantile-maritime -ce qui provoque en son sein une exacerbation des conflits entre puissances prétendant à l'hégémonie sur cette économie-monde européocentrée en expansion.

1/ EXPANSION DE L'ECONOMIE-MONDE DIRECTEMENT GEREE PAR L'EUROPE AU 18^{ème} SIECLE

Un facteur historique décisif va aider l'Europe au 18^{ème} siècle : son expansionnisme militaro-politique ne va se heurter à aucun autre expansionnisme du même type hors d'Europe jusque vers 1950-1960. En effet, le siège de Vienne par les Turcs (et son échec) en 1683 est sans doute, pour deux siècles et demi, la dernière manifestation d'un expansionnisme militaro-politique non occidental.

a) Confirmation et reprise de l'expansion européenne au 18^{ème} siècle

FACTEURS INTERNES

- *Un développement démographique continu*, particulièrement en France, qui soutient la comparaison avec celui de la Chine.

TABLEAU XIII : Populations comparées de l'Europe et de la Chine au 18 ^{ème} siècle (en millions d'habitants)			
ANNEES	1700	1750	1790
CHINE	130	145	(250)
EUROPE	120	144	(230)
FRANCE	20	(23)	27

- *Des croissances économiques* encore lentes, mais en accélération

taux de croissance comparés de 1700 à 1800 :

France : +30% (+0,3% par an)

G.B. : +100% (+1% par an).

- *Des développements nautiques qui s'accroissent*

- cartographie, compas et chronomètres (relevé précis des latitudes et longitudes)

- apparition des trois mâts et des "clippers" à la fin du siècle (France, Angleterre, Etats-Unis)

- progrès en volume, rapidité, sûreté.

Conséquences externes

- Reprise du mouvement des découvertes maritimes

- Dans le Pacifique sud expédition de COOK (1768-1779) et de LA PEROUSE (1791-1796)

- Repérage et maîtrise de la ligne du Cap Horn.

- Reprise des expansions intra-contininentales

- *Les Portugais* en Amazonie, dans le Matto Grosso, sur le Panama

- *Les Espagnols* en Amazonie, dans le Chaco, dans le désert du nord du Mexique

- *Les Anglais* sur la Bais d'Hudson, l'Ohio, vers les Appalaches

- *Les Français* sur les Grands Lacs, le bassin du Missouri Mississippi (La Louisiane)

- *Les Russes* en Alaska (1799) et en Californie (Fort Ross : 1811) d'où émigration massive (500.000 Russes) vers la Sibérie et création de Vladivostock. Mais aussi débouché sur la Mer Noire contre les Turcs (1783) et conquête du Turkmenistan (1799).

b) Intensification de l'exploitation de ces frontières par l'Europe

AGRICOLE

- *Des plantations esclavagistes spéculatives* : sucre, coton, indigo, cochenille, tabac, cacao, café, cuirs, alcools aux Antilles, en Virginie, au Brésil, dans les Indes néerlandaises.

- *Des fronts pionniers "libres" des régions tempérées* : blé, élevage, poissons fumés, fourrures au Canada, dans les 13 colonies anglaises d'Amérique (Nouvelle Angleterre), en Sibérie ouralienne, en Ukraine cosaque, dans la pampa Argentine ou uruguayenne.

- *Des frontières du "second servage"* : Russie du Sud, Europe orientale, hauts plateaux amérindiens.

- Des "postes" et "factoreries" forestières, tropicales ou froides : Sibérie, Louisiane, Grands Lacs, Baie d'Hudson, Amazonie, Afrique, Insulinde.

MINIERE

- En Europe centrale et dans l'Oural

- En Amérique ibérique, reprise de l'extraction et de l'exportation minière vers l'Europe, dans le Minas Geraes brésilien entre 1700 et 1780, dans le Zacatecas mexicain entre 1740 et 1800

TABLEAU X : productions minières annuelles
de l'Amérique ibérique au 18^{ème} siècle
(en milliers de tonnes)

	ARGENT HISPANO-AMERICAIN				OR
PERIODES	MEXIQUE (Zacatecas)	PEROU (Carro de Pasco)	CHARCAS (Potosi)	CHILI	BRESIL (Minas Geraes)
1681-1700	110,2	103,4	92,9	X	X
1701-1720	163,8	103,4	49,1	X	6,5 à 7,5
1721-1740	230,8	103,4	43,8	1,0	7,5 à 14,1
1741-1760	301,0	103,4	58,2	1,5	14,1 à 15,7
1761-1780	366,4	121,6	83,0	2,5	10,5 à 8,1
1781-1800	562,4	128,4	98,0	5,0	6,2 à 4,3
TOTAL DE 1681 à 1800	34.692	13.280	8.500	200	944,4 (ou 70.830 équi- valent argent)
% du TOTAL AMERICAIN	49%	19%	12%	0,3%	20%

2/ INTENSIFICATION DE L'EXPLOITATION MARITIME DES "ROUTES DES INDES"

a) Les routes atlantiques des Indes occidentales

Depuis 1492, la route des Indes occidentales restait celle suivie par Christophe Colomb : celle des alizés et contre-alizés entre les Canaries et les Antilles. Au 18^{ème} siècle, grâce aux améliorations nautiques d'une part, à la diversification géographique des ressources d'autre part, ces routes transatlantiques se diversifient :

- *liaisons directes* entre l'Angleterre et Nouvelle Angleterre par l'Atlantique Nord, entre l'Europe et le Pérou par le Cap Horn.

- *apparition du commerce triangulaire* Europe-Afrique (traite des esclaves) - Amérique des plantations esclavagistes.

- *renforcement des trafics interaméricains*

- Panama - Pérou - Chili

- Acapulco - Manille

- Etats Unis - Antilles

- *et, par voie terrestre* : Vera Cruz - Mexico - Acapulco ; Lima - Cuzco - Potosi - Buenos Aires ; New York - Ohio ; Nouvelle-Orléans - Mississipi - Grands Lacs - Saint Laurent.

b/ La route des Indes orientales par le Cap

Malgré la "fermeture" renforcée des marchés chinois et japonais, les "Indes orientales" restent une source considérable de trafic (ports africains et arabo-perses, Inde du Sud, Malacca, Indes néerlandaises) pour les aventuriers et les compagnies à charte qui tentent de créer un "empire indien" (français avant 1763, britannique ensuite). Route des épices, des porcelaines, du thé, des gemmes et des textiles de luxe ; elle achève de se substituer à l'ancien rôle de transitaire des Arabes entre Orient et Occident puisque, par bon vent, elle met Malacca à deux ou trois mois maximum de Londres ou Lorient.

Toutefois, les agents européens locaux des compagnies des Indes, en s'ingérant dans les vieux trafics maritimes (arabes, hindous, malais, chinois) entre l'Inde et l'Extrême Orient, commencent à exploiter les opportunités régionales d'accumulation du capital

maritime-mercantile -ne rapatriant que les bénéfices réalisés au terme du cycle du capital régional dans les métropoles européennes : très sérieuse menace à terme sur les activités mercantiles indigènes des Indes orientales !

3/ LA POUSSEE MERCANTILE DANS LES MERS INTERIEURES RIVERAINES DE L'EUROPE (BALTIQUE, MEDITERRANEE)

a) En Mer du Nord et en Baltique

Cette route commerciale traditionnelle de l'Europe occidentale depuis l'expansion viking (8^{ème} - 10^{ème} siècles) et la Ligue hanséatique (13^{ème} - 15^{ème} siècles) est revalorisée aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles par le recentrage commercial européen autour d'Amsterdam, Londres, Anvers et la France normando-flamande qui vont extraire de l'Europe baltique (Scandinavie, Prusse maritime, Pays Baltes, Pologne, Russie) les bois, les grains, les poissons, les fourrures. D'où la montée dans la région de nouvelles puissances politiques : la Suède (au 17^{ème} siècle), la Russie de Pierre le Grand à Catherine II qui stabilise la nouvelle capitale de l'Empire à Saint Petersburg. Les "Compagnies du Nord" (hollandaise, anglaise, française) lient donc leur destin mercantile à la montée de la nouvelle puissance russe ouverte sur cette mer intérieure européenne qui la relie à l'économie-monde : phénomène gros de conséquences à terme pour l'équilibre géo-stratégique européen et asiatique.

b) En Méditerranée musulmane

Depuis les Croisades et le 12^{ème} siècle, cette route commerciale vers les Echelles du Levant a été décisive dans la montée du capitalisme mercantile en Europe (Venise, Gênes, Pise). Certes, elle a été très affectée au 16^{ème} siècle, bien plus par la découverte de la route directe des Indes orientales par le Cap que par l'agressive poussée maritime ottomane. Il n'empêche qu'elle retrouve très vite son importance comme voie d'accès vers les marchandises non plus de l'Extrême Orient, mais du Proche Orient. Dès la fin du 16^{ème} siècle, "capitulations" signées avec la "Sublime Porte" ou "légations" installées dans les ports du Maghreb, de l'Egypte et du Machrek revivifient les trafics (et les pirateries) le long de cette route qui apporte en Europe les produits de luxe du Proche Orient ottoman (alimentaires, textiles, artisanaux) ou les pondéreux du Maghreb et de l'Afrique subsaharienne (blé, ivoire) et distribue en retour la pacotille européenne à destination des Soudans ou l'excédent monétaire européen. De ces trafics, l'Islam méditerranéen, qui a perdu au moins 50% de ses activités transitaires entre l'Orient asiatique et l'Occident européen, tire au moins l'avantage d'une balance commerciale positive pour ses

propres produits d'exportation (soieries, artisanat, etc...). Jusque vers 1700, l'échange avec l'Europe n'est pas inégal.

Il le devient au 18^{ème} siècle quand les "Compagnies du Levant" de Marseille et d'Angleterre augmentent leur pression commerciale en Méditerranée. Ainsi Tunis commence à être concurrencée pour la production de chéchias par les marchands-entrepreneurs marseillais qui supplantent les Tunisiens sur leurs marchés turcs, arabes et africains. Ainsi la ville d'Alep, qui avait maintenu sa production de soieries malgré la présence d'agents commerciaux anglais depuis le 16^{ème} siècle, commence à être ruinée au 18^{ème} siècle par la concurrence des soieries italiennes commercialisées dans toute l'Europe.

Sans doute, de ce point de vue, le 18^{ème} siècle commence-t-il à être le véritable début du déclin relatif de l'Islam manufacturier, mercantile et urbain, comme l'indiquerait le tableau suivant :

TABLEAU XV : Capital comparé moyen des "sociétés de personnes" au Caire et à Marseille au 18 ^{ème} siècle (en livres marseillaises)					
ANNEES	1704-1720	1721-1740	1741-1760	1761-1780	1781-1798
1.LE CAIRE	47.000	55.000	38.000	50.000	60.000
2.MARSEILLE	20.000	100.000	45.000	24.000	300.000
RAPPORT 1/2	235%	55%	85%	208%	20%

Ce "déclin" capitalistique-mercantile de l'Orient méditerranéen tiendrait donc à la concurrence manufacturière de l'Europe (Italie, Marseille) ; à l'ingérence mercantile des agents commerciaux européens dans les ports musulmans (capitulations, légations)... mais aussi aux productions concurrentes des frontières lointaines de l'économie-monde européocentrée (les soieries et mousselines islamiques remplacées par des produits similaires en provenance des "Indes orientales" ; les cafés du Yemen concurrencés par les cafés des Amériques et des Antilles). Cela expliquerait que Marseille en 1789 réalise 47,5% de son trafic portuaire avec "Le Levant" ; et 52,5% de ce trafic avec "les îles" (les Antilles). Marseille, à son tour, est devenu un port atlantique.

4/ AUTONOMIE MAINTENUE DES ECONOMIES-MONDES ORIENTALES, AU 18^{ème} SIECLE, FACE A L'EUROPE

Dans les échanges entre l'Europe et l'Orient, traditionnellement depuis au moins l'époque de l'Empire romain, la Méditerranée et l'Europe soldent leurs échanges par une hémorragie monétaire qui alimente la thésaurisation des trésors asiatiques. Le fait qu'entre 1480 et 1500 près de 50% des monnaies frappées en Europe (en particulier, les ducats vénitiens) terminent en Asie peut expliquer beaucoup de la légendaire "soif de l'or" des *conquistadores* en Amérique. Au 18^{ème} siècle, la tendance millénaire ne s'inverse pas -mais désormais grossie de l'hémorragie des trésors américains (par Manille ou par les comptoirs) à nouveau en pleine croissance depuis 1720 au Brésil et au Mexique. L'Europe, dont la balance commerciale est déficitaire avec l'Asie lointaine, contribue donc involontairement à ses thésaurisations ou à ses consolidations monétaires. Si "échange inégal" il y a : il est en défaveur des Européens.

Ceux-ci compensent donc cette infériorité par

- l'extraction de produits à haute valeur ajoutée (épices, produits de luxe)
- le monopole du transit maritime de l'Asie avec l'Europe
- l'ingérence dans les trafics maritimes transrégionaux de l'Océan indien et du Pacifique médian.

En valeur monétaire, ils y perdent. En valeur mercantile ajoutée : ils y gagnent -mais sans pouvoir altérer les économies indigènes, sauf en Indonésie et, progressivement, en Inde au fur et à mesure qu'ils y étendent leur emprise coloniale ou de protectorat.

Au total, l'Europe mercantile vers 1750 (et sans grand changement jusque vers 1850) domine ou oriente, directement ou indirectement, le destin des productions exportables d'environ UN TIERS de l'humanité... et réussit à faire pénétrer ses marchandises et ses monnaies sur un autre SIXIEME de l'humanité, mais sans pouvoir en contrôler ni en calculer les effets. En toute hypothèse l'Europe des Lumières, au milieu du 18^{ème} siècle, n'a aucun moyen d'intervention politique, militaire ou mercantile sur plus de la moitié restante de l'humanité. Telles sont les limites OBJECTIVES de ses prétentions à un universalisme hégémonique au moment où elle va inventer et mettre en pratique sa révolution industrielle et ses révolutions politiques.

V - BILAN COMPARE DES DEVELOPPEMENTS DANS LE MONDE VERS 1750-1780

Au terme de quatre siècles de désenclavement maritime-commercial d'une partie du monde par les Européens (1450-1750) comment peut-on caractériser l'état comparé des développements sur la planète à la veille de la révolution industrielle qui va d'abord se produire en Angleterre et bouleverser bientôt l'ordre mondial ?

1/ BILAN DES DEVELOPPEMENTS MONDIAUX VERS 1750-1780

a) Dans chacune des grandes économies-monde touchées par l'expansion européenne depuis 1450, observons et répétons que les gains ou pertes de richesses provoquées par cette expansion ne représentent que quelques millièmes de leur produit brut intérieur -en particulier pour les grandes civilisations orientales. Le contact avec les Européens jusque vers 1750 ne représente pas un "pillage" de ce qui n'est pas encore le "Tiers Monde". Mieux : dans le cas de l'Extrême Orient et de l'Asie Centrale le commerce européen, sévèrement contrôlé et limité par des états forts et protectionnistes, apporte au contraire des ressources monétaires qui manquaient jusque là (Perse, Grands Mogols, Chine, Japon).

De plus des régions entières échappent complètement au commerce européen : hinterlands américains, africains asiatiques ; polynésiens du Pacifique sud.

Par contre dans l'Amérique colonisée et sur les côtes à comptoirs de l'Afrique, de l'Océan Indien, de l'Insulinde ; ou bien sur les marches-frontières tempérées de l'Europe orientale et de l'Amérique du Nord la traite commerciale à cours forcé, la traité négrière, l'exploitation de rapports sociaux de production coloniaux et/ou précapitalistes et coercitifs utilisent au profit de l'Europe les ressources naturelles et humaines -les détériorent quelquefois (80% de la population amérindienne atteinte entre 1492 et 1620)- et correspondent à une sorte de pillage mercantiliste de ce premier "Tiers Monde" avant la lettre.

b) Cela rapporte à l'Europe les "avantages" suivants :

- *une consolidation*, inédite dans l'histoire de l'humanité, *du capital marchand-financier* (banquiers et compagnies à chartre par actions) et des classes sociales qui lui sont liées.

- *une réorganisation partielle des rapports sociaux de production*, précapitalistes mais plus fortement monétarisés, donc productivistes, donc spéculatifs.

- soit *un gain de 4 à 6%* dans la formation du capital européen en 300 ans, de 3 à 4% dans le volume de valeur ajoutée, de 1 à 2% dans le produit intérieur européen brut.

Nuançons donc : 80 à 90% de la population européenne n'a bénéficié d'aucune retombée économique directe de la poussée mercantiliste européenne de 1450 à 1750.

c) De quelques critères comparatifs d'évaluation des développements

- *Au plan des capacités d'ACCUMULATION* des richesses non autoconsommées par les producteurs, donc éventuellement mercantilisables sur un marché mondial, les grandes formations étatiques-tributaires de l'Orient réalisent (en quantité et en qualité) des performances très supérieures au capitalisme mercantile européen encore en 1750.

- *Au plan des capacités agro-démographiques*, l'Asie de la riziculture inondée "produit de l'homme" en quantité bien plus considérable que l'Europe (maximum européen vers 1750 : $d = 50$ à 60 h/km^2 ; maximum asiatique : $d = 250$ à 350 h/km^2).

- *Au plan des capacités "industrielles"*, vers 1750, la première industrie textile du monde (en quantité et en qualité) est en Inde, pas en Europe. La première industrie minière du monde (en quantité sinon en qualité) est en Amérique-ibérique.

2/ ALORS : "SUPERIORITE" DU MODELE EUROPEEN DE DEVELOPPEMENT VERS 1750-1780 ?

C'est ce qu'affirment déjà des contemporains, non sans quelque autosuffisance intellectuelle européocentriste (Cf. ANNEXE). Si elle existe : à quel niveau d'analyse trouver les supériorités éventuelles du "modèle" européen vers 1750 ?

a) Des caractéristiques déjà acquises vers 1450, mais qui se sont renforcées :

- l'Europe possède plus que jamais la *première technologie navale, maritime et militaire du monde*

- c'est la *première consommatrice-productrice d'énergie extra-humaine du monde*, mobilisant les ressources de la bio-

masse (animaux de trait, charbon de bois), de l'énergie solaire naturellement convertie et renouvelable (force hydraulique et éolienne) et, depuis peu, l'énergie solaire convertie en énergie fossile (vers 1700 la Grande Bretagne, menacée de déboisement, produit déjà 3 millions de tonnes de charbon de terre).

Moyennant quoi, vers 1750, chaque habitant d'Europe occidentale dispose en moyenne d'une réserve mobilisée d'énergie de 5 à 7 CV.

- ce dont il n'y a alors, aucun autre exemple au monde.

- ce qui a pour conséquence de faire de l'Europe la *première société du monde pour le nombre de ses entrepreneurs libres* : paysans, artisans, commerçants, manufacturiers, salariés liés au marché monétaire par un rapport contractuel au moins partiellement libre juridiquement.

b) Caractéristiques acquises depuis 1500

- depuis le 16^{ème} siècle, surtout en Italie du Nord et autour de la Mer du Nord, la *première société d'inventeurs techniques* du monde¹

- depuis le 17^{ème} siècle, le *premier capitalisme mercantile-financier* du monde

- depuis le 17^{ème} siècle, le *premier rationalisme scientifique et laïcisé* du monde :

1602 : travaux de VIETE (algèbre)

1609 : travaux de KEPLER (optique)

1623 : travaux de GALILEE et DESCARTES (géométrie analytique)

1670 : travaux de NEWTON (gravitation universelle) et de LEIBNITZ (calcul infinitésimal)

1673 : travaux de ROMER (sur la vitesse de la lumière.).

¹ En 1624 le Parlement britannique vote le "Statute of Monopolies" qui garantit les droits des inventeurs sur leurs inventions.

Mis en synergie à partir de 1700-1780 ces divers éléments du développement matériel et intellectuel de l'Europe vont réagir les uns sur les autres dans les divers domaines de l'activité économique, sociale et philosophique et accentuer son "avance" en provoquant d'abord une véritable "proto-industrialisation" qui enfantera pour finir, entre 1780 et 1850 en Grande-Bretagne, l'émergence d'un modèle de développement inédit dans l'histoire : le "mode de production capitaliste".

ANNEXE AU CHAPITRE II

I - L'EXPANSION EUROPEENNE VUE PAR LES CONTEMPORAINS

Témoignage de 1665

"Cet ouvrage, Sire, est une peinture de la naissance du commerce et un amas d'exploits chrétiens et de vertus guerrières, qui nous ont ouvert les portes de l'Orient et qui ont commencé d'enrichir l'Europe de la dépouille des Indes conquises, des trésors des climats reculés et de la fertilité des terres jusqu'alors inconnues".

In Abbé de Pure, *Histoire des Indes Orientales et Occidentales*.

Jugement de 1704

"Les Européens sont les peuples de la terre les plus policés, les plus civilisés et les mieux faits. Ils surpassent tous ceux des autres parties du monde dans les sciences et les arts, et principalement dans ceux qu'on nomme libéraux, dans le commerce, dans la navigation, dans la guerre, dans les vertus militaires et civiles. Ils sont plus vaillants, plus généreux, plus doux, plus sensibles et plus humains".

in *Dictionnaire* de Trévoux s.i.

Analyse de 1750

"Il importe peu que l'Europe soit la plus petite des quatre parties du monde par l'étendue de son terrain, puisqu'elle est la plus considérable de toutes par son commerce, par la navigation, par sa fertilité, par la lumière et l'industrie de ses peuples, par la connaissance des arts, des sciences, des métiers, et ce qui est le plus important, par le christianisme, dont la morale bienfaisante ne tend qu'au bonheur de la société. Nous devons à cette religion dans le gouvernement un certain droit des gens que la nature humaine ne saurait assez reconnaître ; en paraissant n'avoir d'objet que la félicité d'une autre vie, elle fait notre bonheur dans celle-ci..."

in Article du chevalier de JAUCOURT dans l'*Encyclopédie*.

II - A PROPOS DES DEVELOPPEMENTS PREINDUSTRIELS EN INDE

Du "développementalisme" au 13^{ème} siècle

Le souverain hindou d'origine turco-afghan FIROZ SHAH TUGHLAK fait construire sous son règne : 200 km de canaux, 30 réservoirs et 50 barrages pour l'irrigation plus 100 hôpitaux, 100 bains publics, 150 ponts, 50 mosquées, 30 collèges.

(d'après 1962 - MISHRA).

Sous le règne d'AKBAR (1556-1605), l'un des plus grands des souverains mogols :

- la productivité agricole est inférieure à celle de l'Europe
- mais la richesse de l'aristocratie mogole est supérieure à celle de l'Europe
- ce qui est rendu possible par le niveau de développement de l'artisanat de luxe par la cour
- qui donne alors un PNB/habitant supérieur à celui de l'Angleterre d'Elisabeth I
- dont bénéficie l'aristocratie qui prélève, sous forme de taxe foncière, 15 à 18% de ce PNB.
- ce qui a pour effet de maintenir la majorité paysanne de la population à la limite de l'extrême pauvreté
- quant aux secteurs secondaire et tertiaire (artisanat, manufactures, commerce-banque) ils ne fonctionnent que pour les besoins de l'aristocratie, ce qui est sans retombée sur la majorité de la population.

(d'après 1971, MADDISON).

DEUXIEME PARTIE

**L'INVENTION DU MODELE
DE DEVELOPPEMENT INDUSTRIEL
EN EUROPE OCCIDENTALE DE 1750 A 1850**

Dans cette seconde partie de cet ouvrage, nous allons tenter de mesurer à quelles conditions, et avec quelles conséquences sur les autres modèles de développement hérités d'une longue histoire, émerge et se consolide en Europe occidentale entre 1750 et 1850 un modèle de développement totalement inédit dans l'histoire de l'humanité : le mode de production capitaliste, rendu possible par les innovations de la révolution industrielle.

Nous tenterons de dégager les caractéristiques essentielles de ces deux locutions "mode de production capitaliste" et "révolution industrielle" (qui sont des locutions discutées), mais surtout nous essayerons de montrer que leur champ d'application géographique encore limité dans la période prépare l'extension future de ces réalités à l'ensemble de la planète mais ne permet pas encore de la réaliser. C'est pourquoi nous arrêterons la séquence chronologique étudiée vers 1850 -justement au moment où, par la force ou par le commerce, l'Europe et l'Amérique du Nord commencent à procéder à l'ouverture universelle des marchés planétaires.

CHAPITRE III

LE DÉVELOPPEMENT PROTO-INDUSTRIEL, ENJEU FONDAMENTAL DES PRÉTENTIONS A L'HÉGÉMONIE UNIVERSELLE DES PUISSANCES EUROPÉENNES AU 18^{ème} SIECLE

I - LE 18^{ème} SIECLE, SIECLE DE RIVALITES ENTRE PUISSANCES EUROPEENNES PRETENDANT A L'HEGEMONIE SUR L'ECONOMIE-MONDE EUROPEOCENTREE

Il est bon de mesurer avec plus de précision les réalités et les limites du développement européen depuis trois siècles au moment du démarrage de la révolution industrielle, mais aussi de comprendre quel rôle il a joué dans la *logique de la puissance* qui, surtout depuis les changements d'hégémonie en Europe, obsède toutes les grandes puissances aspirant à jouer un rôle déterminant en Europe, donc sur son prolongement externe : l'économie-monde européocentrée mise en place vers 1580.

1/ LA LOGIQUE DE LA PUISSANCE DANS L'EUROPE MERCANTILE PRE-INDUSTRIELLE DE 1450 à 1750

a) Réalités et limites du développement mercantile européen jusque vers 1750

Nous avons évoqué plus haut les *limites externes* : le négoce européen touche 1/3 de l'humanité vers 1750, et exerce peut-être une influence indirecte (mais incontrôlée) sur un autre petit sixième de l'humanité. Donc *plus de la moitié de l'humanité* échappe à l'expansion européenne jusque vers 1850. D'autre part, dans les zones non-européennes exploitées par l'Europe depuis le 16^{ème} (Amérique) et 17^{ème} (Afrique, Insulinde) siècles, les conditions prédatrices de l'exploitation contribuent à détériorer le potentiel humain indigène initial (baisse de 80% de la population amérindienne entre 1492 et 1650 ; baisse difficile à chiffrer provoquée en Afrique par la traite négrière) sans que, vers 1750, des signes très évidents de reprise démographique se produisent de manière irréversible dans aucun des cas évoqués. Quant à la population européenne, qui continue à croître à peu près au même rythme que celle de la Chine, elle représente à peu près 1/5^{ème} de la population mondiale, mais pas plus, vers 1700-1750.

Or cette exploitation mercantile et coloniale triséculaire des mondes extérieurs n'a rapporté en définitive à l'Europe, de 1500 à 1730, qu'un supplément de revenu équivalent à 6 ou 7 % de son PNB/habitant. Ce qui est, compte tenu des conditions quelquefois féroces de l'exploitation des "outremers", proprement DERISOIRE reporté, non plus à l'élite négociante européenne, mais à la masse de la population européenne.

Faut-il croire que le développement endogène européen compense la faible productivité de son mercantilisme et colonialisme

externes ? On peut le croire lors de deux moments d'accélération économique évidente en Europe occidentale : entre 1520 et 1580 ; puis après 1750. Mais avec de terribles moments de ralentissement et de reculs, particulièrement entre 1580 et 1650. Ce qui fait qu'à long terme, de 1500 à 1730, et selon l'intensité de la mercantilisation des économies régionales européennes, les taux de croissance européens varient selon les régions, en terme de PNB/habitant, de 1 à 4% en 230 ans -soient des taux étonnamment faibles et lents à nos yeux contemporains de 0,004% à 0,02% par an pendant deux siècles et demi.

(Pour comparaison : rappelons que les prélèvements tributaires impériaux ont augmenté en Chine, de la fin du 13^{ème} siècle à la fin du 17^{ème} siècle, de 740% pour une population qui, elle, a augmenté de 175% -ce qui implique qu'au prix d'une effroyable pression fiscale qui paupérise la paysannerie chinoise, certes, l'élite mandarinale chinoise a réussi à faire augmenter son taux d'accumulation tributaire par habitant pendant ces 400 ans d'environ 1,05% par an. Pour comparaison encore : rappelons que pendant les "trente glorieuses" -les années de progrès continus de l'économie mondiale de 1944 à 1974- le taux de croissance annuel moyen de PNB/habitant des pays industrialisés a été de 5 à 8% par an).

Il n'est donc pas certain que, malgré son rôle d'échangeur mondial acquis dès 1550 et l'exploitation de ses frontières coloniales, l'Europe "triomphaliste" des temps modernes ait disposé d'un taux de croissance évidemment supérieur à ceux de l'Islam ou de l'Orient peuplé et industriel dans la même période. Mais, faute (en l'état actuel de l'historiographie comparative accessible) de chiffres fiables de comparaison, la question reste ouverte.

Pourtant la *réalité d'un développement agro-démographique lent mais soutenu* de l'Europe n'est pas niable, même si entrecoupé de reculs temporaires dramatiques (au 14^{ème} siècle, au début du 17^{ème} siècle). Comme en Chine, la population européenne progresse de 180% entre 1300 et 1750. Quant aux rendements agricoles européens ils progresseraient de 500% dans les meilleures régions agricoles de l'an 1000 à 1750. Or ce progrès lent est décisif car c'est de lui que continue -directement, par l'agriculture ; indirectement, par les progrès urbains et mercantiles qu'il alimente- à être extraites 90 à 95% des richesses mercantilisables produites EN Europe, dont une partie est prélevée par les fiscalités d'Etat.

b) La fiscalité, base de la puissance des Etats européens

Si, comme le confirment dans une de ses célèbres gravures Albert Dürer, et en le faisant graver sur ses canons Louis XIV, la guerre est "la Raison des Rois" l'argent, lui, est "le nerf de la guerre". Dans cette Europe moderne dominée de 1450 à 1850 par les rapports de force diplomatico-militaires, c'est donc par leur fiscalité qu'en dernière analyse les puissances se différencient les unes des autres. Depuis le Moyen Age cette fiscalité est assurée, d'abord, par les taxes directes (tailles, capitation) et indirectes (sur les opérations commerciales ou par les gabelles) qui pèsent sur les sujets aux dépens d'une partie de leur excédent non auto-consommé. A partir de là, et compte tenu de la relative inélasticité de la productivité agricole qui augmente lentement, *très* lentement, on comprend le rapport qui existe entre la puissance des princes et le nombre de leurs sujets taxables et corvéables. De 1500 à 1750, les ressources fiscales des Etats européens augmentent plus ou moins en proportion de la population : de 44%, mais inégalement répartis selon la dimension territoriale de ces Etats et la densité de leur population. Si, par une conquête territoriale ou par une augmentation démographique, un Etat moderne augmente le nombre de ses sujets, donc son assiette fiscale, il augmente sa puissance. Mais il se heurte immédiatement aux ambitions semblables, mais concurrentes, des Etats voisins. D'où une chronique instabilité géo-politique européenne depuis la fin de l'Antiquité tardive dans cette course interétatique à l'espace et aux ressources des hommes, instabilité (mal) arbitrée par la papauté au Moyen Age ; par des "superpuissances" à partir du 16^{ème} siècle qui se succèdent dans le rôle de "leaders" hégémoniques de l'Europe :

- 16^{ème} siècle : hégémonies espagnole et turque
- début 17^{ème} siècle : montée des puissances du Nord (Suède, Angleterre)
- fin 17^{ème} siècle : hégémonie française
- début 18^{ème} siècle : montée des puissances russe et anglaise.

Or, dans ce nouveau défi qui ne consiste plus seulement à être une puissance forte, mais *hégémonique*, les ressources additionnelles importées des frontières en expansion de l'économie-monde européocentrée -même si elles représentent peu de chose par rapport au PNB de chacun des Etats européens (3 à 4% au maximum) - deviennent décisives car elles peuvent d'un coup tripler, quadrupler ou quintupler les revenus monétaires des sociétés concernées, donc les espérances fiscales des Etats. Cette source nouvelle de

suraccumulation mercantile-monnaire (impensable en Europe avant 1500 -sauf, peut être, à Venise et Gênes)- qui échappe et s'ajoute aux circuits traditionnels de production et de prélèvements endogènes, peut donc augmenter considérablement la puissance fiscale des Etats capables de les capter : directement (par la voie coloniale ou le grand commerce maritime) ou indirectement (en détournant à leur profit ces flux de ressources exotiques par la vente aux métropoles d'import-export de ces ressources des produits à haute valeur ajoutée -généralement artisanaux ou manufacturiers : stratégie pratiquée par les villes italiennes, flamandes, anglaises ou par le "colbertisme").

Attirer chez soi les excédents monétaires produits par l'Europe et son économie-monde devient donc le grand enjeu économique de la puissance politique et anime tous les débats des théoriciens du mercantilisme et de la richesse des nations de Jean BODIN à Adam SMITH. Et à travers cela les puissances européennes découvrent que l'hégémonie *en* Europe se négocie aussi par l'hégémonie *hors* d'Europe, sur l'économie-monde européocentrée constituée entre 1480 et 1580. Or, vers 1700 et compte tenu du déclin (relatif) d'anciennes puissances -Portugal, Espagne, Suède, Hollande, Empire ottoman- les deux puissances les mieux placées dans cette compétition sont la France et la Grande Bretagne.

2/ LE 18^{ème} SIECLE DOMINE PAR LA RIVALITE FRANCO-ANGLAISE POUR L'HEGEMONIE SUR L'EUROPE ET L'ECONOMIE-MONDE EUROPEOCENTREE

a) 1713-1815 : des traités d'Utrecht au traité de Vienne, un siècle de rivalité de puissance franco-anglaise

Le Terrain

En Europe : guerres maritimes et continentales

Hors d'Europe : guerres mercantiles, coloniales, navales.

Les moyens

En Europe : alliances et coalitions

Hors d'Europe : commerce et batailles navales

Les étapes

1713 : traités d'Utrecht

aux Français

- un Bourbon sur le trône d'Espagne

- les commerçants français dans la "Casa de la Contratacion"

aux Anglais

- droit "d'asiento" (4.000 esclaves exportés par an) et "Vaisseau de permission" vers l'Amérique espagnole
- ouverture de l'espace brésilien au commerce libre.

1763 : Traité de Paris

Les Anglais enlèvent aux Français leur Empire des Indes et le Quebec.

1776 : Guerre d'Indépendance des Etats Unis

appuyée par les Français contre les Anglais.

1791-1806 : "French Wars" (première étape)

Les Anglais dans toutes les coalitions antifrançaises
Les Espagnols alliés des Français
Désastre franco-espagnol de Trafalgar (1806).

1806-1815 : "French Wars" (deuxième étape)

Pressions britanniques sur l'empire espagnol d'Amérique

Invasion française du Portugal et de l'Espagne

Waterloo et le traité de Vienne : l'Angleterre arbitre en Europe et dans l'économie-monde européocentrée.

b) Evolution du rapport des forces entre ces deux puissances

Au début du 18^{ème} siècle, le royaume de France produit 100.000 tonnes de charbon de terre, le royaume d'Angleterre : 3 millions. Le premier a quelques 20 millions de sujets, le second quelques 7 millions. La France possède donc la première puissance démographique-fiscale du continent, qu'elle épuise dans une politique agressive d'hégémonie continentale. L'Angleterre possède, déjà, la première puissance maritime, mercantile, financière et technologique de l'Europe, qu'elle utilise à gagner des positions en Baltique, en Méditerranée, dans l'Océan Indien, en Amérique. Lors du traité de Paris de 1763 la Grande Bretagne triomphe contre la France coloniale (Inde, Canada) ;

la France est diplomatiquement et culturellement hégémonique auprès des élites dirigeantes du continent européen et, consciente de son "retard" maritime et industriel sur l'Angleterre, se décide à tenter de la rattraper avec ses ressources internes.

Elle y parvient presque à la fin du siècle puisque, vers 1789, sa marine et sa production industrielle atteignent environ 80% du niveau britannique. La révolution et les guerres prolongées qu'elle entraîne (de 1791 à 1815) remettent ces acquis en question tant en France -à cause du blocus naval des Anglais- qu'en Angleterre -à cause du "blocus continental" décrété par Napoléon.

II - LE PRE-DEMARRAGE TECHNO-INDUSTRIEL EN EUROPE AU 18^{ème} SIECLE

1/ L'AMBIANCE TECHNO-INDUSTRIELLE EUROPEENNE : ROUTINE ET REVOLUTIONS

a) Une routine technologique dominante

Depuis le 13^{ème} siècle les techniques agricoles évoluent lentement, sauf dans quelques régions stimulées par les demandes et les financements de marchés urbains denses et proches. La principale originalité du développement européen depuis le 14^{ème} siècle s'affirme donc surtout dans la croissance de ses secteurs secondaire et tertiaire de production de biens et de services.

Les industries rurales, souvent sous privilège seigneurial ou clérical (forges, mines, verreries, briquetteries, etc...), mobilisent hommes (en petite quantité), animaux de trait, force hydraulique ou éolienne... et une énorme quantité de ressources forestières (bois et charbon de bois). La plus grosse partie des industries alimentaires (moulins), textiles (foulons), métallurgiques (gobelins) sont de ce type en Europe jusqu'en 1830.

L'artisanat urbain dont l'organisation et les techniques ont peu changé depuis le 13^{ème} siècle (travail à bras autour d'un métier ou d'un établi ; un patron artisan -quelques compagnons - quelques apprentis par atelier ; une production régentée par des corporations exclusives et commercialisée par des marchands "bourgeois"). "Industries" de main d'oeuvre et de savoir-faire avant tout, mais pour lesquelles l'équipement instrumental a progressé -surtout autour de la Mer du Nord, en Italie du Nord, sur les piémonts alpins.

Comptabilité et gestion : au service de la paroisse, de la seigneurie, de l'Etat, du commerce, les "métiers de la plume" évoluent peu mais, eux aussi, se développent -liés à la progression de l'apprentissage de la

lecture, du calcul, de l'écriture (sans doute 25% des Français savent lire en 1789) mais aussi aux progrès du commerce et de la bureaucratie.

Dans tous ces secteurs, depuis le Moyen Âge, les techniques ont peu évolué, non plus que la productivité. Mais le nombre de travailleurs et d'entreprises a augmenté en fonction des sollicitations de la consommation interne et des exportations. De 1500 à 1600 les échanges intra-européens ont sans doute augmenté de 400% ; de 1000% de 1500 à 1750 -ce qui est peu rapporté à la masse de produits agricoles non mercantilisés de l'Europe (6 à 10%) mais ce qui est beaucoup rapporté au stock initial de produits mercantilisables vers 1500. C'est peut être à ce niveau que les apports monétaires d'outremer ont le plus pénétré en profondeur les sociétés européennes : en aidant à *décupler* leurs secteurs secondaire et tertiaire traditionnels depuis 1500. En retour ce sont les produits de ces "industries" pré-industrielles qui gonflent le mercantilisme interne des sociétés européennes -bien plus que les produits rares et exotiques, réservés aux élites ; ou des produits de la révolution industrielle, encore restreinte hors de l'Angleterre.

Pour être complet sur ce point il faudrait aussi mentionner au plan idéologique, aussi bien dans les peuples que dans les élites, une tenace suspicion à l'égard des risques de l'innovation technologique - commune à l'Europe chrétienne héritière des préjugés scolastiques médiévaux et à la plupart des sociétés non européennes. Pressentiment des risques de prolétarianisation dans le peuple ? Des risques que ferait courir à la société une masse prolétarisée pour les élites ? L'autocensure technologique est encore un fait courant au 17^{ème} siècle en Europe et joue certainement son rôle dans le maintien des routines (en 1615 par exemple un technicien écrit un traité sur une pompe à vapeur qu'on pourrait utiliser dans les mines. Sollicitant l'aide du cardinal de Richelieu, celui-ci confisque le traité et fait enfermer l'auteur à Bicêtre¹).

b) Des innovations techniques révolutionnaires

Et pourtant c'est au 18^{ème} siècle que vont être mises au point par quelques inventeurs géniaux -surtout britanniques- quelques unes des nouvelles techniques qui vont rendre possible la révolution industrielle et l'essor du capitalisme (Cf. Tableau XVI).

¹. Cf. Henri Hauser, *La pensée économique du Cardinal de Richelieu*.

TABLEAU XVI : SYNOPTIQUE DES GRANDES INVENTIONS
TECHNO-AGRO-INDUSTRIEL DU 18^{ème} SIECLE

	TRANSFORMATEURS ÉNERGÉTIQUE	FILATURE	TISSAGE	SIDERURGIE	AGRICULTURE
Avant 1720	NEWCOMEN (1720) pompes à vapeur à effet simple			Abraham DARBY (1703) fonte au coke	TOWNSHEND marnage TULL : semoir mécanique
DE 1720 à 1760		WYATT et PAUL (1738) Elevage des fils par rouleaux et broches	John KAY (1733) navette volante (diffusée après 1760)	HUNTSMAN (1745) acier fondu au creuset (diffusé après 1770)	BAKEWELL prairies artificielles COKE : élevage à l'étable
	James WATT (1763) machine à vapeur à simple effet James WATT (1781-82) machine à vapeur à double effet	James HARGREAVE (1765) "Spinning penny" (80 fils à la fois) Thomas HIGHS (1767) "water frame" (fil de chaîne) KAY et ARKWRIGHT (1769) : water frame perfectionné CROMPTON (1771) combinaison "water frame et spinning jenny"		WILKINSON (1774) forage des canons ONONS et CORK (1783) puddlage et laminage au ???	
1785			CARTWRIGHT (1785) machine à tisser mécanique		

Pourquoi cette soudaine "fièvre d'inventions" et comment les caractériser ? Observons tout d'abord que toutes ces nouveautés techniques consistent à introduire dans des procès techniques de production pré-existants (moulins entraînant des arbres à came ou des courroies ; machines adaptées à des métiers à tisser, etc...) une *énergie thermo-mécanique* qui se substitue aux anciennes sources d'énergie (animale, hydraulique, éolienne). Observons ensuite qu'elles se produisent non par hasard, en *Angleterre* -c'est-à-dire dans la région d'Europe (la Mer du Nord) où s'est affirmée la plus grande inventivité technique depuis le 15^{ème} siècle (perfectionnement des outils, des instruments, des machines de levage, portuaire ou des chantiers de construction, des techniques navales, de l'imprimerie) et tout particulièrement en Angleterre d'Elisabeth I à Jacques I^{er}. La reprise des inventions techniques dans ce pays n'est donc pas fortuite après 1709.

Car les besoins productivistes de l'essor maritime-mercantile de l'Angleterre relativement moins peuplée et plus déforestée que la France exige de trouver des procès productifs de substitution capables de remédier à la rareté relative des ouvriers, et des énergies de substitution au charbon de bois qui se fait rare. La demande massive de biens mercantilisables par le commerce anglais pousse au productivisme, donc à l'inventivité technique et, en retour, le mercantilisme la rend possible en la commanditant et en assurant sa diffusion et son application industrielle. L'invention technologique appliquée est donc directement en rapport avec les disponibilités de capital accumulées par le commerce intérieur et extérieur pendant la période précédente. En retour, elle rend possible des taux de rentabilité inouïe du capital investi : là où dans les meilleures années la rente foncière ou les bénéfices commerciaux assuraient un rendement annuel de 5 à 10% du capital, le démarrage techno-industriel assure entre 1780 et 1830 des rendements supérieurs à 20%. La révolution techno-industrielle permet d'espérer, ce qui ne s'était jamais vu dans l'histoire, un amortissement du capital PRODUCTIF en 5 ans !

c) Conséquence : de 1750 à 1850, un siècle d'affrontement entre deux modèles et deux rythmes de développement en Europe

A partir du moment où ces innovations techniques, soutenues par les investissements du capital mercantile qui s'autonomise du coup en capital industriel, reçoivent en Grande Bretagne une application généralisée (surtout après 1780-1790), elles permettent :

- un véritable bond en avant dans la production de masse et en série;

- donc un abaissement des coûts de production par unité produite;
- donc une invasion de ces produits, plus nombreux et moins chers, sur le marché;
- donc des taux de rentabilité du capital industriel de 2 à 5 fois supérieur au taux de rentabilité du capital agricole ou mercantile traditionnel;
- et, pour finir, un risque de saturation des marchés existants -donc la nécessité de conquérir de nouveaux clients et de nouveaux marchés.

On sait par exemple comment l'invention en 1733 de la navette volante par John KAY finit par provoquer dans les tissages une pénurie de fils que les filatures traditionnelles ne suffisaient plus à fournir en 1760. Heureusement de 1765 à 1771, HARGREAVE, HIGHS et CROMPTON y remédient en inventant la "*spinning jenny*" et la "*waterframe*" -mais cela finit par provoquer vers 1780 un excédent de filés par rapport aux capacités de traitement de la navette volante. Placé devant ce dilemme, CARTWRIGHT résout le problème en mettant au point en 1785 le métier à tisser mécanique mû par la machine à vapeur. Tout problème n'est pas écarté puisqu'on s'aperçoit alors que le marché anglais n'est capable ni de fournir la quantité suffisante de matières premières (laine, coton) ni d'absorber la quantité des textiles ainsi produits. En 60 ans, les innovations techniques diffusées dans l'industrie textile viennent de mener du Moyen Age tardif à la nécessité de la conquête impérialiste des marchés extérieurs.

Avec les inventions techno-industrielles du 18^{ème} siècle anglais apparaît donc un modèle de développement économique à ruptures brusques et à effets cumulatifs rapides qui bouleversent en quelques décennies les conditions de production et d'échange lentement mises en place depuis le 13^{ème} siècle...

... mais ceci au moment même où le modèle de développement antécédent -agricole, artisanal et mercantile- lentement maximisé depuis le 13^{ème} siècle, atteint ses plus hautes performances productives et démographiques et achève de se diffuser à l'ensemble des sociétés européennes susceptibles d'être confrontées au nouveau modèle en train de s'imposer en Angleterre.

Du point de vue de l'histoire comparée des développements le 18^{ème} siècle se présente donc en Europe comme une période d'affrontement (particulièrement dramatique avec la Révolution

française) entre deux modèles et deux rythmes de développement économique et social :

- l'un, ACCELERE, techno-industriel et capitaliste - entrepreneurial, sociologiquement encore minoritaire, mais économiquement hautement rentable

- l'autre, LENT mais en CROISSANCE SOUTENUE, agro-artisanal, paysan, populaire et marchand, économiquement moins rentable mais dominant, et sociologiquement en pleine expansion jusqu'au-delà du 18^{ème} siècle.

2/ L'EXPANSION DES "INDUSTRIES" TRADITIONNELLES, BASE PRINCIPALE DE L'ESSOR MERCANTILE EUROPEEN JUSQUE VERS 1780-1830

Une première constatation : avec le 18^{ème} siècle l'Europe occidentale retrouve pour la première fois un rythme d'expansion commerciale qu'elle n'avait connu qu'entre 1500 et 1580. L'exemple du volume du commerce de la France et de l'Angleterre entre 1716 et 1776 est tout à fait significatif :

	1716-1720	1764-1776	Augmentation
Grande Bretagne	13 millions \$	29 millions \$	+ 223%
France	214 millions de francs/or	724 millions de francs/or	+ 338%

Mais en même temps, et même en Angleterre, l'innovation technique a du mal à frayer sa voie. En 1727 par exemple Louis XV renouvelle en France les privilèges d'exclusivité des maîtres-verriers dont les caractères malthusiens avaient été fixés sous Louis XIV en 1655 et sous Louis XI en 1475. En Grande Bretagne quand James WATT et Richard ARKWRIGHT commencent à diffuser l'application industrielle de leurs brevets -l'un sur la machine à vapeur, l'autre sur le métier à tisser, tous les deux vers 1780- les tribunaux britanniques annulent leurs brevets en 1785. S'il y a, malgré tout, progrès des quantités de produits industriels échangés sur le marché, c'est donc d'abord aux progrès QUANTITATIFS des industries TRADITIONNELLE qu'on le doit.

Or ces "industries", héritées des siècles antérieurs (mises techniquement au point entre 11^{ème} et 16^{ème} siècles), n'évoluent guère dans leurs procès de production avant 1780. L'artisanat urbain hérité

du 13^{ème} siècle (de luxe ou de masse), bloqué par le cadre rigide des corporations qui contrôlent l'expansion du marché et du recrutement de la main d'oeuvre, reste routinier dans l'ensemble. Encore en 1760, en France comme en Angleterre, la production sidérurgique sort des forges rurales sous monopole seigneurial qui emploient 5 à 10 compagnons forgerons spécialisés et 50 à 60 charbonniers et voituriers -généralement des saisonniers qui retournent à leur statut de paysans pendant la morte-saison (basses eaux de la rivière qui anime le moulin hydraulique, chemins bloqués par l'hiver ou par les pluies). Même dans les forges de Saint Chamond qui emploient 6.000 ouvriers et manoeuvres vers 1760, le travail "industriel" s'arrête en été pour permettre aux employés d'aller à la moisson. Ce n'est qu'après 1780 qu'on voit apparaître en France de véritables concentrations prolétariennes permanentes : en Alsace chez De Dietrich qui emploie 900 ouvriers de forge ; en Lorraine chez De Wendel qui maintient plusieurs centaines d'ouvriers de forge à Hayange et Saint Avold. Les progrès productifs dans la métallurgie européenne au 18^{ème} siècle tiennent donc d'abord à la multiplication des petites entreprises traditionnelles, particulièrement en Angleterre centrale, en Belgique, en Scandinavie, sur la Rhur, en Suisse, en France, en Catalogne, en Espagne.

Le secteur manufacturier d'Etat qui se développe depuis le 17^{ème} siècle en rapport avec le "colbertisme" et le "despotisme éclairé", joue son rôle dans cette expansion. Mais il ne faut pas en exagérer l'importance. En France, vers 1760 : seulement 12 manufactures d'Etat et des arsenaux, employant de une à quelques centaines d'ouvriers dans la production à haute valeur ajoutée (textiles de luxe, tapisseries, glaces, armes, navires) -et dont aucune n'utilise la machine à vapeur jusqu'au 19^{ème} siècle.

La plus grande dynamisation "industrielle" vient donc en définitive de cette partie du capital mercantile qui accepte, à titre privé, de prendre les risques de financer les fournitures et d'assurer le marché à la production d'un artisanat traditionnel en expansion, urbain ou rural. Ces "MAITRES-MARCHANDS" qui, depuis la fin du 17^{ème} siècle, commanditent des clientèles d'artisans à façon, sont en vérité les grands promoteurs de l'accélération protoindustrielle des forces productives en Europe au 18^{ème} siècle. Ils ne modifient pas les procès de production traditionnels, mais ils les multiplient (en particulier en distribuant le travail à façon dans les campagnes) et financièrement, ils les concentrent (en particulier dans l'artisanat urbain chargé du procès final de fabrication). Le cas est notable dans des villes drapières comme Reims ou Louviers, ou plus encore en 1780 à Abbeville où les Van ROBAIS, maîtres-marchands drapiers, distribuent le travail textile à domicile auprès de 10.000 foyers ruraux

et dirige en ville une manufacture de 1.500 ouvriers permanents dans le travail de finition. Cette tendance à la concentration du capital marchand-entrepreneurial *précède* donc la révolution industrielle proprement dite et, d'une certaine façon, la prépare : en spécialisant de plus en plus les activités des capitalistes mercantiles dans la gestion de moins en moins indirecte de l'activité de centaines ou de milliers de producteurs juridiquement libres mais économiquement de moins en moins indépendants face au marché -des matières premières comme des produits finis. Ce processus engendre donc un mouvement de concentration des entreprises -*antérieur* à l'introduction de sources concentrées d'énergie (machine à vapeur, moulin hydraulique). Le cas est notable à Sedan, ville drapière, entre 1731 et 1774.

TABLEAU XVII. La concentration des entreprises drapières à Sedan entre 1731 et 1774

	1731	1774
Nombre de métiers à tisser	311	928
Nombre de fabricants	60	30
Nb de métiers/fabricant	5	31
Nb de pièces produites	8.916	13.450
Nb de pièces/fabricant	148	601
Nb de métiers pour chacun des 7 plus gros fabricants	154 (49,5%)	706 (76,8%)
Nb de pièces produites par les 7	3.986 (44,7%)	10.509 (78,5%)
Revenu moyen annuel des 7	40.000 livres	260.000 livres

Bien entendu cette évolution n'exclut pas l'activité traditionnelle d'un artisanat rural indépendant spécialisé pour le marché local (villageois), régional (marchés, foires) ou transrégional (par colportage). Croissent donc ainsi au 18^{ème} siècle des spécialisations "industrielles" dans certaines régions rurales connues, quelquefois à très longue distance, pour leurs spécialités : clouterie, serrurerie, coutellerie, chaudronnerie-faïencerie, cordonnerie, etc...

Cette croissance extensive des productions secondaires, qui s'accélère avec le 18^{ème} siècle, ne permet pas (techniquement) de parler d'une "révolution" industrielle, mais dépasse de loin le simple

prolongement du lent rythme de croissance poursuivi depuis le 13^{ème} siècle. Aussi certains historiens (germaniques et anglo-saxons) l'identifient-ils comme une "PROTO-INDUSTRIALISATION" qui se singulariserait par trois caractéristiques novatrices :

1. *une maximisation inédite de la production du secteur secondaire européen*, obtenue par extension du nombre des entreprises traditionnelles

2. *la diffusion* (urbaine et rurale) *de savoir-faire artisanal et manufacturier* auprès de masses grandissantes de la population des villes et des campagnes.

3. *une modification en profondeur des économies paysannes* (familiales ou villageoises) désormais tributaires, dans des proportions notables, des revenus monétaires non agricoles procurés par l'artisanat et la manufacture dans les périodes de ralentissement annuel de l'activité agricole.

Le 18^{ème} siècle en Europe n'est donc pas encore celui de la révolution industrielle généralisée (sauf dans quelques régions autour de la Mer du Nord vers 1780-1800) mais c'est déjà celui d'un véritable *pré-démarrage proto-industriel* -désiré et soutenu comme un moyen de puissance mercantile, fiscal et technique par les puissances européennes en compétition pour l'hégémonie en Europe et sur l'économie-monde eurocentrée.

3/ LE MODELE PROTO-INDUSTRIEL EUROPEEN EN COMPETITION AVEC LE MODELE INDUSTRIEL QUI EMERGE EN ANGLETERRE

Certes l'Europe avait connu au 16^{ème} siècle d'étonnantes accélérations productivistes, mais limitées à certaines branches et à certaines régions. Dans l'industrie de la soie (production récente en Europe) on dénombre 5.000 ouvriers à Lyon et 10.000 à Tolède, entre 1525 et 1540. De l'invention de Gutenberg jusque vers 1.600 les ateliers d'imprimerie européen ont livré sur le marché entre 140 et 200 millions du livres -ce qui a alphabétisé plus de 10% de la population auparavant illétrée). Mais le fait nouveau avec la proto-industrialisation en cours au 18^{ème} siècle c'est que l'accélération est désormais massive et générale. On calcule ainsi que la production sidérurgique totale de l'Europe occidentale s'accélérerait dans les proportions suivantes :

1525 : moins de 100.000 tonnes

1740 : 300.000 tonnes (+ 300% en 215 ans)

1805 : 1.000.000 tonnes (+ 300% en 60 ans).

Si on analyse plus en détail cette progression, on obtient le tableau suivant :

TABLEAU XVIII : Production sidérurgique des quatre principales puissances militaires européennes au 18 ^{ème} siècle (en équivalent tonnes/fonte)						
	1700	1740	1765	1790	1800	1805
G.B.	(30.000?)	45.000	(80.000?)	101.000	156.000	205.000
France	..?..	40.800	(55.000?)	83.000	..?..	205.000
PRUSSE	..?..	..?..	53.000	231.800	..?..	..?..
RUSSIE	2.459	25.082	65.000	130.443	162.427	..?..

Sur cet exemple triplement stratégique (militairement, économiquement, technologiquement) il se confirme donc qu'une étonnante accélération des performances protoindustrielles et industrielles des puissances européennes se produit à l'approche des grands conflits militaro-politiques qui vont secouer la fin du siècle (perte de l'empire colonial français en 1763, indépendance des Etats Unis en 1776, coalitions armées contre le France révolutionnaire de 1791 à 1815). Mais on note aussi dans cette compétition que si l'Angleterre possède une évidente avance vers 1700 (elle utilise déjà rails, canaux et charbon de terre), dans le secteur stratégique de la sidérurgie (navires, armes, canons), elle se laisse (partiellement) rattraper en quantité par les puissances concurrentes qui, pourtant, ne possèdent que des équipements proto-industriels vers 1790-1805.

• La France, en particulier, accomplit un véritable "rattrapage" après 1780, qui lui permet de créer un véritable secteur capitaliste DE PRODUCTION -limité, mais surconcentré- à la veille de la Révolution. Vers 1786 plus de 20 entreprises françaises emploient chacune plus de 1.000 ouvriers permanents et concentrent plus de 10 millions de francs/or de capital (mines de charbon d'Anzin, forges du Creusot, glaceries-vitreries de Saint Gobain, chantiers navals, etc...). Le PNB français s'établit alors ainsi :

PNB : 4,5 milliards de francs or

PIB : 1 milliard de francs/or (22,22% du PNB)

dont

filages et tissages : 470 millions f. (10,4% du PNB et 47% du PIB)

vêtements : 130 millions f. (2,3% du PNB et 13% du PIB)

métallurgie : 150 millions f. (3,3% du PNB et 15% du PIB).

Le "modèle" français, encore très induit par l'essor des biens de consommation (textiles), ne consacre donc qu'une part minimum aux biens d'équipement (métallurgie) -ce qui la différencie du "modèle" déjà partiellement industrialisé de la Grande Bretagne, ou des "modèles" proto-industriels fortement militarisés de la Prusse et de la Russie, mais ce qui le rapproche de ceux de la Catalogne, de l'Italie du Nord, de la Suisse, de la Hollande, des Pays Bas autrichiens. Il n'empêche, et malgré cela : 22% du PNB français est alors "industriel" -c'est-à-dire un pourcentage presque semblable, à ce moment-là, à celui de l'Angleterre. Le modèle protoindustriel, "libéral" ou "dirigé" par un despotisme militariste, tient (en quantité et en qualité) la comparaison avec le modèle beaucoup plus industriel de la Grande Bretagne. La preuve de la supériorité productiviste de la révolution industrielle n'est pas encore définitivement faite. Il est vrai que la France est alors le pays le plus peuplé d'Europe (26 à 27 millions d'habitants, contre seulement 9 millions de Britanniques).

III - LE CONTEXTE AGRO-DEMOGRAPHIQUE DE CE DEVELOPPEMENT PROTO-INDUSTRIEL

Certes la démographie n'est pas, à elle seule, l'explication unique de l'expansion économique -puisque'elle en est un effet autant qu'une cause et que tout dépend, en définitive du modèle de société dans lequel elle se développe (la Chine, au 18^{ème} siècle, possède un taux de croissance de sa population supérieur à celui de l'Europe : cela n'y provoque pas, pour autant, la révolution industrielle). Il reste qu'en multipliant le nombre des producteurs, des consommateurs et des contribuables, elle est une des données importantes de l'économie politique.

1/ L'EXPANSION DEMOGRAPHIQUE GENERALE EN EUROPE AU 18^{ème} SIECLE

Une première constatation : l'Europe et la Chine sont, une fois de plus parallèlement, à la tête d'une expansion démographique mondiale.

TABLEAU XIX : L'expansion démographique mondiale de 1700 à 1800 (en millions d'habitants)

	EUROPE	ASIE	AMERIQUES	AFRIQUE	OCEANIE	TOTAL
1700	140 20à21%	435 65%	15 2%	(70?) ?	(2?) ?	700 100%
1750	162 21,5%	491 65,3%	17 2,26%	(80?) 10,64%	(2?) 0,26%	752 100%
1800	200 20,88%	630 65,76%	26 2,71%	(100?) 10,44%	(2?) 0,21%	958 100%

De 1700 à 1750 la population cumulée de l'Europe, l'Asie et l'Amérique augmente de 11%

De 1750 à 1800 : de 28%

De 1750 à 1800 : l'Europe seule augmente de 33%

De 1750 à 1800 : la Chine seule, de 68%.

a) Des différences notables de comportements démographiques entre populations d'origine européenne,

selon qu'il s'agit de vieilles sociétés européennes stabilisées dans leur "modèle" dès le 13^{ème} siècle, et qui continuent d'intensifier leurs rendements agro-démographiques dans une croissance modérée mais soutenue, ou qu'il s'agit au contraire de sociétés "neuves", créées ou recrées depuis le 17^{ème} siècle (frontières agricoles en expansion ou frontières industrielles urbaines en Angleterre).

TABLEAU XX : Croissances démographiques comparées
des populations d'origine européenne au 18^{ème} siècle
(en millions d'habitants)

PAYS	1700-1710	1790-1800	Croissance	Taux annuel
FRANCE	19	26	+ 137%	+ 0,46%
ITALIE	10,5	14	+ 137%	+ 0,46%
AUTRICHE	20	27	+ 135%	+ 0,43%
RUSSIE	19	30	+ 158%	+ 0,72%
GRANDE BRETAGNE	5,5	9	+ 164%	+ 0,80%
AMER.LATINE	15	26	+ 173%	+ 0,91%
13 COLONIES ANGLAISES	0,23	5	+ 2.174%	+ 26,00%
CANADA FRANCAIS	0,03	0,1	+ 3.333%	+ 40,40%
EUROPE	136	200	+ 147%	+ 0,58%
EUROPEENS	150	230	+ 153%	+ 0,66%

Ce tableau appelle quelques commentaires sur :

1. Le cas particulier de l'hétérogène Amérique latine : en 1800 on y dénombre 5 millions de "blancs" ; 8 millions de métis ; 8 millions d'indiens ; 5 millions de noirs.
2. La fantastique expansion démographique des colonies de peuplement les plus récentes (créées au 17^{ème} siècle) de l'Amérique du Nord : Québec, Etats-Unis. Elle s'explique par l'IMMIGRATION et par le caractère pionnier de ces frontières agricoles.
3. Les très fortes expansions démographiques de frontières agricoles en expansion -Europe orientale, Russie- créées entre 13^{ème} et 16^{ème} siècles, renforcée depuis le 17^{ème} siècle sur la base du second servage.
4. La solide croissance démographique des sociétés agricoles déjà consolidées au 13^{ème} siècle : l'Europe occidentale continentale.

5. L'exception britannique, où protoindustrialisation et révolution industrielle semblent jouer le rôle d'une "frontière" socio-démographique intérieure (essor urbain et émigration outremer).

Quoi qu'il en soit, en Europe et hors d'Europe, (sur les frontières du peuplement de l'économie-monde européocentrée) la période qui court de 1700 à 1850 correspond à une poussée du pourcentage de la population d'origine européenne dans l'ensemble de la population mondiale (c'est une des bases objectives du futur impérialisme européen) :

TABLEAU XXI - Part de la population d'origine européenne dans la population mondiale de 1700 à 1850 (en millions et en pourcentage)				
	1700	1750	1800	1850
Européens d'Europe	130M (18,5%)	136M (18,6%)	200M (20,8%)	265M (21,4%)
Européens hors d'Europe	8à10M (1,2%)	14M (2,4%)	30M (3,2%)	75M (5,1%)
Total Européens	140M (20%)	150M (21%)	230M (24%)	330 (26,5%)

b) Pourquoi cette poussée démographique européenne?

Une première constatation s'impose : le 18^{ème} siècle européen échappe aux pires calamités de certains des siècles précédents, épidémies ravageuses et guerres meurtrières prolongées. Certes tout danger n'a pas disparu : périodiquement une mauvaise récolte fragilise l'état alimentaire et sanitaire des populations, mais rien de comparable à la "peste noire" du début du 17^{ème} siècle. Certes Voltaire dénonce avec raison le jeu meurtrier des guerres dynastiques, encore trop nombreuses, mais qui n'ont rien de commun avec ce que fut l'horrible Guerre de Trente ans. De plus l'état sanitaire, globalement, s'améliore (progrès de l'hygiène, de l'alimentation, invention par Jenner en 1797 de la vaccination contre la variole). Aussi, bien que la peste frappe encore en Allemagne en 1710, en Russie en 1737 ; le typhus en 1734-1735 ; bien que les mauvaises récoltes entraînent des crises en 1709-1710 ; 1718-1720 ; 1740-1743 ; 1781-1790 ; globalement les taux de mortalités, particulièrement infantile, baissent au long du siècle alors que (sauf en France après 1770) les taux de natalité se maintiennent - ce qui libère un fort excédent de population.

En moyenne ces taux s'établissent ainsi :

Natalité : 40 à 50 °/° (65°/° au Québec !)

Mortalité : 25 à 30°/° (35°/° chez les enfants de moins d'un an)

Excédent annuel : 10 à 25 °/° (40°/° au Québec).

Ce n'est pas encore une "révolution démographique", mais c'est sur le point de le devenir.

2/ AUX FONDEMENTS DE CETTE EXPANSION DEMOGRAPHIQUE : LES "MINI-REVOLUTIONS" EN COURS DANS LES PAYSANNERIES JURIDIQUEMENT LIBRES

a) Situation de l'agriculture dans la société

La clé de l'évolution démographique dans cette Europe encore très majoritairement rurale (de 70% à 85% de sa population) il faut évidemment la trouver dans un meilleur bilan alimentaire et économique rendu possible par les améliorations agricoles et agraires - fondées moins sur des percées technologiques tapageuses (sauf sur certains grands domaines déjà capitalistes) que sur les progrès agronomiques discrets de la masse de la paysannerie. En Europe de l'Est, en Amérique (du Nord ou latine), joue le modèle des "frontières de défrichement" qui permet une croissance extensive de la productivité gagée sur la conquête (encore potentiellement illimitée) de nouvelles terres. Dans la vieille Europe défrichée dès le 13^{ème} siècle, ne peuvent jouer que des améliorations de détail sur des terroirs déjà pleins : amélioration des assolements, de l'outillage, de la commercialisation, de l'usage du bétail.

Rappelons qu'encore en 1789 l'agriculture (et la pêche) fournit la totalité de l'alimentation de la population et accapare 70 à 80% des actifs européens ; qu'elle fournit la base de la rente et de l'impôt et la majorité des matières premières des diverses "industries" en Europe comme dans le reste du monde- bien qu'elle reste (et sur ce point, les physiocrates ont raison) la source principale de création de richesses, même dans les pays les plus "industrialisés". En 1789, les revenus agricoles représentent encore 50,3% du PNB britannique (217/431 millions de £) et 73% du PNB français (3,3/4,5 milliards de francs ; dont 1,7 milliard pour la seule production céréalière : 38% du PNB français!). En France toujours, en 1789, l'agriculture occupe 20,5 millions des 26 millions de Français soit 79% de la population active.

Certes, depuis le 16^{ème} siècle, certaines régions particulièrement "avancées" grâce à l'artisanat urbain massif, connaissent des taux de déruralisation déjà impressionnants : en Flandre, en Brabant, dans certains comtats italiens où le taux d'urbanisation dépasse 30 à 40%. Mais cela est l'exception, qui s'explique par la précocité mercantiliste de ces régions, dès le 13^{ème} siècle. Ailleurs, la ruralité domine, et cela s'explique si l'on tient compte que seulement 1% de la production vivrière des campagnes reste disponible pour le marché et l'alimentation des villes. La petite ville de 3.000 habitants qui est le prototype en Europe occidentale du chef lieu d'un petit pays rural consomme environ pour son alimentation quelques 1.000 tonnes de blé par an, c'est-à-dire la production exclusive de quelques 1.500 hectares de terres emblavées c'est-à-dire, compte tenu des jachères, d'une "réserve" agricole de 3.000 à 4.500 hectares qui lui sont exclusivement dédiée à travers les mécanismes du marché. Répartis dans un bassin céréalier où 99% de la production est vouée à l'alimentation villageoise et au paiement de la rente du sol aux propriétaires, notre petite "sous-préfecture" vit donc "aux dépens" d'un bassin rural de 30 à 40 km de rayon.

Cela explique que le rayon des approvisionnements des grandes villes soit si étendu (250 km pour Paris, 500 km pour Istanbul) dès le 17^{ème} siècle et que certaines régions comme les Flandres, l'Italie du Nord, la Méditerranée aient dû si précocement développer leur grand commerce à longue distance comme unique réponse possible à leur précoces développements urbains (Cf. tableau XXI). Car bien qu'elles évoluent, les techniques agricoles évoluent lentement. Encore en 1789, de 33 à 50% des terres sont improductives chaque année dans bien des régions de l'Europe continentale, selon que les vieux assolements y sont triennaux ou biennaux. Faute de fumures, marnages et chaulages en quantité suffisante, les rendements de blé à l'hectare stationnent depuis le 13^{ème} siècle entre 5 et 10 quintaux à l'hectare. Quant au train de culture, dans la plupart des cas, il est resté celui qu'il était au début du néolithique (l'araire méditerranéenne) ou au 13^{ème} siècle (la charrue nordique). Face à ces réalités, dominantes au moins jusque vers 1750, on comprend la vision pessimiste de Malthus sur l'avenir du rapport entre croissance démographique et stagnation agro-alimentaire concernant la vieille Europe agricole "stabilisée" au 13^{ème} siècle.

**TABLEAU XXII - Population des
grandes villes européennes vers 1600**

LONDRES	: 224.000 h
PARIS	: 220.000 h
ANVERS	: 105.000 h
NUREMBERG	: 80.000 h
LYON	: 80.000 h
ISTAMBUL	: 700.000 h
NAPLES	: 300.000 h
VENISE	: 170.000 h
ROME	: 103.000 h
SEVILLE	: 100.000 h
LISBONNE	: 100.000 h

Concernant l'aire méditerranéenne, chrétienne ou musulmane, le réseau urbain - qui consomme environ 1% de la production céréalière de la zone- exige d'intégrer dans sa dépendance mercantile quelques 4.437.000.000 hectares : c'est-à-dire beaucoup plus que les quelques 40 millions de terres arables du bassin méditerranéen. Le commerce extra-méditerranéen est donc une condition *sine qua non* de la tradition urbaine de la zone.

Et pourtant, on constate que même dans celle-ci (Autriche, Italie, Espagne, France, Angleterre) la population augmente de plus de 37% au cours du 18^{ème} siècle. On constate -en France, particulièrement- que le siècle se termine par une aggravation des charges seigneuriales sur la paysannerie (corvée, champarts, dîmes, etc...) qui, au-delà de l'égoïsme de classe des propriétaires, signifie bien une augmentation des rendements de l'agriculture dite "traditionnelle". On devine donc, malgré les routines, des gains de productivité agricoles non seulement sur les grands domaines fonciers modernisés "à l'anglaise", mais au village. Lesquels?

b) Les mini-révolutions agricoles cumulées par les paysanneries européennes juridiquement libres aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles.

Depuis le 13^{ème} siècle, les paysans de l'Europe occidentale qui restent soumis dans leur majorité à la rente seigneuriale, sont par contre affranchis de l'asservissement personnel au seigneur. Cela autorise donc pour eux un espace de liberté juridique et économique

qui leur permet de gérer la part de leur surplus non autoconsommée et non prélevée par la rente, qu'ils négocient généralement sur le marché et les intéresse en retour à d'éventuels gains de productivité ("Perrette et le pot au lait" est un assez joli témoignage sur la mentalité spéculative paysanne au 17^{ème} siècle).

Là donc où résiste à l'agression toujours menaçante du latifundisme, aristocratique ou bourgeois, une vivace culture paysanne communautaire ET individualiste, on assiste après 1700, et plus encore après 1750, à la consolidation de stratégies paysannes de développement, individuelle et communautaires (dans le Bassin Parisien, dans l'Europe rhénane, dans les régions vinicoles, etc...) qui se caractérisent par :

- un recul général de la morte saison des jachères grâce à la mise en pratique de nouveaux assolements (en particulier, quadriennal) et l'utilisation de cultures dérobées.
- un essor des prairies cultivées et des plantes fourragères nitrifiantes (luzerne, trèfle).
- une sophistication de l'outillage manuel
- un essor de l'élevage qui améliore le bilan alimentaire en protéines d'origine animale (viande, laitages).

L'ensemble de ces mini-innovations (luzerne, navets, fèves, raves, pommes de terre, pelles, bèches, serpes, écrémeuses à main, brouette, etc...) introduites dans la généralisation de l'assolement quadriennal permettent, sur le siècle, des gains de productivité agricole de 33 à 50% -c'est-à-dire "couvrent" l'essor démographique. Discret, diffus, généralement mal perçus par les observateurs contemporains (par Arthur Young en 1786, par Malthus en 1799), ces progrès sont essentiels car ils concernent la majorité paysanne de l'Europe occidentale. Sans eux, ni l'essor démographique, ni la croissance urbaine et proto-industrielle ne seraient possibles au 18^{ème} siècle. Et si les analystes contemporains ou postérieurs (Young, Malthus, Turgot, Quesnay, Guizot) n'ont pas su ou voulu les voir c'est que, apologistes de la "voie anglaise" du développement agricole (capitaliste), ils refusaient consciemment ou inconsciemment toute capacité développementaliste créative aux paysanneries européennes qu'il fallait chasser à terme de la production et de la terre et non associer à un autre voie possible (mercantile-paysanne) de développement plus diffus.

c) La voie paysanne de développement en concurrence avec la voie agraire proto-capitaliste

Depuis la fin du 17^{ème} siècle des entrepreneurs agricoles de diverses origines sociales - aristocrates fonciers ; bourgeois enrichis par le commerce, bureaucratie ou artisanat ; paysans individualistes enrichis -sont à l'initiative d'un grand mouvement agraire. Ils expérimentent en faire-valoir direct une agriculture spéculative aux rendements maximisés. Ils procèdent à un mouvement notable de concentration foncière aux dépens des communaux villageois. Ils modifient le paysage en protégeant de haies vives les terres ainsi regroupées (les ENCLOSURES). Et ils favorisent, par contrecoup, les tentations individualistes aux dépens des solidarités communales dans les communautés paysannes villageoises.

Le mouvement, notable dans toute l'Europe occidentale (Italie du Nord, Allemagne rhénane, France du Nord) est le plus violent *et le plus radical en Angleterre où, de 1727 à 1821, pas moins de 5.300 *enclosure acts* sont ratifiés par le Parlement britannique, qui vont expulser de l'agriculture anglaise la petite paysannerie parcellaire des *yeomen* repoussée vers le chômage, le vagabondage rural, les taudis des villes industrielles, où ils commencent à former la masse de réserve en haillons (*lumpen-prolétariat*) de la classe ouvrière industrielle en formation. Toutefois, même en Angleterre, il reste encore en 1801 plus de 50% de la campagne cultivée par des *yeomen* en polyculture d'*openfield*.

En France, le processus est beaucoup plus complexe, à cause de la résistance sociale et politique de la paysannerie qui se révolte une première fois en 1775 (la "guerre des Farines"), une seconde fois pendant la Révolution française (de 1787 à 1793). Aussi, bien que les *leaders* politiques de la Révolution exproprient les 4/5^{ème} des propriétés foncières cléricales ou aristocratiques après la nuit du 4 août et les revendent au plus offrant sous forme de "biens nationaux", plus que le remembrement à l'anglaise ("l'arbornement général") cela favorise plutôt un émiettement parcellaire généralisé aux mains d'une petite et moyenne paysannerie convertie à l'individualisme, et "clientélisée" politiquement par les nouveaux notables provinciaux : bourgeois ruraux du commerce, des professions libérales, de la bureaucratie et de la politique -peu entreprenants au plan du capitalisme agricole.

d) Bilan : le 18^{ème} siècle, siècle de pré-révolution agricole et agraire.

Sur fond traditionnel d'assolement triennal commencent donc à se pratiquer, grâce à l'introduction de plantes fourragères (trèfle, luzerne) et de cultures dérobées (navets, fèves, raves, pommes de terre) de sensibles améliorations des rendements, soit en milieu paysan (assolement quadriennal avec régression des jachères) soit en milieu entrepreneurial (assolement sur onze ans) ; mais au prix d'un bouleversement des utilisations sociales de la terre :

TABLEAU XXIII - Deux bilans comparés de rotations de culture sur 11 ans pratiquées au 18 ^{ème} siècle											
ANNÉES	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
Triennal traditionnel	Jachère	blé (18)	orge	jachère	blé (18)	orge	jachère	blé (18)	orge	jachère	blé (18)
Nouvel assolement sur 11 ans	Navets	orge	trèfle	blé (25)	navets	orge	trèfle	blé (25)	fèves vesces	blé (25)	navets

Sur 11 ans, *l'assolement triennal traditionnel* hérité des 11^{ème}-13^{ème} siècles continue de produire au 18^{ème} siècle les avantages et les inconvénients suivants :

- un sol non renouvelé, donc lentement appauvri
- 72 boisseaux (18x4) de froment commercialisable
- la laine peu sélectionnée des moutons de vaine pâture
- l'alimentation des producteurs (orge) et des chevaux (jachère)
- des ressources additionnelles (glanage, paccage, forêt résiduelle) pour les indigents de la communauté.

Le nouvel assolement modernisé produit, lui :

- un sol enrichi par les plantes fousseuses (navets) et nitrifiantes (trèfle, luzerne)
- 75 boisseaux (25x3) de froment commercialisable
- des vaches et des produits laitiers commercialisables grâce aux plantes fourragères

- l'alimentation enrichie des travailleurs (orge, navets, fèves) et des chevaux (orge, luzerne)

- la disparition des ressources additionnelles pour les indigents.

Le premier système, moins productif et moins commercialisé, est socialement équilibré en incluant les plus pauvres. Le second, productiviste et spéculatif, est socialement exclusif et rejette à terme hors de la communauté rurale les plus pauvres, car il exige de mobiliser des ressources en terre (suppression des communaux) et en capital (animaux de trait, étables, crédit, facilités d'accès individualisé au marché). Aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles ne peuvent pratiquer cette stratégie que les propriétaires fonciers ou les riches fermiers et les plus riches communautés paysannes innovatrices -à condition de tenir tête à la pression des premiers sur leurs terres communales.

Quoi qu'il en soit du bilan social, cette "prérévolution" agraire (ou, si l'on préfère, en se plaçant d'un point de vue social, cette "contre-révolution" agraire) correspond indubitablement à un développement des capacités productives de l'Europe agricole dans lequel se distinguent quelques inventeurs ou systématisateurs, anglais mais aussi français :

- John TULL (1674-1760) : semoir mécanique, labours multiples, introduction du sainsfoin

- Ch. TOWNSHEND (1674-1738) : beau-frère du ministre Walpole qui aménage le Norfolk et diffuse auprès des paysans de son district le marnage, le drainage, la rotation quadriennale

- Robert BAKEWELL (1725-1785) : qui systématise dans sa ferme de Dishley (Leicester) les prairies irriguées pour l'élevage des bovins pour la viande

- Thomas COKE , qui invente dans le Norfolk la rotation sur 11 ans, l'élevage à l'étable soutenu par les plantes fourragères et la betterave fourragère

- le Duc de CHOISEUL qui lance son élevage de moutons sélectionnés à Chanteloup

- les La Rochefoucauld-Liancourt qui systématisent l'usage des luzernières.

- Duhamel de Monceau qui met au point une rotation intensive blé-luzerne à Pithiviers, etc...

3/ LA PAYSANNERIE INTEGREE AU PRE-DEMARRAGE PROTO-INDUSTRIEL : INDUSTRIES ET ARTISANAT DANS LES CAMPAGNES

a) Ce que révèlent les statistiques contradictoires du 18^{ème} siècle sur les structures sociales des campagnes

L'historien Jean MARCZEWSKI, calculant *a posteriori* la comptabilité nationale du royaume de France à la veille de la Révolution Française, entre en contradiction avec le témoignage contemporain de l'économiste TOLOZAN en 1786

TABLEAU XXIV - Répartition du PNB français en 1786
selon Tolozan et Marczewski

Catégorie comptable	D'après Tolozan (1786)	D'après Marczewski (1974)	Rapport : $\frac{\text{Marczewski}}{\text{Tolozan}}$
PNB	2,55 M francs	5,1 M francs	2
PIB (produit industriel)	0,526 M f (20% du PNB)	2,2M f. (43,1% du PNB)	2,15
P.A.B. (produit agricole)	2,024 M (80% du PNB)	2,9 M (56,9% du PNB)	0,71
Produit textile	(9,9% du PNB)	(6,3% du PNB)	0,60
Production métallurgique	(3,1% du PNB)	(7,0% du PNB)	2,20

De toute évidence les deux auteurs, travaillant sur la même réalité à 200 ans de distance, n'ont pas utilisé les mêmes catégories statistiques : d'où les différences notables de leurs résultats. Tolozan, contemporain des événements et influencé par les concepts physiocratiques, aurait logiquement sous-évalué le PNB à sa seule part COMPTABILISEE par le marché et les statistiques royales (aux dépens de la production réelle non mercantilisée, donc non comptabilisée) et non moins logiquement sous-évalué la part du PIB dans le produit national brut en excluant en particulier la production métallurgique réelle, aux mains des puissances seigneuriales (les maîtres de forges) et, comme telle, comptabilisée dans les revenus

(agricoles) du grand domaine foncier. Ces hésitations des critères classificatoires de la comptabilité nationale à la fin du 18^{ème} siècle révèlent donc, pour le moins, un décalage des perceptions entre les "industries" réelles (au sens du 18^{ème} siècle) et l'"industrie industrielle" (au sens des 19 et 20^{ème} siècles). Une grande partie de la confusion (entretenue en particulier par les théoriciens physiocrates qui, pour des raisons idéologiques et sociales, survalorisent l'agriculture et sous-estiment l'industrie dans les richesses nationales) vient de la nature très particulière des progrès de la proto-industrialisation dans les campagnes.

b) Les paysans du 18^{ème} siècle européens : producteurs industriels

Prenons un village réputé paysan dans une région réputée particulièrement rurale au 18^{ème} siècle : TOUROUVRE du PERCHE, étudié par Hubert CHARBONNEAU entre 1715 et 1810. Dans ce village d'agriculteurs-éleveurs de vaches et de chevaux on s'aperçoit que 10% de la population tire l'essentiel de ses revenus du petit commerce ; 45% de l'agriculture et de l'élevage... et 35 à 45% (selon les périodes) de l'artisanat à domicile. Seule une MINORITE de la population est, au sens strict, exclusivement paysanne -et ce, répétons-le, dans une région réputée agricole.

Cette symbiose entre communauté paysanne et activité "industrielle" dans les campagnes, loin d'être exceptionnelle, devient la REGLE en Europe occidentale au 18^{ème} siècle. Certes, elle existait déjà au Moyen Age, puisque les industries seigneuriales (moulins, forges, foulons, gobelins, verreries, etc...) utilisaient la main d'oeuvre paysanne pendant la morte saison agricole. Mais le fait nouveau, depuis la fin du 17^{ème} siècle, c'est qu'elle s'universalise auprès de la quasi majorité des paysanneries, auxquelles elle procure un complément de revenus qui leur permet d'affronter les transformations agraires en cours, dont elles risqueraient sans cela d'être les victimes définitivement déracinées de leurs villages.

La distribution du travail artisanal à domicile par des maîtres marchands urbains dans les campagnes (ce que les Anglais appellent le "domestic system") apporte donc un appoint de revenus monétaires aux indigents et aux plus pauvres dans les communautés rurales par ailleurs menacées par la pression du mouvement des *enclosures* et, dans un premier temps, freine les menaces d'exode rural vers les villes qui n'ont pas encore accompli leur révolution industrielle. En retour, elle permet les mutations agraires favorables à l'individualisme spéculatif en atténuant les tensions sociales à l'intérieur du village.

c) Artisanat à domicile et stratification sociale dans les campagnes

L'historien Franklin F. Mendells, un des inventeurs du terme de "protoindustrialisation", nous fournit un cas exemplaire du processus ci-dessus évoqué dans l'étude qu'il consacre au village de LEDE, situé près de GAND, dans les Pays-Bas alors sous domination autrichienne¹. Entre la fin du 17^{ème} et la fin du 18^{ème} siècles, la structure technosociale de ce village évolue ainsi :

TABLEAU XXV - Evolution du village de LEDE au 18 ^{ème} siècle		
RUBRIQUE	1656-1705	1756-1795
Population totale de la communauté villageoise	1.300 h (1701)	2.600 h (1791)
Nombre d'exploitations agricoles	347 (3,7h/exp.)	592 (4,3h/exp.)
de plus de 5 ha	51 (14,6%)	51 (8,6%)
de 1 à 5 ha.....	171 (49,4%)	251 (42,4%)
de moins d'1 ha.....	125 (36%)	290 (49%)
Nombre d'inventaires après décès	259 (100%)	439 (100%)
Inventaire où figure un rouet	176 (68%)	351 (80%)
Inventaire où figure un métier à tisser.....	111 (43%)	220 (50%)
Inventaire où figurent les deux.....	85 (33%)	180 (41%)
Inventaire où ne figure aucun des deux.....	44 (17%)	40 (9%)

Ce très remarquable tableau nous éclaire donc sur la dynamique économico-sociale d'un village d'une province européenne qui a inventé l'assolement triennal et l'artisanat textile (urbain, puis rural) dès avant le 13^{ème} siècle. Il n'en est que plus exemplaire.

Que nous révèle-t-il, tout d'abord, sur l'évolution de la structure agraire interne à cette communauté réputée paysanne ? Que de 1656 à 1795, la croissance démographique est de 100% et qu'elle est couverte par une progression des terres mises en parcelles et cultivées de 98%. C'est-à-dire qu'elle n'a pu se faire que par l'individualisation des anciennes terres à régime communal, au profit d'une extension de la dimension moyenne des exploitations individuelles (qui passe de 3,7 à

¹. 1977, *Landwirtschaft und hänerfisches gewerbe in Flandern in 18. Jahrhundert.*

4,3 ha, soit +16,2%) et du nombre des petits et moyens exploitants de moins de 5 ha (qui passe de 296 à 541, soit +83%). Les plus riches "laboureurs", possesseurs de plus de 5 ha, restent au contraire une catégorie étonnamment stable (progression en nombre nulle : 51 = 51). En fait, ce qui progresse à travers l'extension de la population et des terres cultivées, c'est le MINIFUNDISME (moins de 1 ha : ce qui ne suffit pas pour faire vivre une famille des seules ressources agricoles) qui progresse de 132% dans la période et représente en 1795 la MOITIE de la communauté (49%). Il y a donc dans cette communauté, progrès des surfaces réellement mises en culture et exploitées, progrès de l'individualisme, progrès du paupérisme pour la plus grande masse, et stabilité absolue de la couche paysanne la plus aisée qui semble se comporter comme une sorte "d'oligarchie" villageoise exclusive et fermée.

Si nous rapprochons ces données de la seconde partie du tableau qui, à travers les actes d'inventaires après décès, nous donne une approche de la structure de l'artisanat à domicile dans ce village au 18^{ème} siècle, nous découvrons des corrélations éclairantes. A peu de chose près les pourcentages sont équivalents entre les foyers sans équipement textile (le rouet féminin, le métier à tisser masculin) et les foyers disposant de plus de 5 ha, donc dotés d'une honnête aisance agraire. De même pour la proportion entre foyer où l'homme (métier à tisser) OU la femme (le rouet) qui disposent de ressources agraires plus médiocres mais encore notables (de 1 à 5 ha) et qui, de ce fait, doivent recourir partiellement, mais non totalement aux revenus additionnels d'un travail artisanal partiel. De même pour les plus pauvres (moins de 1 ha), où à cause du minifundisme et de la perte des usages collectifs sur les terres à régime communal, l'artisanat à temps presque complet et utilisant l'homme ET la femme (métier ET rouet) est devenu une nécessité de survie et la source principale du budget familial.

Résumons : dans cette communauté réputée "paysanne" la population qui peut vivre exclusivement de revenus agricoles tombe de 17 à 9% de la fin du 17^{ème} à la fin du 18^{ème} siècle. A l'inverse, la population qui doit vivre presque exclusivement de revenus NON agricoles (artisanat à temps presque complet de l'homme et de la femme et ressources additionnelles du minifundio) monte de 36 à 49% dans la même période. Certes, on peut estimer qu'il s'agit d'un cas extrême : celui de la Flandre gantoise. Mais l'exemple de Tourouvre du Perche prouve des similitudes, même dans les régions rurales plus "traditionnelles". Ce qui veut dire qu'à la veille de la Révolution française de nombreuses "paysanneries" d'Europe, encore enracinées au village, ne sont plus "paysannes" quant à l'essentiel de leur activité professionnelle.

Ainsi délimitée et définie la PROTOINDUSTRIALISATION n'est donc pas seulement un phénomène économique (mesurable en part de PNB comme le font TOLOZAN et MARCZEWSKI). C'est un phénomène *social* généralisé dans les campagnes comme dans les villes. Cette "paysannerie" européenne ainsi intégrée dans le réseau des échanges monétaires et du secteur de production secondaire est donc très différente des métayers au cinquième de l'Islam ou des repiqueurs de riz de l'Asie du Sud-Est -sans parler des esclaves noirs de plantations tropicales, des serfs indiens ou slaves des grands domaines fonciers de l'Amérique latine ou de l'Europe de l'Est, des travailleurs forcés indigènes des entreprises coloniales espagnoles ou hollandaises.

Très proche de l'Europe pourtant aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles, *l'Islam méditerranéen et ottoman ne connaît pas ces campagnes intégrées, économiquement et socialement, aux villes marchandes et industrielles*. Le marché, organisé de villes à villes, n'intègre pas ou intègre très peu les campagnes qui restent soumises aux seules formes prémercantiles de prélèvement des surplus (rente foncière, tribut). L'originalité de l'Europe occidentale au 18^{ème} siècle dans l'histoire comparée des développements c'est qu'elle développe non seulement des villes manufacturières (cela existe aussi en Islam et en Asie) mais qu'elle développe, et MASSIVEMENT, des campagnes à la fois agricoles, mercantiles et manufacturières -qui interviennent donc dans le PNB non seulement au titre du produit agricole et mercantile, mais au titre du produit "industriel"- ce que les contemporains malthusiens ou physiocrates répugnent à reconnaître, pour des raisons essentiellement sociales et idéologiques.

IV - POUR CONCLURE : BILAN DU DEVELOPPEMENT PROTO-INDUSTRIEL EUROPEEN AU 18^{ème} SIECLE

1/ UN SIECLE DE CROISSANCE GENERALE ET SOUTENUE

Sur fond de croissance agro-démographique (Cf. *supra*).

a) La croissance proto-industrielle

Malgré les innovations techniques -surtout anglaises- l'essentiel de la croissance européenne au 18^{ème} siècle est plus proto-industrielle qu'industrielle : encore en 1800 il n'existe que 530 machines à vapeur en Europe (dont 500 en Grande Bretagne) qui ne totalisent qu'une puissance inférieure à 30.000 C.V. Or, malgré cela, les indices suivants révèlent un véritable démarrage européen de 1700 à 1800 :

- La production de charbon de terre est augmentée de 400% en Angleterre (de 2,5 à 10 millions de tonnes), de 1.000% en France (de 0,1 à 1 million de tonnes).

- La production sidérurgique est augmentée de 270% en France, 330% en Angleterre, 460% en Allemagne, 520% en Russie.

Certaines entreprises privées accomplissent dans ces domaines de véritables "booms" économiques :

- les Darby-Reynolds dans le Shropshire augmentent de 2.200% leur production de forge entre 1753 et 1790 (de 1.100 à 24.000 tonnes),
- les mines d'Anzin rassemblent en quelques années un capital de 10 millions de francs en 1786,
- etc...

Au plan technique, plus que par la machine à vapeur, les progrès du 18^{ème} siècle sont fulgurants au niveau de la sophistication des instruments et des machines : *spinning jenny*, *waterframe*, métiers à tisser, instruments de levage, chronomètres, profilage des navires à voile, horlogerie. Non par hasard : c'est le siècle des automates et du mécanisme de Laplace. C'est aussi celui de la reprise des voyages de découverte (Cook, La Pérouse). Vers 1720, il faut encore à un navire 40 jours pour rallier l'Europe à l'Amérique par l'Atlantique Nord. Vers 1790-1800 les premiers *clippers* (grands trois mâts profilés à coque doublée de plaques de cuivre) accomplissent le même trajet en 12 ou 14 jours.

Autre secteur d'innovation industrielle, de grande conséquence à la fin du siècle dans le textile et les armements, celui des industries chimiques. La France, dans ce domaine, occupe une place particulière :

- entre 1740 et 1766, anglais et normands (Ward, Roebuck, Holker) inventent la fabrication massive d'*acide sulfurique* par grillage du soufre de Sicile dans des chambres de plomb.
- entre 1772 et 1787, Scheele et Bertholet mettent au point la fabrication de *chlore* à partir du sel -procédé appliqué industriellement dans la fabrication d'eau de javel dans l'usine du Comte d'Artois.

- entre 1791 et 1806, Nicolas Leblanc, "sponsorisé" par le duc d'Orléans et la Compagnie de Saint Gobain, met au point la fabrication massive de *soude* à partir du sel ordinaire.

Au total, en dehors des arsenaux et des chantiers navals, ce sont surtout les industries de consommation, financées par le capital marchand, qui bénéficient de ces innovations : faïences, verreries, glaceries, tapisseries, textiles, quincailleries, etc... Mais déjà, grâce à l'introduction du machinisme (avec ou sans machines à vapeur) certains arrivent presque déjà à une production de masse : dans le textile, Oberkampf ou Dollfus ; dans la verrerie, Saint Gobain...

b) La croissance mercantile

Nous avons déjà vu que de 1716 à 1776, le commerce global de la Grande Bretagne progressait de 223% ; celui de la France de 338%. Toutefois, la part du commerce extérieur est très différente dans les deux cas : 4,5% du commerce total britannique (1,3 million de £) en 1789 ; seulement 0,16% (1,15 million de francs) du commerce total français. Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette différence :

- le marché français intérieur est TRIPLE de celui de l'Angleterre (26 millions contre 9 millions d'habitants en 1789)

- le marché extérieur-maritime a été mieux préservé par les Anglais que par les Français depuis le traité de Paris de 1763 (perte de l'Inde et du Canada par la France ; maintien des rapports commerciaux de l'Angleterre avec les Etats Unis après leur indépendance)

- et surtout l'évolution éconómico-sociale interne de l'Angleterre (aux dépens de l'ancienne agriculture vivrière, au profit de la proto-industrialisation généralisée) l'oblige de plus en plus à développer ses importations alimentaires ou de matières premières.

Les importations britanniques, avec la fin du siècle, démarrent en flèche, dans les proportions suivantes :

1770-1780 : + 40%

1781-1790 : + 300%

1791-1800 : + 300%

2/ ACCELERATION DE CES RYTHMES DE CROISSANCE APRES 1780

a) Proto-industrielle ou industrielle

La production de fer britannique croît ainsi :

1745-1785 : +1,5% par an

1790-1799 : +3,1% par an

1800-1859 : +3,5% par an

La production sidérurgique en Europe :

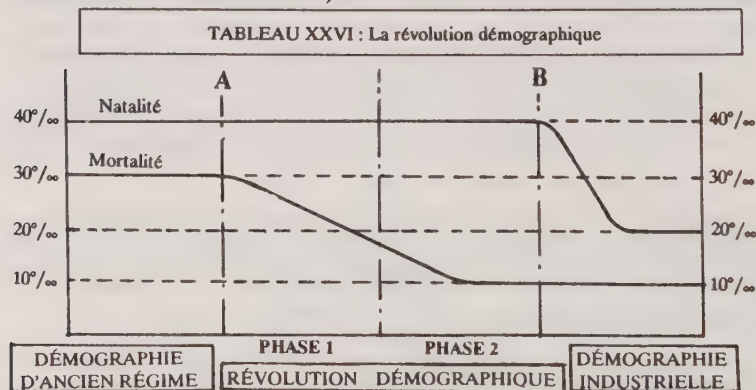
Grande Bretagne : +300% de 1700 à 1790 ; +200% de 1790 à 1805

France : + 270% de 1700 à 1790 ; +250% de 1790 à 1805

Russie : +5.200% de 1700 à 1790 ; +150% de 1790 à 1805.

b) Les révolutions démographiques

De 1700 à 1750, la population européenne augmente de 16% ; de 1750 à 1800, de 47%. C'est que l'Europe la plus avancée sur la voie de la croissance économique est en train d'expérimenter, après 1770 en France, après 1790 en Angleterre, sa révolution démographique. On en connaît bien les mécanismes, schématisés dans le tableau ci-dessous.



Jusqu'en A sur ce graphique, les mécanismes démographiques traditionnels depuis le 11^{ème} siècle (démographie d'Ancien Régime) restent commandés par les possibilités agro-alimentaires et les comportements à la natalité propres à presque toutes les sociétés néolithiques : fort taux de natalité (40 ‰) ; fort taux de mortalité (30 ‰) mais, en moyenne, un peu plus faible que le précédent (sauf en période de disettes, famines, guerres généralisées et épidémies) :

d'où un excédent moyen de 10 ‰ qui assure la croissance lente à long terme de la population.

Entre A et B se produit la "révolution démographique" proprement dite, subdivisée en deux phases :

- dans une phase 1, les améliorations agro-alimentaires, la diffusion d'une meilleure hygiène liée à des meilleures conditions matérielles, les excédents alimentaires mobilisés par le commerce, la valeur ajoutée apportée par les activités secondaires et tertiaires, DIMINUENT la mortalité pendant que la natalité se maintient à son niveau ancien (40 ‰). L'excédent de population ainsi provoqué atteint 20 ‰ voire 30 ‰.

Après B, l'excédent démographique rural s'étant "vidé" dans les villes et les industries en pleine croissance, les comportements à la natalité changent à leur tour en fonction des disciplines salariales de la vie quotidienne ; les taux de mortalité se stabilise vers 10 ‰, de natalité vers 20 ‰, l'excédent retrouve son niveau de 10 ‰, la croissance démographique redevient une croissance lente, sans fléaux démographiques (éradication des famines et des épidémies).

On comprend donc que chaque région du monde, quand elle entre à son tour dans ce processus de mutation de son régime démographique, subisse pendant plusieurs décennies une véritable "explosion" démographique qui bouleverse les équilibres sociaux et géo-politiques traditionnels, mais avec des décalages chronologiques d'un pays à l'autre.

TABLEAU XXVII - Datation des révolutions démographiques par pays

PAYS	Début de la phase 1	Fin de la phase 2	Durée de la révolution démographique
France	1770	1850	80 ans
GRANDE BRETAGNE	1790	1880	90 ans
RUSSIE	1890	1950	60 ans
PAYS DU TIERS MONDE	entre 1920 et 1950	2050(?)	100 à 130 ans

A l'approche du moment de cette "révolution", quand la mortalité commence à fléchir cependant que les natalités se maintiennent à leur niveau traditionnellement très élevé, des excédents prémonitoires commencent à se produire en Europe après 1750 -qui alimentent de premiers grands mouvements migratoires (En Europe, vers les villes et les frontières agricoles en expansion de l'économie-monde européocentrée). C'est ainsi que déjà vers 1800, 300.000 nouveaux colons agricoles étrangers se sont installés en Prusse à l'appel de Frédéric II ; 575.000 Russes en Sibérie ; et que les populations d'Amérique du Nord (grâce à un taux exceptionnel de fécondité ET à l'immigration depuis l'Europe) ont augmenté depuis 1700 de +500% au Canada ; de +2.000% aux Etats-Unis (de 250.000 à 5.000.000 d'habitants entre 1713 et 1800).

Les contemporains, saisis par ce mouvement et inquiets des lenteurs de la croissance agricole-alimentaire hors des zones de défrichement pionnier, s'en inquiètent. Malthus lance son cri d'alarme dans son *"Essai sur le principe de population"* en 1799. Mais, déjà, les faits démographiques en cours en Angleterre contredisent, sans qu'il le sache ou qu'il veuille le savoir, sa théorie pessimiste.

c) Accélération des conflits de puissance

Depuis les traités d'Utrecht les princes européens aimaient à jouer à la guerre : pour une ville, une province, la gloire. Cela pesait lourd sur les finances publiques, mais cela ne massacrait pas trop les masses des populations.

Après le traité de Paris (1763) et l'affirmation aux dépens de la France de l'hégémonie maritime et coloniale de l'Angleterre, les périodes de conflits se resserrent et s'aggravent. Dernière répétition générale : la guerre d'indépendance des Etats Unis (1776) après quoi, à partir de 1791, l'Europe et l'économie monde européocentrée ne cesseront plus d'être en guerre permanente : jusqu'en 1815 en Europe (Traité de Vienne), jusqu'en 1825 en Amérique Latine (bataille d'Ayacucho et indépendance de la Bolivie).

Le siècle se termine donc sur une course à la puissance militaro-proto-industrielle -qui n'est pas pour rien dans la transition de la proto-industrie à la révolution industrielle généralisée elle-même.

3/ L'EUROPE PROTO-INDUSTRIELLE DE LA FIN DU 18^{ème} SIECLE

a) L'Europe fortement proto-industrialisée du despotisme libéral

Ses caractères : mercantile, monétaire, technicienne, navale. Croissance démographique modérée (+35 à +40% en 100 ans). Protoindustrialisée dans les villes ET les campagnes. Politiquement travaillée par le libéralisme économique ET politique (despotisme tempéré, parlementarisme en Angleterre, démocratie patricienne en Suisse).

Sa localisation : La mer du Nord (Hollande, Flandre, Rhin, Angleterre) la Méditerranée du Nord Ouest (Italie du Nord, Provence, Languedoc, Catalogne); les Piémonts alpins (Autriche, Suisse, Dauphinée, Turin, Milan) ; l'Amérique du Nord (les Etats Unis).

Ses indices

1. Sociaux

	Ruraux	Urbains
France (1786)	79%	21%
G.B. (1805)	70%	30%

2. Economiques : PNB/habitant en 1800

G.B. : 25,5 £/habitant

FR : 7,3 £/habitant

USA : 5,0 £/habitant.

En expansion

1776 : l'indépendance des Etats Unis rallie définitivement la région au modèle (à l'exception -de taille !- de l'esclavage dans le Sud)

1781 : abolition du servage en Autriche

1785 : abolition du servage en Hongrie.

(Toutefois, encore en 1853, plus de 55% de la population austro-hongroise vit encore sous un régime SEIGNEURIAL fort, plus proche

de celui de la Prusse ou de la Russie que de la Picardie AVANT la Révolution française).

b) L'Europe faiblement proto-industrialisée du despotisme autoritaire

Ses caractères : dominée par l'encadrement néo-féodal et latifundiste de la population, donc faiblement mercantile et monétaire en dehors d'une mince élite bureaucratique-foncière et marchande. Très ponctuellement, mais efficacement, protoindustrialisée dans quelques rares régions par un Etat dirigiste. Peu ou pas d'opinion politique, population strictement contrôlée et dominée par la bureaucratie. Des campagnes faiblement peuplées, à l'équipement technique sommaire. Très forte croissance démographique sur le modèle extensif des fronts de défrichement. Flux migratoires dirigés (Prusse, Sibérie). Autoritarisme despotique et arbitraire à tous les échelons de la société.

Sa localisation : les frontières de l'économie monde européocentrée en expansion depuis le 13^{ème} siècle : les "marches de l'est" (Prusse, Pologne, Hongrie, Russie, Balkans sous domination Turque) ; le sud des péninsules méditerranéennes (Mezzogiorno, Andalousie, Alentejo, Péloponèse) ; l'Irlande...

... mais aussi, depuis le 17^{ème} siècle les *haciendas* à main d'oeuvre indienne de l'Amérique hispanique.

Ses indices : le cas russe est exemplaire en 1804.

- la production sidérurgique (Saint Petersburg, Moscou, l'Oural) est presque équivalente à celle de l'Angleterre : 200.000 t.)

- mais le PIB/PNB = 5 à 6 % (déjà 30% en G.B.)

- et les 95.000 ouvriers russes représentent 0,4% de la population (de 20 à 30% au même moment en France et en GB).

En expansion sur ses fronts de colonisation agricole et minière

- Sibérie, marais drainés en Prusse, etc...

- mines de l'Oural ou du Zacatecas mexicain

- de 1700 à 1790, les Espagnols augmentent de 30% les territoires qu'ils contrôlent en Amérique par conquête de frontières de colonisation (désert nord du Mexique, pampas en Uruguay et Argentine, etc...).

c) L'Europe protoindustrielle et l'économie-monde

Cette croissance européenne a des homologues dans la même période mais (sauf dans le cas des districts textiles de l'Inde) qui ne sont ni de même structure, ni de même nature.

Croissance démographique : certaine en Chine, qui continue de croître au même rythme que la démographie européenne. (Le Japon par contre, est alors en stagnation : 25 millions d'habitants en 1700, 25 millions d'habitants en 1800).

Croissances mercantiles-urbaines : évidente et générale en Islam, mais sans grand effet d'entraînement sur les campagnes situées hors de la proximité immédiate des villes et de leurs marchés d'approvisionnement en biens alimentaires. Les éventuels essors manufacturiers, au reste concurrencés par les importations de produits européens, restent donc monopolisés par les corporations marchandes et artisanales URBAINES.

TABLEAU XXVIII - Principales villes musulmanes
au 18^{ème} siècle

ISTAMBUL (1814) : 6 à 900.000 h	100.000 h : Tunis, Damas, Bagdad, Moussoul
LE CAIRE : 300.000 h	50.000 h : Fez, Meknès, Alger, Marrakech
ISPAHAN : 200.000 h (en déclin)	
ALEP : tombe de 235.000 à 150.000 h entre 1700 et 1760 (-26% comme à Venise dans la même période)	

Stagnation spatiale devant l'Orient : l'Europe mercantile et protoindustrielle est donc en situation de maximiser ses échanges extérieurs au 18^{ème} siècle :

- avec ses frontières exotiques en expansion, coloniales ou néo-latifundistes (Amérique, Indes néerlandaises, Sibérie-)
- avec les économies-mondes non européennes mais "ouvertes" : l'Islam, l'Inde, les côtes africaines
- mais elle échoue toujours à pénétrer significativement l'Extrême Orient, plus "fermé" que jamais (jusqu'en 1840-1853)

- et, même avec l'Inde, où elle a involontairement favorisé une forme de protoindustrialisation (l'industrie textile de luxe exportée par les "compagnies des Indes orientales"), la balance reste défavorable à l'Europe encore en 1814 :

Exportations de cotonnades anglaises vers l'Inde en 1814 :
818.208 pièces

Exportations de cotonnades indiennes vers l'Angleterre en 1814 :
1.266.608 pièces.

ANNEXE AU CHAPITRE III

QUELQUES POINTS DE REPERE CHRONOLOGIQUES POUR LA SUITE DU COURS

1758 - QUESNAY - *Tableau économique*

1776 - Adam SMITH - *La richesse des nations* (diffusion en Angleterre des premières machines à vapeur)

1799 - MALTHUS - *Essai sur le principe de la population*

1817 - RICARDO - *Principes d'économie politique*

1821 - Saint SIMON - *Parabole*

1827 - Diffusion des premiers chemins de fer et bateaux à vapeur)

1847-1848

STUART MILL, *Principes d'économie politique*

PROUDHON, *Système des contradictions économiques*

Karl MARX, *Misère de la Philosophie*

(Triomphe du libre échange en Angleterre, mines d'or découvertes en Californie et en Australie).

1868 - Karl MARX - *Le Capital*

1892-1897 - Premières automobiles, premières applications industrielles de l'électricité, "Boom" de l'or en Afrique du Sud, du pétrole en Californie et au Texas)

1902 - HOBSON - *The Imperialism*

1906 - HILFERDING - *Der imperialismus*

1908 - Premiers avions

1913 - LUXEMBOURG, Rosa, *L'accumulation du capital*

1916 - LENINE - *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*

1936 - KEYNES - *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie.*

CHAPITRE IV

DE LA PROTO-INDUSTRIALISATION

A LA REVOLUTION INDUSTRIELLE :

LE DECOLLAGE DU MODE DE PRODUCTION CAPITALISTE EN

GRANDE BRETAGNE DE 1780 A 1850

L'évolution qui se produit en Europe occidentale au 18^{ème} siècle se caractérise par :

- un essor démographique inédit de l'immense majorité paysanne des populations
- soutenu par des progrès plus ou moins parallèles des rendements agricoles -mais, généralement, en retard sur la croissance démographique
- une diffusion sans précédent des savoir-faire artisanaux et manufacturiers des villes vers les campagnes
- une expansion des frontières de colonisation agricoles et vivrières, hors de l'Europe occidentale, sur les marches de l'économie-monde européocentrée héritée du 16^{ème} siècle
- un essor inédit (sans précédent, même au 16^{ème} siècle) du commerce intérieur ET extérieur de l'Europe occidentale dans la deuxième moitié du 18^{ème} siècle
- qui favorise une généralisation de l'accumulation monétaire dans tous les secteurs dirigeants et intermédiaires de la société européenne : de l'aristocrate ou négociant-entrepreneur à l'artisan urbain ou rural ou à l'élite des "laboureurs" aisés dans les communautés villageoises.

Particulièrement dans les pays riverains de la Mer du Nord et les grands ports méditerranéens, cette évolution s'accélère après 1770-1780. Ces régions connaissent alors non plus des évolutions, mais des débuts de révolutions -démographiques, techniques, industrielles. Et, par contrecoup, ils sont les premiers à subir les conséquences -militaires, politiques, sociales, idéologiques- d'une autre révolution : la Révolution française.

Dans cet ensemble occidental européen (et même : nord-occidental) la Grande Bretagne, par sa situation historique et géo-politique particulière, structure la première -d'abord seule, puis en avance sur les autres nations- une nouvelle forme de l'accélération du développement induit par le 18^{ème} siècle. Cependant que la France exporte sa révolution politique de 1792 à 1815, l'Angleterre généralise sur son territoire une révolution économique et sociale dont le modèle sera reproduit dans l'Atlantique Nord de 1815 à 1850.

Cette "révolution industrielle" (ou, à plus exactement parler : "agro-industrielle et commerciale") qui se structure en Grande Bre-

tagne de 1780 à 1815, puis se généralise à l'ensemble de la société britannique et à une partie des sociétés ouest-européennes et nord-américaines à la particularité de liquider les formes d'organisation sociale antérieure et la capacité de s'autoreproduire selon ses propres règles - *en complète rupture* avec tous les modèles de régulation sociale pratiqués jusqu'alors dans l'histoire de l'humanité héritière de la révolution néolithique. C'est donc, à proprement parler, un nouveau mode de production économique et de reproduction sociale qui se met alors en place -mode reconnu bientôt comme un modèle à suivre par beaucoup d'autres nations, non tant dans ses détails que dans sa logique générale. C'est pourquoi, à son propos, nous employons sans réticence le terme générique de "mode de production capitaliste" (M.P.C.).

I - LES CONDITIONS DU DEMARRAGE INDUSTRIEL BRITANNIQUE DANS L'ENSEMBLE NORD-OCCIDENTAL EUROPEEN DE 1780 A 1850

Exceptionnelle par sa précocité et sa radicalité, la révolution industrielle qui se produit alors d'abord en Angleterre n'est pourtant qu'une réponse britannique à un problème plus général : celui de la situation contradictoire partagée par toutes les sociétés de l'Europe du Nord-Ouest en matière de développements matériels, sociaux et idéologiques.

1/ LES PROBLEMES SOCIO-DEMOGRAPHIQUES

Jusque vers 1770-1790, l'essor démographique soutenu de l'Europe n'est pas un problème inédit dans l'histoire du continent. Il n'est que la répétition, aggravée il est vrai, de crises déjà connues au 14^{ème} et au 16^{ème} siècles. Et, comme au 14^{ème} siècle, l'Europe avait trouvé une solution hors de sa propre agriculture : soit en développant ses productions secondaires, soit en développant son exploitation commerciale de frontières agricoles lointaines. De ce point de vue l'intensification sensible des rendements agricoles et la diffusion de la production artisanale dans les campagnes au 18^{ème} siècle -la protoindustrialisation- ne sont que la maximisation en intensité et en extension de recettes déjà précédemment expérimentées dans l'histoire du développement européen.

Le fait nouveau à la fin du 18^{ème} siècle, c'est que les progrès de la productivité agricole buttent sur les structures sociales communautaires de paysanneries dont les réserves techniques et foncières sont "saturées" et, surtout, que l'essor démographique se transforme en révolution démographique -ce que sent très bien, et avec raison, MAL-THUS. Dans cette structure sociale-là, les gains de productivité agricole interne ne peuvent être obtenus, compte tenu de la faible réserve

de capital des communautés paysannes "traditionnelles", qu'en dehors de ces paysanneries sur les grands domaines modernisés : ce qui exige d'exproprier, donc d'affamer, ceux-là même pour lesquels on veut obtenir ces gains de productivité agricoles et alimentaires. Cercle vicieux (que connaît actuellement ce qu'on appelle le Tiers Monde), "inévitabile" selon Malthus.

Et pourtant, bien que ces prédictions, LOCALEMENT, se réalisent (dans les régions brusquement touchées par les *enclosures*), globalement, elles ne se réalisent pas et (sauf famines et révoltes violentes mais temporaires en Irlande, en Bavière, etc.) l'Europe échappe malgré tout aux famines et épidémies des siècles antérieurs. Malgré la surpopulation (relative) de leurs campagnes accentuée par la révolution démographique en marche après 1770, les nations européennes connaissent de graves crises rurales transitoires (vagabondage, banditisme, révoltes) mais aucune crise agro-démographique prolongée comme celle du 14^{ème} siècle. Parce que le problème est finalement réglé par l'exode rural (vers les villes) et la prolétarianisation active (vers la classe ouvrière industrielle). Du coup la situation dramatique de la démographie révolutionnaire de l'Europe entre 1780 et 1850 (qui n'est même pas ralentie par les interminables guerres de la Révolution et de l'Empire français) loin d'aboutir à une baisse brutale, participe au contraire de la plus grande expansion de la population européenne dans l'ensemble de la population mondiale de 1830 à 1930 -ce qui va totalement à l'encontre des prédictions de Malthus et démontre que, volontairement ou inconsciemment, la révolution industrielle a été l'exutoire de l'explosion démographique.

2/ DE LA CROISSANCE PROTO-INDUSTRIELLE A LA REVOLUTION INDUSTRIELLE

Encore fallait-il que les sociétés d'origine européennes concernées fussent capables d'investir dans la mobilisation des moyens énergétiques et techniques susceptibles de transformer des grappes d'inventions isolées en procès systématiques de fabrication repositionnant les hommes dans une nouvelle logique globale de production, de mercantilisation et de consommation. Encore vers 1800, et même en Angleterre, l'affaire est loin d'être acquise. Rappelons qu'il n'existe alors en Europe que 530 machines à vapeur (dont 500 en Grande Bretagne) représentant au total une puissance inférieure à 30.000 CV (vers 1400 on pense que l'Europe était déjà équipée, en moulins à eau ou à vent, d'une puissance artificielle de 600.000CV !). Mais, TRES VITE, les choses s'accélérent. Dès 1830, on décompte 15.000 machines à vapeur en Angleterre, 3.000 en France, 1.500 en Allemagne. En 30 ans la puissance thermo-mécanique de l'Europe du Nord Ouest a augmenté de 3.200% (30.000CV en 1800 ; 950.000 CV en 1830).

Parallèlement le machinisme envahit les transports, donc maximise les possibilités du commerce : quelques repères chronologiques à ce propos :

1780 : Denis Papin et Jouffroy d'Abbans expérimentent leur bateau à vapeur sur la Loire.

1806 : Fulton, éconduit par Napoléon, expérimente son *steamboat* sur l'Hudson

1814 : Stephenson expérimente sa première locomotive dans les mines de charbon

1817 : première liaison par bateau à vapeur Londres-Colbence

1825 :

- premières liaisons à vapeur sur le Rhin entre l'Allemagne et Hollande (lignes régulières)
- première ligne ferroviaire commerciale Stockton-Darlington (90 tonnes sur 13 km)

1830 :

- premières locomotives à chaudière tubulaire mises simultanément au point par Marc Seguin en France, Stephenson en Angleterre, Tcherepanov en Russie
- 3.000 km de canaux navigables terminés en Grande Bretagne
- 230 km de voies ferrées en Europe
- liaison Shanghai-Londres en 3 semaines par les "clippers du thé"

1840

- 800 km de voies ferrées en Europe
- fondation de la "Cunnard Line"
- premières traversées en *steamers* de l'Atlantique Nord en 13-16 jours (12-14 jours en *clippers*)

1850

- 10.500 km de voies ferrées en Grande Bretagne, 8.000 km en Belgique, 5.800 en Allemagne, 3.000 en France, 14.500 aux Etats Unis

1855

- premiers bateaux à hélice
- 1 vapeur pour 10 voiliers dans la flotte européenne.

Il s'ensuit non seulement une augmentation générale de la production, mais une dilatation et une accélération des échanges qui provoquent une véritable REVOLUTION COMMERCIALE qui s'étend d'abord à l'Atlantique Nord puis aux autres grandes routes maritimes. La révolution industrielle rattrape la révolution démographique, la révolution des transports rattrape les capacités de production et de consommation de la révolution industrielle.

Ce qui a pour effet d'intensifier et de consolider les échanges à l'intérieur de l'économie-monde européocentrée. Le télégraphe n'est pas encore généralisé que, dès 1840-1850, se structure institutionnellement un marché international avec ses bourses de matières premières spécialisées : Chicago (blé), Nouvelle Orléans (coton), Londres et Melbourne (laines) ; Le Havre et Rio de Janeiro (café) ; Londres et Singapour (caoutchouc) ; Ijssel et Grasse (fleurs fraîches). Il s'ensuit une division internationale du travail accentuée : l'organisation d'un véritable marché mondial permanent -même si, avant 1890, ce marché mondial n'est pas encore étendu à la totalité du monde.

3/ DU DESPOTISME ECLAIRE AU LIBERALISME ECONOMIQUE

a) L'Ancien Régime et la liberté d'entreprise

Une telle ambiance historique, tournée vers la production et l'échange massifs et généralisés des produits fabriqués par la révolution agro-industrielle en cours, suppose la victoire du *credo* fondamental du libéralisme économique : laisser faire (liberté d'entreprise), laisser passer (liberté du commerce). Ce *credo* est évidemment incompatible avec les structures juridiques et idéologiques de l'Ancien Régime, géré au 18^{ème} siècle par des despotes éclairés, certes, mais par définition dirigistes même lorsqu'il s'agit pour eux de favoriser l'initiative économique.

Certes l'Ancien Régime n'a pas que des inconvénients pour des classes sociales entrepreneuriales encore mal consolidées. Par

exemple quand la monarchie française stabilise définitivement sa monnaie qui avait perdu 25% de sa valeur de 1475 à 1715 : de 1725 à 1785, plus aucune dévaluation ne vient perturber le jeu de l'accumulation du capital. De même quand, de 1774 à 1790, les Intendants français et espagnols, dans la meilleure tradition bourbonnienne, abaissent les douanes intérieures, les taxes, les coutumes malthusiennes des vieilles corporations de l'artisanat, patronales ou ouvrières. Mieux : après 1750 on voit les Etats subventionner les inventeurs et les investisseurs, favoriser les transferts de technologie en invitant des techniciens étrangers (en particulier en Prusse et en Russie), financer des politiques de travaux publics (création de l'Ecole des Ponts et Chaussées avec TRUDAINE en France ; percement de 3.000 km de canaux navigables en Angleterre, etc.) ; créer arsenaux et manufactures d'Etat.

Mais bien des entraves subsistent qui empêchent la libre mobilisation générale des hommes et des ressources par le capital :

- *de la main d'oeuvre*, corsetée dans le système rigide des corporations ou des structures communautaires

- *des ressources naturelles* : eaux, terres, sous-sol, possédés par de vieux droits coutumiers ou seigneuriaux, ou, dans l'économie-monde européocentrée, par les monopoles de l'exclusif mercantile (compagnies à charte) ou colonial

- *du capital enfin* qui, bien qu'accumulé par les marchands, les financiers, les aristocraties, sert plus souvent à financer des réseaux improductifs de népotisme ou de clientélisme social, de spéculations hasardeuses, que des investissements économiquement productifs.

Déréglementer l'ancien régime économique devient donc la grande obsession de la fin du 18^{ème} et du début du 19^{ème} siècle - même dans les Etats de la Sainte Alliance, après 1815, où triomphent les principes de l'antilibéralisme politique.

b) Les étapes de la transition au libéralisme économique (évolutions, révolutions)

Quelques points de repère spatiaux et chronologiques :

1776-1780 : La révolution de l'Indépendance nord-américaine liquide le système de l'exclusif colonial britannique et instaure, entre les colons blancs, le libéralisme économique généralisé.

1776 : en France, Turgot tente de supprimer les corporations qui subsistaient sur le modèle établi par Louis XI et Colbert. Elles sont rétablies dès 1777.

4 août 1789 : l'Assemblée française supprime tous les droits seigneuriaux.

17 oct. 1791 : le décret ALLARDE et la loi LE CHAPELIER supprime définitivement les corporations et les associations ouvrières en France.

11 avril 1793 : La Convention française proclame la liberté absolue du prêt d'argent.

1814 : déjà sérieusement transgressé au 18^{ème} siècle par la pratique du *domestic system*, le *Statute of Artificers* qui datait de 1563 est définitivement supprimé par le Parlement britannique. Désormais, le statut du travailleur industriel est définitivement déréglementé en Angleterre.

1819-1825 : au fur et à mesure de leur indépendance les jeunes républiques latino-américaines inscrivent dans leurs constitutions : la liberté du commerce et l'égalité juridique de leurs citoyens devant le marché et la nation. En fait, concernant les indiens et les noirs, cela ne sera pas appliqué avant 1860, 1890 ... quelquefois 1960.

1862-1885 : étape par étape, l'Allemagne supprime ses guildes et ses métiers jurés hérités du Moyen Age.

c) 1793 : un moment crucial entre deux conceptions du libéralisme (liberté politique universelle ou liberté économique sans restriction ?)

Vers 1793, les Français qui viennent de liquider radicalement l'Ancien Régime (nuit du 4 août 1789 ; journée du 10 août 1792), bien qu'ils ne soient guère portés sur les débats purement économiques, se déchirent en fait sur deux conceptions implicites du développement de la société qui opposent la liberté politique à la liberté économique, les droits et la liberté du citoyen au droit de propriété et à la liberté d'entreprise.

- L'une, "girondo-thermidorienne", déduit de la liberté civile le droit de l'exercer sans restriction dans le domaine d'une liberté économique absolue -fût-ce aux dépens d'une partie de la société civile dépossédée de ses moyens matériels d'existence, donc juridiquement libre mais prolétariée.

- L'autre, "jacobine", exigeant de garantir la liberté politique de tous les citoyens en leur garantissant les moyens matériels de leur existence indépendante -sous forme d'un métier garanti ou d'une propriété minimale, par exemple.

Le 9 thermidor tranche le débat en faveur des premiers et à partir de ce moment, les armées françaises exportent dans le reste de l'Europe continentale des principes et un droit favorables à la révolution économique libérale -bourgeoise et entrepreneuriale- aux dépens des droits des peuples : tout comme l'Angleterre industrialiste. Or de 1794 à 1815 ces deux révolutions concurrente -l'industrialiste anglaise, la politique française- continuent inexpiablement de se faire la guerre. Du point de vue des "bourgeoisies conquérantes" des deux premières puissances mondiales, s'agit-il alors d'un "tragique malentendu ?".

4/ AU-DELA DES "FRENCH WARS" : DEUX VOIES DE TRANSITION AU LIBERALISME ECONOMIQUE PROVISOIREMENT INCOMPATIBLES

a) "Guerres révolutionnaires" françaises, "French Wars" britanniques

Depuis le 16^{ème} siècle au moins la rivalité impériale, doublée d'un conflit idéologique (la France catholique contre l'Angleterre protestante), domine les relations entre les deux pays. Ingérences (des Anglais en France au 16^{ème} ; des Français en Angleterre au 17^{ème} siècles), guerres navales et coloniales, concurrence commerciale et, en même temps, fascinations réciproques (cf. les "Lettres anglaises" de Voltaire) forment la toile de fond de ces relations séculaires. Au 18^{ème} siècle, comme nous l'avons vu, cette rivalité de puissance s'aggrave et culmine dans les guerres de 1792 à 1815 qui finissent par engager toute l'Europe et ses colonies.

Or ces guerres deviennent des "guerres totales" : militaires, navales, économiques, idéologiques -et sont caractérisées comme telles par leurs praticiens ou leurs théoriciens (Carnot, Pitt, Clausewitz). Sous la direction des Etats en lutte (prussien, russe, anglais, français) elles exigent de mobiliser de grands complexes "militaro-protoindustriels", privés ou dirigés par l'Etat, et de les tendre vers la productivité de guerre maximale (en 1800, par fait de guerre, la France proto-industrielle atteint 83% du produit industriel britannique : 190 contre 230 millions de livres sterling).

En se prolongeant l'économie de guerre renforce les différences structurelles des modèles de développement mobilisés au service du conflit. Rejetée du continent par le "blocus continental" décrété par Napoléon, l'Angleterre renforce sa vocation maritime et navale vers les outremer qui deviennent ses marchés extérieurs principaux aux dé-

pens de l'Europe elle-même. Elle renforce aussi sa vocation industrielle comme moyen de soutenir cette vocation mercantile-maritime à l'exportation, et parce qu'elle devient praticable dès lors que ces marchés lointains peuvent permettre d'importer en quantité vivres et matières premières -fût-ce aux dépens de sa propre agriculture.

La France au contraire, rejetée de la mer par le "blocus naval" anglais qui suit le désastre de Trafalgar, renforce de 1796 à 1810 sa vocation continentale, exploite l'épargne et les ressources des territoires occupés par ses armées, ressources plus rurales et proto-industrielles qu'industrielles -ce qui, sans doute, contribue à "retarder" son démarrage technique et celui de l'Europe "française".

On comprend donc que le quart de siècle belliqueux qui termine le 18^{ème} siècle accuse les différences entre modèles de développement européens. Il les accentue, mais ne les explique pas à soi seul.

b) Les voies française et anglaise de transition au-delà de l'Ancien Régime

Tentons donc quelques hypothèses :

Le "retard" français, déjà signalé par Voltaire en 1725 dans ses *"Lettres anglaises"*. La France serait en retard politiquement, en particulier sa bourgeoisie, face au système parlementaire britannique hérité du Moyen Age et repositionné dans l'ensemble social anglais par la grande révolution britannique du 17^{ème} siècle. En effet, du 16^{ème} siècle à 1789, la France absolutiste ignore le système représentatif (hors les "représentations intermédiaires" non élues que sont les Parlements provinciaux du 18^{ème} siècle) ce qui explique que les revendications prennent la forme quasi-automatique de révoltes (Fronde et Jacqueries du 17^{ème} siècle ; journées révolutionnaires de 1789).

La France serait en retard techniquement. C'est vrai vers 1700 (l'Angleterre produit alors 3.000 fois plus de charbon) et cela s'aggrave en mécanique de 1720 à 1790 (toutes les inventions sont anglaises). Ce l'est moins en chimie et, surtout, le "rattrapage" accompli après 1770 amène la France à 80 ou 83% du niveau de production industrielle britannique en 1790-1800.

Plus important : deux projets de développement fondés sur des alliances de classes sociales différentes

En Angleterre la grande révolution du 17^{ème} siècle aboutit à sceller une durable alliance de classes entre la bourgeoisie mercantile-financière et l'aristocratie politique et foncière des *landlords* -alliance dont la paysannerie anglaise, finalement dépossédée par les *enclosures*

et les *corn-laws*, fera les frais en étant contrainte à émigrer massivement vers le prolétariat industriel. Associée à la bourgeoisie entrepreneuriale, la *gentry* participe au partage des bénéfices du capitalisme anglais. Associée à la *gentry*, la bourgeoisie marchande et entrepreneuriale accède au pouvoir politique et peut gérer sans trop de débordements sociaux la difficile reconversion du peuple anglais d'un mode de production (l'Ancien Régime) à l'autre (capitaliste) -au prix d'un formidable enrichissement de l'élite, d'un formidable appauvrissement du peuple (vagabondage rural, chômage, misère des *slums* vers 1850).

En France, où le compromis historique entre bourgeoisie et aristocratie n'a pas réussi à se faire du 16^{ème} au 19^{ème} siècle, le développement mercantile-entrepreneurial protoindustriel doit, pour se frayer la voie politiquement, prendre le risque de mobiliser finalement des secteurs populaires importants qui avaient été réprimés au cours des siècles précédents. S'ensuit un compromis historique de classes tout à fait différent de celui de l'Angleterre entre bourgeois politiques et petits bourgeois, ruraux d'origine paysanne (l'élite villageoise des "laboureurs") ou urbains (petit commerce, artisanat) -qui s'exerce ici aussi, mais sous une forme plus difficile et plus complexe, aux dépens de la paysannerie paupérisée et du sous-prolétariat urbain plus lent à se former, l'exode rural étant plus lent à se produire. La capacité de résistance politique des masses populaires (urbaines et rurales) pendant la Révolution française d'une part, la raideur aveugle de l'ancienne aristocratie d'autre part, oblige donc la France à entrer dans la modernité industrielle à partir d'un bloc social hégémonique plus instable, plus précaire qu'en Angleterre. Le peuple français y gagne de résister plus longtemps aux entreprises des classes dirigeantes que le peuple anglais (révolutions de 1789, 1792, 1830, 1848, 1870 ; mouvements de fond de 1936, 1944, 1968) ; mais de ne jamais achever de prendre totalement son parti de la révolution industrielle.

c) L'avance anglaise acquise en 1815

Or pendant que de 1775 (Guerre des Farines) à 1800 (consulat) les Français hésitent entre trois options possibles de modèle de développement :

- imitation de la "voie anglaise" (Voltaire, physiocrates, Artois, Carnot)
- extension de la "voie dirigiste éclairée" (Turgot, Chaptal, Napoléon)
- invention d'une transition "démocratique-populiste" (Mably, Saint Just, Robespierre, Babeuf)

les Britanniques, forts de leur bloc hégémonique dirigeant stabilisé, prennent de l'avance en mettant à profit les circonstances : leur maîtrise absolue des mers acquises en 1806 à Trafalgar. Alors que la Grande Bretagne entre en révolution industrielle dès 1780-1790 ; l'Alsace, la Belgique, la France du Nord n'y entrent vraiment qu'après 1815 ; l'Allemagne et le reste de l'Europe occidentale qu'après 1840. Au moment du traité de Vienne en 1815, la question de la modernisation technique et économique se pose déjà en terme de RATTRA-PAGE du modèle anglais, même en Europe.

On comprend mieux alors, en terme de "développement", les options internationales de l'Angleterre depuis 1792 car on s'aperçoit que l'alliance de classes entre bourgeoisie et aristocratie qui a fait le succès du "modèle" anglais à l'intérieur de l'Angleterre va pouvoir s'étendre, hors d'Angleterre, à l'alliance entre bourgeoisie anglaise et aristocraties bureaucratiques et foncières qui triomphent politiquement :

- En Europe, avec la Sainte Alliance

- En Amérique latine et en Virginie, avec les indépendances acquises ou en cours.

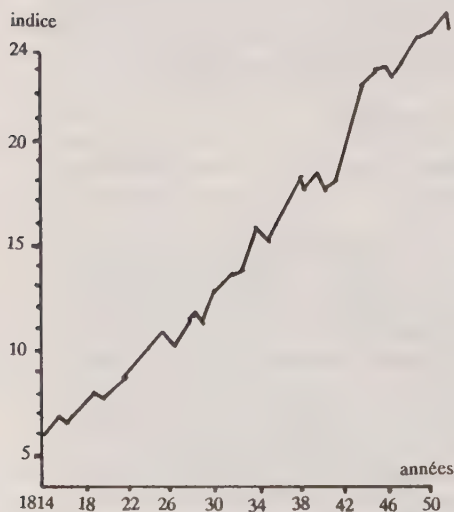
Cette alliance du bourgeois (aristocratisé) anglais avec l'aristocrate (embourgeoisé) indigène va être la base sociale de l'expansion impériale informelle (de libre échange) de la Grande Bretagne dans l'économie-monde européocentrée de 1815 à 1850 -et de l'anglomanie des élites. Le bloc des classes dirigeantes britanniques, plus ancien, mieux consolidé, est venu à bout de la prolétarianisation dramatique de son peuple, a évité les contradictions dramatiques dans lesquelles se sont débattus peuple et bourgeoisie français pendant un quart de siècle sans parvenir à un compromis stable. A travers le succès du "modèle" anglais offert à l'économie-monde, le libéralisme économique vient de triompher de l'idéal français de liberté politique -pour certains pays européens, pour un siècle.

II - LA REVOLUTION INDUSTRIELLE BRITANNIQUE DE 1780 A 1850

1/ SES INDICES, SES ETAPES, SES CONDITIONS

a) Ses indices

TABLEAU XXIX - Indice de la PRODUCTION INDUSTRIELLE
BRITANNIQUE DE 1814 A 1850
(Indice 100 : 1913)



Commentaire : de l'indice 9 en 1814 à l'indice 22 en 1850, la croissance industrielle britannique est de 222% en 36 ans, soit un taux de croissance annuel moyen de 6,2%.

Ce qui représente, rapporté au P.N.B. entre 1811 et 1851, les proportions suivantes :

(PAB : produit agricole/PIB : produit industriel)

TABLEAU XXX - Evolution des revenus de 1811 à 1851

ANNEES	PAB/ PNB	PIB/ PNB	Commerce banque transports	Fonctionnaires, professions libérales	Logements/ domestiques
1811	35,7%	20,8%	16,6%	21,2%	5,7%
1821	26,1%	31,9%	16,9%	18,8%	6,2%
1831	23,4%	34,4%	18,4%	17,3%	6,5%
1841	22,1%	34,4%	19,8%	15,5%	8,2%
1851	20,3%	34,3%	20,7%	16,6%	8,1%
de 1811 à 1851	-15,4%	+ 13,5%	+4,1%	-4,6%	+2,4%

Commentaire du tableau XXX : Comme on le voit, vers 1811, la révolution agro-industrielle anglaise est déjà bien avancée puisque seulement 35,7% du PNB est encore produit par l'agriculture ; 20,8% dans le secteur industriel ; et déjà 43,5% revient au secteur tertiaire.

De 1811 à 1851, la révolution industrielle et tertiaire poursuit son avancée : le PAB tombe du tiers au cinquième du PNB ; le PIB passe du cinquième à plus du tiers ; les professions libérales anciennes tombent du cinquième au sixième du PNB alors que les nouveaux services (commerce, banque, transports, services domestiques et de logement) passent du quart au tiers du PNB. Diminution drastique de la paysannerie, augmentation du salariat industriel et de service : c'est tout l'appareil social et productif qui est bouleversé, cependant que le PNB augmente de 243% (6,1% par an) pendant ces quarante années qui succèdent à la fin du blocus continental de l'Angleterre par Napoléon.

b) Ses étapes

Car, comme l'a bien montré l'historien F.CROUZET, la Grande Bretagne a bien failli être mise à genoux par le blocus continental. La révolution industrielle anglaise n'a donc pas été une croissance harmonieuse, mais une succession d'étapes contradictoires de la croissance :

1780-1802 : premier "take off" industriel (500 machines à vapeur en 1800)

1802-1811 : graves difficultés dûes à la guerre avec la France et aux effets du blocus continental

1811-1831 :

- le produit industriel gagne 13,6 points
- le produit agricole perd 12,3 points
- c'est la grande accélération

1831-1851 :

- l'expansion globale continue, malgré trois crises cycliques (vers 1830, vers 1842, vers 1847)
- mais le produit industriel perd 0,1 point
- le produit agricole perd 3,1 points
- seuls les revenus bancaires et commerciaux gagnent 2,3 points.

Tout semble se passer comme si la croissance (réelle) perdait sa capacité à compléter la restructuration interne du tissu économico-social anglais en dehors des activités d'échanges.

c) Ses conditions

C'est que les excès mêmes de la révolution technique, économique et sociale en cours en Grande Bretagne entre 1811 et 1831 bouleversent totalement la société traditionnelle. *Enclosures* et abolition des restrictions à l'importation des produits alimentaires (blé, viande, poissons) achèvent de sacrifier la polyculture vivrière traditionnelle des *yeomen* et permettent d'alimenter à bas prix (et à basse qualité) la masse grandissante et paupérisée du prolétariat industriel.

La Grande Bretagne sacrifie donc son agriculture à ses industries et à ses importations de vivres et de matières premières nécessaires à ces industries. En retour la masse paupérisée de sa population, incapable d'absorber les excédents industriels ainsi créés, oblige à conquérir des marchés extérieurs pour écouler les produits manufacturés. L'Angleterre devient donc encore plus dépendante de son commerce extérieur, à l'importation comme à l'exportation.

2/ SES CONSEQUENCES ECONOMIQUES ET SOCIALES

a) Caractéristiques

TABLEAU XXXI - Evolution de la population active britannique de 1811 à 1851					
Années	Agriculture	Industries	Commerce/ Banque/ transport	Fonct ^{res} / prof.lib.	Logement/ serv. domestiques
1811	33,0%	30,2%	11,6%	13,3%	11,8%
1851	22,2%	40,5%	14,2%	8,5%	14,5%

Si l'on compare les tableaux XXX et XXXI, on se rend donc compte des changements (révolutionnaires au plan sociologique) intervenus :

- quasi disparition de la paysannerie au profit des salariés agricoles ou métayers des grands domaines capitalistes
- prolétarianisation industrielle de plus de 40% de la population
- gonflement du secteur tertiaire (plus de 37% de la population et plus de 45% du PNB en 1851).

Il s'agit donc d'un modèle de société radicalement NOUVEAU par rapport à ce qui existait encore en Angleterre vers 1780, où 70% de la population était encore villageoise et produisait plus de 70% du PNB à partir d'activités rurales (agriculture, élevage, artisanat). En 1851, au contraire moins de 20% des Britanniques pratiquent encore des genres de vie qui existaient avant 1780 (les derniers *yeomen* des régions marginales, les aristocrates dans leurs châteaux, les avocats, les gratte-papiers) et plus de 80% des Britanniques (ouvriers, chômeurs, métayers, salariés agricoles ou du tertiaire, gouvernantes et domestiques des maisons bourgeoises, dockers, cheminots, etc.) vivent des genres de vie impensables en 1780. Il s'agit donc non seulement d'une révolution technique, économique et sociale mais, d'une certaine façon, d'une révolution anthropologique et culturelle où la référence symbolique n'est plus le "*cottage*" mais la ville, et même la très grande ville.

TABLEAU XXXII - Evolution urbaine de la Grande Bretagne de 1801 à 1851

RUBRIQUES	1801	1841	1851
% de la population rurale	66,2%	51,7%	46,0%
% de la population urbaine	33,8%	48,3%	54,0%
% de la population des villes de 2.500 à 20.000 h	14,5%	15,3%	16,3%
% de la population des villes de 20.000 à 100.000 h	8,3%	12,3%	12,3%
% de la population des villes de 100.000 à 1 million h	11,0%	20,7%	24,8%
Nombre de villes de 20.000 à 100.000 h	16	48	55
Nombre de villes de 100.000 à 1.000.000 h	1	7	10

b) Un nouveau "modèle" de société

Dans une telle société les travailleurs ne mangent pas ce qu'ils produisent, et ils ne produisent pas ce qu'ils mangent. C'est la disparition quasi complète de l'autoconsommation paysanne qui était la règle depuis 9.000 ans dans les sociétés néolithiques. Pour vivre, il faut donc acheter. Pour acheter, il faut vendre : ses services, sa force de travail, beaucoup plus rarement sa production puisque les anciennes formes de travail indépendant (paysan, artisan) ont disparu au profit d'une salarisation généralisée dans les secteurs primaires (agriculture), secondaire (industrie) et tertiaire (services). Riches ou misérables, tous les Britanniques dépendent donc, pour vivre ou survivre, exclusivement de leurs ressources monétaires.

Dans ce mode social de production et pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la MONNAIE devient l'intermédiaire et le référent universel de toutes les activités de la vie (production, consommation, échange, loisir) et même de la valeur humaine (le salaire est-il autre chose que le prix de marché de la valeur de la force de travail fractionnée en temps d'utilisation de cette force de travail ?). Les producteurs, séparés de la possession de leurs moyens de production (qui appartiennent à l'élite restreinte des propriétaires) n'ont en définitive de valeur personnelle *qu'appréciée* en terme de marché par ces propriétaires.

C'est donc cet étonnant système économique et social qui survalorise en termes monétaires les biens et les hommes, et dévalorise en termes éthiques les aspects non mercantilisables de la vie et de l'activité des hommes en société, qui provoque un dynamisme économique inédit dans l'histoire de l'humanité (de 1700 à 1800, le taux de croissance moyen de l'Angleterre est de 1% par an ; il est de 6,1% par an de 1800 à 1850 !), mais au prix du dépouillement de l'initiative de leur vie quotidienne pour la majorité des producteurs.

En effet, le PNB/habitant augmente de 200% en 50 ans (1801 : 12,9 £/h ; 1851 : 23,7£/h), mais on est par moment à la limite de la famine dans certains secteurs de la société anglaise en périodes de crise :

- *yeomen* rejetés par les *enclosures* et réduits au vagabondage entre 1780 et 1830,
- sous prolétariat urbain sans emploi entassés dans les *slums* de Londres et Manchester,
- ouvriers *lock-outés* au moment des crises économique de 1820-26, 1842, 1847-50,
- petits rentiers traditionnels dont les réserves d'épargne sont ruinées pendant ces mêmes crises.

Le contrepoint du triomphalisme industriel anglais, c'est la délinquance dans les bas-quartiers de Londres ou la famine irlandaise de 1847.

3/ SA SIGNIFICATION HISTORIQUE : L'EMERGENCE D'UN MODELE DE DEVELOPPEMENT TOTALEMENT INEDIT, LE MODE DE PRODUCTION CAPITALISTE

a) Du marchand-entrepreneur au capitaliste agro-industriel

Toutes les sociétés néolithiques, productrices d'excédents, ont connu depuis SUMER des hommes de négoce et d'argent qui ont géré des stocks et des capitaux (même dans l'Empire incaïque, sans monnaie, il existait des formes d'accumulation de produits à haute valeur ajoutée et d'échanges "commerciaux" administrés).

La grande nouveauté occidentale c'est qu'à partir du 13^{ème} siècle apparaît une forme de *financement à l'entreprise* par des marchands qui tentent de maximiser ainsi la quantité de produits mercantilisables passant par leurs mains, renforçant ainsi les bases de

l'accumulation marchande d'un capital monétaire désormais spécialisé dans la production... de capital.

Le marchand-entrepreneur, qui se développe certes avec une force inédite en Occident à partir de la fin du 17^{ème} siècle, est donc une figure sociale déjà ancienne en Europe au moment de la révolution industrielle -et certains, déjà (comme le bimbetier BOULTON qui "sponsorise" la diffusion de la machine à vapeur de James WATT) voient tout le parti qu'ils peuvent tirer des inventions techniques nouvelles susceptibles de maximiser la production.

Il reste que le capital marchand-financier ne se décide vraiment à se spécialiser en capital exclusivement industriel que lorsque les *espérances de rentabilité* du capital investi dépassent, dans l'industrie, ce qui est raisonnablement espérable dans l'agriculture, l'artisanat, le commerce et la finance. La raison du succès en "boule de neige" de la révolution industrielle en Angleterre c'est que pendant 70 ans (de 1780 à 1850), hors les périodes de crises cycliques, les entreprises mécanisées produisent une rente annuelle correspondant à 20 ou 25% du capital investi quand le même capital, investi ailleurs que dans l'industrie, ne produirait au mieux que 10 à 15% par an. A partir de ce moment des capitalistes jusqu'alors "marchands-entrepreneurs" ont objectivement intérêt à se spécialiser exclusivement en entrepreneurs industriels capables de pratiquer des taux d'autofinancement qui leurs laissent de substantielles marges bénéficiaires. La classe des capitalistes industriels est née, qui utilise ses bénéfices à pénétrer des parts nouvelles de marché et, pour cela, à *remoderniser en permanence son parc de machines et d'ouvriers* pour faire face en position avantageuse à la concurrence.

Très vite ces industriels se rendent compte de la position stratégique qu'ils occupent dans la société -propriétaires des machines et du capital, ils disposent du marché de la main d'oeuvre prolétarisée et de consommateurs accessibles- et ils deviennent une force politique face aux pouvoirs, une force financière face aux banques, une force sociale face aux salariés du secteur secondaire et tertiaire. Ils disciplinent en effet directement plus de 50% du peuple anglais dans leurs entreprises dès 1840 ; et gèrent directement 35% du PNB, indirectement (dans les transports, les parts de portefeuille, l'agriculture mécanisée) 70% du PNB britannique.

b) D'un peuple de petits producteurs indépendants à la masse salariée

Avant 1780, 70 à 80% du peuple anglais est constitué de petits producteurs individuels ou communautaires (artisans, paysans) juridiquement libres au plan personnel. Seule une minorité, pas

toujours productive, est salariée (domestiques, valets de ferme, compagnons artisans et apprentis).

En 70 ans, pour les raisons vues précédemment, les proportions s'inversent :

	petits producteurs indépendants	salariés	autres
1780	70 à 80%	?	?
1811	55%	32%	13%
1851	moins de 20%	70%	10%

En un demi-siècle l'expansion du mode de production capitaliste en Grande Bretagne a donc dépossédé de ses moyens de production traditionnels (et des genres de vie qui leur étaient liés) PLUS DE LA MOITIE du peuple britannique pour en faire un prolétariat et/ou un salariat sans autre possibilité de subsistance que la vente de sa force de travail sur le marché de la main d'oeuvre géré à la discrétion de l'infime minorité des propriétaires des moyens de production, d'échange et de logement. Ce que considérant : il nous semble légitime, devant la radicalité, la massivité et la nouveauté du processus dans l'histoire générale du développement de parler :

- d'une REVOLUTION industrielle (à la fois technique, économique, sociale et culturelle)

- d'un MODE DE PRODUCTION capitaliste, puisque capable de remodeler la quasi totalité de la société anglaise autour de nouveaux rapports sociaux orientés par une logique de production économique et de reproduction sociale.

III - LA NATION BRITANNIQUE REGLEE (ou dérégulée ?) PAR LE M.P.C. DE 1820 à 1850

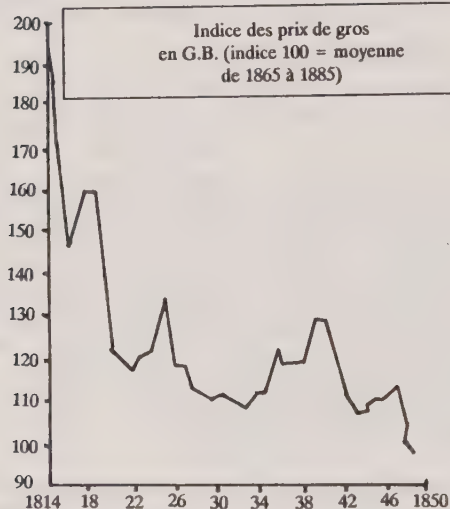
Donc de 1810 à 1850 environ la Grande Bretagne voit le mode de production capitaliste prendre en charge 70% de la population, doubler son revenu moyen par habitant grâce à un taux de croissance de 6,2% par an pendant 40 ans, et faire presque totalement disparaître les anciens revenus extra-monétaires d'autosubsistance. Désormais la société est polarisée entre une masse prolétarisée de prestataires de production et de services et une minorité (4 à 5% au maximum) de propriétaires de capital et de moyens de production. Telle est la règle

du jeu. Mais de temps en temps, elle se dérègle, car les crises cycliques du système font aussi partie de la règle du jeu capitaliste.

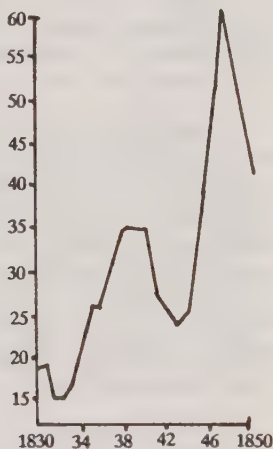
1/ LA LOGIQUE DU MODELE : LE PROFIT CAPITALISE

a) Rentabilités différentielles par abaissement technique des coûts de production

Formation du capital brut fixe intérieur (en millions de £ de 1.900)



(d'après Ph. Rousseaux. *Les mouvements de fond de l'économie anglaise de 1800 à 1913*).



(d'après DEANE)

Les deux graphiques ci-dessus démontrent le double processus de formation du capital et d'abaissement des coûts de production selon une évolution presque inversement proportionnelle. Comment peut-on capitaliser plus en produisant chaque fois moins cher ?

L'abaissement technique des coûts de production : de 1814 à 1850 le prix de gros diminuent trois fois, soit à cause des importations de matières premières à bon marché, soit à cause de l'abaissement des coûts de production dans l'industrie. Dans ce dernier secteur, qui commande les autres, l'explication est relativement simple :

- en améliorant techniquement les procès de production (nouvelles machines plus performantes, nouvelles répartitions des tâches) on augmente la productivité par travailleur, donc on diminue proportionnellement la charge salariale par unité produite.

- en somme on investit plus au départ pour dépenser moins ensuite, on produit plus et moins cher ce qui permet de vendre plus et moins cher, donc on augmente sa part de marché et de bénéfices. Un tel système est exponentiel, du moins tant qu'il ne se heurte pas à la résistance des concurrents et aux limites du marché -ce qui provoque alors une CRISE DU MARCHÉ INTERNE.

- autre procédure pour abaisser les coûts de production : jouer sur le prix des fournitures (alimentaires pour abaisser les exigences salariales des travailleurs ; de matières premières pour abaisser le coût du produit). Les importations à bas prix en jouant des coûts différentiels de production des matières premières, hors d'Angleterre dans l'économie-monde, permettent : d'importer plus à moins cher ; de liquider en Angleterre les secteurs primaires non compétitifs (l'agriculture vivrière) ; de permettre aux acheteurs internationaux des produits manufacturés anglais de solder leurs achats par leurs exportations de produits primaires. Là encore la croissance d'un tel système est exponentielle, du moins tant qu'elle ne se heurte pas aux limites de production ou d'achat des pays clients -ce qui, cumulé dans plusieurs pays à la fois, peut provoquer pour l'Angleterre une CRISE DU MARCHÉ EXTERNE.

La formation du capital : c'est la part des bénéfices réalisés qui est accumulée en capital disponible pour l'investissement. Entre 1830 et 1850, elle augmente de 300 à 400% -donc beaucoup plus vite que le volume de production elle-même. Elle est obtenue soit sur les bénéfices du commerce extérieur, soit sur les bénéfices d'entreprises (plus-values industrielles) du marché interne. Comme on le voit sur le graphique n°2, elle est soumise à des crises de décapitalisation en 1832, entre 1839 et 1842, de 1847 à 1850 : périodes pendant lesquelles les investissements et les pertes l'emportent sur les profits.

De ce qui précède on comprend donc :

- que le marché capitaliste des entreprises est un modèle de développement en processus de déformation-reformation permanente

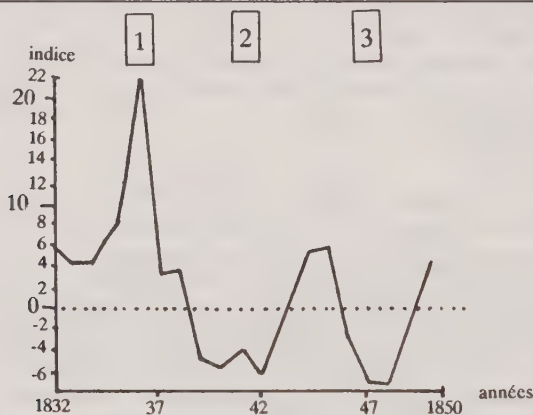
- que l'obligation, face à la concurrence, de dépasser le taux d'accumulation du capital des adversaires, donc d'augmenter en permanence la productivité des entreprises PLUS VITE que les capacités d'absorption du marché

amène certes à la diminution des coûts de production mais plus encore à la saturation du marché, donc à des crises et, finalement, à la baisse tendancielle des taux de profit.

b) La baisse tendancielle du taux de profit industriel

A force de vouloir jouer tous ensemble sur les effets de la rente différentielle obtenue par les gains techniques de productivité, les entrepreneurs industriels dans leur ensemble finissent par aboutir au résultat inverse dès lors que leurs innovations cumulées permettent de produire beaucoup plus, pour moins cher, mais dans un marché de consommation qui évolue moins vite que la production ainsi maximisée. Au niveau micro-économique de l'entreprise, cela provoque une baisse tendancielle du taux de profit, parfaitement illustré par le cas de l'entreprise textile ASHWORTH entre 1832 et 1850.

EVOLUTION DU TAUX DES PROFITS ET PERTES DE L'ENTREPRISE ASHWORTH DE 1832 À 1850



COMMENTAIRE

Dans la phase 1 (de 1832 à 1836), l'entreprise Ashworth qui vient de se moderniser bénéficie, grâce à l'avantage pris ainsi sur ses concurrents, de taux de profit compris entre 6 et 22%. Elle amortit donc ses investissements et commence à réaliser de gros bénéfices.

Dans la phase 2 (de 1836 à 1842), initiée par ses concurrents qui se modernisent à leur tour, son taux de profit baisse rapidement et passe à perte à partir de 1838.

Dans la phase 3 (de 1842 à 1847), Ashworth réagit à la crise en investissant massivement dans la modernisation de l'entreprise (en 1847, le capital d'Ashworth atteint 4 fois ce qu'il était en 1820), ce qui assure un redémarrage modéré en 1844-45, immédiatement suivi d'une nouvelle crise qui dure jusqu'en 1848 -crise due non à l'entreprise, remodernisée, mais à l'état du marché : saturé.

De 1832 à 1847, et malgré un effort technique considérable accompli à deux reprises (autour de 1832 et de 1842), le taux de profit moyen a très nettement baissé. La cause de cette baisse n'est donc pas à chercher dans le manque d'esprit d'initiative des Ashworth, mais dans la saturation d'un marché constitué de centaines d'entreprises concurrentes confrontées aux mêmes problèmes à peu près aux mêmes moments. A partir d'un certain seuil de saturation du marché la réponse au capital ne peut être que le TRANSFERT d'un secteur ou d'une branche d'activité capitalistique à une autre : ce qui expliquerait un certain ralentissement de la croissance industrielle anglaise après 1840.

2/ TRANSFERTS ET REPARTITION DU CAPITAL PAR SECTEURS ET BRANCHES

a) Ses indices

TABLEAU XXXIII - Répartition du capital britannique par secteurs d'activité de 1830 à 1850

Rubriques	Part du PNB 1834	Part du capital 1830-39	Part du PNB 1841	Part du capital 1835-44	Part du PNB 1851	Part du capital 1840-49
Agriculture + industrie	57,8%	19,8%	56,5%	20,5%	54,6%	16,1%
Commerce + transports	18,4%	36,8%	19,8%	42,3%	20,7%	59,0%
Logement, administration, défense	17,3%	43,3%	15,5%	37,2%	16,6%	24,9%

A travers ces chiffres on devine l'importance de la grave crise cyclique de 1842 qui accélère les transferts de capital du secteur productif (agriculture, industrie) vers le commerce, les banques et les transports qui absorbent 59% des investissements nationaux lors de la

seconde crise économique de 1847-1849. Cela est le risque de la volonté de conquérir de nouveaux marchés *extérieurs* financés par la *City* en réponse aux dérèglements difficilement surmontables (cf. l'entreprise Ashworth) du marché intérieur. Enfin si les investissements sociaux (logements) sont en nette diminution (ils tombent de 40,5% à 21,2% entre 1830 et 1849), ceux consacrés à l'administration et à la défense augmentent de 33% dans la même période.

b) Sa signification

Il suffit que se produise une crise d'accumulation capitaliste (en 1842, en 1847) dans certains secteurs moins rentables (agriculture, industries, logements) pour que le capital, en quelques années, aille se reconvertir dans d'autres branches ou vers d'autres marchés, et change ainsi les axes du développement national. Ainsi, après avoir sacrifié la paysannerie, le capitalisme anglais délaisse (en partie) le développement de la classe ouvrière industrielle au profit de celui des classes moyennes du secteur privé ou public, dont la croissance est liée au redéploiement du capital sur les marchés extérieurs -redéploiement qui commence à rapporter de substantiels profits FINANCIERS (les "revenus invisibles").

On pressent là combien est difficile la conciliation entre l'intérêt national (défini par les *besoins* de développement d'une société) et la stratégie du capital (définie par la *rentabilité* du développement d'une économie devenue indifférente à son support social). Mais, qu'elle le veuille ou non vers 1850, la société nationale britannique, captive du capitalisme anglais pour plus de 70% de son PNB et de sa population, ne peut plus faire machine arrière. Et ses crises ne sont plus désormais celles d'une société et d'une économie d'Ancien Régime (commandées par la *sous-production* agricole répercutée sur la hausse des prix par les intermédiaires commerciaux) mais des crises de *surproduction* industrielle (répercutée sur les campagnes et les marchés extérieurs par les intermédiaires financiers).

IV - LA REVOLUTION INDUSTRIELLE : UNE REVOLUTION ? INDUSTRIELLE?

1/ L'AVIS DES CONTEMPORAINS ET DES ANALYSTES

Après Friedrich Engels c'est Arnold Toynbee senior qui, lors de son célèbre cycle de conférences à Oxford, en 1880, impose dans le vocabulaire historique le vocable de "Révolution industrielle" pour désigner le processus à travers lequel émerge, d'abord en Grande Bretagne, puis en Europe occidentale et en Amérique du Nord, le nouveau modèle de développement dont nous venons d'évoquer les

caractéristiques. Depuis le vocable s'est imposé comme une évidence : celle de la radicale nouveauté d'un type de société où les rapports entre les hommes, tendus vers la puissance technique et ses capacités de transformation de la nature pour fabriquer des richesses matérielles qui accélère le rythme d'évolution humaine, sont organisés en fonction de la rationalité des comportements de production.

Bien avant lui, déjà, l'écrivain STENDHAL reconnaissait la radicale nouveauté des temps nouveaux (engendrée, il est vrai, autant par la révolution politique française que par la révolution industrielle anglaise) : *"Quel changement de 1785 à 1824 ! Depuis deux mille ans que nous savons l'histoire du monde, une révolution aussi brusque dans les habitudes, les idées, les croyances, n'est peut-être jamais arrivée"* (in *"Racine et Shakespeare"*).

Toutefois, l'histoire tourmentée du 20^{ème} siècle, héritier de cette *"révolution... dans les habitudes, les idées, les croyances"*, tempère plus tard chez certains ce bel enthousiasme. Dès 1949, l'historien nord-américain NAY, dans une conférence qu'il prononce à Paris à la Fondation nationale des Sciences Politiques, déclare : *"L'idée conventionnelle de la révolution industrielle a contribué, en somme, à l'illusion complaisante que les peuples industrialisés se sont affranchis des éléments irrationnels et primitifs de leur nature, alors qu'ils ont simplement orienté le caractère de leurs aspirations vers des directions qui ne sont peut-être pas moins irrationnelles et primitives que celles de leurs ancêtres. L'idée conventionnelle de la révolution industrielle s'est imposé comme un épais brouillard entre notre histoire et nous"*.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et de la découverte horrifiée d'un certain type de rationalité industrielle utilisée pour l'extermination massive des hommes (armées mécanisées, bombe d'Hiroshima, fours crématoires) on comprend le scepticisme de NAY -d'autant qu'au même moment, historien occidental, il est affronté à la "Guerre Froide" et aux débuts du grand mouvement des décolonisations.

Mais au-delà des effets polémiques : est-il bien sûr que Toynbee, Stendhal et Nay évoquent la même "révolution" ? Stendhal a-t-il tort de souligner les conséquences CULTURELLES de ce qui s'est passé de 1785 à 1824 ? Nay a-t-il raison d'opposer les invariants anthropologiques de l'*homo sapiens* à ses révolutions techniques et économiques ? Tout cela invalide-t-il l'effort de Toynbee pour caractériser la "révolution industrielle" ?

2/ LA REVOLUTION INDUSTRIELLE EST BIEN UNE REVOLUTION

Il est peu probable en effet -et, sur ce point, Nay a raison- que le nouveau modèle de développement d'abord consolidé en Angleterre avant 1850 ait profondément modifié le stock génético-cérébral de l'*homo sapiens* à elle seule. Celui-ci en effet (et sauf hypothèse fascinante et redoutable d'eugénismes clandestins ou de manipulations génétiques) semble bien être resté le même face à un mammoth ou face à un ordinateur de la cinquième génération : toujours le même agent-acteur du développement tel que caractérisé au début de cet ouvrage. Il est donc à peu près certain, et sous réserve d'inventaire, que la révolution industrielle n'a pas eu le pouvoir de multiplier le nombre de sages souhaités par les philosophies grecques ou orientales, de saints annoncés par le christianisme ou l'islam ; et pas même, sans doute, le nombre de "surhommes" proclamés contradictoirement par le fascisme ou le marxisme. Mais elle a REVOLUTIONNE les rapports de l'espèce humaine à ses MOYENS de se produire et de se reproduire -donc ses rapports à la nature et à ses formes d'auto-organisation sociale. Ni plus. Ni moins. Mais détaillons cela.

Elle est une *révolution de la production et des échanges*. De 1811 à 1851, le taux annuel moyen de croissance de la Grande Bretagne est de 6,2% par an. JAMAIS dans toute son histoire l'humanité n'avait expérimenté une telle accélération productiviste pour l'ensemble d'une société. Et cette révolution productiviste, en jetant sur le marché de consommation une quantité grandissante de biens matériels au-delà de la simple consommation d'autosubsistance, a révolutionné les modèles (culturels) de consommation entre les hommes et entre les nations - pour le meilleur ou pour le pire.

Elle est une *révolution des rapports sociaux de production*. En 1780, en Grande Bretagne, plus de 70% de la population est encore composée de petits producteurs indépendants qui assurent, grâce à l'agriculture et à l'appoint de l'artisanat, leur auto-subsistance à hauteur de 80 ou 90% de leurs besoins préindustriels. En 1850, plus de 70% de la population britannique est composée de salariés (ouvriers ou du secteur tertiaire) qui dépendent totalement du marché des biens et de la main-d'oeuvre géré par une minorité de propriétaires des moyens de production et d'échange pour assurer leur subsistance -pour le meilleur ou pour le pire.

Elle est une *révolution dans les classes dirigeantes*. En 1780, la société britannique est dirigée par une élite d'héritiers patrimoniaux de la terre et du statut social qui tire son existence matérielle de l'exploitation publique (fiscale) ou privée (rente foncière) de la

majorité paysanne-villageoise de la population. En 1850, la société britannique est dirigée par une élite de propriétaires capitalistes des moyens de production (usines, domaines fonciers modernisés) de gestion (bureaux, sociétés par actions, banques) ou d'échanges (transports, assurances, sociétés commerciales) qui tire son existence matérielle de l'exploitation contractuelle de travailleurs juridiquement libres, mais dépossédés de tout moyen personnel de production. Et la permanence transgénérationnelle de cette élite n'est plus assurée par un *titre personnel*, héréditaire, et inaliénable, mais par un *titre de propriété*, héréditaire mais aliénable -pour le meilleur ou pour le pire.

3/ C'EST UNE REVOLUTION INDUSTRIELLE... MAIS D'ABORD CAPITALISTE

L'axe et le support principal de cette révolution, c'est l'industrie. L'industrie dont dépend l'industrie (elle fabrique les outils, les machines complexes, et ce formidable convertisseur d'énergie qui leur sert de moteur : la machine à vapeur), mais aussi, et de plus en plus, l'agriculture hautement productiviste (semoirs, charrue, transports, tracteurs à vapeur), les transports (locomotive, *steamers*, premiers bateaux à hélices -déjà 1 pour 9 voiliers en 1850). L'industrie qui remodèle les postes de travail des producteurs primaires et secondaires en fonction des exigences d'utilisation de la machine, des salariés du tertiaire condamnés à se reconvertir aux rythmes industriels de la gestion et de la reproduction du capital. L'industrie qui impose à tous les secteurs de la société, ou presque, la froide logique de l'efficacité où la valeur d'un acte ou d'un homme est appréciée exclusivement en fonction des résultats obtenus.

Industrielle, donc : il n'y a aucun doute -mais D'ABORD capitaliste. Car ce qui est recherché sous l'efficacité technique c'est d'abord le PROFIT. Quand le bimbolotier BOULTON "sponsorise" l'invention de James WATT (la machine à vapeur à double effet) et commence d'en assurer la diffusion, ce n'est pas simple romantisme scientifique et prométhéen ou sympathie pour l'archétype romantique de "l'inventeur". C'est, avant tout, pour faire une bonne affaire en fonction de son estimation (judicieuse) de l'état potentiel du marché. Il prend donc bien soin de s'assurer d'ABORD le monopole du brevet d'invention de WATT. Si la partie la plus entreprenante de la bourgeoisie et de l'aristocratie britanniques se découvre après 1780 une vocation industrialiste c'est peut-être, certes, à cause d'une certaine ouverture culturelle propice à l'innovation, mais c'est d'abord parce qu'à ce moment-là les conditions du *take off* industriel offrent des perspectives de rentabilité du capital investi de 20 à 25% par an quand il n'est, au mieux, que de 10 ou 15% dans l'agriculture, le commerce ou la finance. Contre épreuve : quand se produisent des

crises d'accumulation capitalistique de plus en plus graves (en 1820-26, en 1842, en 1847), le capital "industriel" britannique n'hésite pas à se transférer de façon notable vers des solutions beaucoup moins industrialistes : vers les banques, le commerce, le prêt extérieur garanti, etc.

Pour les "bourgeois conquérants" de la première révolution industrielle en Angleterre le problème n'est pas de réaliser d'abord de la plus-value INDUSTRIELLE ; il est de réaliser, dans les meilleures conditions, de la PLUS-VALUE -industrielle ou non, c'est selon les circonstances. Si donc de 1780 à 1850, le capitalisme britannique (historiquement : d'origine marchande et financière) industrialise la société britannique, ce n'est pas au nom d'on ne sait quel "destin industriel manifeste", mais parce que l'industrie est le moyen matériel le plus puissant qui ait jamais été offert à sa vocation d'hégémonie économique et sociale -sur la société britannique d'abord, sur l'économie-monde européocentrée ensuite.

4/ D'OU L'AMBIGUITE ANTHROPOLOGIQUE ET CULTURELLE DU NOUVEAU MODELE DE DEVELOPPEMENT QUI TRIOMPHE EN GRANDE BRETAGNE DE 1780 A 1850

a) La valeur universelle de la révolution industrielle britannique

En libérant de manière inouïe les forces productives de la société britannique, la révolution industrielle prend VALEUR D'EXEMPLE pour les autres sociétés, qui, par leur niveau déjà acquis de développement proto-industriel, ont les mêmes problèmes à résoudre que l'Angleterre vers 1780 et sont en situation de pouvoir l'imiter. Dès 1725, (avec Voltaire), plus encore vers 1825 (cf. Stendhal) il se développe donc dans diverses parties du monde (l'Europe de l'Ouest, de l'Est, les Etats-Unis, l'Egypte, etc.) une véritable fascination pour le "modèle" anglais -qui tourne même, quelquefois, à l'anglomanie (qu'on songe par exemple, un peu plus tard, à certains romans de Jules VERNE). On se rend vite compte en effet que ce qui se passe en Grande Bretagne de 1780 à 1850, loin d'être un phénomène spécifiquement anglais, n'est que la réponse à un problème plus universel : une voie de passage au-delà des contradictions aggravées des plus développées des sociétés d'Ancien Régime déjà fortement étatistes, proto-industrialisées et intégrées à une économie monde mondialisée où l'on NE PEUT PLUS ECHAPPER A L'UNIVERSALITE DES ECHANGES MARCHANDS INTERNATIONALISES. De plus, par ses conséquences socio-culturelles (nouveaux rapports sociaux de production exigeant de nouvelles normes juridiques, nouveaux modèles de consommation répondant à des désirs jusqu'alors insatisfaits : nouveaux biens,

mobilité sociale et géographique, accès à un stock de connaissances universelles et universalisables, etc.), le "modèle" apparaît aussi comme une révolution "culturelle" susceptible de faire reculer les limites jusqu'alors imposées à l'espèce comme une fatalité d'origine transcendante (les progrès de la science, de la médecine, de la production, de l'imprimerie, font espérer que l'humanité est en train, à travers ses élites, d'expérimenter un âge nouveau d'où auront disparu la maladie, la faim, l'ignorance, la solitude : tous maux donnés jusqu'alors comme insurmontables dans cette "vallée de larmes", et prix à payer en expiation des péchés originels).

La rationalité de l'efficacité propre à la révolution industrielle séduit donc non seulement pour son évidente capacité à résoudre des problèmes matériels, mais par ses conséquences espérées au plan d'un projet historique à moyen et long terme. Vaudra désormais ce qui est capable d'atteindre rapidement, exactement, et sans interférences de contradictions parasitaires, le BUT qu'on s'est soi-même fixé par décision et convention -la technologie apparaissant comme le moyen, apparemment illimité, d'atteindre ce but fixé par la seule volonté humaine. L'homme peut enfin être le but et l'auteur de l'homme grâce à la révolution industrielle qui se présente dès lors comme :

- *volontariste*: l'homme autoprogrammateur de lui-même

- *illimitiste*: grâce à la technique, l'homme ne cessera plus de faire reculer les limites que le néolithique lui imposait encore

- *universellement répliquable*: la logique de la fabrique a envahi la société anglaise, le "modèle" anglais s'étend à l'Occident, l'Occident s'étendra au monde.

b) Les limites (capitalistes) de cette prétention à l'universalité

Très tôt, contre ce libéralisme idéologique et optimiste, des voix s'élèvent pour critiquer, au nom d'un autre avenir, non les ambitions éthiques affirmées du modèle, mais les réalités de son application ou les limites prévisibles à son expansion : les premiers penseurs socialistes bien sûr, mais aussi des conservateurs non pas passésistes (tournés vers la restauration de "l'âge d'or" de l'Ancien Régime) mais tout à fait modernes au contraire, et lucides sur les réalités concrètes du modèle et ses contradictions insurmontables.

Ils observent que, dès sa naissance, le modèle est entaché du péché d'EXCLUSIVISME. Pour triompher, la révolution industrielle anglaise a dû exclure la paysannerie des *yeomen*, le *domestic system*, les petits producteurs indépendants héritiers des modes de production

antérieurs en Angleterre même -et ce, bien souvent, par voie coercitive (*enclosure acts, workhouses*, taxes, police, prisons, asiles...). De même, à l'extérieur, le modèle ne peut triompher que par la pression, sinon la coercition internationale pour faire triompher le libre-échange (guerres coloniales ou européennes ; répression de la traite négrière après 1815 ; blocus naval sur les pays récalcitrants en 1806 et 1840 à Buenos Aires et Montevideo, etc.).

EXCLUSIF le modèle l'est non seulement pour ce qui lui est étranger et le précède (historiquement) ou l'obsède (géographiquement) mais, ce qui est plus grave, pour une large partie des couches sociales qui le constituent. Ce n'est un mystère pour personne en Angleterre en 1850 que le prolétariat industriel et le salariat tertiaire sont exclus de la participation aux décisions engageant la gestion stratégique globale du modèle. Certes, depuis 1833 en Grande Bretagne, depuis 1848 en France, on a enfin instauré le suffrage universel -qui donne un pouvoir épisodique de sanction, mais aucun pouvoir réel de participation. Même le droit d'association des non-propriétaires (*mutuelles, trade-unions*) pour défendre au moins leurs conditions de travail et le prix de marché de leur force de travail reste inexistant ou très contesté en 1850.

Bref le "modèle" reste la propriété d'une minorité (très divisée, certes, car concurrentielle) qui décide seule de ses orientations, de ses logiques, et du destin de la majorité intégrée comme force de travail et marché de consommation, mais exclue pour le reste. Au despotisme d'Etat d'une aristocratie fondée sur l'hérédité des statuts personnels se substitue donc la dictature économique d'une minorité de propriétaires pratiquant la démocratie concurrentielle pour elle-même, la minorisation civique *de facto* pour les autres. Au nom de la "nécessité comprise" (celle de la rationalité de gestion de la marchandise et du marché qu'elle est seule à gérer), elle parle donc au nom de la nation et du peuple ainsi "normalisés" -voire au nom des autres peuples et nations qu'elle n'a pas encore pu normaliser, mais dont il est dans ses projets de les intégrer à leur tour. Cet empirisme conquérant, qui va bientôt s'identifier au succès impérial des Anglo-saxons sur la planète, représente -quoi qu'on en dise- une évidente RUPTURE idéologico-culturelle avec les idées principales héritées du 18^{ème} siècle proto-industriel et agricole européen.

c) La révolution industrielle : une rupture idéologique dans la conception du progrès humain héritée du 18^{ème} siècle

Le 19^{ème} siècle industriel a en commun avec le 18^{ème} siècle agricole et proto-industriel le fait qu'ils sont dominés par une pensée "progressiste" : tant à propos des progrès matériels de l'humanité (cf.

Adam SMITH - l'*Etat PROGRESSIF*) que de ses progrès culturels. On pense en effet que les connaissances et les "Lumières", élaborées ou acquises d'abord dans les élites dirigeantes, se diffuseront ensuite aux classes intermédiaires et, de là, dans la masse du peuple qui aspire, même s'il ne le sait pas encore, à l'extention (au "progrès") des bénéfices de la philosophie et de la connaissance pour son propre PROGRES, matériel ET moral. Théorisé en terme de "droit naturel" ou de "droits de l'homme", c'est l'idéologie implicite qui sous-tend les révolutions nord-américaines (1776), française (1789-93), libérales ibériques et ibéro-américaines (1812-1825), libérales (1830), libérales-sociales (1848).

On oublie que l'Angleterre du 18^{ème} siècle a largement participé à ce courant : Johnson, Fielding, Hogarth, Gainsborough, Kay, Arkwright sont des représentants du "Siècle des Lumières" au moins au même titre que Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Buffon ou Diderot. Chronologiquement décalé, le mouvement continue dans la culture allemande entre 1790 et 1850 avec d'éminents représentants tels que Kant, Schiller, Goethe, Beethoven, Haydn, Mozart, Schubert, etc.

Or pendant ce temps l'Angleterre désormais industrialisée et capitaliste est en train, au contraire, de s'éloigner de ce courant en abandonnant en particulier les valeurs d'un universalisme diffusionniste ou intégrateur au profit de l'exaltation des valeurs individualistes et exclusives-excluant de la nouvelle minorité économiquement et politiquement dominante, convaincue que son nouveau pouvoir (capitaliste) justifie de théoriser sa supériorité et son expansionnisme. A la différence du 18^{ème} siècle, apparaît donc un progressisme non plus diffusionnel-universaliste (ayant prétention à s'appliquer à TOUT le genre humain), mais différentiel et exclusif dont les variantes sont :

- *l'individualisme* aux dépens de la communauté sociale ou du genre humain
- *le pragmatisme illimité* aux dépens des valeurs de mesure et d'équilibre
- *le romantisme* aux dépens de la "déesse raison"
- *la propriété et l'égotisme* aux dépens du bien public
- la construction idéologique d'*acteurs historiques exclusifs* formulée en termes de racisme, classisme, nationalisme, etc.

Bref, dès AVANT 1850, la révolution industrielle, dans sa variante historique du capitalisme britannique et occidental, est en train de mettre en place les matériaux conceptuels de base qui vont servir, dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle, à la construction des deux plus redoutables machines idéologiques d'exclusion et de domination impérialistes :

- le *darwinisme social*, justificateur de l'exclusion et de l'exploitation des "faibles"

- la "*real politik*", ce concentré pragmatique de gestion cynique et sans principe des rapports de force comme unique fin du politique.

Comme on le voit : TOUT LE CONTRAIRE de l'idée de PROGRES universalisable à tous conçue et élaborée par le siècle des philosophes -qui ne risquaient pas, il est vrai, de céder aux tentations de sociétés où le Caliban industriel avait déjà pris le pouvoir.

ANNEXES AU CHAPITRE II

1/ A propos de la BAISSSE TENDANCIELLE DU TAUX DE PROFIT, cette déclaration éclairante d'un filateur britannique s'expliquant en 1833 devant une Commission du Parlement :

"Nos profits sont très bas et je n'aperçois aucune perspective de pouvoir les améliorer, sinon en réduisant le prix encore plus et en augmentant la production".

2/ Sur l'EXEMPLARITE UNIVERSELLE DE LA REVOLUTION INDUSTRIELLE accomplie en Grande Bretagne, cette opinion émise en 1868 par un auteur connu :

"Le pays aujourd'hui industriellement le plus développé ne fait que montrer au pays le moins développé l'image de son propre futur"

Karl MARX, *le Capital*, Tome I.

CHAPITRE V

LE MONDE FACE A L'HEGEMONIE INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE BRITANNIQUE DE 1815 A 1850

I - LES CARACTERES DE L'HEGEMONIE MONDIALE BRITANNIQUE DE 1815 A 1850

1/ UNE HEGEMONIE NAVALE, MILITAIRE ET DIPLOMATIQUE SANCTIONNEE PAR LE CONGRES DE VIENNE DE 1815

L'irrésistible ascension de la puissance maritime et coloniale de la Grande Bretagne depuis la fin du 17^{ème} siècle avait été sanctionnée diplomatiquement au traité de Paris de 1763, quand la France avait dû lui abandonner deux de ses fleurons coloniaux : le Canada français et les Indes françaises. Pourtant, forte de son énorme potentiel humain (26 ou 27 millions de Français vers 1789, c'est-à-dire trois fois plus peuplée que l'Angleterre), la France avait terminé le siècle en talonnant la production industrielle, le commerce et la marine de l'Angleterre (à hauteur, environ, de 80 ou 85% du potentiel britannique vers 1789). C'est d'ailleurs ce qui lui avait permis un rôle militaire et diplomatique si actif dans sa solidarité victorieuse aux Insurgents nord-américains contre la métropole coloniale anglaise.

Mais les guerres contre la Révolution et l'Empire français devaient tout modifier en usant les forces françaises contre l'Europe coalisée des princes, soutenue par l'Angleterre à chacune des nouvelles coalitions. Ecrasée sur mer (Trafalgar : 1805), les Français allaient l'être aussi, finalement sur terre (Waterloo, 1815). Le Congrès de Vienne devait donc reconnaître le rôle éminent joué par l'Angleterre dans la contention (provisoire) de l'héritage révolutionnaire français en lui accordant une sorte d'arbitrage européen bien qu'elle ne fût point membre de la Sainte Alliance -car si ses intérêts diplomatiques la poussaient à marginaliser la France, ses intérêts économiques devaient l'amener à se désolidariser de ses alliés réactionnaires, partisans de la restauration de l'Ancien Régime politique et économique en Europe. Le modèle de développement capitaliste de l'Angleterre, déjà très avancé, l'empêchait sur ce point de se rallier à ses alliés d'hier. Le jeu diplomatique britannique est donc tout à fait compréhensible : neutraliser sur le continent le risque de résurgence de l'impérialisme révolutionnaire français, en confiant la gendarmerie continentale aux puissances militaires conservatrices (Autriche, Prusse, Russie) ; mais ne pas s'engager plus avant avec ces puissances sous peine de perdre le bénéfice de son avance politique (le parlementarisme) et économique (le capitalisme industriel et commercial).

a) Le Congrès de Vienne : un implicite partage du monde

Le Congrès de Vienne réuni après la chute de Napoléon en 1815 se donne donc pour tâche de restaurer et de stabiliser les monarchies d'Ancien Régime sur tout le continent. En apparence, il s'agit d'un

partage de l'Europe. En fait, implicitement, il s'agit d'un partage du monde -du moins, de *l'économie-monde* dominée par les puissances impériales européennes depuis la fin du 16^{ème} siècle. L'étonnante discrétion de l'Angleterre, principal artisan de la défaite française, pendant tout le Congrès en est le symptôme. Talleyrand et Metternich dominent explicitement la réunion. Le Tsar et le roi de Prusse soudoient les diplomates dans l'ombre. Les nationalités et les libéraux sont mis sous le boisseau à travers tout le continent. Les vieilles familles princières sont rétablies dans leurs droits ancestraux (en particulier au Portugal et en Espagne). On ne dit rien d'explicite sur le reste du monde... mais on tient pour entendu que les vieilles métropoles coloniales européennes auront toute la sympathie de la Sainte Alliance pour rétablir l'ordre dans leurs colonies et dépendances extra-européennes; cela concerne en particulier l'Espagne, le Portugal, la Hollande, la France, la Grande Bretagne et la Russie.

Or la Grande Bretagne, maîtresse des mers, réserve sur ce point curieusement sa position. Certes elle vient encore (en 1812) de s'affronter depuis le Canada à l'armée nord-américaine (c'est la seconde guerre anglo-américaine), mais pour terminer sur un compromis implicite où elle reconnaît définitivement l'indépendance *yankee* et, mieux, où elle offre (pour un siècle) son protectorat naval et son aide financière et commerciale à cette jeune puissance montante et, comme elle, anglo-saxonne, parlementariste et libérale. D'autre part, en Amérique espagnole et portugaise, depuis presque dix ans déjà, de jeunes *Libertadores* luttent pour une indépendance qui pourrait ouvrir d'intéressantes perspectives au futur commerce extérieur britannique.

En fait, déjà vers 1815, l'Angleterre regarde bien plus vers le commerce baltique, l'Amérique du Nord et l'Asie du Sud-Est (par la route du Cap) que vers le continent européen "pacifié" dont elle est de plus en plus tentée de s'isoler en le laissant à son destin conservateur. L'unique avantage explicite qu'elle tire du Congrès de Vienne, c'est de se faire reconnaître son rôle de gendarmerie des mers en étant chargée d'appliquer la répression de la traite négrière à travers les Océans. Les cartes, pour trente ou cent ans sont donc distribuées en Europe. A la Sainte Alliance, la gendarmerie du continent. A l'Angleterre, la gendarmerie du reste de l'économie-monde eurocéocentrée.

b) La Grande Bretagne installée dans le rôle de "leader" mondial du libéralisme : 1817 - 1850

Ainsi définis les "territoires" et les fonctions, la Grande Bretagne reprend sa liberté d'action diplomatique et économique à partir de

1817. L'artisan principal de cette nouvelle orientation politique, le chancelier CANNING, décide donc :

- de maintenir la Sainte Alliance en Europe, chargée en particulier de prévenir le retour d'une France non conservatrice qui pourrait lui contester ce *leadership* mondial
- de soutenir indirectement les indépendances latino-américaines contre la promesse du libre-échange en cas de victoire
- de soutenir indirectement le principe (énoncé par le président Monroe en 1823) de "l'Amérique aux Américains"
- de gendarmier les trafics transatlantiques entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique
- de favoriser le transfert d'activité de l'ancienne Compagnie des Indes vers l'Extrême Orient encore mal entrouvert (Indes néerlandaises, Chine, Japon)
- de soutenir indirectement l'insurrection grecque commencée en 1821 contre l'occupation turque
- de s'intéresser très particulièrement aux tentatives d'émancipation égyptiennes contre la domination turque (bref, de s'intéresser de plus en plus près à l'ancienne "route des Indes")
- enfin, sur le continent européen, de soutenir les groupes politiquement conservateurs mais économiquement favorables à un minimum de libéralisme commercial et financier.

Ce rôle de *leader mondial du libéralisme prudent*, la Grande Bretagne ne l'abandonne plus ensuite : y renforçant au passage ses positions maritimes (annexion de Gibraltar, de Malte, des îles malouines, etc...) et son commerce extérieur grâce à l'extension des zones de libre-échange. Au plan idéologico-politique par contre, elle reste beaucoup plus circonspecte face aux mouvements libéraux insurrectionnels européens de 1820 (Espagne, Portugal), 1825 (la tentative des décembristes russes), 1830 (France, Belgique), et de 1848 (toute l'Europe occidentale et centrale). Champion du libéralisme économique politiquement modéré, l'Angleterre n'est pas prête à devenir le champion révolutionnaire du libéralisme politique radical.

2/ SOUS LE LIBERALISME MODERE : L'HEGEMONIE COMMERCIALE-FINANCIERE

a) Un choix délibéré d'extraversion commerciale après 1815

1811 avait été l'année la plus "noire" de l'Angleterre victime de la politique napoléonienne de "blocus continental". Mais dès que sa situation se redresse, elle s'empresse de réorganiser son commerce extérieur en jouant délibérément le jeu du libre-échange fondé sur son avance technique et sa maîtrise maritime et navale de l'économie-monde.

En 1813, elle abolit le privilège de la Compagnie des Indes... en Inde (qui devient une colonie directement administrée par la Couronne), mais renouvelle son privilège d'exploiter les routes maritimes de l'Extrême Orient. Elle pousse donc officiellement le capitalisme privé à ouvrir les routes nouvelles de la future expansion impérialiste britannique, et contribue à créer ainsi la "question de l'Extrême Orient" face à une Chine et un Japon qui restent, pour l'essentiel, presque complètement fermés aux Européens.

A partir de 1815, et en application de la clause du traité de Vienne sur l'interdiction de la traite négrière, elle use et abuse du droit de visite des navires suspects pour régenter la police des mers. Elle ne sera rejointe par la France dans cette fonction internationale qu'après 1830.

Mais le tournant le plus significatif est sans doute pris quand le Parlement anglais, revenu des frayeurs du blocus continental qui lui avait fait édicter en 1815 les *corn laws* qui protégeaient provisoirement les restes de l'agriculture vivrière anglaise contre les excès des importations vivrières incontrôlées, abolit définitivement ces dernières clauses restrictives en 1842-1845. A partir de ce moment les derniers *yeomen* sont appelés à disparaître, les campagnes anglaises remembrées par les *enclosures* se vouent presque exclusivement à l'élevage spéculatif, et la Grande Bretagne s'installe définitivement et totalement dans une économie extravertie où elle dépend de ses importations pour s'alimenter et faire tourner ses usines, de ses exportations industrielles et financières pour solder ses échanges. Tout le système national britannique joue dès lors son destin sur l'expansion de ses marchés dans l'économie-monde.

Cela se traduit dans la structure même des marchés extérieurs britanniques :

**TABLEAU XXXIV- Origine des importations britanniques
de 1831 à 1843**

Années	Am. du Nord	Baltique	Euro. occ.	Méd.	Antilles	Am. Lat.	Asie du S.E
1831-1832	21%	14%	2%	1%	42%	4%	16%
1842-1843	36%	13%	1%	2%	20%	3%	25%

Ce tableau indique très clairement que :

- Grande Bretagne et Europe occidentale vivent en quasi situation d'isolationnisme réciproque
- que les "West Indies" (Antilles, Amérique Latine) déclinent nettement dans le commerce extérieur britannique
- que le plus grand commerce s'effectue avec des zones agricoles tempérées, voire tempérées froides (Amérique du Nord + Baltique = 49% des importations en 1842) dont les produits remplacent ceux de l'agriculture anglaise sacrifiée au commerce extérieur
- que, malgré la "fermeture" de l'Extrême Orient, l'Asie du Sud-Est reste l'une des deux zones commerciales les plus dynamiques (l'autre étant l'Amérique du Nord) des marchés extérieurs anglais.

b) Les résultats mercantiles-financiers de cette politique

Deux caractéristiques principales sur ce point :

- une *balance commerciale externe déficitaire* (en valeur, la Grande Bretagne importe plus qu'elle n'exporte)
- compensée, et au-delà, par une *balance des paiements largement excédentaire* (transports, fret, assurance, intérêts du capital prêté à l'extérieur, rapatriement des bénéfices commerciaux réalisés sur les marchés extérieurs, pécules rapatriés des émigrants britanniques vers les terres lointaines).

TABLEAU XXXV - Balance des paiements britanniques
de 1816 à 1850 (en millions de £)

Années	1816- 1820	1821- 1825	1826- 1830	1831- 1835	1836- 1840	1841- 1845	1846- 1850
Balance commerciale	-9	-8,1	-12,8	-13,1	-24	-17	-26,8
Balance des paiements	+7,22	+10,34	+2,88	+6,38	+2,62	+5,90	+4,70.

L'équation externe du modèle de développement britannique est donc relativement intelligible : l'industrialisation interne exige la croissance des importations pondéreuses et dispendieuses (vivres, matières premières) -lesquelles exigent en contrepartie une présence commerciale mondialisée, mais déficitaire -laquelle est compensée par les "revenus invisibles" d'une présence financière mondialisée, excédentaire. La boucle est bouclée : la révolution industrielle est la condition et la raison d'être de l'hégémonie commerciale-financière mondialisée de la Grande Bretagne qui, dès lors, joue plus de sa présence sur les marchés extérieurs que de bénéfices commerciaux directement rapatriés dans une relation mercantile bilatérale traditionnelle.

C'est dire qu'une telle stratégie d'expansion industrielle-mercantile-financière pousse plus à l'ingérence britannique indirecte (par le biais du prêt commercial ou financier) dans les rapports de production indigènes qu'au contrat commercial bilatéral simple (matières premières contre produits manufacturés). D'où il découle que, contrairement à une vision simpliste du libre-échange, l'expansion commerciale et diplomatique de la Grande Bretagne dans le monde entre 1815 et 1850 est *déjà impériale* dans la mesure où elle *met en dépendance* (mercantile-financière) ses honorables correspondants d'outremer en les *enserrant par avance* dans l'obligation de recourir aux services des maisons commerciales britanniques pour toutes transactions avec le marché international des capitaux, des produits manufacturés, des transports et des frets, des assurances, des services de gestion avant et après vente. En ce sens, il n'est donc pas injustifié de parler d'un IMPERIALISME COMMERCIAL britannique du libre-échange antérieur à l'impérialisme financier proprement dit - impérialisme commercial qui serait impossible si l'Angleterre n'était préalablement devenue, dans la nouvelle division internationale du travail, la "manufacture du monde".

c) Sociologie de l'impérialisme commercial britannique de 1811 à 1851

Ce qui précède explique que, même si la part du PIB/PNB se stabilise en Grande Bretagne après 1831 (34,4% à 34,3%), la croissance industrielle se poursuit pour alimenter les exportations non seulement de produits manufacturés mais de biens d'équipement (rails, matériel ferroviaire, machines, équipements portuaires, etc...) désormais financés par la City sous garantie des états étrangers bénéficiaires. Aussi, lié à l'expansion et à l'intensification des échanges extérieurs, le secteur tertiaire augmente de 12,5% sa part dans le PNB et de 60% sa part de capital investi dans l'économie nationale britannique (cf. tableau XXXVIII et XXXIII, pp. 213 et 189) de 1831 à 1851. Ce gonflement du secteur tertiaire signifie, sociologiquement, que les classes moyennes de fonction forment en 1850 plus du tiers de la population britannique, plus de 40% du salariat national. Placées entre prolétariat industriel et capitalistes, elles vont former la base objective de la "démocratie raisonnable" à l'anglaise et, contre quelques avantages (salaires, statut culturel, logement, "semaine anglaise") contribuer à l'isolement social et politique des courants les plus radicaux de la classe ouvrière anglaise (jacobins anglais, "niveleurs", ludistes, socialistes fabiens, etc...).

Hors d'Angleterre, dans l'économie-monde, l'action diplomatique et commerciale du capital britannique favorise les intermédiaires commerciaux indigènes (*compradores*, consignataires, correspondants, agents) aux dépens des classes plus traditionnelles, cantonnées dans le contrôle des secteurs sociaux et économiques régionaux les moins intégrés aux circuits d'accumulation du capital, et dont seuls les excédents internationalisables sont cotés au plus bas coût d'investissement productif par la Bourse de Londres. Maître des transports et de la mercantilisation à l'échelle internationale le capital britannique enserré les entrepreneurs indigènes sous-traitants dans un réseau mercantile-financier qu'il domine, mais intervient encore peu dans la restructuration des procès de production régionaux dont le coût de contrôle social est laissé aux élites autochtones.

L'hégémonie mondiale britannique n'interdit donc pas, là où existent de véritables capitalistes soutenus par un Etat protecteur, qu'ils procèdent à leur tour -malgré leur retard initial sur la Grande Bretagne- au démarrage d'une révolution industrielle nationale. Par contre, là où la situation de dépendance commerciale-financière est déjà très avancée, et mal négociée par un Etat inexistant ou trop faible, soit parce que déjà en situation coloniale (l'Inde) soit parce que surendetté (l'Amérique Latine), l'impérialisme du libre-échange s'emploie à ruiner les protoindustries concurrentes de sa propre industrie -contraignant alors ces pays, en quelques décennies, à une

véritable re-ruralisation de leur économie aux dépens de leurs secteurs secondaires hérités de la fin du 18^{ème} siècle.

II - LES PAYS DE L'ATLANTIQUE NORD SUIVEURS DE LA GRANDE BRETAGNE DE 1800 A 1850

1/ CARACTERES GENERAUX DE CE GROUPE DE PAYS

- un droit économique libéral (liberté du commerce, liberté d'entreprise)
- un héritage proto-industriel déjà solidement constitué, affectant une minorité importante de leur population active dès 1780-1800
- handicapés d'un retard initial certain sur la Grande Bretagne, mais avec des possibilités structurelles d'auto-accumulation du capital
- dotés d'un Etat assurant l'indépendance internationale du marché intérieur
- il s'agit des Pays Bas, des Flandres, des grands Etats allemands (pas encore unifiés), de la France, de la Suisse, de l'Autriche germanophone, du Nord de l'Italie, de la Catalogne, des Etats Unis.

Concernant quelques uns d'entre eux, qui vont avoir les réussites industrielles les plus spectaculaires, voici un indice de leur évolution entre 1800 et 1820 :

TABLEAU XXXVI- Evolution du PIB
de quelques pays industrialisants
entre 1800 et 1820 (en millions de £)

Années	G.B.	FRANCE	ALLEMAGNE	ETATS-UNIS
1800	230	190	65	25
1820	290	220	85	55
Croissance 1800-1820	+ 26%	+ 16%	+ 31%	+ 120%

En étalonnant ces croissances à l'aune du modèle britannique, on s'aperçoit donc que dans la période :

- le PIB de la France recule de 82,6% à 75,8% du PIB britannique
- le PIB de l'Allemagne augmente de 28,9% à 29,3% du PIB britannique
- le PIB des Etats Unis augmente de 10,9% à 18,9% du PIB britannique.

2/ LES PAYS EN VOIE D'INDUSTRIALISATION ACCELEREE DE 1800 A 1850

a) Les Etats Unis

Au moment de leur indépendance les 13 colonies britanniques d'Amérique du Nord sont constituées d'un territoire littoral le long de l'Atlantique formant une bande d'une centaine de kilomètres de large et qui regroupe 1,2 million d'habitants. Vers 1850, à l'exception du territoire de Tucson, les Etats Unis ont achevé de constituer leur territoire transcontinental actuel. Le développement des Etats Unis, pendant cette période, est donc d'abord un développement territorial et démographique (largement alimenté par l'immigration européenne) dont voici les étapes :

1750 : 13 colonies ; bande de 100 km de long de l'Atlantique	1,2Mh
1783 : extension aux Grands Lacs, Mississipi, Kentucky, Tennessee	3,0Mh
1803 : extension au Missouri, à la Louisianne	5,5Mh
1819 : annexion de la Floride	10,0 Mh
1845-46 : annexion du Texas et de l'Oregon	17,0Mh
1848-50 : annexion de la Californie et du New Mexico	23,2Mh

Population et territoire des Etats Unis augmentent donc de 400% de 1750 à 1800 ; de 500% de 1800 à 1850 -ce qui donne en un siècle un taux de croissance démographique annuel moyen de +9,28% ! Bien entendu, cela dépasse les possibilités de croissance naturelle. L'immigration (britannique, irlandaise, germanique) constitue le trait distinctif de l'ethnogenèse du peuple *yankee*.

Or, cette prodigieuse croissance extensive du marché nord-américain est soutenue non seulement par une économie pionnière de frontières agricoles en expansion (comme, au même moment, au

Canada, en Sibérie, en Prusse orientale) vouées à l'exportation vers l'Europe (blé, coton, tabac) mais par une véritable protoindustrialisation qui, réplique américaine de ses origines britanniques, va tourner (comme en Angleterre) en véritable industrialisation -d'ailleurs, souvent, soutenue par des capitaux et des techniques d'origine britannique. Chantiers navals, manufactures textiles et mécaniques, premières machines agricoles adaptées aux immensités américaines (Mac Cormick), etc. soutiennent donc l'expansion du marché intérieur et extérieur. Financièrement dépendants de l'Angleterre, mais tournés tout entiers vers l'esprit d'entreprise, les Etats Unis pratiquent donc un modèle de développement fondé sur l'ENDETTEMENT CREATIF EN EXPANSION qui leur permet, par exemple, d'avoir en 1850 le premier réseau ferroviaire du monde (80 km de chemin de fer en 1830 ; 14.500 en 1850).

b) L'Europe Rhénane (Pays Bas, Flandres, Rhur, Alsace, Suisse)

De très ancienne tradition commerciale et "industrielle", cette région est une des premières du monde à rattraper l'Angleterre après 1815. Le cas des Flandres catholiques est exemplaire. En 1830 elles s'affranchissent par une révolution libérale de la tutelle impériale autrichienne et deviennent la Belgique qui, immédiatement, s'équipe. Sur le bassin houiller Wallon elle lance une puissante industrie sidérurgique et textile autour de Liège et Namur et la bourse des laines d'Anvers concurrence celle de Londres. Vers 1850 le troisième réseau ferroviaire du monde est belge (le premier en densité) : 8.000 km.

La fortune fulgurante des ports d'Anvers et Rotterdam face à Londres, s'explique aussi par le développement de toute la vallée du Rhin (désormais parcourue par des lignes régulières à vapeur) jusqu'à Bâle. La Suisse du Nord, le pays de Bade, l'Alsace voient les communautés paysannes traditionnelles affrontées aux progrès du capitalisme agraire. Mais surtout le démarrage industriel de la Rhur (prussienne) modifie complètement les équilibres géo-politiques allemands et européens. En 1815, avait été créée la "Confédération allemande", héritière incertaine du Saint Empire Romain-Germanique. En 1833, le Zollverein (association douanière en un marché commun) de la Saxe, du Wurtemberg, de la Hesse, de la Thuringe, de la Bavière sous la direction économique de la toute puissante Prusse préfigure la future unité impériale allemande. Grâce, surtout, à la Rhur, la Prusse devient une véritable puissance industrielle et financière de 1800 à 1850. Sa production de produits métallurgiques augmente en effet de 550% ; de charbon de 2.233% (passant de 300.000 à 6.700.000 tonnes). Ce démarrage foudroyant du capitalisme prussien, industriel à l'Ouest, latifundiste à l'Est (en Prusse

orientale, l'aristocratie des *junkers* reconvertit ses grands domaines serviles en entreprises capitalistes et accapare les hauts postes de l'Etat et de l'Armée) ne va pas sans problèmes. En 1844-45 par exemple, en Silésie, une véritable crise des communautés rurales, provoque révoltes et émigrations vers l'Amérique.

c) Les démarrages industriels latins

Le sud latin de l'Europe occidentale (Mezzogiorno italien, Andalousie espagnole, Alentejo portugais) bloqué par des structures sociales seigneuriales et latifundistes, manque complètement dans la période le rendez-vous avec la révolution industrielle. Sauf, en Andalousie, les mines de mercure d'ALMACEN dont la production augmente de 200 à 300% de 1823 à 1850. Mais, totalement vouées à l'exportation et financées par du capital britannique : s'agit-il là d'une révolution industrielle endogène ou d'une enclave quasiment "coloniale" ?

Dans le nord des péninsules par contre, le démarrage est certain. Manufactures textiles et mécaniques fonctionnent à plein régime à partir de 1820-1830 à TURIN et MILAN. Autour de ces villes les campagnes se reconvertirent au capitalisme agro-industriel producteur de blé, de soie. Le cas de la Catalogne, totalement autofinancée par du capital catalan, est plus frappant encore. Une agriculture spéculative fondée sur la moyenne propriété modernise complètement les campagnes et surtout la capitale, Barcelone, se lance dans l'industrie cotonnière d'exportation dont le rythme de croissance dépasse bientôt celui de son homologue du Lancashire :

TABLEAU XXXVII- Taux de croissance comparés des industries cotonnières de la Catalogne et du Lancashire (1834-1841)		
Périodes	Lancashire	Catalogne
1834-1836	+ 36%	+ 104%
1839-1841	+ 23%	+ 43%

3/ UN DEVELOPPEMENT DUALISTE : LE CAS FRANCAIS

a) Permanence d'un secteur de développement lent (d'Ancien Régime) jusqu'en 1830

Malgré la Révolution française et ses transferts de propriété effectués par les vente des "biens nationaux" confisqués à l'Eglise et à la Noblesse, "l'abornement général" (les *enclosures* à la française) n'a pas vraiment été achevé à cause de la résistance paysanne et des

timidités entrepreneuriales des nouveaux propriétaires bourgeois. Aussi les rendements restent-ils, en général, médiocres dans l'agriculture (la France connaît encore une crise de subsistances d'Ancien Régime en 1846-1847) -mais le taux d'exploitation de la paysannerie, élevé. Ce qui explique sans doute qu'encore en 1840 plus de 50% des fortunes françaises soient immobilisées dans des biens fonciers ruraux.

L'industrie -ou plutôt, la protoindustrie - reste majoritairement traditionnelle et pré-machiniste. En 1851 encore, 2.800.000 ouvriers d'industrie sont répartis à 1.548.000 patrons "industriels" -soit une moyenne, dans ce secteur, de 1,8 ouvrier par patron : une structure encore très **LARGEMENT ARTISANALE**, qui représente 92,6% du patronat et 68,3% de la classe ouvrière en 1851. Et pourtant, paradoxe, c'est en juin 1848 à Paris qu'éclate la première révolution prolétarienne de l'histoire. Pourquoi ?

b) Démarrage accéléré d'un secteur capitaliste industriel après 1840

C'est que, depuis 1830-1840, un certain nombre d'entrepreneurs modernistes ont commencé à rattraper le retard capitaliste et industriel de la France. Dans ce nouveau secteur tardif, 124.000 patrons emploient 1.300.000 ouvriers en 1851 : soit 10,4 ouvriers/patron (7,4% du patronat employant 31,7% de la classe ouvrière).

Techniquement apparaissent dans ce secteur de véritables usines mécanisées et énergétisées à la vapeur, qui permettent d'abaisser les coûts de production. A Saint Gobain, par exemple, le prix d'une glace de 4 mètres carrés évolue ainsi :

1702 : 2.750 livres ou francs germinal/or.

1845 : 1.245 francs

1862 : 262 francs.

En vingt ans la sidérurgie modernisée française réussit à compenser un peu le retard ferroviaire français en équipant 3.000 km de voies ferrées de 1830 à 1850. Mais la sidérurgie elle-même reste contradictoire : en 1853, il existe, certes, déjà 206 hauts fourneaux au coke qui produisent la fonte à 646 francs/tonne ; mais il subsiste 385 hauts fourneaux au charbon de bois qui la produisent à 892 francs par tonne.

Dans l'agriculture, après 1830, apparaît une grande production capitaliste capable de couvrir les besoins du "boom" urbain : betterave

sucrière et céréaliculture dans le Bassin Parisien ; élevage bovin pour les laitages et la viande en Normandie ; cultures hautement spéculatives permises par la spécialisation régionale grâce aux transports (maraîchages autour des villes, fleurs sur la Côte d'Azur, tabac en Alsace et en Aquitaine).

c) Donc une industrie à dominante traditionaliste, mais la deuxième du monde en quantité et en qualité

De 1815 à 1854 le taux de croissance industrielle de la France est de 2,4% par an (il est de 6,2% par an en Angleterre). En 1854 l'industrie fournit un tiers du PNB, mais occupe deux tiers de la population active. C'est dire son importance SOCIALE et sa relativement faible productivité ECONOMIQUE (tout le drame de l'histoire sociale française du 19^{ème} siècle tourne peut être autour de ces chiffres).

TABLEAU XXXVIII - L'industrie dans la société française de 1815 à 1854

	1815-1824	1825-1834	1835-1844	1845-1854	Croissance annuelle de 1815 à 1854
PIB/PNB	16,3%	21,5%	28,5%	33,7%	X
Taux de croissance PIB	2,8% par an			X	2,4%
Ouvriers/pop.active	36,6%	44,8%	57%	59,4%	X
Taux de croissance de la classe ouvrière	2,2% par an			X	1,6%

Dans cette industrie française, les secteurs dont les coûts de production sont réellement compétitifs sur le marché international ne sont pas obligatoirement ceux qui, techniquement, sont les plus en avance puisqu'il s'agit du bâtiment (très traditionnel) des textiles de luxe et de la confection à l'exportation(très artisanaux), de l'alimentation (au statut technique plus mixte) et de la chimie (où la France est la meilleure depuis le 18^{ème} siècle). C'est donc d'abord sur la qualité des industries de main d'oeuvre à haut savoir-faire que les exportations françaises dans l'économie-monde réussissent à atteindre 50 à 70% des exportations industrielles britanniques vers 1850. Quand les Britanniques exportent de l'outillage, des machines, des cotonnades médiocres, du matériel ferroviaire, les Français exportent du champagne, des biscuits, des

chapeaux et la dernière mode de Paris. Dans l'impérialisme de libre-échange les Anglais s'adressent donc aux Etats et aux entrepreneurs ; les Français à la consommation de luxe des élites dirigeantes -et, en particulier, à leurs femmes. Quoi qu'il en soit, comme en Grande Bretagne, l'importance du commerce extérieur et, à l'intérieur, des organes de gestion (privés ou publics) du capitalisme justifie la croissance du tertiaire et des classes moyennes. Mais la différence avec l'Angleterre c'est que ces classes moyennes sont plus portées à investir leur épargne dans l'immobilier que dans des parts de portefeuilles par actions.

d) Une structure capitaliste largement pré-industrielle

Vers 1851-1855 quelques indices révèlent le "retard" français par rapport au "modèle" anglais :

- en 1851, il y a en France 11,9 millions de salariés sur 21,9 millions d'actifs. Le salariat représente donc 54,6% de la population active, contre plus de 70% en Grande Bretagne.

- en 1851, les revenus distribués en France se répartissent ainsi :

. immobiliers (rentes, loyers)	1,9 milliards f (15,6%)
. mobiliers (actions, dividendes, intérêts)	0,4 milliards f (3,3%)
. autres (salaires, pensions, ...)	9,9 milliards f (81,4%)
TOTAL	12,2 milliards f (100%)

- en 1855 le capital et les valeurs investis se répartissent ainsi :

. immobilier 45%
 . mobilier 55%

De cette série de chiffres nous pouvons donc déduire qu'au terme de son premier démarrage capitaliste entre 1780 et 1850, la France qui produit une rente annuelle d'environ 20% de ses valeurs (ce qui est un bon niveau global de rentabilité !) l'obtient ainsi :

- 82,6% des revenus sont prélevés à partir des 45% de capital investis dans les valeurs immeubles

- 17,4% des revenus sont produits à partir des 55% de capital investis dans les valeurs mobilières.

Ce qui prouve la faible rentabilité du capital mobilier, la très haute rentabilité du capital immobilier -donc une structure de rentabilité encore largement pré-industrielle et une structure de propriété dominée par les intérêts fonciers, ruraux ou urbains.

III - LES TENTATIVES DE RATRAPAGE DES PAYS "RETARDATAIRES"

Pays "retardataires" : retardataires par rapport à quoi ? De l'aveu même de leurs dirigeants et de leurs intellectuels qui, vers 1800-1850, pensent la position de leurs pays dans l'économie-monde déjà constituée : par rapport aux pays plus "avancés" sur la voie de la révolution industrielle et commerciale, donc mieux dotés des moyens de la puissance étatique qui garantit l'indépendance nationale et culturelle dans les rapports de force qui régissent les relations internationales. Pour ces "penseurs du développement comparé" du début du 19^{ème} siècle il ne s'agit donc pas obligatoirement de répliquer mécaniquement un duplicata du "modèle" anglais, mais il s'agit sûrement d'adapter à leurs traditions propres les moyens que procure la révolution industrielle expérimentée d'abord en Grande Bretagne et dans l'Atlantique nord.

Quels sont les caractères de ces pays vers 1815-1850 ?

- ce sont des pays qui n'ont pas participé activement depuis le 16^{ème} siècle à l'expansion de l'économie-monde européocentrée. Soit parce qu'ils sont restés sur les marges, soit parce qu'ils ne s'y sont ralliés que tardivement, soit parce qu'ils ont dû la subir.

- ce sont des pays qui n'ont pas (ou ont très peu) participé activement à l'expansion proto-industrielle du 18^{ème} siècle,

- ce sont tous les pays qui n'ont pas encore significativement commencé leur révolution industrielle vers 1820-1830.

Or, parmi ces pays "retardataires" et auto-identifiés comme tels, certains tentent -au moins partiellement, et avec plus ou moins de succès- de reproduire pour leur compte certains caractères du *take off* britannique et européen à partir de leurs structures faiblement -mais pas incomplètement- protoindustrielles héritées du 18^{ème} siècle.

1/ EN EUROPE CENTRALE ET ORIENTALE

a) Les pays des frontières de colonisation agricole du "second servage"

Régions en expansion agricole, démographique et commerciale, elles ont commencé à être protoindustrialisées ponctuellement sous la direction d'un Etat autoritaire et militariste au 18^{ème} siècle. En Pologne et en Prusse orientale les *junkers*, alliés aux industriels de la Rhur prussienne et à l'Etat dont ils forment les cadres militaires, équiperont leurs latifundias de machines agricoles, de chemins de fer, d'engrais et convertiront leurs serfs en sorte de prolétariat agricole sous-payé et tenu par des liens autoritaires de dépendance envers le patron.

En Autriche-Hongrie si la région germanophone accélère son entrée en modernité économique et sociale -élevage spéculatif dans les Alpes, polyculture spéculative des paysanneries libres des plaines, industries fines dans les villes, développement des chemins de fer et de la batellerie à vapeur sur le Danube -sur les marches agricoles orientales (Hongrie, provinces slaves) par contre, et malgré l'abolition juridique du servage en 1781-1785, plus de 55% de la population austro-hongroise vit encore sous les contraintes d'un régime seigneurial fort en 1853. Ce qui n'empêche pas la capitale impériale, Vienne, d'être alors un des centres culturels les plus brillants d'Europe, et un grand centre financier branché sur Paris et Londres (les Rothschild).

b) Le démarrage industriel russe

Sur fond de second servage aggravé après l'échec de la révolte de Pougatchev (1773) et des Décembristes (1825) -le servage en Russie n'est aboli qu'en 1863- l'Etat autocratique russe, pour des raisons de puissance militaire et policière, renforce le potentiel protoindustriel hérité de Pierre le Grand et Catherine II et localisé autour de Saint Petersbourg, de l'Oural et (après sa reconquête sur les Turcs, en 1783) d'Odessa.

La nouveauté après 1800, c'est le déclin relatif des manufactures domaniales et serviles (surtout textiles) que les grands seigneurs russes avaient créé sur leurs latifundias au 18^{ème} siècle. Le capital, d'Etat ou privé, crée à partir de 1800 de véritables USINES où se concentre une véritable classe ouvrière spécialisée, d'origine libre ou servile mais, dans tous les cas, salariée.

S'ensuit un démarrage industriel russe, surtout métallurgique et sidérurgique, tout à fait impressionnant -et mal évalué en Europe occidentale, particulièrement quand Britanniques, Français et Italiens

engagés dans la Guerre de Crimée (1853-1854) se heurtent à la résistance inattendue de l'armée russe, bien équipée en artillerie de fabrication nationale.

TABLEAU XXXVIII - Indices de la
croissance industrielle russe
de 1804 à 1850

	1804	1815	1820	1825	1830	1835	1840	1845	1850
Nombre de fabriques	2.399	4.189	4.578	5.261	5.450	6.054	6.863	8.302	9.848
Milliers d'ouvriers	95,2	172,8	179,6	210,6	253,9	288,1	435,8	507,6	501,7
Nombre d'ouvriers par fabrique	25	41	39	40	47	48	63	61	51

En moins de 50 ans, le nombre de fabriques industrielles en Russie a donc augmenté de 410%, le nombre d'ouvriers de 527%. Dès 1825, mais encore plus en 1851 (et bien avant la révolution de 1917), la classe ouvrière russe est déjà la plus concentrée du monde : 50 à 60 ouvriers par usine en 1845-50 (une dizaine en Angleterre ; 2,4 en France).

Toutefois, les 501.700 ouvriers russes de 1851 ne représentent que *moins de 1%* de la population active (41% en Grande Bretagne, 58% en France) et selon l'économiste russe TENGOBORSKY le PIB ne représente en 1833 que moins de 15% du PNB russe (8 à 10% pour l'artisanat, 5 à 6% pour l'industrie proprement dite). La bourgeoisie industrielle russe reste donc désespérément faible, économiquement et sociologiquement : en 1840, il n'existe en Russie que 39 sociétés par actions qui totalisent un capital inférieur à 40 millions de roubles. Impressionnant, le démarrage industriel russe reste malgré tout un ISOLAT au milieu d'un océan de ruralité féodale.

2/ EN MEDITERRANEE ISLAMIQUE : LA TENTATIVE AVORTEE DE MEHEMET ALI

a) Intégration accélérée de l'islam maritime dans l'économie-monde et les tentatives réformatrices

Le relatif déclin commercial-maritime des Echelles du Levant, commencé au 16^{ème} siècle, se poursuit de 1800 à 1850 sous la pression

accrue du commerce occidental en Méditerranée orientale, doublée d'ingérences militaires de plus en plus fréquentes :

- 1798-1800 : expédition de Bonaparte en Egypte
- 1821-1832 : insurrection grecque contre les Turcs, soutenue par les puissances occidentales
- 1830 : débarquement français à Oran, Alger, Bône
- 1830 : intervention française à Tunis et Bizerte ; pression espagnole sur le Maroc : Ceuta, Melilla, Rio de Oro
- 1854-55 : expédition de Crimée et pressions navales sur Istambul (Anglais, Français, Italiens).

Quant à la pression commerciale occidentale, elle se mesure à ces quelques chiffres :

- 1835 : première ligne régulière de vapeur Liverpool-Beyrouth-Alexandrie
- 1837 : première ligne régulière de vapeur Marseille-Malte-Beyrouth
- 1841 : 76 steamers sont en service régulier en Méditerranée.

Pour appuyer cette action enfin, les puissances occidentales prennent pied en Méditerranée :

- les Anglais à Gibraltar, Malte, dans les îles ioniennes
- les Espagnols au Maroc
- les Français dans les ports algériens après 1830
- les Français et les Italiens dans leurs légations en Tunisie.

Toutefois, au moins jusqu'en 1830, la *résistance ottomane* reste efficace, soit à l'initiative du gouvernement central d'Istambul, soit à l'initiative de quelques grands vassaux régionaux, presque indépendants, et qui organisent eux-mêmes la résistance économique et politique aux Occidentaux dans leur fraction de l'Empire ottoman.

- A Istambul, le sultan Mahmoud II réorganise et modernise son armée et sa marine, et réussit à résister 11 ans à la lutte d'indépendance grecque soutenue par la France et l'Angleterre.

- Dans le *Maghreb*, Ahmed BEY à Tunis, les sultans du Maroc, Abd El Kader en Algérie, tentent de moderniser politiquement et techniquement l'Etat et l'économie. Le dernier par exemple, dans un sursaut de résistance aux ingérences françaises, tente de généraliser les forges catalanes pour équiper en armes modernes ses tribus soulevées.

Mais plusieurs facteurs *handicapent ces tentatives réformatrices et modernisatrices* en Islam riverain de la Méditerranée :

- un évident "retard" initial en équipement technique et dans l'organisation capitaliste de la production, d'ailleurs souvent limitée aux grandes villes et sans effet sur les campagnes

- des campagnes fragmentées en solidarités tribales ou villageoises déconnectées de la ville, prédatrice foncière et fiscale des campagnes

- divisions sociales compensées par le despotisme du souverain musulman, collecteur d'impôts directs, premier "comprador" du pays, chef d'armée souvent prétorienne (les janissaires de Tunis) et -quand il se veut modernisateur- fatalement personneliste et directiviste

- d'où la tentation, en cas de succès économique de sa politique de réformes, d'en accaparer les bénéfices à des fins personnelles de redistribution à ses parentèles et clientèles : l'idée nationale se confondant ici avec sa personne ou son groupe au pouvoir, non avec une société civile représentée politiquement.

b) Le cas égyptien et la tentative finalement avortée de Mehemet ALI

Mehemet ALI est un officier turc d'origine albanaise qui, au hasard des nominations dans l'armée ottomane, se retrouve officier du corps des mamelouks égyptiens au moment de l'expédition de Bonaparte en Egypte (1798-1800). Il prend alors conscience du retard technique de l'Islam sur les Occidentaux (en particulier dans le domaine maritime et militaire) ; de la situation géo-politique exceptionnelle de l'Egypte sur la "Route des Indes" et de la relative autonomie de l'Egypte dans l'ensemble ottoman. Fasciné par son ennemi, Bonaparte, il médite ses tentatives de réformer le pays sous occupation française et, le corps expéditionnaire français rembarqué (sous pression britannique), les reprend en partie à son compte.

De 1811 à 1820, agissant un peu comme tous les grands souverains autocratiques et modernisateurs depuis Pierre Le Grand, il prend les initiatives suivantes :

- il élimine sa garde mamelouk, qu'il fait massacrer par sa garde albanaise
- il élimine sa garde albanaise, qu'il envoie se faire massacrer dans une guerre de reconquête de la Nubie, volontairement mal menée
- il modernise et réforme le reste de son armée et sa marine
- sur le modèle français, appris de Bonaparte, il fait cadastrer la Haute Egypte en 1812, la Basse Egypte en 1814, et il nationalise les biens "WAF" des confréries religieuses (biens de main-morte)
- il lance un grand programme d'industrialisation de ses arsenaux, chantiers navals et manufactures d'Etat
- il protège cette industrie naissante par des droits de douane élevés
- il réussit, de 1811 à 1820, à maintenir un terme de l'échange favorable à l'Egypte dans son commerce avec l'Angleterre
- il convertit l'Egypte en première productrice mondiale du coton à longue fibre, particulièrement prisé par l'industrie textile du Lancashire -ce qui lui assure d'importantes rentrées de devises.

Vers 1820 l'Egypte de *Mehemet ALI* est donc, peut-être, en train de devenir une puissance économique et politique dans le cadre de la division internationale du travail de l'économie-monde européocentrée. Toutefois, sa position est ambiguë car :

- elle s'équipe, se modernise, s'industrialise et s'arme dans de bonnes conditions, certes.
- mais elle dépend pour cela totalement de l'importation de technologies britanniques et des services d'import-export d'experts commerciaux européens : en 1821, il existe 35 maisons d'import-export européennes à Alexandrie et 15 au Caire.

- de plus, sa production spéculative principale -le coton- est cotée non à la Bourse du Caire, mais à celles de Londres et de la Nouvelle Orléans.

Malgré ces difficultés réelles, le "modèle" égyptien pourrait sans doute encore réussir (comme est en train de le faire le "modèle" russe depuis 1700), mais à plusieurs conditions internes et externes :

- intéresser moralement et matériellement le peuple égyptien au développement proposé
- créer une véritable élite entrepreneuriale égyptienne (publique ou privée) capable de relayer de manière autonome les initiatives personnelles du souverain
- échapper, en ne dispersant pas inutilement les ressources militaires modernisées dans des politiques extérieures aventureuses, aux inévitables pressions internationales qui ne manqueront pas de s'exercer sur l'Égypte compte tenu de sa position exceptionnelle en Méditerranée et sur les routes de l'Orient.

1821-1849 : l'enlissement extérieur et l'échec intérieur final

Vassal et officier du sultan d'Istanbul, Mahemet ALI assume efficacement, mais de manière coûteuse pour l'Égypte, sa solidarité ottomane. Il participe donc à la répression de l'insurrection grecque contre les Turcs en faisant débarquer un corps expéditionnaire en Grèce de 1825 à 1828. Il est vrai qu'il en profite pour annexer au passage l'île de Chypre à l'Égypte (de 1823 à 1840). Plus grave : enhardi par la succès de ses armes, il fait valoir de tortueux droits successoraux dans les complexes affaires du Moyen Orient et engage ses troupes en Syrie à partir de 1831.

Or pendant ce temps l'Europe et la Grande Bretagne, débarrassée provisoirement des séquelles militaires de la révolution française, reprennent l'initiative en Méditerranée orientale. A nouveau les termes de l'échange avec l'Europe, client principal du coton égyptien, se détériorent aux dépens de l'Égypte. Par contrecoup, les réformes intérieures, plus difficiles à financer par l'Etat, sont freinées.

Dès 1838, pris dans ces contradictions, Mehemet ALI succombe donc à la tentation de revenir à des comportements politiques beaucoup plus traditionnellement "orientaux" : il distribue les biens nationaux autrefois constitués par confiscation des terres de confréries religieuses... à des membres de sa famille. Certes, certains se révèlent d'excellents entrepreneurs, efficaces, compétents. Mais la plupart, se

prévalant de leurs liens personnels avec le souverain, n'entament sur leurs grands domaines aucune réforme technique, économique et sociale et se contentent, très classiquement, de prélever en prédateurs une rente foncière maximale sur des rapports sociaux de production qui renvoient le *fellah* à sa misère millénaire.

Quant Mehemet ALI meurt en 1849, en partie à cause des pressions occidentales extérieures, en partie à cause de sa politique extérieure hasardeuse, et beaucoup à cause de l'absence d'une véritable mutation culturelle dans son élite dirigeante et dans son peuple, l'Egypte vient de manquer -après l'avoir frôlé- son véritable démarrage agro-industriel.

IV - LA RUINE DES PROTO-INDUSTRIALISATIONS EXTRA-EUPEENNES CONFRONTEES A L'IMPERIALISME DE LA MARCHANDISE MANUFACTUREE DE 1815 à 1840

Fortement personnalisée pour des raisons historico-culturelles (l'Islam oriental) et géo-politiques (l'Egypte qui, pour son bonheur ou son malheur, se trouve à un point-clé de la Route des Indes) l'expérience finalement avortée de Mehemet ALI est néanmoins exemplaire des difficultés d'un pays extra-européen à créer ou maintenir les moyens de son démarrage économique à l'aube de la modernité.

Dans un contexte régional très différent, mais pour des raisons finalement semblables au plan structurel, deux autres continents intégrés à l'économie-monde européocentrée héritée du 18^{ème} siècle souffrent également de la volonté de la Grande Bretagne et de l'Europe en voie d'industrialisation de conquérir des marchés consommateurs de leur excédent (relatif) de produits manufacturés et, pour cela, contraints à produire des matières premières : l'Inde et l'Amérique latine.

1/ LA RUINE DE L'ARTISANAT MANUFACTURIER TEXTILE EN INDE (1815-1840)

a) L'industrie textile indienne vers 1807

Au début du 19^{ème} siècle, en quantité et en qualité, *l'Inde est le premier producteur textile du monde*. C'est le résultat d'une proto-industrialisation poursuivie, ici comme en Europe, depuis le 18^{ème} siècle, à partir de l'abondance et du savoir-faire de la main-d'oeuvre urbaine et rurale et des besoins mercantiles non seulement du sous-continent indien, mais de l'économie-monde gérée ici par les Compagnies européennes des Indes orientales -en particulier britannique- à l'avantage commercial de l'Inde puisqu'en cette affaire,

vers 1807, la balance de l'import-export textile entre l'Inde et l'Angleterre penche en faveur de la première dans la proportion de 155%.

Cette compétitivité internationale de la production indienne est obtenue par un système de production structurellement très semblable à celui de l'Europe au même moment : artisanat urbain et rural à façon (*domestic system*) et manufactures urbaines pour le procès final de production. A Bombay et Calcutta des marchands-entrepreneurs urbains indigènes, liés commercialement et financièrement aux agents d'import-export de la Compagnie des Indes, distribuent la matière première dans les campagnes -particulièrement auprès des femmes- et fournissent même, souvent, les outils de travail : rouet et métiers à tisser. En ville ils concentrent ateliers textiles et manufactures où travaillent indifféremment hommes et femmes pour les derniers apprêts avant commercialisation.

Au plan économico-social cela signifie l'existence d'un prolétariat manufacturier et d'un petit patronat artisanal dans les villes industrielles. Dans les campagnes : un notable appoint de ressources dans les budgets familiaux des foyers paysans, par ailleurs souvent très pauvres. En 1807, dans le "Lancashire indien" -les six districts de PATNA, SHAHABAD, BHAGALPUR, GORAKPUR, DINAJPUR et PURNIYA- on décompte, sans les ouvriers des ateliers et manufactures des villes exportatrices, plus de 1.460.100 fileuses et tisseuses à domicile dans les campagnes, sur une population de 14.091.000 habitants. Cela représente 10,4% de la population totale - soit, sans doute, au moins 20 à 40% de la population active. Cette activité non agricole rapporte aux campagnes concernées un revenu supplémentaire de 8.464.000 roupies, dont 30% pour le seul district de PATNA.

Lorsque la Compagnie des Indes orientales britanniques se voit retirer son monopole au profit de l'administration directe de la Couronne en 1813, l'Angleterre exporte vers l'Inde 818.208 pièces de cotonnades grossières ; et l'Inde exporte vers l'Angleterre 1.266.608 pièces de cotonnades de luxe.

b) La ruine de l'industrie indienne, condition du démarrage cotonnier du Lancashire (1813-1840)

Face à cette redoutable concurrence indienne non seulement sur les marchés "ouverts" de l'Asie, mais sur son propre marché européen, l'industrie textile britannique s'inquiète. Profitant de sa position coloniale aux Indes -qui évolue vers l'administration directe depuis la suppression du monopole de la Compagnie en 1813 -elle va exiger de

la Couronne une politique cynique d'intervention, *en totale contradiction avec ses principes libre-échangistes proclamés dans d'autres parties du monde.*

Par le jeu de taxes différentielles à l'import-export, de réglementations abusives sur les conditions de travail, les administrateurs coloniaux de l'Inde britannique vont bientôt amener toutes les entreprises textiles indiennes à fermer, et à remplacer sur le marché local les (bons) tissus indiens par les (mauvaises) cotonnades importées d'Angleterre -lesquelles, il est vrai, sont désormais mieux adaptées au pouvoir d'achat de masses paupérisées par la perte de leur emploi dans l'industrie.

Le processus est à peu près achevé vers 1835-1840. Il provoque une paupérisation et une RERURALISATION généralisées dans les anciens districts protoindustriels indiens : beaucoup d'ouvriers et artisans des villes n'ayant plus d'autres ressources que de se clochardiser ou de retourner vers les campagnes déjà démographiquement surchargées et qui viennent de perdre, elles aussi, l'appoint du travail textile à domicile.

Cette véritable CONTRE-REVOLUTION INDUSTRIELLE permet en contrepartie l'accélération de la révolution industrielle dans le Lancashire en éliminant la concurrence indienne en Angleterre, en imposant la concurrence anglaise en Inde. Le tableau suivant est éloquent sur cette véritable inversion de la situation provoquée non par la théorie des coûts comparatifs de Ricardo et du libéralisme, mais par une politique colonialiste délibérément coercitive.

TABLEAU XL - Import-export de textiles entre Inde et Angleterre (1813-1835)		
	Exportations indiennes vers l'Angleterre	Exportations anglaises vers l'Inde
1813	1.266.608 pièces	818.208 yards
1835	306.086	51.777.277 yards
différence	-76%	+ 6.330%

2/ LA RUINE DES "OBRAJES" LATINO-AMERICAINS DE 1820 A 1840

De 1780 à 1850 l'Amérique latine subit un paradoxal processus de réformes, révolutions et involution qui en fait le continent exotique

le mieux intégré à la nouvelle économie-monde anglocentrée au plan commercial et juridique, et le moins intégré au nouveau modèle de développement européen au plan économique et social.

a) Réformes fini-coloniales et développement (1770-1810)

Dès les traités d'Utrecht (1713) le Brésil portugais, librement ouvert au commerce maritime britannique, s'installe *de facto* dans l'économie mondiale de libre-échange -un siècle avant l'Amérique hispanique (entrouverte, il est vrai, par le traité de libre commerce de 1778). Le *boom* minier du Minas Geraes achève donc de transformer très tôt le Brésil (et sa métropole formelle : le Portugal) en frontière agricole et minière de l'économie-monde anglo-centrée dès le 18^{ème} siècle.

L'Amérique hispanique, elle, n'y entre que beaucoup plus tardivement, et par pans successifs (Cuba, le Venezuela, la Pampa argentine et uruguayenne en 1778 ; les autres pays seulement après leur indépendance échelonnée entre 1819 et 1825). Sans doute à cause de ce "retard", les réformes fini-coloniales des Bourbons d'Espagne ont donc le temps de consolider des formes économiques non seulement minières (Potosi, Zacatecas, Cerro de Pasco) ou agricoles (plantations esclavagistes, *haciendas* serviles, élevage extensif d'exportation), mais aussi artisanales et manufacturières (les OBRAJES ["ouvrages"], ateliers ou manufactures domaniales employant de la main d'oeuvre indienne dans le textile, le cuir, la menuiserie, la confection, l'orfèvrerie rustique, etc.). Des régions entières (Quito en Equateur, Acomayo au Pérou, etc...) sont ainsi économiquement animées par ces artisans et ouvriers indiens, libres ou serviles.

Economiquement l'Amérique hispanique à la veille de son indépendance est donc souvent au sommet de sa prospérité (sauf dans le domaine du travail forcé indigène géré par contrainte fiscale, et qui provoque des rébellions de plus en plus nombreuses), prospérité voulue par la Couronne d'Espagne et soutenue sur place par des sociétés économiques "d'Amis du Pays" où se retrouvent riches entrepreneurs créoles et fonctionnaires coloniaux "éclairés".

b) L'Amérique latine confrontée aux conséquences internationales de la Révolution française (1789-1825)

Jusqu'au moment de la proclamation définitive de leur indépendance, les nations latino-américaines n'ont guère été influencées directement par la Révolution française comme par un "modèle", bien au contraire. A l'exception des colonies françaises d'Amérique (Guadeloupe, Martinique, et surtout Saint Domingue), elles n'ont eu à en connaître qu'à travers la vision du Portugal ou de

l'Espagne, alliés diplomatiques de la France, mais plutôt hostiles au jacobinisme régicide.

C'est donc indirectement qu'elles en ont été affectées, par les conséquences de cette révolution dans le système des relations internationales. On peut donc distinguer trois étapes :

- *de 1789 à 1805* : l'alliance dynastique entre la France et l'Espagne survit à la mort de Louis XVI, et les colonies ibériques se trouvent engagées de loin derrière leurs métropoles dans les enjeux européens. Le désastre naval franco-espagnol de Trafalgar clôt cette période en isolant les colonies américaines de l'Espagne.

- *de 1806 à 1815* : profitant de leur totale maîtrise des mers, les Anglais tentent de débarquer à Buenos Aires (1806) et à Montevideo (1807). Profitant de son hégémonie militaire sur le continent européen, Napoléon prétend imposer le blocus continental anti-anglais et envahit Portugal et Espagne.

Les colonies d'Amérique, livrées à elles-mêmes doivent faire l'apprentissage du *self-government*. Certaines proclament leur indépendance en 1809-1810 (Buenos Aires, Caracas, Quito, Chuquisaca...). L'effondrement final de l'empire français et la Sainte Alliance scellée au Congrès de Vienne restaurent l'Ancien Régime dans la péninsule ibérique et dans les colonies américaines.

- *de 1815 à 1825* : les indépendantistes écrasés (sauf en Argentine) trouvent une nouvelle opportunité historique lorsqu'à partir de 1817 l'Angleterre de Canning et les Etats Unis de Monroe, réconciliés après la dernière guerre anglo-américaine de 1812, assurés de l'effacement durable du concurrent français, tournent le dos à la Sainte Alliance et à ses alliés espagnols et portugais. Ils envisagent donc d'aider à l'indépendance latino-américaine afin de l'intégrer dans la zone mondiale du libre échange et du libéralisme juridique et politique.

c) L'Amérique latine indépendante confrontée au libre-échange : la ruine de ses protoindustries (1825-1840)

Parvenues à l'indépendance politique formelle entre 1810 et 1825, les élites créoles se retrouvent détentrices du pouvoir d'Etat et d'une reconnaissance internationale qu'elles utilisent à consolider leur pouvoir bureaucratique et foncier. Mais pour financer leurs très

longues guerres de libération et la construction de leurs appareils d'Etat, elles doivent s'endetter lourdement -en particulier auprès de l'Angleterre. Celle-ci est donc en position de faire pression pour obtenir que, contre son crédit financier et ses achats de matières premières (minières et agricoles) aux jeunes états, ceux-ci acceptent l'importation libre des produits manufacturés britanniques et européens, sans mesure de protection des industries et proto-industries indigènes. Conséquences : en moins de deux décennies, dans les provinces latino-américaines proches des ports et des centres de communication, toutes les "industries" traditionnelles héritées de la fin de la période coloniale sont ruinées par le *dumping* européen ou, tout simplement, par le coût comparatif des produits manufacturés en Angleterre ou en Amérique latine.

Du coup, les élites dirigeantes créoles doivent renoncer à leurs projets industrialistes et se réfugier sur les seuls secteurs de revenus qui restent à leur disposition : la bureaucratie d'Etat (civile, ecclésiastique ou militaire et vivant de la rente fiscale) et le grand domaine foncier (qui permet d'extraire une rente foncière, mais précapitaliste). Cela a pour conséquence :

- de reruraliser les économies latino-américaines

- de re"féodaliser" les populations latino-américaines (serfs et tributaires indiens, esclaves noirs, *peones* métis pré-salariaux *augmentent* en proportion dans la population globale au moins jusque vers 1870-1890).

A la différence de l'Inde, il n'y a pas eu ici coercition coloniale - seulement pression diplomatique, commerciale et financière. Mais le résultat est le même : la mise en place durable d'un modèle de développement primaire, rural, précapitaliste et a-industriel qui représente une régression des rapports sociaux existant à la fin du 18^{ème} siècle.

V - LE RESTE DU MONDE A PEINE ENTR'OUVERT AUX EUROPEENS JUSQUE VERS 1840-1850

Donc la révolution industrielle en marche et sa conséquence, la révolution commerciale du libre-échange, rehiérarchise (quelquefois dramatiquement) les positions des diverses sociétés de l'économie-monde sur l'échelle des développements comparés entre 1780 et 1850. N'oublions pas toutefois qu'une moitié de la planète échappe encore à l'économie d'échanges dominée par les Européens au moins jusqu'en 1840, sinon jusqu'en 1853 (sinon, pour certaines régions comme le Népal, jusqu'en 1960). Que se passe-t-il sur ces frontières externes de

l'économie-monde européocentrée dans la première moitié du 19^{ème} siècle ?

1/ L'AFRIQUE COTIERE ET COURTIERE FACE A L'EUROPE DE 1800 A 1850

a) La présence très limitée de l'Europe en Afrique

Quelques légations portuaires dans l'Afrique musulmane du Nord, quelques comptoirs et factoreries le long des côtes de l'Afrique noire, et une seule pénétration en profondeur, la colonie hollandaise en arrière du Cap, établie là depuis le 17^{ème} siècle avant d'en être chassée, plus tard, par les Anglais, vers le Transvaal : voilà toute la présence européenne en Afrique avant 1850 :

- *Portugais* : Sao Tomé, côtes de l'Angola et du Mozambique (qui continuent de pratiquer clandestinement la traite négrière vers le Brésil)

- *Espagnols* : Ceuta, Melilla, Rio de Oro, côte de Guinée équatoriale

- *Français* : îlot de Gorée, côte de Guinée, Côte de l'Ivoire, Tamatave

- *Anglais* : Sénégal, Lagos, Le Cap, Port Natal.

Sur la côte orientale les marins et aventuriers arabes ont établi des comptoirs jusqu'à Madagascar (Mombaza, Dar Es Salam, Zanzibar, etc...).

b) Evolution des échanges entre l'Europe et l'Afrique

La nouveauté c'est, depuis le Congrès de Vienne, la répression internationale de la traite négrière -exercée par l'Angleterre jusqu'en 1830 ; l'Angleterre et la France après 1830. Malgré cela, en particulier depuis Sao Tomé, une traite clandestine subsiste en direction du Brésil qui n'abolit l'esclavage qu'en 1888. Toutefois, cette lucrative activité décline indubitablement depuis 1815 -ce qui implique la disparition du commerce triangulaire Europe-Afrique-Amérique, si caractéristique du 18^{ème} siècle et qui avait fait la fortune de ports comme Liverpool, Bristol, Nantes, Bordeaux... et sans doute, Marseille. Cette "traite des nègres" est donc désormais remplacée par une *traite commerciale* des produits exportables collectés par les tribus courtières de la côte africaine -qui, elles-mêmes, se sont procuré ces produits par la *troque* auprès des tribus de l'*hinterland* (troc de produits manufacturés

européens contre marchandises "exotiques" : plumes, peaux, gommes, ivoires, bois tropicaux, etc...).

TABLEAU XLI - Indice des échanges entre
l'Europe et l'Afrique
de 1680 à 1830

	1680	1730	1780	1830
OR	100	109	134	177
GOMMES	100	133	664	1.586
PEAUX	100	60	60	656
IVOIRE	100	119	39	1.010
ESCLAVES	100	165	776	478
CIRES	100	75	68	269
Indice des export africaines (1)	100	134	521	880
Indice des produits européens (2)	100	90	110	86
Rapport 1/2	1	1,49	4,74	10,23

D'après ce tableau on voit donc :

- que l'ivoire tend à se substituer aux exportations d'esclaves après 1815
- que la traite négrière est en baisse, mais est loin d'avoir disparu
- que l'indice des exportations africaines continue à croître malgré les entraves au commerce des esclaves
- que les importations africaines d'Europe se maintiennent autour d'un niveau moyen de 96,5 pendant 150 ans.

D'où on peut déduire le rôle maintenu, et même renforcé, des tribus côtières et de leurs rois comme courtiers entre l'économie-monde européenne et les tribus inconnues de l'intérieur -ce qui implique une hiérarchisation ethnique de l'espace en faveur des groupes qui ont l'accès le plus direct aux "marchandises de blancs".

2/ LA "FERMETURE" MAINTENUE DE L'EXTREME ORIENT JUSQUE VERS LE MILIEU DU XIX^{ème} SIECLE

a) La "fermeture" de l'Extrême Orient

Depuis 1813 la Compagnie britannique des Indes a perdu son monopole sur l'Inde au profit de la Couronne, mais elle a gardé son privilège d'exploiter les routes commerciales de l'Extrême Orient. Faute de pouvoir "ouvrir" les marchés chinois et japonais, maintenus fermés aux étrangers, l'action des agents de la Compagnie consiste donc, dans un premier temps à s'en prendre aux établissements dans la région des autres puissances coloniales concurrentes, en particulier aux Hollandais. Les Britanniques leur reprennent donc Ceylan en 1798 ; Singapour en 1819 ; Malacca en 1824 ; et les comptoirs côtiers de la Birmanie. Une partie des trafics des Indes néerlandaises terminent donc au profit des Britanniques de la Compagnie.

Mais Indochine et Japon restent totalement inaccessibles (depuis que les Hollandais ont été chassés du radeau de Kiou Siou) quant à la Chine, accessible seulement à travers quelques points très sévèrement contrôlés (les intermédiaires chinois de Manille, Malacca et Singapour ; le comptoir portugais de Macao), elle reste presque complètement hors de partie. La Compagnie des Indes, qui a développé entre temps en Inde d'immenses plantations de pavot pour l'opium, voudrait bien ouvrir ces immenses marchés et commence à faire pression sur la Couronne britannique en ce sens. En attendant, par des pistes clandestines, l'opium s'introduit en contrebande en Chine à partir des comptoirs de la Birmanie.

Enfin, le Pacifique Sud, découvert par Cook et La Pérouse à la fin du 18^{ème} siècle, tarde à produire des effets sur l'économie-monde. Certes l'Angleterre a pris formellement possession de l'Australie et de la Nouvelle Zélande mais, dans un premier temps, elle n'y exporte que des condamnés par sa justice, des soldats, des fonctionnaires, quelques commerçants et pasteurs. Cela est tout de même suffisant pour créer des villes : Sydney (1788), Hobart (1803), Brisbane (1825), Perth (1829), Port Darwin (1831), Melbourne (1836), Victoria (1851). Cependant les Français s'installent à Tahiti et aux îles Marquises en 1842.

b) Les modèles de développement exclusifs et fermés de la Chine et du Japon en difficulté entre 1800 et 1850

LA CHINE

poursuit son long parcours de croissance démographique, mais avec un certain ralentissement après 1800 :

- 1750 : 210 millions d'habitants
- 1800 : 340 millions d'habitants (+ 62%)
- 1850 : 430 millions d'habitants (+ 26%)

Il semble que sa fermeture radicale aux Occidentaux depuis 1780 s'accompagne d'une certaine stagnation de la production et des ressources énergétiques, tant dans l'agriculture que dans les secteurs secondaires : manufactures, artisanat, mines. Ce qui est plus certain, c'est une évidente régression administrative : la population fiscale est mal recensée, la corruption et l'incompétence se généralisent dans la classe mandarinale.

Ce qui produit des effets catastrophiques dans l'un des fondements mêmes du modèle de développement chinois : l'ingénierie hydraulique. Les digues des deltas et des fleuves, mal entretenues et mal surveillées, se rompent sous les inondations. On compte pas moins de 7 crues dévastatrices de 1798 à 1820... et celle de 1855 fait près de 50 millions de morts !

Autre symptôme inquiétant : la paysannerie, mal recensée, mal assistée, mal encadrée, mais pressurée fiscalement par mandarins et fonctionnaires corrompus, se révolte. Pas moins de 16 insurrections paysannes entre 1820 et 1836 !

Devant cette situation dont ils sont informés malgré la "fermeture" par leurs correspondants chinois de Malacca, Singapour, Macao et Manille, les agents de la Compagnie britannique des Indes et les fonctionnaires du *Foreign Office* jugent que le moment est opportun pour forcer l'entrée du marché chinois par la force. Les premiers : sous prétexte de faire des affaires et vendre l'opium de leurs plantations de pavot hindou. Les seconds : dans une vision stratégique d'expansion impériale des produits manufacturés de l'industrie britannique.

Deux interventions successives, dites "Guerres de l'Opium" en 1840 et en 1842, "ouvrent" le marché chinois aux Anglais (et, après eux, aux Occidentaux) qui obtiennent l'usage de plusieurs ports chinois comme têtes de pont vers l'*hinterland* : Shanghai, Ningpo, Futschu, Amoy, Hong Kong. C'est le premier des "traités inégaux" imposés par la force à la Chine -et qu'elle ne cesse de dénoncer jusqu'à nos jours. Et c'est le début d'une longue crise du modèle classique de développement chinois soudain brutalement confronté avec l'impérialisme le plus brutal de la marchandise manufacturée occidentale.

LE JAPON

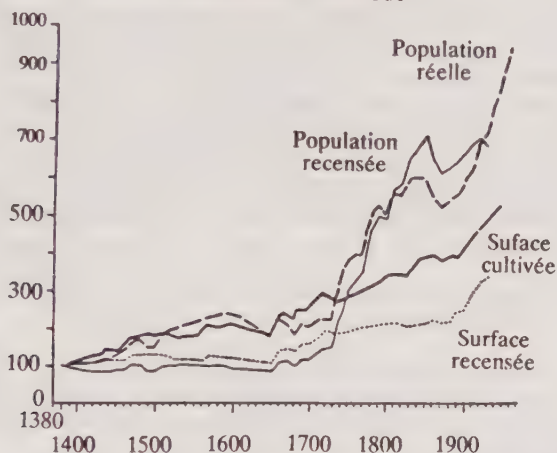
Lui aussi complètement fermé aux Occidentaux depuis qu'il a chassé les derniers Hollandais de Kiou Siou au 18^{ème} siècle. Lui aussi en stagnation de "société fermée", comme la Chine mais avec, en plus, une stagnation démographique malgré une légère reprise après 1800 :

TABLEAU XLII - Indice du taux de croissance démographique du Japon de 1721 à 1828		
Période	Taux de croissance	Population(en millions)
1721	26
1721-1750	-0,2%
1750-1756	+ 1,0%
1756-1786	-1,3%	25
1786-1798	+ 1,3%
1798-1804	+ 1,0%	26
1804-1821	+ 2,1%
1821-1828	+ 3,7%
1846	28

Donc une croissance agro-démographique extrêmement lente, malgré quelques rares fronts de colonisation agricole intérieure dédiés à la riziculture irriguée et une certaine progression du marché intérieur qui permet à Tokyo de passer de 500.000 à un million d'habitants entre 1756 et 1846. C'est que l'isolement extérieur s'accompagne ici d'un véritable régime policier, -un des plus graves connus : celui du *shogunat* (dont on peut encore se demander si la xénophobie n'était pas un moyen de son pouvoir dictatorial intérieur, exercé aux dépens de l'ancienne famille impériale retenue en otage).

INDICE DE L'EVOLUTION AGRO-DEMOGRAPHIQUE ET FISCALE DE LA CHINE DU 14^{ème} AU 20^{ème} SIECLE

Indice 100 : année 1380



Toutefois, la lente reprise démographique intervenue de 1800 à 1846 (+7,7%), effet et cause d'une certaine redynamisation du modèle de développement japonais, explique que dans le peuple comme dans l'élite certains signes d'impatience se manifestent vers 1840-1850 contre ce régime. Les intellectuels de la classe des *samourais* s'inquiètent de la marginalisation croissante du "Japon éternel" dans un océan Pacifique du Nord où montent de nouvelles puissances -les Russes renforcent leur port de Vladivostock en Sibérie orientale ; les Nord-Américains viennent d'annexer la Californie et San Francisco en 1848. D'autre part, l'aristocratie des *daimios* des îles du sud-ouest (les moins "fermées" des îles japonaises) se sentent prêts à relever les défis de l'économie mondialisée dont ils se tiennent plus ou moins informés malgré tout.

Tout ceci peut expliquer la rapidité avec laquelle le Japon, informé des malheurs récents de la Chine pendant les deux "Guerres de l'Opium", accepte soudain de s'ouvrir aux Occidentaux après la démonstration navale "convaincante" du commodore yankee Peary au large des côtes japonaises en 1853. Du coup "l'ouverture" des marchés de l'Extrême Orient n'est plus l'exclusive des Anglais. Les Nord-Américains, depuis San Francisco, affirment explicitement leur intention de gérer une politique extrême orientale active.

VI - BILAN : ETAT COMPARE DES DEVELOPPEMENTS DANS LE MONDE VERS 1850

En se généralisant par étapes d'abord à l'ensemble de la société nationale britannique, puis à la majorité des populations de l'Europe de l'Ouest et de l'Amérique du Nord-Est, la révolution industrielle et le mode de production capitaliste n'ont pas encore le temps ni le pouvoir de modifier en profondeur les structures économiques et sociales du reste de l'Europe, de l'Amérique et du monde avant 1850. Mais ils modifient déjà, radicalement, la hiérarchie des développements mondiaux telle qu'elle existait encore vers 1750 ou 1780. C'est pourquoi vers 1850, à la veille de l'ouverture et de l'intercommunication universelle des marchés de la planète, on peut tenter de subdiviser l'humanité en trois grandes catégories typologiques :

- les pays à vocation industrielle et capitaliste déjà confirmée
- les pays héritiers d'un long développement historique qui ont maximisé leur population, donc créé un potentiel marché intérieur, mais encore exclus de la révolution industrielle
- les régions du monde où le développement endogène quelquefois (mais pas toujours) isolé, a produit des sociétés segmentaires à faibles performances productivistes et échangistes -donc encore peu intégrables avec profit à l'économie-monde capitaliste en expansion.

1/ LES PAYS A VOCATION INDUSTRIELLE ET CAPITALISTE CONFIRMEE EN 1850

Ce sont les pays de l'Atlantique Nord et de l'Europe alpine qui ont expérimenté un processus de proto-industrialisation depuis la fin du 17^{ème} siècle, d'industrialisation depuis 1780 ou 1815 : la Grande Bretagne, les Pays Bas, les Flandres, le couloir rhénan, la France, la Suisse, l'Autriche, l'Italie du Nord, la Catalogne, le Nord-Est des Etats-Unis.

Vers 1850, ils concentrent *TOUS* les équipements mécanisés du monde : machines à vapeur, machines-outils, matériel ferroviaires, navires à vapeur. Sur 50.000 km de voies ferroviaires construites dans le monde, la hiérarchie des réseaux nationaux concentre 84% des

moyens dans cinq pays en 1850 :

USA : 29% Belgique : 16% France : 6%
G.B. : 21% Allemagne : 12%.

Ces pays expérimentent des taux de croissance économique totalement inédits dans l'histoire de l'humanité -entre 4 et 6,5% par an sur des séquences semi-séculaires. Cela bouleverse complètement l'histoire néolithique du développement puisque cela peut aboutir à multiplier par 2,3 ou 4 en 50 ans le revenu monétaire moyen par habitant. Cela bouleverse complètement les structures sociales traditionnelles, aux dépens des secteurs de petite production indépendante (paysannerie, artisanat) au profit de la généralisation du salariat (primaire, secondaire, tertiaire) et de l'urbanisation.

TABLEAU XLIII - Structure sociale des
pays industrialisés
vers 1850

PAYS	AGRICULTURE		INDUSTRIE ET TERTIAIRE	
	% pop.	%PNB	%pop.	%PNB
USA	60%	...	40%	...
FRANCE	40,6%	...	59,4%	...
G.B.	22,2%	20,3%	77,7%	79,7%

Ces transformations économiques et sociales changent donc radicalement le caractère sociétal de ces pays :

- en généralisant le *SALARIAT* comme principale source de revenus et de subsistance pour la majorité de la population,
- en minimisant, voire en faisant disparaître, la *petite production indépendante*
- en annexant les rapports de production précapitalistes subsistant à l'état relictuel aux stratégies de reproduction du secteur capitaliste industrialisé
- en rythmant le marché et la société par les *crises d'accumulation* (de surproduction relative) du capital et

non plus par les anciennes crises de sous-accumulation de l'Ancien Régime, devenues secondaires et subalternes

- ce qui modifie *le contenu du contrat social et politique* qui n'arbitre plus des conflits opposant des communautés (villageoises, corporatives, d'ordres) mais des classes (bourgeois, ouvriers, propriétaires fonciers, travailleurs agricoles) où l'individu se définit par sa place dans un procès de production et d'échange anonyme et massifié au plan national, voire international.

2/ LES PAYS EXCLUS DE LA REVOLUTION INDUSTRIELLE, MAIS HERITIERS D'UN LONG DEVELOPPEMENT HISTORIQUE ANTERIEUR

a) L'héritage des développements historiques au moment de l'apparition de la révolution industrielle

Au moment où se consolident dans l'Atlantique Nord les effets de la révolution industrielle, un certain nombre de sociétés de la planète ont en commun d'être héritières d'un très long développement historique qui, vers 1850, les place déjà très au-dessus des performances de la première révolution néolithique qui leur a donné autrefois naissance.

Ce long développement historique leur a permis d'atteindre le milieu du 19^{ème} siècle avec quelques caractéristiques importantes pour l'avenir de leurs relations avec une économie-monde mondialisée et dominée par la logique capitaliste :

- depuis le 13^{ème} siècle au moins, et non sans crises transitoires, une *maximisation et densification de leur populations* qui, souvent va se poursuivre ou reprendre après 1850 ou 1900 (cf. graphique, à propos de l'évolution démographique de la Chine).

- grâce à ce long essor démographique, la capacité à mobiliser des surplus agricoles-alimentaires qui ont autorisé une *tradition urbaine et étatique*.

- donc des *créations mercantiles et culturelles* qui dépassent la simple reproduction biologique élargie des producteurs primaires : artisanat, manufactures, créations artistiques et intellectuelles qui vont entrer dans le fond commun d'une culture planétaire faite d'emprunts réciproques entre civilisations au départ différentes.

- certains de ces pays ont même pratiqué, à l'égal de l'Europe au 18^{ème} siècle, bien que dans des conditions sociales et politiques différentes, des *formes indigènes de protoindustrialisation* qui auraient pu devenir autant de vocations industrielles.

b) Les reclassements développementalistes de ces pays entre 1815 et 1850

Selon que ce groupe de pays réussit, ou non, à relever le défi de la révolution industrielle entre 1815 et 1850, leur position par rapport à l'économie-monde européocentrée s'en trouve modifiée. A titre provisoire, nous proposons pour la période et pour ces pays, la typologie suivante :

1. Les pays qui vont tenter, avec un relatif succès, de relever le défi avant 1850 : la Russie (plus tard, le Japon)
2. Les pays tentés de s'enfermer dans un dédaigneux isolationnisme, loin de l'économie-monde : la Chine, le Japon, beaucoup de pays du Proche-Orient.
3. Les pays empêchés par l'Europe en expansion de s'industrialiser, malgré leur volonté de faire fructifier leurs héritages proto-industriels : l'Islam méditerranéen, et en particulier l'Egypte, les districts protoindustriels de l'Inde britannique, les jeunes nations indépendantes de l'Amérique latine.

Les premiers raisonnent en terme de "rattrapage" de leur "retard" -en général, en affirmant clairement une volonté de puissance autant qu'une volonté d'identité culturelle.

Les seconds découvrent brutalement après les Guerres de l'Opium que l'isolationnisme total est devenu impossible et que, sous peine de disparaître culturellement à terme, ils doivent relever le défi industriel sous une forme ou sous une autre.

Les troisièmes, à leur corps défendant, sont obligés d'entrer dans la dépendance techno-mercantile des pays industrialisés qui leur imposent une division internationale du travail dans l'économie-monde où ils sont contraints de re-primariser leur activité afin d'alimenter les métropoles en matières premières comme unique moyen de solder leurs achats de produits manufacturés. Dès 1850, ce dernier groupe de pays offre donc déjà les caractéristiques de ce qu'on appellera vers 1950 le "TIERS MONDE", c'est-à-dire les formes de "l'intégration-exclusion" dans une économie-monde européocentrée

dont ils ne peuvent plus s'abstraire, mais qu'ils ne peuvent co-diriger. Au plan interne cela veut dire que, déjà en 1850, ils pâtissent de deux maux bien identifiés depuis :

- le sous-développement de leurs secteurs secondaires et tertiaires, en recul depuis 1815, et empêchés d'apparaître par la concurrence des secteurs homologues des pays industrialisés
- la dépendance commerciale, financière, technologique, diplomatique, qui les empêche de créer les conditions d'un démarrage ou d'un redémarrage autocentré et autofinancé.

D'une certaine manière on peut donc faire remonter à cette période la naissance de *facto* de ce que certains ont identifié comme le "Tiers Monde" planétaire. Avant cette période il existait, certes, des situations de dépendance coloniale et commerciale -quelquefois dramatiques- mais qui, mercantiliste et non-industrielle, limitaient les développements des pays dominés dans le cadre de l'exclusif colonial, mais n'interdisaient pas toute forme de développement, au contraire (agriculture spéculative d'exportation, mines, mais aussi commerce inter-régional, voire proto-industrialisations très performantes). Avec le libre-échange au contraire, ces pays se retrouvent "interdits d'industrialisation", et n'ont plus que vocation exclusive à consommer les produits manufacturés de l'Europe et à produire des matières primaires. Bien avant la seconde expansion coloniale et l'impérialisme financier classique, le libre-échange fondé sur le monopole de la puissance industrielle et commerciale fonde, dans les limites d'une économie-monde pas encore totalement mondialisée, un "Tiers Monde" qui ne porte pas encore son nom.

D'où l'importance historique des Guerres de l'Opium et de l'ouverture du Japon entre 1840 et 1853 qui signifient la volonté occidentale d'étendre cette logique de la soumission de marchés captifs à l'ensemble du monde planétaire comme remède aux limites internes de reproduction de leur modèle de développement fondé (au moins jusqu'à Keynes) sur la contradiction entre les capacités exponentielles de la production techno-économique et les limites de la consommation sociale interne.

3/ AUX MARGES DE L'ECONOMIE-MONDE EN 1850 : LES SOCIÉTÉS SEGMENTAIRES FAIBLEMENT MERCANTILISABLES

Reliquats paléolithiques ou, au contraire, sociétés néolithiques agronomiquement et techniquement très évolués (tribus philippines rizicoles, communautés paysannes soudanaises, etc...) il s'agit de sociétés qui, ayant refusé l'option étatique de développement, se

retrouvent fortement segmentarisées encore en 1850. Même si elles participent à des réseaux d'échange, elles ne participent donc que faiblement à une concentration d'excédents non autoconsommés mercantilisables (certaines d'entre elles, comme les Papous de Nouvelle Guinée, ont même des stratégies de destruction volontaire de leurs excédents comme moyen de prévention contre la stratification économique, donc l'inégalité sociale).

Pour ces raisons structurelles internes, depuis le 16^{ème} siècle, elles n'ont présenté qu'un faible intérêt mercantiliste pour les Européens, un faible intérêt tributaire pour les Etats du type "oriental". Beaucoup d'entre elles resteront donc encore isolées du reste du monde vers 1890-1914. Pourtant la reprise sensible de l'expansion géographique des Européens depuis 1780 les amène inévitablement à rencontrer ces sociétés, et de plus en plus après 1840. Aux frontières extrêmes de l'économie-monde européocentrée se négocient donc des contacts diversifiés avec ces sociétés, qui vont de la traite et de la troque au génocide pur et simple, selon les cas. Esquimaux de la Compagnie de la Baie d'Hudson, tribus courtières des côtes africaines ou du réseau fluvial amazonien, maoris du Pacifique Sud, pasteurs extensifs du Darfour ou des déserts froids de l'Asie centrale entrent donc insensiblement dans l'économie-monde en lui fournissant, contre de l'alcool ou des fusils de traite, les produits de leur chasse, de leur cueillette ou de leur élevage hyper-extensif.

CONCLUSION

**L'ECONOMIE-MONDE ANGLO-CENTREE
DE LA PREMIERE MOITIE DU 19^{ème} SIECLE**

I - DE L'ECONOMIE-MONDE MERCANTILISTE EUROPEO-CENTREE DE 1780 A L'ECONOMIE-MONDE LIBRE-ECHANGISTE ANGLO-CENTREE DE 1850

Vers 1780 l'économie-monde constituée par l'Europe à la fin du 16^{ème} siècle fonctionne encore sur la base d'une accumulation capitaliste effectuée presque exclusivement dans la sphère des échanges marchands portant sur les quantités relativement restreintes des seuls excédents mercantilisables à moyenne et longue distance des diverses sociétés qu'elle met en rapport comemrcial. Au maximum : 1 à 4% des produits intérieurs bruts, essentiellement agricoles, secondairement "industriels" ou, plutôt, "protoindustriels". Le capital mercantile-financier, constitué surtout en Europe, pour l'exploitation de ces échanges marchands, n'a encore qu'une faible incidence dans la réorganisation des rapports sociaux de production -sauf dans quelques branches déjà hautement spéculatives : esclavage de plantation, mines, manufactures, réseaux d'artisanat à domicile, etc. Aussi les taux de croissance productive des diverses sociétés de l'économie-monde mercantiliste européocentrée restent-ils limités, à peine supérieurs à ce qu'ils étaient déjà dans les sociétés néolithiques aux rendements maximisés depuis le 13^{ème} siècle. Même dans l'Angleterre, techniquement déjà la plus développée, le taux de croissance moyen ne dépasse pas 1% par an pendant le 18^{ème} siècle. Cela explique que s'il commence à se creuser des écarts entre pays aux rythmes de développement différents depuis le 16^{ème} siècle, cela n'atteint pas encore un seuil irréversible -à preuve, au cours du 18^{ème} siècle, les remarquables "rattrapages" protoindustriels ou agricoles spéculatifs effectués derrière l'Angleterre non seulement par la France et l'Europe occidentale, mais par la Prusse, la Russie, certaines régions de l'Islam ou des colonies ibéro-américaines. Au plan de la gestion de l'économie-monde cela implique que, malgré son avance technique et financière, l'Angleterre doit encore accepter un condominium européen sur l'économie-monde mercantiliste, au moins jusqu'en 1780-1800.

Tout change lorsque l'effacement de la seconde puissance navale à Trafalgar laisse le domaine maritime mondial à l'hégémonie du pavillon britannique de 1806 à 1830 -hégémonie sous laquelle peuvent provisoirement et marginalement prospérer quelques "neutres", non engagés dans le conflit franco-anglais (scandinaves, bostoniens, etc.). Bénéficiant de son avance industrielle, financière et navale, la Grande Bretagne recentre donc à son profit l'économie-monde et quand, vers 1830, se produit la remontée du pouvoir naval et maritime de la France et de l'Europe de l'Ouest, il est trop tard : Londres est devenu

le centre commercial et financier du monde, et la livre sterling la monnaie-référence de l'économie-monde.

a) Une économie-monde maritime sous hégémonie du pavillon britannique

ANCIENS TRAFICS ET NOUVELLES ROUTES MARITIMES

Le déclin de la traite négrière et du commerce triangulaire ainsi que l'effondrement de l'unité impériale espagnole et portugaise dévalorisent la vieille route médiane transatlantique des alizés vers les *West Indies*, vers les Antilles. Les ports qui étaient les têtes de ligne de ces trafics déclinent donc avec eux : Bristol, Nantes, Bordeaux, Lisbonne.

Les routes maritimes de l'Amérique deviennent donc celles de l'Atlantique Nord reliant des pays en cours d'industrialisation se soutenant mutuellement :

Liverpool, Nouvelle Orléans : la route du coton

Londres, New York, Halifax : la route des machines, du blé et des émigrants,

et celle de l'Atlantique Sud et du Cap Horn : vers les laines, cuirs et matières grasses de la pampa ; vers les nitrates et le guano du Chili et du Pérou ; vers l'or de la Californie après 1848. A elles seules ces deux routes font plus de 30% des trafics de l'Angleterre ; plus de 40% si l'on y ajoute les importations vivrières complémentaires de la Baltique -autre zone tempérée froide.

L'autre grand axe maritime de cette économie-monde anglocentrée c'est, bien sûr, la route des Indes orientales par Le Cap (25% du trafic britannique AVANT la Guerre de l'Opium).

UNE CIVILISATION MONDIALE PORTUAIRE SUR MODELE BRITANNIQUE

Le long de ces routes maritimes l'hégémonie du pavillon britannique essaime des ports internationaux équipés et réorganisés sur le modèle anglais. Vers 1850, un navire sur dix est à vapeur, et le trois-mâts profilé est devenu le prototype des transports maritimes. Docks, appareils de levage, capitaineries portuaires, pompes, bassins à écluses, compagnies d'assurance sont, dans la plupart des cas, de facture britannique. Le monde devient un chapelet de ports, anciens ou nouveaux, qui symbolisent la puissance anglaise dans le monde (maritime, financière, technique), et sont les portes d'entrée des

modèles de consommation et de comportements de la nouvelle civilisation industrielle sur tous les continents -même en Chine, après 1842. Halifax, Boston, New York, La Nouvelle Orléans, Vera Cruz, Buenos Aires, Montevideo, Valparaiso, Callao, San Francisco en Amérique ; Anvers, Amsterdam, Rotterdam, Brême, Hambourg, Oslo, Stockholm, Dantzig, Saint Pétersbourg dans la Baltique ; le Cap Bombay, Calcutta, Malacca, Singapour, Hong Kong, Shangaï, Sydney, Melbourne, Wellington : partout les mêmes marins anglophones en bordée, les mêmes consuls britanniques et honorables correspondants anglophobes, les mêmes forêts de mâts dressés sous pavillon britannique.

b) Londres : centre commercial et financier du monde vers 1850

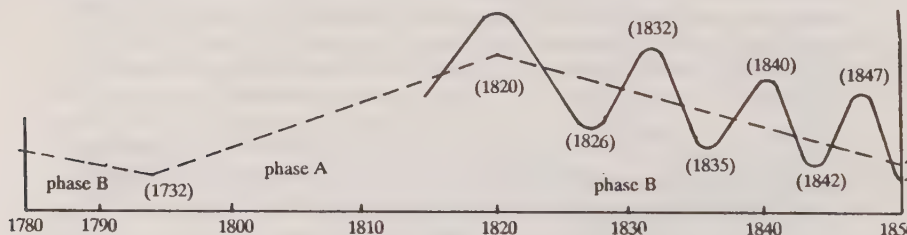
Par *steamers* ou *clippers*, Londres est à quelques heures de navigation de la Suisse (par le Rhin) ; à 12 ou 14 jours de navigation de New York ou d'Halifax (par *steamers* à aubes) ; à 3 ou 4 semaines de Shanghai (par trois mâts spécialisés dans le transport du thé et des porcelaines). Certes le télégraphe sous-marin n'existe pas encore mais, grâce aux lignes maritimes régulières, l'information circule dans des délais prévisibles d'un bout à l'autre des univers côtiers, permettant la GESTION londonienne de l'économie-monde : banques et compagnies d'assurance (la "LLOYD") à succursales mondiales multiples, réseaux de bourses commerciales dont les titres sont automatiquement renégociables sur Londres, réseaux de bourses financières en liaison avec la Bourse de Londres (Vienne, Paris, Berne, New York, Nouvelle Orléans, Le Havre, Zurich, etc.).

De cette activité tertiaire (transports, gestion, finances), Londres tire une part énorme de son activité économique et cosmopolite : port, docks, entrepôts, chantiers navals, sociétés de fret et de transports maritime (la "CUNARD"). Comme elle est en même temps le centre du réseau ferroviaire anglais (10.000 km et 50.000 cheminots en 1850) et, d'une certaine façon, européen (à quelques heures de navigation, elle est connectée sur les réseaux belges et allemands) elle est donc à la fois une métropole mondiale, ouest-européenne et nationale. Elle est donc alors la plus grande ville du monde -le CENTRE de l'économie-monde européocentrée en passe de devenir planétaire. Du coup, elle devient aussi le centre prononciateur de la conjoncture mercantile-capitaliste mondiale qui, justement autour de 1850, va se redresser pour plus de vingt ans à l'expansion.

II - LE FONCTIONNEMENT CONJONCTUREL DE L'ECONOMIE-MONDE DE 1800 à 1850

Ce n'est certainement pas un hasard si, après sa formation philosophique en Allemagne, politique en France, Karl Marx part finalement en Grande Bretagne pour y écrire *Le Capital*. Non seulement parce que, face à un continent troublé par les répressions qui succèdent aux révolutions de 1848 elle lui offre le droit d'asile, mais parce qu'il sait bien qu'elle est le type le plus achevé d'une société capitaliste, et le centre mondial de la reproduction du capital avec ses règles, et aussi ses dérèglements.

Depuis qu'a commencé ici la révolution industrielle en effet, Angleterre et économie-monde ont expérimenté une succession de crises, les unes courtes et *grosso modo* intra-décennales (étudiées par l'économiste britannique Juglar), les autres à plus long terme (et étudiées, plus tard, par l'économiste russe Kondratiev). Figurés en graphique, ces mouvements donneraient à peu près ceci.



Il n'est pas difficile de comprendre que vers 1850 un certain pessimisme envahisse, au spectacle des fluctuations et des crises du modèle de développement industriel *en temps de paix* depuis 1820, et le bon Marx et même certains apologistes du système libéral. Depuis 1847, culmine en effet en Europe et dans l'économie-monde les effets cumulés d'une récession de courte durée et d'une récession de longue durée -qui, sans tomber dans le plat déterminisme économiciste, n'est pas pour rien dans le déclenchement des révolutions de 1848.

Comment expliquer rétrospectivement cette morosité des conjonctures d'échanges et de prix dans une économie-monde travaillée par l'*expansion* (certes encore limitée à l'Atlantique Nord) de la révolution industrielle et par la reprise de l'expansion mercantile européenne après les Guerres de l'Opium ? Nous avons déjà vu que les cycles de Juglar seraient des réajustements entre le marché global des entreprises parvenues, par épuisement du cycle des nouveaux

investissements, à la saturation productive du marché inélastique de la consommation interne, donc au moment où elles ne peuvent plus que périr ou se moderniser pour massifier davantage leur capacité de production à meilleur marché dans l'espoir de couler leurs concurrents.

Pour ce qui est du cycle de Kondratiev de longue durée, il est évidemment davantage lié aux contradictions externes du marché des entreprises industrielles des pays "avancés" : le pouvoir d'achat externe des pays non industriels ou désindustrialisés entre 1815 et 1850 ne parvient plus à absorber les capacités grandissantes de la production manufacturée des pays industrialisés car leur propre production préindustrielle, donc à croissance lente, ne leur permet pas de solder leurs importations et leurs emprunts grandissants. La longue phase B de Kondratiev qui sévit de 1820 à 1850 serait donc le résultat et le symptôme de :

- *une baisse tendancielle du pouvoir d'achat* des salariés sur les marchés intérieurs des pays déjà développés industriellement (et en effet, se pose en permanence dans la période le problème du "rattrapage" des salaires sur les prix et les profits)

- *une détérioration des capacités d'échange*, dans l'économie-monde, des secteurs sociaux de production précapitalistes-soit parce qu'ils sont liquidés (paysannerie et artisanat anglais), soit parce que leurs excédents exportables, produits à coûts à peu près fixes, compensent de plus en plus mal leurs besoins grandissants d'importation de produits manufacturés.

Si ces hypothèses se révélaient vérifiables, elles pourraient expliquer la reprise de l'expansion mondiale des pays industrialisés après 1830-1840 comme moyen de résoudre *en extension* l'incapacité du système de réamorcer de l'intérieur ses cycles de reproduction du capital à partir d'un niveau donné des rapports entre les divers échelons de développement des sociétés intégrées dans l'économie monde (encore limitée) de 1830. Symptôme à l'appui de ces hypothèses : jusque vers 1850-1860, le grand problème des compagnies maritimes exportatrices anglaises vers l'Inde et l'Amérique Latine est de savoir comment assurer le fret en retour.

A partir de 1850 environ les solutions pragmatiques qui commenceront à être trouvées à ces problèmes de gestion de l'économie-monde en expansion et de la révolution industrielle menacée de blocage vont être :

- de substituer partiellement à l'exportation des seuls produits manufacturés l'exportation des émigrants et des capitaux dont les "revenus invisibles" vont rééquilibrer, sinon les balances commerciales, du moins les balances des paiements.

- et, grâce à ces exportations de capitaux, financer l'achat des biens d'équipement dont on escompte qu'ils provoqueront des gains de productivité qui pourront rééquilibrer les échanges entre le centre et la périphérie - au risque de perdre le monopole mondial de la technicité industrielle.

III - LE MONDE AU MOMENT DE L'OUVERTURE UNIVERSELLE DES MARCHES (RAPPEL)

TABLEAU XLIV - Evolution de la population mondiale avant 1850 (en millions)					
REGIONS	1800		1850		Variation de 1750 à 1850
	pop.	%	pop.	%	
OCEANIE	2	0,21	2	0,16	(?)
AFRIQUE	100	10,44	100	8,08	+25%
ASIE	630	65,76	810	65,42	+65%
EUROPE	200	20,88	265	21,40	+63%
AMERIQUE	26	2,71	61	4,99	+259%
MONDE	958	100,0	1.238	100,0	+65%

(d'après 1974, DURAND, J.D.).

Comme on le voit, le monde, l'Asie et l'Europe croissent à peu près au même rythme (65%) dans la période, à partir de modèles de développement devenus pourtant très différents à cause du décollage industriel en Europe. Les Amériques par contre (mais surtout l'Amérique du Nord, portée par le nouveau modèle industriel) augmente de 135% sa population entre 1800 et 1850 (et ce n'est qu'un début puisque les mouvements migratoires vont encore s'accélérer ensuite vers les Etats-Unis, le Canada et l'Argentine). Rappelons donc (cf. tableau XX, p. 140) que la part des populations *d'origine* européenne dans le monde augmente de 21 à 26,5% de la population

mondiale entre 1750 et 1850, soit un taux de croissance de 120% (on passe de 150 à 330 millions de terrestres d'origine européenne, *en* Europe soumise à la révolution démographique et *hors* d'Europe sur les frontières en expansion défrichées par des Européens émigrés) qui dépasse même celui de la Chine (105%) dans la même période (210 millions de Chinois en 1750, 430 millions en 1850).

Indubitablement : l'expansion européenne dans le monde à partir de 1830-1850 est soutenue non seulement par la révolution industrielle mais aussi par la révolution démographique et la révolution des transports qui rendent possible cette transportation du modèle européen occidental hors d'Europe.

Il reste qu'encore en 1850, rapportée à la population mondiale, la part de l'humanité qui est affectée, directement ou indirectement, peu ou prou, par les modifications apportées par l'Europe dans la hiérarchie des développements hérités de l'histoire se réduit :

- à moins de 50% de l'humanité réellement intégrée dans l'économie-monde mercantile mise en place depuis la fin du 16^{ème} siècle

- à moins de 15% de l'humanité réellement affectée par les effets de l'expansion de la révolution industrielle et commerciale en cours

(soit environ, 150 millions de terrestres, surtout d'origine européenne -salariés, pionniers indépendants et spéculatifs, capitalistes- sur 1.238 millions d'habitants de la planète).

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES, OUTILS DE TRAVAIL, OUVRAGES GENERAUX DE REFERENCE

I - SOURCES ET OUTILS DE TRAVAIL

1/ STATISTIQUES HISTORIQUES

Pour l'étudiant déjà exigeant qui veut imaginer à partir de quelles données l'historien peut tenter de reconstituer avec un minimum de probable exactitude le passé peut nous livrer les indices quantitatifs de l'histoire des développements, ces quelques ouvrages (à titre indicatif) :

1980 WILSON & PARKER, *An introduction to the sources of European Economic History : 1500-1800*, London.

Depuis 1763, PERTHES, JUSTUS (fondateur), *Almanach de Gotha*

1783-1873, *English historical Documents : 1763-1873*, London.

1789-1945, *Historical statistics of the USA*, Government Printing office, Washington

Depuis 1893, STATISTIQUES GENERALES DE FRANCE, *Annuaire statistique de la France*, Paris, 1916-1920 - Office International de Statistiques - La Haye

1926-1940, SOCIETE DES NATIONS, *Annuaire statistique international*, Genève

Depuis 1945, ONU, *Annuaire démographique et statistique*, New York

Depuis 1945, ONU, *Bulletins des commissions économiques régionales : Amérique Latine, Afrique, Asie*, New York

Depuis 1945, BIRD, *Atlas des produits nationaux*, Washington

1926, GEMALHING, Paul, *Statistiques choisies et annotées*, Paris, Sirey

1957, JEANNENEY, Jean Marcel, *Tableaux relatifs à l'économie française et à l'économie mondiale*, Paris, A.Colin

1981, MITCHELL, *European historical statistics : 1750-1975*, London Macmillan

1985, JEANNENEY et JEANNENEY, *Les économies occidentales du 19^{ème} siècle à nos jours*, Paris, Presses de Sciences Politiques

1989, CHADEAU, Emmanuel, *L'économie nationale aux 19^e et 20^e siècles*, Presses de l'Ecole normale supérieure, Paris.

2/ DICTIONNAIRES ET ATLAS

1852 (1853, 1973), COQUELIN ET GUILLAUMIN, *Dictionnaire de l'économie politique*, Paris, Coquelin, 1702 p.

1890-1892 SAY, Léon et CHAILLE, Joseph, *Nouveau dictionnaire de l'économie politique*, Paris, Guillaumin, 2 vol.

1898 GUYOT, Yves et RAFFALOVITCH, A., *Dictionnaire de l'industrie, du commerce et de la banque*, Paris, Guillaumin, 2 vol.

1932, PAULINN, Charles O., *Atlas of the historical geography of the United States*, Washington, K. Wright, XV, 1170 p + 608 maps.

1952, BASILEVITCH, GOULOUTZOVA, ZINOVEVA, *Atlas d'histoire de l'URSS*, Moscou, Institut de Géodésie et de Cartographie, 3 vol.

1953-1956 TRILLMINCH, Werner et SZYBULKA, Gerbard, *Westermann Atlas zur Weltgeschichte*, Brunschwig, Westermann, 3 vol.

1954, GOUROU, Pierre, *Atlas*, Paris, Hachette

1956 ROMEUF (coordinateur) *Dictionnaire des sciences économiques*, Paris, PUF, 3 vol.

1957 MORAZE, Charles *Les bourgeois conquérants*, Paris, A. Colin (cf. cartes des années 1780, 1830, 1860, 1890, 1925 et 1950)

1960 VIDAL-LABLACHE *Atlas historique et géographique*, Paris, A. Colin

1971 BERTIN, HEMARDINQUER, KHUL, RANDEL *Atlas des cultures vivrières*, Paris/La Haye, Mouton.

3/ REVUES

depuis 1876, *Revue Historique* (P. Renouvin)

depuis 1887, *Revue d'Economie politique*

depuis 1899, *Revue d'Histoire moderne et contemporaine* (Pouthas)

depuis 1919, *Revue d'histoire économique et sociale* (Vidalenc)

depuis 1929, *Les Annales* (Economies, sociétés, civilisations)
(fondateurs : Marc Bloch, Lucien Febvre)

depuis 1937, *Economie appliquée* (François Perroux)

depuis 1937, *L'information historique*

depuis 1960, *Revue économique*

II - OUVRAGES GENERAUX DE REFERENCE

1/ QUELQUES GRANDES COLLECTIONS "CLASSIQUES"

- *Histoire des Relations internationales* (P. Renouvin)

- *Peuples et Civilisations*

- *Histoire générale des Civilisations* : cf. en particulier

1953, tome V, MOUSNIER et LABROUSSE, *Le 18^{ème} siècle et la Révolution*

1955, tome VI, SCHNERB, Robert, *Le 19^{ème} siècle : l'apogée de l'expansion européenne (1815-1914)*

1957, tome VII, CROUZET, M., *L'époque contemporaine*

- *Histoire générale du travail*, Paris, Nouvelle librairie de France,
1960 cf. en particulier :

tome II, WOLFF et MAURO, *L'âge de l'artisanat*

tome II, FOHLEN et BEDARIDA, *L'ère des révolutions : 1765 - 1914*

tome IV, TOURAINE, Alain, *La civilisation industrielle de 1914 à nos jours*

1958 SINGER, HOLCHMYARD, HALL, WILLIAM, *A history of technology*, Oxford University Press, 5 vol., cf. en particulier :

tome IV, *the industrial revolution : 1750-1850*

tome V, *the late XIXth century : 1850-1900*

1966 *The cambridge Economic History of Europe*, Cambridge University Press.

2/ QUELQUES GRANDS OUVRAGES "CLASSIQUES" DE REFERENCE, DE REFLEXION ET/OU DE SYNTHESE

1725 VICO Giambattista *Principii di una scienza nuova d'intorno alla commune natura della nazioni*

1734 MONTESQUIEU *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*

1749 TURGOT, Louis *Sur le progrès historique de l'esprit humain* (discours à la Sorbonne)

1758 QUESNAY, *Tableau économique*

1776 SMITH, Adam *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*

1776 GIBBON, Edward, *History of the decline and fall of the Roman Empire*

1793 CONDORCET *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (réédité chez Vrin en 1970)

1795 KANT, Emmanuel, *Projet de paix perpétuelle*

1800, FICHTE, Johan, G. *L'Etat commercial fermé* (réédité à Lausanne en 1981)

1817 RICARDO, David, *Principes d'économie politique*

1825 STENDHAL, *Racine et Shakespeare*, Ed. Champion, Paris (1923)

1853-55 GOBINEAU, Joseph Arthur, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, in *Oeuvres*, Paris, Gallimard, 1982.

1868 MARX, Karl, *Le Capital*, cf. en particulier livre I, section 8 : *L'accumulation primitive*.

1877 MORGAN, Paul, *Ancient Society*

1884 ENGELS, Friedrich, *Les origines de la famille, de la propriété et de l'Etat*

1912 SCHUMPETER, Joseph Aloïs, *La théorie de l'évolution économique* (traduit en français en 1935)

1916-1920 SPENGLER, *Le déclin de l'Occident*

1920 WEBER, Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (traduit en français en 1964)

1922 MALINOWSKY, Bronislaw, *Argonauts of the Western Pacific*

1933 SPENGLER, *L'homme et la technique*

1934-1936 TOYNBEE, Arnold (Junior), *Etude de l'histoire*, 12 vol.

1942 HEMPEL, Carl G., "the function of general laws in history", in *Journal of Philosophy*

1944 POPPER, Karl, *Misère de l'historicisme* (publié en français chez Plon, en 1956)

1945 JOUVENEL, Bertrand de, *L'économie mondiale au 20^{ème} siècle*, Paris, Gallimard

1948 HEMPEL, C.G. et OPPENHEIM, P., *Studies in the logic of explanation*

1952 LEVI-STRAUSS, Claude, *Race et histoire*

1954 NEF, J.V., *La naissance de la civilisation industrielle et le monde contemporain*, Paris, A.Colin

1956 ROUSSEAU, Pierre, *Histoire des techniques*, Paris, Fayard

1960 DERBY and WILLIAM, *Short history of technology from earliest times to A.D. 1900*, Oxford, Clarendon Press

1960 ROSTOW, W.W., *The stages of growth : a no-communist manifesto*

1960 SAHLINS, Marshall et SERVICE, E.R. (editors) *Evolution and culture*, Michigan University Press

1963 LESOURD et GERARD, *Histoire économique des 19^{ème} et 20^{ème} siècles*, Paris, PUF, 2 vol. (2^e édition : 1976)

1967 BRAUDEL, Fernand, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, Paris, A.Colin, tome I, *Les jeux de l'échange*, tome III : *le temps du monde* (réédité en 1979)

1974 VILJOEN, Stephan, *Economic systems in World Economy*, New York

1977 DOCKES, P., "Notes sur le matérialisme historique" in *Cahiers A.E.H.*, Université de Lyon

1978 LEON, Pierre (directeur d'équipe), *Histoire économique et sociale du monde*, Paris, A.Colin, 6 vol.

1979 HAYEK, Friedrich Von, *The counter-revolution of Science*, Indianapolis, Liberty Press

1980 WALLERSTEIN, Immanuel, *Le système-monde du 15^{ème} siècle à nos jours*, Paris, Flammarion

1981 BEAUD, Michel, *Histoire du capitalisme : 1500-1980*, Paris, Seuil

1985 BRAUDEL, Fernand, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Arthaud

1986 LATOUCHE, Serge, *Faut-il refuser le développement ?* Paris, PUF

1987 BRAUDEL, Fernand, *Grammaire des civilisations*, Paris, Arthaud/Flammarion, (1^{ère} édition : 1963)

1988 DOCKES, Pierre et ROSIER, Bernard, *L'histoire ambiguë : croissance et développement en question*, Paris, PUF

depuis 1960 *Actes des Conférences internationales d'histoire économique* (1^{ère} conférence à Stockholm : 1960, chez Mouton, Paris/La Haye)

B. BIBLIOGRAPHIE SUR LES DEVELOPPEMENTS HISTORIQUES DANS LE MONDE AVANT 1800

I - AUX ORIGINES LOINTAINES ET MEDIEVALES (JUSQUE VERS 1400)

1/ HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ESPECE HUMAINE, AGENT DU DEVELOPPEMENT

1971 LEROI-GOURHAN, André, *Evolutions et techniques*, Vol. I : *L'homme et la matière*, Paris, Albin Michel.

1974 DURANT, J.D., *Historical estimates of World population*, Population studies center, Philadelphie

1975 HEWES, Gordon Winant, *Language origins : a bibliography* (2^è éd.), Paris/La Haye, Mouton, 2 vol.

1974 CAMPS, Gabriel, *Les civilisations préhistoriques*, Paris, Doin.

1976 SAHLINS, Marshall, *Age de pierre, âge d'abondance*, Paris, Gallimard.

2/ DES "REVOLUTIONS" NEOLITHIQUES JUSQUE VERS 1400

a) Sur les grandes civilisations néolithiques

1941 GROUSSET, R., *L'empire des steppes*, Paris, Payot

1940 SOUSTELLE, Jacques, *La pensée cosmologique des anciens Mexicains*, Paris, Institut d'ethnologie

1970 LEMERCIER-QUELQUEJAY, *La paix mongole*

1962 NEEDHAM Joseph, *Science and Civilization in China*, Cambridge University Press, 3 vol.

1962 DUBY, Georges, *L'économie rurale et la vie des campagnes en Occident du 9^{ème} au 15^{ème} siècles*, Paris, Aubier

1964 CORNEVIN, *Histoire de l'Afrique des origines à nos jours*, Paris, Payot

1964 WOLF, Eric, *Les peuples et les civilisations de l'Amérique Centrale*, Payot.

1967 BOSCH-GIMPERA, Pedro, *L'Amérique avant Christophe Colomb : préhistoire et hautes civilisations*, Paris, Payot

1972 GERNET, Jean, *Le monde chinois*, Paris, A.Colin

1975 MURRA, Joh, V., *Formaciones economicas y politicas del mundo andino*, Lima, Instituto de Estudios Peruanos

1978 CARTIER, M., "L'exploitation agricole chinoise de l'Antiquité au 14^{ème} siècle" in *Annales : E.S.C.* mars/avril 1978

1984 LE GOFF, Jacques, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Arthaud.

b) Sur les origines médiévales du "modèle" occidental de développement

1952 ERNLE et HALL, *Histoire rurale de l'Angleterre*, Paris, Journot

1953 DUBY, Georges, *La société aux 11^{ème} - 13^{ème} siècles dans la région mâconnaise*, A.Colin

1970 BOUTRUCHE, R. *Seigneurie et féodalité*, Aubier

1970 FOSSIER, *Histoire sociale de l'Occident médiéval*

1972 POSTAN, Mickael M., *The medieval economy and society : an economic history of Britain (1100-1500)*, Berkeley University of California Press

1975, *Histoire de la France rurale* (premiers volumes)

1976 POLY, J.P., *La Provence et la société féodale : 879-1166*, Bordas

1979 DOCKES P., *La libération médiévale*, Flammarion

1980 DOCKES ET BOURNAZEL, *La mutation féodale*, Paris, PUF

1982 FOSSIER, R., *Enfance de l'Europe*, PUF

1985 BONASSIE, P., *La Catalogne du milieu du 10^{ème} à la fin du 11^{ème} siècle*, Université de Toulouse, Le Mirail

1986 JOSHUA, Isaac, *L'hypothèse productiviste : le test médiéval*, Thèse à l'Université de Paris-Dauphine

1987 GEREMEK, Bronislav, *La potence et la pitié : l'Europe et les pauvres du Moyen Age à nos jours*, Gallimard.

II - LES DEVELOPPEMENTS AGRO-DEMOGRAPHIQUES ET COMMERCIAUX DU 13^{ème} AU 18^{ème} SIECLES

1/ LES EXPANSIONS DU 13^{ème} AU 16^{ème} SIECLES

1948 DU ROOVER, *Money, banking and credit in medieval Bruges*, Cambridge University Press (Massach)

1956 JULIEN, Charles André, *Histoire de l'Afrique du Nord*, Paris, Le Tourneau

1962 MISHRA, Vikas, *Hinduism and economic growth*, Oxford

1966 RODINSON, Maxime, *Islam et capitalisme*, Paris

1967 LAPIDUS, I.M., *Muslim cities in the latter Middle Ages*, Cambridge University Press (Massach)

1968 BRIGNON, Jean, *Histoire du Maroc*, Paris, Hattier

1969 CHAUNU, Pierre, *L'expansion européenne du 13 au 15^{ème} siècles*, Paris, PUF

1972 DEVISSE, Jean, "Routes de commerce et échanges en Afrique occidentale en relation avec la Méditerranée : essai sur le commerce médiéval du 11^{ème} au 16^{ème} siècles" in *Revue d'Histoire économique et sociale*, n° 1 et 2

1973 Numéro spécial sur la Chine, in *Annales E.S.C.* nov/déc. 1973

1973 ARCE, Rachel, *L'Espagne musulmane au temps des Nasrides (1232-1492)*, Paris, de Boccard

1973 INALCIK, H., *The Ottoman Empire : the classical age (1300-1600)*, London

1977 LEON, Pierre, *L'ouverture du monde : 14^{ème} - 16^{ème} siècles*, A.Colin

1977 LIU ET KUO SHU WANG "Population change and economic development in mainland China since 1400" in *Conference on Modern China History*, Taipeh (Taiwan)

1987 VON VERSHNER, Charlotte, *Le commerce extérieur du Japon des origines au 16^{ème} siècle*, Paris, Maisonneuve et Larose.

2/ L'EXPANSION EUROPEENNE ET LA PREMIERE ECONOMIE-MONDE MONDIALISEE DU 16^{ème} AU 18^{ème} SIECLES

1934 HAMILTON, Earl J., *American treasure and the price revolution in Spain*, Harvard University Press

1947 HAMILTON, Earl J., *Wear and prices in Spain*, Harvard University Press

1957 JEANNIN, *Les marchands au 16^{ème} siècle*, Paris, Seuil

1955-1960 CHAUNU, Huguette et Pierre, *Séville et l'Atlantique : 1504-1650*, Paris, SEVPEN, 12 vol.

1960 MAURO, Frédéric, *Le Portugal et l'Atlantique*

1962 FREYRE, Gilberto, *Maîtres et esclaves*, (au Brésil), Paris, Gallimard

1964 CHAUNU, Pierre, *L'Amérique et les Amériques*, Paris, A.Colin

1965 IMBERT, J., *Histoire économique des origines à 1789*, Paris, PUF

1966 BRAUDEL, Fernand, *La Méditerranée occidentale et le monde méditerranéen au temps de Philippe II*, Paris, A.Colin.

1966 CHAUNU, Pierre, *La civilisation de l'Europe classique*, Paris, Arthaud

1969 MAGALHAES-GODINHO, *L'économie de l'empire portugais aux 15^{ème} et 16^{ème} siècles*, Paris, SEVPEN

1972 FURTADO, Calso, *La formation économique du Brésil*, Paris/ La Haye, Mouton

1972 BENASSAR et JACQUART, *Le 16^{ème} siècle*, Paris, A.Colin

1974 VILAR, Pierre, *Or et monnaie dans l'histoire*

1977 CHAUNU, Pierre, *Conquête et exploitation des nouveaux mondes (16^{ème} siècle)* Paris, PUF, 2^{ème} éd.

1977 LEROY-LADURIE et MORINEAU, *Histoire économique de la France*, PUF

1976 REED, *Les Amériques aux 16^{ème} et 17^{ème} siècles*, Paris, A.Colin

1979 QUEIROS-MATTOSO, K.M. de, *Etre esclave au Brésil (16^{ème}-19^{ème} siècles)*, Paris, Hachette

1980 WALLERSTEIN, Immanuel, *Capitalisme et économie-monde*, Paris, Flammarion, 2 vol.

1982 BENASSAR, Bartolomé, *Un siècle d'or espagnol : 1525-1648*, Paris, Robert Laffont

1985 BRAUDEL, Fernand, *La dynamique du capitalisme*

1985 MORINEAU, Michel, *Incroyables gazettes et fabuleux métaux : les retours des trésors américains d'après les gazettes hollandaises du 16^{ème} au 18^{ème} siècles*, Harvard/Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.

III - SUR LES ACCELERATIONS DEVELOPPEMENTALISTES DU 18^{ème} SIECLE

1/ DANS LE MONDE HORS D'EUROPE OCCIDENTALE

a) L'Inde et l'Extrême Orient

1958 UNWIN, G., "Indian factoreries in the 18th century" in *Studies of Economic History*, London

1964 DERMIGNY, L., *La Chine et l'Occident : le commerce à Canton de 1719 à 1833*, Paris

GERNET, Jean, *Bureaucratie et famine en Chine au 18^{ème} siècle*, Paris

1965 SPEAR, P., *The Oxford history of Modern India : 1740-1847*, Oxford univ. Press

1971 MADDISON, Angus, *Class structures and economic growth : India and Pakistan since the Moghuls*, London, Allen and Lowin

1977 WOLFERT, S., *A new history of India*, New York

b) L'Afrique et l'Islam

1957 PARIS, R., "Le Levant" in *Histoire du commerce de Marseille*, tome I, de 1680 à 1789, Paris

1966 POLANYI, K., *Dahomey and the slave trade : an analysis of the archaic economy*, Seattle and London

1964 BAER, G., *Egyptian guilds in Modern Times*, Jerusalem

1967 DAVIS, R., *Aleppo and Devonshire Square : English trade in the Levant in 18th century*, London

1969 INALICK, H. "Capital formation in the Ottoman Empire", in *Journal of Economic History*, tome XXIX, march 1969

1969 VALENSI, Lucette, "Islam et capitalisme : production et commerce des chéchias en Tunisie et en France aux 18^{ème} et 19^{ème} siècles" in *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, t. XVI, juin/sept. 1969

1970 BAER, G., "Monopolies and restriction practices of Turkish guilds" in *Journal of Economic and Social History of the Orient*, t.XIII, part. 2

1974 RAYMOND, A., *Artisans et commerçants au Caire au 18^{ème} siècle*, 2 vol. Damas

1977 SHAW and SHAW, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*, 2 vol. Cambridge University Press

1973 CARRIERE, Ch., *Négociants marseillais au 18^{ème} siècle*, 2 vol. Marseille

c) Les frontières en expansion de l'Europe (Amériques, Europe Orientale)

1950 PORTAL, Roger, *L'Oural au 18^{ème} siècle*

1961 BLUM, J., *Lords and Peasants in Russia from 9th to 19th century*, Princeton

1971 NORTH, D.E., *Growth and welfare in the American past : a new economic history*, Englewood Cliffs

1971 FISHER, J., *A study of anglo-portuguese commerce : 1700-1770*, London

1973 BERANGER, DURAND, MEYER, *Pionniers et colons en Amérique du Nord*

1973 BRADING, R., *Miners and merchants in Bourbon, Mexico : 1763-1810*, Cambridge University Press

1973 CARMAGNANI, M., *Les mécanismes de la vie économique dans une société coloniale : le Chili de 1680 à 1830*, Paris

1974 BUTEL, P., *Les négociants bordelais, l'Europe et les îles au 18^{ème} siècle*, Paris

1975 ANSTEY, R., *The Atlantic slave trade and British abolition : 1760-1810*, London

1975 HARRIS, Ch.H., *A mexican family empire : the latifundio of the Sanchez Navarro from 1765 to 1867*, Austin University Press

1975 SHERIDAN, R., *Sugar and slavery : an economic history of the British West Indies from 1623 to 1775*

1976 SHEPHERD and WALTON, "Economic change after the American revolution : pre and postwar comparaisons of maritime shipping and trade", in *Explorations in economic history*, t. XII, 4, oct. 1976

2/ EN EUROPE OCCIDENTALE

a) Généralités sur le prédémarrage protoindustriel

1969 JEANNIN, P, *L'Europe du Nord Ouest et du Nord aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles*, Paris

1972 MENDELLS, F., "Protoindustrialization : the first phase of the industrialization process" in *Journal of Economic History*, vol. 32, march 1972

1976 MEDICK, H., "The protoindustrial family economy : the structural fonction of household and family during the transition from peasant society to industrial capitalism" in *Social History*

1977 RICH & WILSON (editora) "The economic organization of Early Modern Europe", in *The Cambridge Economic History*, vol. V, Cambridge/London

1977 SCHLUMBOHM, J., "Productivity of labour, processes of production and relations of production : some remarks on stagnation and process in European rural industries (17th to 19th centuries)" in *Colloque de Wilmington : 1977*

1977 SOBOUL, LEMARCHAND, FOGEL, *Le siècle des lumières : l'essor de 1715 à 1750*, 2 vol., Paris

1978 MENDELLS, F., "Aux origines de la protoindustrialisation" in *Bulletin du Centre d'Histoire Economique*, Lyon

b) Les conditions démographiques

1799 MALTHUS, T.R., *Essay on the principle of population*, London

1959 PING TI HO, *Studies on the population of China : 1368-1953*, Harvard University Press

1964 BHATTACHARYA (editor), *Report on the population estimates of India*, New Delhi

1965 DRAWE, M., "The growth of population in Norway : 1735-1855" in *Scandinavian Economic History Review*

1970 CHARBONNEAU, H., *Tourouvre du Perche aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles : étude de démographie historique*, Paris

1971 ARIES, Ph., *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le 18^{ème} siècle*, Paris, (2nd éd.)

1971 HABAKKUK, H.J., *Population growth and economic development since 1750*, Leicester, (New York)

1972 HANLEY & YANAMURA, *Population trends and economic growth in preindustrial Japon*

1975 IMHOF, A.E., *Historische demographie ans socialgeschichte*, Darmstadt

1969 DUPAQUIER et LACHIVER "Sur les débuts de la contraception en France ou les deux malthusianismes", in *Annales E.S.C.*

c) Analyses de cas

1954 LEON, P., *La naissance de la grande industrie en Dauphinée de la fin du 17^{ème} siècle à 1869*, 2 vol. Paris

1955 DORNIC, F., *L'industrie textile dans le Maine et ses débouchés internationaux de 1650 à 1815*, Le Mans

1960 GILLE, B., *Les forges françaises en 1772*, Paris

1962 DEYON, P., "Le mouvement de la production textile à Amiens au 18^{ème} siècle" in *Revue du Nord*

1962 VILAR, Pierre, *La Catalogne dans l'Espagne moderne*, 3 vol. Paris

1968 MORINEAU et CARRIERE, "Draps du Languedoc et commerce du Levant au 18^{ème} siècle", in *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*

1971 OBERLE, R., "L'évolution des fortunes à Mulhouse et le financement de l'industrialisation au 18^{ème} siècle" in *Bulletin du Comité des Travaux Scientifiques*

1974 MOUREAUX, Ph. - *La statistique industrielle dans les Pays Bas autrichiens à l'époque de Marie Thérèse*, Bruxelles

1975 PERROT, J.C., *Genèse d'une ville moderne : Caen au 18^{ème} siècle*, 2 vol. Paris

1977 MENDELLS, F., *Landwirtschaft und bänerlisches gewerbe in Flandern in 18 Jahrhundert*

1976 MARKOVITCH, T.J., *Histoire des industries françaises : les industries lainières de Colbert à la Révolution*, Genève, Droz.

1978 NICOLAS, Jean, *La Savoie au 18^{ème} siècle : noblesse et bourgeoisie*, 2 vol., Paris

**C. LA REVOLUTION INDUSTRIELLE
ET LES CONSEQUENCES
SUR LA HIERARCHIE MONDIALE DES DEVELOPPEMENTS
DE 1750 à 1840**

**I. L'APPARITION DU NOUVEAU MODELE DE DEVELOPPEMENT
EN GRANDE BRETAGNE**

**1/ LES CARACTERES DU "MODELE" : LA REVOLUTION
INDUSTRIELLE**

1818 OWEN, Robert, *Observations on the effects of the manufacturing system*, London

1884 TOYNBEE, Arnold (senior), *Lectures on the Industrial Revolution in the 18th century in England*, London, Rivingstons

1901 BEARD, Charles, *Industrial Revolution*, London

1905 MANTOUX, Paul, *La révolution industrielle au 18^{ème} siècle*

1955 ASHTON, T.S., *La révolution industrielle : 1760-1830*, Plon
(trad. de l'anglais : 1948)

1962 DEANE and COLE, *British economic growth : 1688-1959*,
London

1969 MUSSON and ROBINSON, *Science and technology in the industrial revolution*, Manchester

1969 MATHIAS, P., *The first industrial nation: an economic history of Britain (1700-1914)*, London

1970 MARX, Roland, *La révolution industrielle en Grande Bretagne des origines à 1850*, Paris

1971 FOHLEN, C., *Qu'est-ce que la révolution industrielle ?*, Paris

1971 DEANE, P., *The first industrial revolution*, Cambridge University Press

1975 LANDES, D.S., *L'Europe technicienne*, Paris (trad. de l'anglais "*The unbound Prometheus*", London, 1969)

1983 POLANYI, Karl, *La Grande transformation*, Paris, Gallimard

2/ LES CONDITIONS D'EMERGENCE DU "MODELE"

1848 Mac CAULAY, *The history of England* (influence directement la pensée d'Arnold TOYNBEE senior, traduit et publié en France en 1854) ; cf. aussi HAMMOND (Mr and Mrs), *The village labourer : 1760-1832 / The town labourer : 1760-1832 / The skilled labourer : 1760-1832*

1930 HALEVY, Elie, *Histoire du peuple anglais au 19^{ème} siècle*, Paris, Hachette

1959 HADFIELD, Ch., *British canals*, London

1958 CROUZET, François, *L'économie britannique et le blocus continental*, 2 vol. Paris

1959 USHER, A.P., *History of mechanical inventions*, Boston, Beacon Press

1968 BISCHOP, W.R., *The rise of the London money market : 1640-1826*, London

1971 HIGGINS and POLLARD, *Aspects of capital investment in Great Britain from 1750 to 1850*, London

1971 MARX, Roland, *L'Angleterre des révolutions*, Paris, A.Colin

1967 CROUZET, François, "Agriculture et révolution industrielle", in *Cahiers d'Histoire*

1966 BAIROCH, Paul, "Le rôle de l'agriculture dans la création de la sidérurgie moderne", in *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*

1970 SMOUT, T.C., *Problems of modernization in multi-sectorial economies : the role of non-economic factors in Scottish growth in the 18th century*, V^{ème} Congrès international d'Histoire économique, Leningrad (voir aussi, sur ces problèmes, CHAMBERS et MINGAY, *The agricultural revolution : 1750-1880* et CLARKSON, L.A., *The pre-industrial economy in England : 1500-1750*)

1971 DOBB, Maurice, *Etudes sur le développement du capitalisme*, Paris, Maspero

1973 HUECKEL, G., "War and the British economy : 1793-1815. A general equilibrium analysis" in *Exploration in Economic History* : n°4

1973 COHEN and WEITZMAN, *A marxian model of enclosures*, Massachusetts Institute of Technology.

(Voir aussi 1963, SLICHER VAN BATH, S.H., *Yield ratios : 870-1820*, AAG, Bijdragen Wageningen)

1973 BAIROCH, Paul "commerce international et genèse de la révolution industrielle anglaise", in *Annales E.S.C.*

1975 FOUCAULT, Michel, *Surveiller et punir, naissance de la prison*, Paris, Gallimard

1976 VALARCHE, Jean, "Oppression et industrialisation" in *Revue suisse d'Histoire*, vol. III : 310-418

1977 ROSIER, B. "Changement technique et rapports sociaux dans l'histoire des sociétés rurales ouest-européennes : un ré-examen de la "révolution agricole" in *Cahiers A.E.H.* : n°11, Université de Lyon

3/ LES ENJEUX ET LES CONSEQUENCES DU NOUVEAU "MODELE"

a) Une nouvelle conception de la vie en société : la productivité, raison d'être de l'individu et de ses droits

1689 LOCKE, John, *Lettre sur la tolérance (Epistola de tolerantia)*, Gouda

1690 LOCKE, John, *An essay concerning the true origin, extend and end of civil government* (republié en français chez Flammarion en 1984)

1767 STEVART, Sir James *An inquiry into the Principles of Political Economy*, Edinburg, Oliver and Boyd

1791 BENTHAM, Jeremy, *Panoptique*, Paris, Belford (1977)

1796 SMITH, Adam, *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*

1832-1840 COMTE, Auguste, *Cours de Philosophie positive*, Paris

1836 URE, A., *The cotton manufacture of Great Britain*, London, Knight

1836 URE, A., *Philosophie des manufactures*, Paris, L.Mathias

1970 BEYSON, Ph., *The Ashworth cotton entreprise : 1818-1880*

1972 ALBERT, W., *The turnpike road system in England : 1663-1840*, Cambridge

1962 Mac PHERSON, C.B., *L'individualisme possessif de Hobbes à Locke*, Paris, Gallimard

1972 CROUZET, François, *Capital formation in the industrial revolution*, London

b) Les approches critiques du "modèle"

1845 ENGELS, Friedrich, *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* (publié aux Ed. Sociales en 1973)

1868 MARX, Karl, *Le capital*, Livre I, 4^{ème} section

1955 ASHTON, T.S., *An economic history of England : the 18th century*, London Methnen

(cf. aussi ROUSSEAU, Ph., *Les mouvements de fond de l'économie anglaise de 1800 à 1913*, Louvain)

1963 BAIROCH, Paul, *Révolution industrielle et sous-développement*, Paris, EDES

1977 HOPSBAM, Eric, *Histoire économique et sociale de la Grande Bretagne* (trad. de l'anglais), Paris, Seuil

1979 GAUDEMAR, Jean Paul de, *La mobilisation générale*, Paris, Champs urbains

1964 THOMPSON, E.P., *The making of the English working class*, London, Gollancy

(cf. aussi LIS, Catherine et SOLY, Hugo, "Policing the early modern proletariat : 1450-1850" in LEVINE, D. (editor), *Proletarianization and Family History*, New York, Academic Press)

1981 RANCIERE, Jacques, *La nuit des prolétaires*, Paris, Fayard,

et, dans un tout autre genre :

1949 NEF, John U., *La route de la guerre totale : essai sur les relations entre la guerre et le progrès humain*, Paris, Cahiers des Sciences Politiques.

II. L'EXTENSION DU NOUVEAU MODELE DE DEVELOPPEMENT HORS D'ANGLETERRE

1972 BERGERON, L., "Remarques sur les conditions de l'industrialisation en Europe occidentale à l'époque napoléonienne" in *Francia*.

1973 MILWARD et SAUL, *The economic development of Continental Europe*, vol I : *from 1870 to 1870*, London

1974 DUFRASE, R., "La politique douanière de Napoléon", in *Revue de l'Institut Napoléon*

a) Le cas français

1840 BURET, Eugène, *De la misère des classes laborieuses en France*, Paris

1912 LEVY, R., *Histoire économique de l'industrie cotonnière en Alsace*, Paris

1957 PINCHEMEL, Ph., *Structures sociales et dépopulation rurale dans les campagnes de Picardie de 1836 à 1939*, Paris

1958 MARCHAL et LECAILLON, *La répartition du revenu national*, Paris, Editions Génin, 3 vol.

1959 GILLE, B., *Recherches sur la formation de la grande entreprise capitaliste*, Paris

1959 ROLLEN, J., "La structure de l'industrie textile en France en 1840-1844" in *Revue d'Histoire des Entreprises*, n° 4, novembre 1959

1959 THUILLIER, G., *Les débuts du grand capitalisme dans la métallurgie du Nivernais au 19^{ème} siècle*, Paris

1961 ARMENGAUD, A., *Les populations de l'est-aquitain au début de l'époque contemporaine*, Paris

1962 DUPEUX, G., *Aspects de l'histoire politique et sociale du Loir et Cher*, Paris

1963 TOUTAIN, J.C., *La population de la France de 1700 à 1964*, Paris

1965-1967 MARKOVITCH, T.J., *L'industrie française de 1789 à 1964*, Paris, 4 vol.

1969 HUBSCHER, R.H., "Le livre de comptes d'une grande famille picarde", in *Revue d'Histoire Economique et Sociale*, n°3

1973 GILLET, M., *Les charbonnages du Nord de la France au 19^{ème} siècle*, Paris

1976 BRAUDEL, F. et LABROUSSE, E., *Histoire économique et sociale de la France*, Paris

b) Le monde germanique et ses dépendances

1940 BENAERTS, P., *Les origines de la grande industrie allemande : histoire du ZOLLEVEREIN (1833-1866)*, Paris

1948 LEBRUN, P., *L'industrie de la laine à Verviers au 18^{ème} et au début du 19^{ème} siècles*, Liège

1960 DROZ, J., *La formation de l'unité allemande : 1789-1871*, Paris

1961 CLAPHAM, J.H., *Economic development of France and Germany : 1815-1914*, Cambridge University Press

1967 HENDERSON, W.D., *The State and the industrial revolution in Prussia from 1740 to 1870*, Liverpool

1967 GRUNWALD, K., "Europe's railways a Jewish enterprise : German Jews as pionners of rail way promotion", in *Yearbook of the Leo Beek Institute*, London

1968 BLUM, J., *Noble landowners and agriculture in Austria : 1815-1848*, Baltimore

1968 BARANY, G., *Stephen Szeekenyi and the awakening of Hungarian nationalism from 1791 to 1841*, London

1970 HORSKA-VRBOVA, P., *L'industrialisation capitaliste et la société d'Europe centrale (en Tchèque)*, Prague

1973 HENNING, F.W., *Die industrialisierung in Deutschland, 1800 bis 1915* 4, Padelborn

1965 DREYFUS, F.G., "Bilan économique des Allemagnes en 1815", in *Revue d'Histoire Economique et Sociale*

c) Le monde slave

1951 KIENIEWICZ, S., *Changements sociaux et économiques dans le Royaume de Pologne de 1815 à 1830* (en polonais), Varsovie

1957 KOVALEVSKY, P., "Le RASKOL et son rôle dans le développement industriel russe", in *Archives de Sociologie des Religions*, III:1

1961 JACUNSKI, V.K., "La révolution industrielle en Russie" in *Cahiers du monde russe et soviétique*, t.III

1968 KINJAPINA, N.S. *La politique industrielle de l'autocratie russe de 1820 à 1850* (en russe), Moscou

1968 BLACKWELL, W.L., *The beginnings of Russian industrialization : 1800-1860*, Princeton

d) Les démarrages latins

1968 ROMANI, M., *Storia economica d'Italia nel seccolo 19*, Milano

1970 VILAR, Pierre, "La Catalogne industrielle : réflexions sur un démarrage et sur un destin" in *L'industrialisation en Europe au 19^{ème} siècle*, Colloque de Lyon : octobre 1970 (publié à Paris en 1972)

1973 ARTOLA, M., *La burguesia revolucionaria : 1808-1869*, in *Historia de Espana Alfagnara*, Tomo V, Madrid

1974 CANDELORO, G., *Storia dell'Italia moderna , tomo II : Dalla restaurazione alla rivoluzione nazionale : 1815-1846*, Milano

1975 NADAL, J., *El fracaso de la revolucion industrial en España : 1814-1913*, Barcelona

III. LE RESTE DU MONDE FACE AU NOUVEAU MODELE DE DEVELOPPEMENT

1/ FLUCTUATIONS CYCLIQUES ET TENDANCES MULTISECULAIRES DANS L'ECONOMIE-MONDE GEREE PAR LE CAPITALISME

1894-1912 D'AVENEL, *Histoire de la propriété et des prix de 1200 à 1800*, Paris, Leroux, 6 vol.

1930 D'AVENEL, *Histoire de la fortune française à travers sept siècles*, Paris, Payot

1932 SIMIAND, François, *Recherches sur le mouvement général des prix du 16^{ème} au 19^{ème} siècles*, Paris, Domat Chrétien

1932 LABROUSSE, Ernest, *Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au 18^{ème} siècle*, Paris, Dalloz

1936 HAUSER, Henri, *Recherches et documents sur l'histoire des prix en France de 1500 à 1800*

1954 COLE, G.D.H., *Introduction to economic history : 1750-1950*, London, Macmillan

1954 ASHWORTH, William, *A short history of the international economy from 1850 to 1950*, London, Longman Press

2/ LES DIVERSES REGIONS DE LA PLANETE REPOSITIONNEES PAR LA REVOLUTION INDUSTRIELLE AVANT 1850

a) L'Amérique latine

1891 RECLUS, Elysée, *Nouvelle géographie universelle*, tome 17 : *Indes occidentales, Mexique, isthmes*, tome 18 : *Amérique du sud*

1969 LEON, Pierre, *Economies et sociétés de l'Amérique latine : essai sur les problèmes du développement à l'époque contemporaine (1815-1967)*, Paris, SEDES

1971 LAMBERT, D.C., *L'Amérique latine : économies et sociétés*, Paris, A.Colin

1972 HALPERIN-DONGHI, Tulio, *Histoire contemporaine de l'Amérique latine*, Paris, Payot

1978 MARTINIERE, Guy, *Histoire économique et sociale de l'Amérique latine*, Presses universitaires de Grenoble

b) L'Afrique

1961 SCHNAPPER, B., *La politique et le commerce français dans le Golfe de Guinée de 1838 à 1871*, Paris/La Haye, Monton

1970 GRAY et BIRMINGHAM (editors), *Précolonial African trade : essays on trade in Central and Eastern Africa before 1900*, London-Oxford U.P.

1971 MEILLASSOUX, C. (éditeur), *L'évolution du commerce africain depuis le 19^{ème} siècle en Afrique de l'Ouest*

1974 COQUERY-VIDROVITCH, C. et MONIOT, J., *L'Afrique noire de 1800 à nos jours*, Paris

c) L'Islam

1957 GIBB, H.A.R., *Islamic society and the West*, London

1961 MIEGE, J.L., *Le Maroc et l'Europe : 1830-1893*, 4 vol., Paris

1970 CHERIF, Mohamed, "Expansion européenne et difficultés tunisiennes", in *Annales E/S.C.*, mai/juin 1970

1979 GRAN, Peter, *Islamic roots of capitalism : Egypt from 1760 to 1840*, Austin University Press

1982 C.N.R.S., *L'Egypte au 19^{ème} siècle*, GREPO, Aix en Provence

1984 MARSOT, Afaf lutfi Al Sayyd, *Egypt and the Reign of Muhamad Ali*, Cambridge University Press

d) L'Asie

1956 DUTT, R., *The conomic history of India in the Victorian age*, London, (8e ed.)

1956 DUTT and BUCHANAN, *The economic history of India under early British rule : 1757-1837*, London

1959 SMITH, T.C., *The agrarian origin of modern Japan*, Stanford University Press

1969 CHESNEAUX, Jean, *La Chine des guerres de l'opium à la guerre franco-chinoise : 1840-1885*, Paris

1969 PERKINS, D.H., *Agricultural development in China : 1368-1968*, Edinburgh

1971 CHAUDHURI, K.N., (editor), *the economic development of India under the East India Company : 1814-1858. A selection of contemporary writings*, Cambridge University Press

1973 CHESNEAUX, Jean, *L'Asie orientale aux 19^{ème} et 20^{ème} siècles*, Paris

1977 LIU, P. et SHU WANG, Kuo, "Population change and economic development in mainland China since 1400", in *Conférence on Moderne china economic history*, Academia Sinica, taipeh

1986 MORISHIMA, Michio, *Capitalisme et confucianisme : technologie occidentale et éthique japonaise*, Paris, Flammarion.

TABLE DES FIGURES ET TABLEAUX

Tableau I : Evolution démographique estimée de l'humanité de -40.000 à +1750

Tableau II : Répartition estimée de la population mondiale vers l'an 0

Tableau III : Indices d'aménagement néolithique des territoires entre -7000 et +1300

Tableau IV : Rendements agricoles comparés de l'Europe et de la Chine au 13^{ème} siècle

Tableau V : Densités comparées de quelques sociétés agricoles au 13^{ème} siècle

Tableau VI : Un aspect de la "révolution technique" féodale vers les 13^{ème} et 14^{ème} siècles

Tableau VII : typologie des développements sur la planète vers 1500 (d'après H.G.Hewes)

Tableau VIII : Quelques indices des développements comparés de l'Europe et de la Chine vers 1500

Tableau IX : Production minière du Pérou de 1530 à 1600

Tableau X : Evolution des populations amérindiennes de 1492 à 1620

Tableau XI : Caractéristiques des marchés métropolitains de Paris et Istambul en 1637

Tableau XII : Négociation à quai des cargaisons maritimes à Marseille et Surat en 1680

Tableau XIII : Productions minières annuelles moyennes de l'Amérique ibérique au 18^{ème} siècle

Tableau XIV : Capital moyen comparé des "sociétés de personnes" au Caire et à Marseille au 18^{ème} siècle

Tableau XV : Tableau synoptique des grandes inventions technagro-industrielles au 18^{ème} siècle

Tableau XVI : La concentration des entreprises drapières à Sedan entre 1731 et 1774

Tableau XVII : Production sidérurgique des 4 principales puissances militaires européennes au 18^{ème} siècle

Tableau XVIII : L'expansion démographique mondiale de 1700 à 1800

Tableau XIX : Démographie comparée des populations d'origine européenne au 18^{ème} siècle

Tableau XX : Part des Européens dans la population mondiale de 1700 à 1850

Tableau XXI : Population des grandes villes européennes vers 1600

Tableau XXII : Deux bilans comparés de rotations de culture sur 11 ans

Tableau XXIII : Répartition du PNB français en 1726 selon Tolozan et Maczewski

Tableau XXIV : Evolution du village de LEDE (Flandres) au 18^{ème} siècle

Tableau XXV : La révolution démographique

Tableau XXVI : Datation des révolutions démographiques par pays

Tableau XXVII : Principales villes musulmanes au 18^{ème} siècle

Tableau XXVIII : Indice de la production industrielle britannique de 1814 à 1850

Tableau XXIX : Evolution des revenus britanniques de 1811 à 1851

Tableau XXX : Evolution de la population active britannique de 1811 à 1851

Tableau XXXI : Evolution urbaine de la Grande Bretagne de 1801 à 1891

Graphiques de l'indice des prix de gros et de la formation du capital en G.B. (1844-1850)

Graphiques de l'évolution du taux des profits et pertes chez Ashworth (1832-1850)

Tableau XXXII : Répartition du capital britannique par secteurs de 1830 à 1850

Tableau XXXIII : Origine des importations britanniques de 1831 à 1843

Tableau XXXIV : Balance des paiements britanniques de 1816 à 1850

Tableau XXXV : Evolution du PIB de quelques pays industriels de 1800 à 1820

Tableau XXXVI : Croissance comparée des industries cotonnières du Lancashire et de la Catalogne de 1834 à 1841

Tableau XXXVII : L'industrie dans la société française de 1815 à 1854

Tableau XXXVIII : Indices de la croissance industrielle russe de 1804 à 1850

Tableau XLI : Import-export de textiles entre Inde et Angleterre en 1813 et 1835

Tableau XLII : Indice des échanges entre l'Europe et l'Afrique de 1680 à 1830

Tableau XLIII : Indice du taux de croissance démographique du Japon de 1721 à 1828

Graphique de l'évolution démographique et fiscale de la Chine du 13^{ème} au 19^{ème} siècle

Tableau XLIV : Structure sociale des pays industrialisés vers 1850

Tableau XLV : Evolution de la population mondiale avant 1850

TABLE DES MATIERES

AVERTISSEMENT	5
LEXIQUE	7
DÉVELOPPEMENT	7
ÉCONOMIE-MONDE	7
PROTOINDUSTRIALISATION	7
RETARD INDUSTRIEL	7
REVOLUTION INDUSTRIELLE	8
REVOLUTION NEOLITHIQUE	8
SOCIAL "SOCIETAL"	8
EN GUISE D'INTRODUCTION : TENTATIVES DE DEFINITIONS	
PREALABLES, AU MOINS PROVISOIRES	9
UNE HISTOIRE MONDIALE ?	10
LE "DEVELOPPEMENT"	12
REMARQUE IMPORTANTE	15
ULTIME REMARQUE INTRODUCTIVE	16
PREMIERE PARTIE : LES DEVELOPPEMENTS (HISTORIQUES)	
AVANT LE DEVELOPPEMENT (INDUSTRIEL) JUSQUE	
VERS 1750	19
CHAPITRE I : LES DEVELOPPEMENTS DANS L'HISTOIRE	
AVANT 1500	23
I. AU FONDEMENT ANTROPOLOGIQUE DU PROBLEME DU	
DEVELOPPEMENT	25
1/ DE L'ANTHROPOIDE A L'HOMO-SAPIENS	25
2/ L'EXPANSION DE LA NOUVELLE ESPECE	27
3/ LES REPONSES D'HOMO SAPIENS AUX RUPTURES	
CLIMATIQUES	28
4/ LES "GRANDS BONDS EN AVANT"	28
a) Des bonds en avant qualitatifs	29
b) Des bonds en avant quantitatifs	31
II - DE L'ANTHROPOLOGIE A L'HISTOIRE DES	
DEVELOPPEMENTS	33
1/ L'EXPANSION ET L'EXTENSION PLANETAIRES DES GRANDS	
SYSTEMES AGRICOLES	33
a) Pour comprendre l'origine du milieu agricole mondial	33
b) Première conséquence	34
c) Deuxième conséquence	36
2/ DEVELOPPEMENTS AGRO-DEMOGRAPHIQUES	37
a) La Méditerranée et l'Europe	37
b) La Chine	38
c) Quelques autres belles performances	
néolithiques vers le 13ème siècle	39

3/. MAXIMISATION DES MODELES NEOLITHIQUES ANCIENS	40
a) Progrès agronomiques	40
b) Le développement néolithique inégal	41
III - LES SINGULARITES DU DEVELOPPEMENT NEOLITHIQUE	42
1/ UN MODELE DE DEVELOPPEMENT	42
2/ AUX ORIGINES ENDOGENES DU MODELE	44
a) L'héritage romain	44
b) L'apport barbare remodelé	44
c) Extension et intensification du modèle	45
3/ ORIGINALITE DES CARACTERES SOCIETAUX	47
a) Les quatre sphères de l'économico-social européen	47
b) Les diversifications sociales du modèle européen	51
c) Les caractères les plus originaux du développement européen	52
BILAN : ETAT COMPARE DES DEVELOPPEMENTS DANS LE MONDE VERS 1500	54
1/ L'HERITAGE, VERS 1500, DES 9 DERNIERS MILLENAIRES DE DEVELOPPEMENT HISTORIQUE DE L'HUMANITE	54
2/ GEO-POLITIQUE DES DEVELOPPEMENTS OFFERTS A L'EXPANSION EUROPEENNE VERS 1500	57
a) Les mondes isolés ou marginaux	57
b) L'axe densément peuplé de l'ancien monde classique	58
3/ HIÉRARCHIE DES HÉRITAGES CULTURELS CUMULÉS DE L'ANCIEN MONDE VERS 1500	60
L'Islam	60
L'Orient lointain	60
L'Europe occidentale	61
L'ÉCONOMIE-MONDE EUROPÉOCENTRÉE VERS 1815	64
CHAPITRE II : LE DEVELOPPEMENT ETATIQUE - COMMERCIAL - MARITIME DE L'EUROPE OCCIDENTALE DE 1500 A 1750	65
I - RAPPEL : L'ACCÉLÉRATION DES PERFORMANCES DU MODELE EUROPÉEN	67
1/ CRISES, TRANSFERTS ET RÉCUPÉRATIONS	67
a) Les terribles crises agro-démographiques des 14 ^e et 15 ^{ème} siècles	67
b) L'invention empirique d'éléments de sortie de crise	68
2/ L'ESSOR ETATIQUE-FISCAL AUX 14 ^{ème} ET 15 ^{ème} SIECLES	69
3/ L'ESSOR FINANCIER - ENTREPRENEURIAL	70

4/ L'ESSOR MARITIME ET LA CONQUETE DES AVANT-POSTES ATLANTIQUES	71
II - LE DÉSENCLAVEMENT EUROPÉEN DU MONDE ET SES CONSÉQUENCES AU 16 ^{ème} SIECLE	72
1/ L'INVENTION MARITIME DU MONDE PAR L'EUROPE DE 1450 A 1550	73
a) L'invention des trois océans par les Hispano-Portugais	73
b) L'invention de l'Atlantique transversal et de l'Amérique (1492-1540)	74
2/ PREMIERE CONSEQUENCE : LE DESENCLAVEMENT DES AIRES MARITIMES ET LA MISE EN PLACE DE LA PREMIERE ECONOMIE-MONDE MONDIALE	75
a) Le désenclavement d'aires maritimes	75
b) La création des deux grandes routes maritimes des Indes	76
c) Les conséquences pour les mondes ainsi inter-communiqués	77
3/ DEUXIEME CONSEQUENCE : UNE ACCELERATION INEDITE	81
a) Les développements économiques de l'Europe au 16 ^{ème} siècle	81
b) Les développements fiscaux-étatiques	82
c) Les limites perceptibles de ce développement européen vers 1580-1630	83
III - 1630-1730 : DES ECONOMIES MONDES QUI S'OBSERVENT	85
1/ DES ECONOMIES-MONDES A CROISSANCE IRRÉGULIERE	86
a) Stagnation ou reculs des indicateurs de développement hérités du 16 ^{ème} siècle	86
b) Des dynamismes économiques variables, mais réels, surtout après 1650	87
c) Un 17 ^{ème} siècle mondial à revisiter	89
2/ LES DEVELOPPEMENTS SOCIÉTAUX DU 17 ^{ème} SIECLE	89
a) Consolidations ou inventions agraires	89
b) Consolidation des couches intermédiaires liées aux marchés monétaires	91
3/ L'ACCUMULATION UNIVERSELLE DU CAPITAL MARCHAND	92
a) L'autonomie mercantile-tributaire des économies-mondes orientales	92
b) Le capitalisme européen mobilisé	96
c) Aux frontières de l'économie-monde européenne	97
d) Le développement mercantile européen	100
e) Bilan du développement mercantile mondial au 17 ^{ème} siècle	101

IV - EXPANSION ET INTENSIFICATION DE CE MODELE MONDIAL DE DEVELOPPEMENT MERCANTILE AU 18ème SIECLE	102
1/ EXPANSION DE L'ECONOMIE-MONDE DIRECTEMENT GEREE PAR L'EUROPE AU 18ème SIECLE	103
a) Confirmation et reprise de l'expansion européenne au 18ème siècle	103
b) Intensification de l'exploitation de ces frontières par l'Europe	104
2/ INTENSIFICATION DE L'EXPLOITATION MARITIME DES "ROUTES DES INDES"	106
a) Les routes atlantiques des Indes occidentales	106
b/ La route des Indes orientales par le Cap	106
3/ LA POUSSEE MERCANTILE DANS LES MERS INTERIEURES RIVERAINES DE L'EUROPE (BALTIQUE, MEDITERRANEE)	107
a) En Mer du Nord et en Baltique	107
b) En Méditerranée musulmane	107
4/ AUTONOMIE MAINTENUE DES ECONOMIES-MONDES ORIENTALES, AU 18ème SIECLE, FACE A L'EUROPE	109
V - BILAN COMPARE DES DEVELOPPEMENTS DANS LE MONDE VERS 1750-1780	110
1/ BILAN DES DEVELOPPEMENTS MONDIAUX VERS 1750-1780	110
2/ ALORS : "SUPERIORITE" DU MODELE EUROPEEN DE DEVELOPPEMENT VERS 1750-1780 ?	111
ANNEXE AU CHAPITRE II	114
I - L'EXPANSION EUROPEENNE VUE PAR LES CONTEMPORAINS	114
II - A PROPOS DES DEVELOPPEMENTS PREINDUSTRIELS EN INDE	115

DEUXIEME PARTIE : L'INVENTION DU MODELE DE DEVELOPPEMENT INDUSTRIEL EN EUROPE OCCIDENTALE DE 1750 A 1850	117
CHAPITRE III : LE DEVELOPPEMENT PROTO-INDUSTRIEL	121
I - LE 18ème, SIECLE DE RIVALITES ENTRE PUISSANCES EUROPEENNES	123
1/ LA LOGIQUE DE LA PUISSANCE DANS L'EUROPE MERCANTILE	123
a) Réalités et limites du développement mercantile européen jusque vers 1750	123
b) La fiscalité, base de la puissance des Etats européens	125
2/ Le 18ème SIECLE DOMINÉ PAR LA RIVALITE FRANCO-ANGLAISE	126
a) 1713-1815 : des traités d'Utrecht au traité de Vienne, un siècle de rivalité de puissance franco-anglaise	126
b) Evolution du rapport des forces entre ces deux puissances	127
II - LE PRE-DEMARRAGE TECHNO-INDUSTRIEL EN EUROPE AU 18ème SIECLE	128
1/ L'AMBIANCE TECHNO-INDUSTRIELLE EUROPEENNE	128
a) Une routine technologique dominante	128
b) Des innovations techniques révolutionnaires	129
c) Conséquence	131
2/ L'EXPANSION DES "INDUSTRIES" TRADITIONNELLES	133
3/ LE MODELE PROTO-INDUSTRIEL EUROPEEN EN COMPETITION	136
III - LE CONTEXTE AGRO-DEMOGRAPHIQUE DE CE DEVELOPPEMENT PROTO-INDUSTRIEL	138
1/ L'EXPANSION DEMOGRAPHIQUE GENERALE EN EUROPE AU 18ème SIECLE	138
a) Des différences notables de comportements démographiques entre populations d'origine européenne,	139
b) Pourquoi cette poussée démographique européenne?	141
2/ AUX FONDEMENTS DE CETTE EXPANSION DEMOGRAPHIQUE : LES "MINI-REVOLUTIONS" EN COURS DANS LES PAYSANNERIES JURIDIQUEMENT LIBRES	142
a) Situation de l'agriculture dans la société	142
b) Les mini-révolutions agricoles	144
c) La voie paysanne de développement	146

d) Bilan : le 18ème siècle, siècle de pré-révolution agricole et agraire.	147
3/ LA PAYSANNERIE INTEGREE AU PRE-DEMARRAGE PROTO-INDUSTRIEL : INDUSTRIES ET ARTISANAT DANS LES CAMPAGNES	149
a) Ce que révèlent les statistiques contradictoires du 18ème siècle sur les structures sociales des campagnes	149
b) Les paysans du 18ème siècle européens : producteurs industriels	150
c) Artisanat à domicile et stratification sociale dans les campagnes	151
IV - POUR CONCLURE : BILAN DU DEVELOPPEMENT PROTO-INDUSTRIEL EUROPEEN AU 18ème SIECLE	153
1/ UN SIECLE DE CROISSANCE GENERALE ET SOUTENUE	153
a) La croissance proto-industrielle	153
b) La croissance mercantile	155
2/ ACCELERATION DE CES RYTHMES DE CROISSANCE APRES 1780	156
a) Proto-industrielle ou industrielle	156
b) Les révolutions démographiques	156
c) Accélération des conflits de puissance	158
3/ L'EUROPE PROTO-INDUSTRIELLE DE LA FIN DU 18ème SIECLE	159
a) L'Europe fortement proto-industrialisée du despotisme libéral	159
b) L'Europe faiblement proto-industrialisée du despotisme autoritaire	160
c) L'Europe protoindustrielle et l'économie-monde	161
ANNEXE AU CHAPITRE III	163
CHAPITRE IV : DE LA PROTO-INDUSTRIALISATION A LA REVOLUTION INDUSTRIELLE	165
I - LES CONDITIONS DU DEMARRAGE INDUSTRIEL BRITANNIQUE DANS L'ENSEMBLE NORD- OCCIDENTAL EUROPEEN DE 1780 A 1850	168
1/ LES PROBLEMES SOCIO-DEMOGRAPHIQUES	168
2/ DE LA CROISSANCE PROTO-INDUSTRIELLE A LA REVOLUTION INDUSTRIELLE	169
3/ DU DESPOTISME ECLAIRE AU LIBERALISME ECONOMIQUE	171
a) L'Ancien Régime et la liberté d'entreprise	171
b) Les étapes de la transition au libéralisme économique	172
c) 1793 : un moment crucial entre deux conceptions du libéralisme	173
4/ AU-DELA DES "FRENCH WARS" : DEUX VOIES DE TRANSITION AU LIBERALISME ECONOMIQUE PROVISOIREMENT IN-COMPATIBLES	174

a) "Guerres révolutionnaires" françaises, "French Wars" britanniques	174
b) Les voies française et anglaise de transition au-delà de l'Ancien Régime	175
c) L'avance anglaise acquise en 1815	176
II - LA REVOLUTION INDUSTRIELLE BRITANNIQUE DE 1780 A 1850	178
1/ SES INDICES, SES ETAPES, SES CONDITIONS	178
a) Ses indices	178
b) Ses étapes	179
2/ SES CONSEQUENCES ECONOMIQUES ET SOCIALES	181
a) Caractéristiques	181
b) Un nouveau "modèle" de société	182
3/ SA SIGNIFICATION HISTORIQUE : L'EMERGENCE D'UN MODELE DE DEVELOPPEMENT TOTALEMENT INEDIT, LE MODE DE PRODUCTION CAPITALISTE	183
a) Du marchand-entrepreneur au capitaliste agro-industriel	183
b) D'un peuple de petits producteurs indépendants à la masse salariée	184
III - LA NATION BRITANNIQUE REGLEE	185
1/ LA LOGIQUE DU MODELE : LE PROFIT CAPITALISE	186
a) Rentabilité différentielle	186
b) La baisse tendancielle du taux de profit industriel	188
2/ TRANSFERTS ET REPARTITION DU CAPITAL PAR SECTEURS ET BRANCHES	189
a) Ses indices	
b) Sa signification	190
IV - LA REVOLUTION INDUSTRIELLE : UNE REVOLUTION ? INDUSTRIELLE ?	190
1/ L'AVIS DES CONTEMPORAINS ET DES ANALYSTES	190
2/ LA REVOLUTION INDUSTRIELLE EST BIEN UNE REVOLUTION	192
3/ C'EST UNE REVOLUTION INDUSTRIELLE... MAIS D'ABORD CAPITALISTE	193
4/ D'OU L'AMBIGUITE ANTHROPOLOGIQUE ET CULTURELLE	194
a) La valeur universelle de la révolution industrielle britannique	194
b) Les limites (capitalistes) de cette prétention à l'universalité	195
c) La révolution industrielle : une rupture idéologique dans la conception du progrès humain héritée du 18ème siècle	196
ANNEXES AU CHAPITRE II	198

CHAPITRE V : LE MONDE FACE A L'HEGEMONIE INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE BRITANNIQUE DE 1815 A 1850	201
I - LES CARACTERES DE L'HEGEMONIE MONDIALE BRITANNIQUE DE 1815 A 1850	203
1/ UNE HEGEMONIE NAVALE, MILITAIRE ET DIPLOMATIQUE SANCTIONNEE PAR LE CONGRES DE VIENNE DE 1815	203
a) Le Congrès de Vienne : un implicite partage du monde	203
b) La Grande Bretagne installée dans le rôle de "leader" mondial du libéralisme : 1817 - 1850	204
2/ SOUS LE LIBERALISME MODERE : L'HEGEMONIE COMMERCIALE-FINANCIERE	206
a) Un choix délibéré d'extraversion commerciale après 1815	206
b) Les résultats mercantiles-financiers de cette politique	207
c) Sociologie de l'impérialisme commercial britannique de 1811 à 1851	209
II - LES PAYS DE L'ATLANTIQUE NORD SUIVEURS DE LA GRANDE BRETAGNE DE 1800 A 1850	210
1/ CARACTERES GENERAUX DE CE GROUPE DE PAYS	210
2/ LES PAYS EN VOIE D'INDUSTRIALISATION ACCELEREE DE 1800 A 1850	211
a) Les Etats Unis	211
b) L'Europe Rhénane (Pays Bas, Flandres, Rhur, Alsace, Suisse)	212
c) Les démarrages industriels latins	213
3/ UN DEVELOPPEMENT DUALISTE : LE CAS FRANCAIS	213
a) Permanence d'un secteur de développement lent (d'Ancien Régime) jusqu'en 1830	213
b) Démarrage accéléré d'un secteur capitaliste industriel après 1840	214
c) Donc une industrie à dominante traditionaliste, mais la deuxième du monde en quantité et en qualité	215
d) Une structure capitalistique largement pré-industrielle	216
III - LES TENTATIVES DE RATTRAPAGE DES PAYS "RETARDATAIRES"	217
1/ EN EUROPE CENTRALE ET ORIENTALE	218
a) Les pays des frontières de colonisation agricole du "second servage"	218
b) Le démarrage industriel russe	218
2/ EN MEDITERRANEE ISLAMIQUE : LA TENTATIVE AVORTEE DE MEHEMET ALI	219
a) Intégration accélérée de l'islam maritime dans l'économie-monde et les tentatives réformatrices	219

b) Le cas égyptien et la tentative finalement avortée de Mehemet ALI	221
IV - LA RUINE DES PROTO-INDUSTRIALISATIONS EXTRA- EUROPEENNES	224
1/ LA RUINE DE L'ARTISANAT MANUFACTURIER TEXTILE EN INDE (1815-1840)	224
a) L'industrie textile indienne vers 1807	224
b) La ruine de l'industrie indienne, condition du démarrage cotonnier du Lancashire (1813-1840)	225
2/ LA RUINE DES "OBRAJES" LATINO-AMERICAINS DE 1820 A 1840	226
a) Réformes fini-coloniales et développement (1770-1810)	227
b) L'Amérique latine confrontée aux conséquences internationales de la Révolution française (1789-1825)	227
c) L'Amérique latine indépendante confrontée au libre-échange : la ruine de ses protoindustries (1825-1840)	228
V - LE RESTE DU MONDE A PEINE ENTR'OUVERT AUX EUROPEENS JUSQUE VERS 1840-1850	229
1/ L'AFRIQUE COTIERE ET COURTIERE FACE A L'EUROPE DE 1800 A 1850	230
a) La présence très limitée de l'Europe en Afrique	230
b) Evolution des échanges entre l'Europe et l'Afrique	230
2/ LA "FERMETURE" MAINTENUE DE L'EXTREME ORIENT JUSQUE VERS LE MILIEU DU XIX ^{ème} SIECLE	232
a) La "fermeture" de l'Extrême Orient	232
b) Les modèles de développement exclusifs et fermés de la Chine et du Japon en difficulté entre 1800 et 1850	232
VI - BILAN : ETAT COMPARE DES DEVELOPPEMENTS DANS LE MONDE VERS 1850	236
1/ LES PAYS A VOCATION INDUSTRIELLE ET CAPITALISTE CONFIRMEE EN 1850	236
2/ LES PAYS EXCLUS DE LA REVOLUTION INDUSTRIELLE, MAIS HERITIERS D'UN LONG DEVELOPPEMENT HISTORIQUE ANTERIEUR	238
a) L'héritage des développements historiques au moment de l'apparition de la révolution industrielle	238
b) Les reclassements développementalistes de ces pays entre 1815 et 1850	239
3/ AUX MARGES DE L'ECONOMIE-MONDE EN 1850 : LES SOCIETES SEGMENTAIRES FAIBLEMENT MERCANTILISABLES	240

CONCLUSION : L'ECONOMIE-MONDE ANGLO-CENTREE DE LA PREMIERE MOITIE DU 19^{ème} SIECLE	243
I - DE L'ECONOMIE-MONDE MERCANTILISTE EUROPEO-CENTREE DE 1780 A L'ECONOMIE-MONDE LIBRE-ECHANGISTE ANGLO-CENTREE DE 1850	245
a) Une économie-monde maritime sous hégémonie du pavillon britannique	246
b) Londres : centre commercial et financier du monde vers 1850	247
II - LE FONCTIONNEMENT CONJONCTUREL DE L'ECONOMIE-MONDE DE 1800 à 1850	248
III - LE MONDE AU MOMENT DE L'OUVERTURE UNIVERSELLE DES MARCHES (RAPPEL)	250
BIBLIOGRAPHIE	253
SOURCES, OUTILS DE TRAVAIL, OUVRAGES GÉNÉRAUX DE RÉFÉRENCE	255
I - SOURCES ET OUTILS DE TRAVAIL	255
1/ STATISTIQUES HISTORIQUES	255
2/ DICTIONNAIRES ET ATLAS	256
3/ REVUES	256
II - OUVRAGES GÉNÉRAUX DE RÉFÉRENCE	257
1/ QUELQUES GRANDES COLLECTIONS "CLASSIQUES"	257
2/ QUELQUES GRANDS OUVRAGES "CLASSIQUES" DE RÉFÉRENCE, DE RÉFLEXION ET/OU DE SYNTHÈSE	258
B. BIBLIOGRAPHIE SUR LES DÉVELOPPEMENTS HISTORIQUES DANS LE MONDE AVANT 1800	260
I - AUX ORIGINES LOINTAINES ET MÉDIEVALES (JUSQUE VERS 1400)	260
1/ HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ESPECE HUMAINE, AGENT DU DÉVELOPPEMENT	260
2/ DES "REVOLUTIONS" NEOLITHIQUES JUSQUE VERS 1400	261
a) Sur les grandes civilisations néolithiques	261
b) Sur les origines médiévales du "modèle" occidental de développement	261
II - LES DÉVELOPPEMENTS AGRO-DEMOGRAPHIQUES ET COMMERCIAUX DU 13^{ème} AU 18^{ème} SIECLES	262
1/ LES EXPANSIONS DU 13 ^{ème} AU 16 ^{ème} SIECLES	262
2/ L'EXPANSION EUROPEENNE ET LA PREMIERE ECONOMIE-MONDE MONDIALISEE DU 16 ^{ème} AU 18 ^{ème} SIECLES	263

III - SUR LES ACCELERATIONS DEVELOPPEMENTALISTES DU 18ème SIECLE	265
1/ DANS LE MONDE HORS D'EUROPE OCCIDENTALE	265
a) L'Inde et l'Extrême Orient	265
b) L'Afrique et l'Islam	265
c) Les frontières en expansion de l'Europe (Amériques, Europe Orientale)	266
2/ EN EUROPE OCCIDENTALE	267
a) Généralités sur le pré-développement protoindustriel	267
b) Les conditions démographiques	267
c) Analyses de cas	268
C. LA REVOLUTION INDUSTRIELLE ET LES CONSEQUENCES SUR LA HIERARCHIE MONDIALE DES DEVELOPPEMENTS DE 1750 à 1840	269
I. L'APPARITION DU NOUVEAU MODELE DE DEVELOPPEMENT EN GRANDE BRETAGNE	269
1/ LES CARACTERES DU "MODELE" : LA REVOLUTION INDUSTRIELLE	269
2/ LES CONDITIONS D'EMERGENCE DU "MODELE"	270
3/ LES ENJEUX ET LES CONSEQUENCES DU NOUVEAU "MODELE"	271
a) Une nouvelle conception de la vie en société : la productivité, raison d'être de l'individu et de ses droits	271
b) Les approches critiques du "modèle"	272
II. L'EXTENSION DU NOUVEAU MODELE DE DEVELOPPEMENT HORS D'ANGLETERRE	273
a) Le cas français	273
b) Le monde germanique et ses dépendances	274
c) Le monde slave	275
d) Les démarrages latins	275
III. LE RESTE DU MONDE FACE AU NOUVEAU MODELE DE DEVELOPPEMENT	275
1/ FLUCTUATIONS CYCLIQUES ET TENDANCES MULTISECULAIRES DANS L'ECONOMIE-MONDE GEREE PAR LE CAPITALISME	275
2/ LES DIVERSES REGIONS DE LA PLANETE REPOSITIONNEES PAR LA REVOLUTION INDUSTRIELLE AVANT 1850	276
a) L'Amérique latine	276
b) L'Afrique	276
c) L'Islam	277
d) L'Asie	277

TABLE DES FIGURES ET TABLEAUX	279
-------------------------------	-----

TABLE DES MATIERES	283
--------------------	-----

Cet ouvrage d'histoire, né des besoins pédagogiques d'un cursus interdisciplinaire consacré à "l'Approche des Pays en Voie de Développement", se propose d'ESQUISSE une histoire comparée des développements réalisés dans le monde avant l'interconnexion universelle des marchés, dont la généralisation s'étend à l'ensemble de la planète après 1850 (en particulier après les "guerres de l'Opium" et l'ouverture forcée du Japon).

Il s'adresse d'abord aux étudiants de diverses disciplines, afin de leur suggérer que les problèmes du développement dans le monde ne se sont pas toujours posés dans les termes d'aujourd'hui. Peut-être pourra-t-il également suggérer quelques idées aux spécialistes voués, par profession, aux questions du développement, en les invitant à sortir d'une vision généralement trop "actualité" de la question.

Jean PIEL (né en 1936) a accompli depuis 25 ans de nombreux séjours d'enseignement et de recherche en Amérique Latine, dans le Maghreb et en Afrique Noire. Il enseigne actuellement l'Histoire de l'Amérique Latine à l'Université Paris VII-Jussieu.

Référence : His02
ISBN : 2-7388-0045-9

Prix TTC : 140 F.
ISSN : 0993-7153